

La vie cachée

Les Juifs vivaient en Pologne depuis des siècles. Apparemment ils sont venus de l'Espagne au XI siècle. Le fait que les Juifs gardaient leur langue, leur religion et leur propre tradition les distinguait de la société polonaise. Surtout leurs vêtements et certaines habitudes paraissaient bizarres. En principe ils parlaient polonais, mais avec un accent particulier; dans la construction des phrases ils faisaient des fautes typiques pour eux. Les relations entre le peuple polonais et les Juifs étaient très variées. Il semble que généralement elles n'étaient pas mauvaises; c'est vrai que les Juifs se plaignaient de pas avoir des droits comme tous les citoyens, les Polonais se croyaient toujours exploités par les Juifs, surtout dans le commerce. Mais au cours des siècles il n'y avait pas de grands conflits.

La tragédie a commencé quand en 1939 la guerre a éclaté. Les Allemands, après avoir envahi la Pologne, ont décidé d'exterminer tous les Juifs. Probablement la majorité d'entre eux a été arrêtée tout au début de la guerre et tuée tout de suite ou mise dans des camps de concentration. Certains Juifs essaient de se cacher. Sûrement, cela était très difficile. Ils se cachaient de plusieurs façons.

Un Juif qui s'appelait Baldiger vivait avec sa femme et avec sa toute petite fille à Lvov. Il était dentiste, elle était couturière. Ils ont décidé de se jouer des Polonais. Il fallait faire face à trois obstacles principaux: se procurer des faux documents, ensuite ne pas se laisser découvrir par la langue, surtout par l'accent, et avant tout il fallait *devenir* catholique. Ils comprenaient très bien qu'un inconnu qui se fait voir dans l'église n'attirait pas attention des gens. Ils organisèrent tout ce qu'il fallait, quittèrent Lvov et avec le nom: Boguslawski et ils s'installèrent à Piszczac, à l'est de la Pologne.

Pour M. Baldiger il n'était pas très difficile se *transformer* en Polonais, parce qu'il parlait polonais correctement et pendant ses études il a connu des habitudes des Polonais. Sa femme avait une tâche plus dure; elle parlait suffisamment polonais, mais elle ne connaissait pas beaucoup de choses concernant la vie quotidienne. Chez les Juifs tout se faisait autrement.

Les premiers pas étaient difficiles; un jour Mme Boguslawski parlait avec ses *amis*; on lui a dit: *vous parlez comme les Juifs*. Sûrement, elle a rougi. Une autre fois, quand elle marchait avec sa fille nommée Danusia; une dame lui a dit: *elle est mignonne, votre fille, elle a les cheveux tout comme une Juive*. M. Boguslawski, lui aussi, a eu quelques aventures de telle sorte. Après quelques semaines, Mme et Boguslawski constatèrent que les gens du village remarquaient leur jeu. Le bureau de la police allemande s'est installé dans le village. Pour dénoncer la pauvre famille, il suffisait de dire un mot ou faire un geste à un soldat pour lui donner à comprendre que *ces gens-là étaient Juifs*. Quoi faire? On peut être dénoncé chaque jour. S'enfuir... mais où? Et comment se cacher?

M. Boguslawski décida d'aller chez le curé. Il trouva un prétexte pour lui rendre visite. Le curé, Roman SOSZYNSKI, semblait de pas savoir ce les gens disaient. Il lui demanda:

- Vous allez bien dans notre village?

M. Boguslawski répondit:

- Oui, ça va, mais... certaines personnes disent que nous sommes Juifs. Comment peut-on raconter des bêtises pareilles?

- Il ne faut pas s'étonner - dit le curé - ces jours-là il y a tant de Juifs qui se cachent, c'est pourquoi les gens regardent attentivement les inconnus. Mais... ce n'est pas grave; il faut vivre et se comporter normalement... d'ailleurs, vous aimez jouer au bridge, Monsieur?

- Hm, hm, oui, je joue au bridge... pourquoi pas...

- Très bien, Monsieur, si vous voulez, nous pouvons jouer ensemble. Ce soir j'irai chez vous.

M. Baldiger est revenu à la maison blanc et tremblant. Lui et sa femme connaissaient très peu de la religion. Dans cette situation on peut se faire découvrir par n'importe quel mot, par n'importe quel geste.

-Il remarquera sans doute notre nationalité - déclara Mme Baldiger - et il sera scandalisé par nos *pratiques religieuses*. Pourquoi es tu allé chez le curé?

- Dans notre situation, on cherche partout des moyens pour survivre. Avant tout: il ne faut pas beaucoup parler.

Le curé est venu. On a peu parlé. On a bien joué. M. Boguslawski voulait que le curé gagne. Il a gagné. Quand l'invité est sorti sans n'avoir rien remarqué, M. Boguslawski, dit à sa femme:

- Voilà, la première bataille est terminée. Nous avons gagné! Que l'on puisse continuer ainsi...

Le curé venait chez les Boguslawski chaque dimanche après midi. Parfois ils buvaient un pot, parfois ils ~~ont~~ discutaient. Les gens se sont habitués à ces nouveaux habitants du village et surtout ils cessèrent de *raconter des bêtises* à leur sujet.

Quand la guerre se termina, la famille de Boguslawski disparut tout d'un coup. En fait ces gens sont allés en Australie. Ils n'ont donné de nouvelles de leur vie à l'étranger à personne. Il était irraisonnable de prolonger leur jeu, parce qu'ils en avaient assez et d'autre part ils ne voulaient pas révéler la vérité sur leur nationalité pour ne pas choquer leurs *amis* de Piszczac. Parfois, en parlant de la guerre, ils se vantaient auprès de leurs compatriotes:

- Il n'était pas facile d'apprendre la langue de *goim*, de connaître toutes leurs habitudes pour ne pas se laisser découvrir pendant quelques années! C'est vrai, parfois il nous est arrivé de faire un faux pas, mais quand même chaque fois nous arrivâmes à trouver une solution. Et voilà, nous avons sauvé notre vie.

- C'est surtout grâce à mon mari - disait Mme Baldiger - parce que moi-même, je n'ai pas eu l'occasion de connaître tellement bien ni la langue de *goim* ni leur façon de vivre. Au début je me suis vraiment forcée pour observer bien les autres et faire tout de la même manière, et après ça marchait beaucoup mieux.

Ils n'ont pas raconté que, pour ne pas attirer l'attention de quelqu'un, ils étaient *obligés* de manger de la viande de porc (qui - à vrai dire - était très bonne!) et renoncer à des pratiques qui leur étaient chères. Pour les mêmes raisons il leur a fallu supporter la douleur de regarder leur aimable Diane, en longue robe blanche, participer avec d'autres filles du village, à la procession autour de l'église, sans savoir qu'elle appartenait à *un autre monde*. A l'âge de 4-7 ans elle n'était pas capable de rester discrète. Même par un petit mot imprudemment prononcé au dehors de la maison, elle pouvait faire *condamner à la mort* elle-même, ainsi que ses parents.

Quelques années après la guerre ils sont décédés, d'abord M. Baldiger, et ensuite sa femme. Leur fille, qui a repris son vrai prénom Diane, est allée aux études, s'est mariée, et ensuite a commencé le travail de journaliste.

En 1997, après avoir passé à la retraite, elle a décidé par nostalgie, de visiter le pays de son enfance. Sa fille Justine, à l'âge de 25 ans l'accompagna. Arrivée dans le village, Diane voulait avant tout visiter sa maison, mais elle ne pouvait pas la trouver. Le village a beaucoup changé. Après la guerre, on a construit de nouvelles maisons.

- Ou est la maison dans laquelle pendant la guerre habitait le dentiste et sa famille? - demanda-t-elle à une femme âgée marchant dans la rue.

- Dentiste? ... Pendant la guerre... ah, je comprend, ce Juif?

- Juif?! Qui vous a dit que ces gens étaient Juifs? - demanda Diane étonnée.

- Qui a dit? Tout le monde le savait.

- Impossible! Depuis quand?

- Depuis le début. Vous comprenez: cette famille est arrivée pour se cacher. Ils ont commencé à se jouer des Polonais. D'ailleurs, ils ne se sont pas mal débrouillés, mais les gens ont remarqué tout de suite qu'ils étaient Juifs.

- Tout le monde le savait et personne ne nous a dénoncés? Comment cela était possible? Et le curé, est-ce qu'il savait lui aussi?

- Sûrement, il le savait, mais ... d'abord: qui êtes vous?

- La fille du dentiste.

- Ah, oui, je me rappelle... mais... à l'époque vous étiez toute petite! Si vous voulez, vous pouvez rendre visite au curé. Il est à la retraite à Biala Podlaska, 20 Km d'ici. Et quant à la maison, elle a été démolie, à sa place on a construit un magasin, celui-là, vous le voyez?

Diane était choquée. Ses parents étaient convaincus que personne ne connaissait leur nationalité. Quant à elle, on a commencé à lui donner des leçons sur son identité pendant le voyage en Australie, en bateau. En ce moment-là elle a fait un saut dans l'histoire. Elle s'est retrouvée dans le village où elle a passé son enfance; pendant que ses parents tremblaient jour et nuit, elle vivait comme tous les enfants, sans se rendre compte d'un danger. Pour elle c'était le temps merveilleux. Toutes les images des années passées sont revenues. Cette collision, dans laquelle le présent et le passé se sont brusquement rencontrés, lui donna une impression extraordinaire; en même temps agréable et épouvantable: un mélange de rêve et de réalité. Elle s'est plongée dans un silence étonnant. Son visage est devenu tout rouge et ses yeux brillants. Sa fille ne l'avait jamais vue dans un état pareil.

En quelques minutes elles étaient à Biala Podlaska. La maison du curé se trouvait près de l'église.

Diane ne disait rien. Son cœur palpitait terriblement. Elle sonna à la porte. Est-ce que le curé est là? Est-ce qu'il ouvrira? Il fallait attendre... peut être une minute, mais cette minute était la période la plus longue de sa vie. Finalement elle entendit quelqu'un s'approcher de la porte de l'autre côté. Peut-être que ce n'est pas le même curé? La porte s'ouvrit. A l'intérieur apparut un vieillard. Ce n'est pas lui! L'autre était jeune. Mais, c'était il y a 50 ans...

- Are you?... vous êtes... curé... - mais elle ne put prononcer d'autres mots pendant quelques instants.

- Oui, c'est moi-même. Bonjour, Danusia! - s'exclama le vieil homme à cheveux blancs. Sans savoir quand, Diane s'est trouvée dans ses bras, en sanglots.

- Est-ce que c'est vrai que vous saviez que nous étions Juifs? - se forçat-elle à demander.

- Bien sûr, on a remarqué tout de suite votre nationalité, surtout à cause de ta mère qui ne savait pas se comporter de façon typique pour les femmes polonaises. Mais quand ton père est venu me voir désespéré, je ne pouvais l'aider autrement que par les contacts avec votre famille. Les gens savaient que dans le cas de trahison, pas uniquement la famille juive serait tuée, mais aussi le curé et peut-être d'autres personnes du village. C'est pourquoi ils *ont fermé la bouche à cléf*.

Justine n'a jamais vu une scène pareille; elle pleurait aussi, sans comprendre ce qu'on parlait (elle ne connaissait que l'anglais).

- Mon Dieu - dit Diane - vous saviez, et les gens du village savaient et mes parents pensaient qu'ils jouaient tellement bien leur rôle... Et... nous avons quitté le village sans vous avoir remercié de votre amitié. Après être venu en Australie, mes parents ne vous ont même pas écrit un mot. Mais croyez moi: c'était uniquement pour ne pas vous choquer.

- Oh, ce n'est pas grave; dans une situation artificielle tout le monde se comporte artificiellement. Ne te tracasse pas pour cela.

- Qu'est-ce que je peux faire pour vous? Peut être voulez vous visiter Israël? Je peux tout organiser.

- Non, merci. J'y suis déjà allé. Et maintenant, à cause de mon âge, je préfère rester à la maison - dit le Père SOSZYNSKI.

Après avoir passé quelques jours en Pologne, la mère et la fille sont retournées en Australie, profondément impressionnées par tout ce qu'elles ont vécu.

Diane commanda à Jérusalem de faire planter un *arbre du juste* (c'est en Israël comme l'ordre de mérite pour ceux qui ont aidé les Juifs pendant la guerre). Et ensuite elle a écrit toute cette histoire et l'a fait publier dans la revue *Reader's Digest* (4 avril 1998). Ainsi elle a contribué à une grande collection des documents qui prouvent l'attitude amicale du peuple polonais à l'égard des Juifs.

Cette histoire, tout à fait vraie, est d'abord un bel hommage au Père Roman SOSZYNSKI qui a manifesté un courage admirable inspiré de l'Évangile. Elle mérite d'être connue à nos jours c'est à dire à l'époque où certaines personnes accusent les Polonais de l'antisémitisme. Bien évidemment, pas tous les gens se comportaient comme les habitants de ce petit village à l'est de la Pologne. Il est vrai aussi que dans la plupart des cas, même malgré la meilleure volonté, on ne pouvait rien faire. C'est pourquoi la plupart des Juifs ont été exterminés.

Diane Armstrong dans sa relation, sans le vouloir, montre aussi un événement typique pour la Pologne : une grande autorité de l'Eglise et du prêtre dans la société, autorité qui se manifeste surtout dans les situations difficiles.

OSADZONE W CHRZEŚCIJAŃSTWIE

Specjalnie dla G.K. wypowiada się ks.prof.Józef Tischner.
Rozmawia P.Osikowski

P.O.: Księżu Profesorze, czy masowy ruch Solidarności, rozumiany jako filozofia,etyka, miał szansę zaistnieć bez naturalnego oparcia w chrześcijaństwie, czy istniała alternatywa?

Ks.prof.J.Tischner: Odpowiedź jest oczywista. Chrześcijaństwo było warunkiem koniecznym ruchu Solidarności, ale nie było warunkiem wystarczającym, bo samo powstanie i rozwój Solidarności odbywały się na specjalnych zasadach. Chodziło o to, żeby do tego ruchu dołączyli niewierzący, komuniści, socjaliści, liberałowie, a więc był to ruch, jakby z zamierzenia niekonfesyjny, który nie miał na początku, ani potem, etykiety chrześcijańskiej. Idea solidarności była obecna także w marksizmie, w socjalizmie. Na samym początku chrześcijanom, katolikom, mnie osobiście także, bardzo zależało na tym, żeby pokazać solidarność jako wartość nie tylko chrześcijańską, jako wartość podstawową, do której muszą się odnieść wszyscy ludzie zdrowo myślący.

P.O.: Jeżeli mówi ksiądz, o wartości podstawowej, to czy jako, o wtórnej do chrześcijaństwa, czy bardziej pierwotnej?

Ks.J.T.: Jako o czymś, o czym chrześcijaństwo daje świadectwo, nie koniecznie to wymyślając. To znaczy, są w historii takie wartości, które są odkrywane przez rozmaite filozofie albo ruchy, i są takie wartości, którym te ruchy dają świadectwo, aczkolwiek są one już odkryte. Solidarność należy do tych, które są już odkryte a świadectwo, potwierdzając je daje tym wartościom szczególne znaczenie. I to było bardzo ważne, bo jeżeli mielibyśmy włączyć w ruch Solidarności wszystkich ludzi, to z zasady trzeba było powiedzieć, że to ruch, w jakiś sposób związany i z chrześcijaństwem i z niechrześcijaństwem. Słowo solidarność pojawiało się także w propagandzie ideologicznej komunizmu. Tylko, że tam było ograniczone do solidarności klasowej. Natomiast tutaj, w ruchu Solidarności uzyskało o wiele szersze znaczenie, ale na to szersze znaczenie godzili się wszyscy. Jeszcze trzeba jedno podkreślić na wstępie, ruch

Solidarności, w swym początkowym okresie, nie był ruchem zdeklarowanie antysocjalistycznym, znaczy wtedy, z rozmaitych względów,..

P.O.: Taktycznych?

KS.J.T.: Tak i z taktycznych względów mówiono, że w gruncie rzeczy chodzi tutaj o powrót do podstawowych ideałów socjalizmu. I trzeba powiedzieć, że ten ideał w socjalizmie także pojawiał się. Ale jeżeli mamy szukać piękna chrześcijańskiego w tym ruchu, to nie tyle w samej solidarności, co w idei **wyrzeczenia się przemocy**. Otóż tutaj tak. Ja myślę, że to głębokie przekonanie, że trzeba wyrzec się przemocy nie byłoby możliwe bez chrześcijaństwa, bez Prymasa Wyszyńskiego a jeszcze bardziej bez Papieża. **To było bardzo mocno osadzone w koncepcji chrześcijańskiej.**

P.O.: Ruch Solidarności opierał się o ludzi i wspierał się, nazwijmy to, o proletariat.

Ks.J.T.: Tak

P.O.: Proletariat w Polsce pochodzi ze wsi i jest głęboko wrośnięty w chrześcijaństwo, w jego moralność i tradycję. Czy to właśnie wyznaczało, zmuszało cały ruch solidarnościowy, jego teoretyków do zaakceptowania i wzięcia pod uwagę tego dziedzictwa?

Ks.J.T.: Oczywiście, tylko, że to znowu miało jakby, warstwę szczególną. Po pierwsze ruch Solidarności był reakcją na coś, co każdego bolało, mianowicie krzywdę w dziedzinie pracy. Ludzie doświadczyli czegoś, co można by nazwać absurdem systemu pracy, na rozmaitych poziomach. Jedni przez to, że zarabiali mało, inni przez to, że czuli bezpośrednio bezsens systemu. Solidarność wyrastała jako reakcja chorego organizmu, który rozpoznał, wyczuł chorobę. Ale teraz trzeba powiedzieć, że ta reakcja była artykułowana w sytuacji bardzo niebezpiecznej, no po prostu wydawało się, że będą strzelać, że będą bombardować stocznię i w tej sytuacji reakcja wymagała **aktu heroicznego**. Pozostanie na strajku, pójście na manifestację, to był akt narażania życia.

P.O.: Odwagi?

Ks.J.T.: Odwagi. I w tym momencie, to narażenie życia, ta świadomość, że może się nie wrócić do domu była świadomością związaną z religią. To było trochę tak jak w dawnych czasach, ludzie szli do bitwy, to chcieli mieć ten krzyż przy sobie dlatego, że czuli, że będzie, albo - albo. I stąd była także spowiedź, stąd często, rozgrzeszenia zbiorowe na wypadek śmierci. Tak, że tutaj religia, od razu przyjęła formę aktu heroicznego. Ona inspirowała heroizm i z drugiej strony, przez heroizm była interpretowana. **Bóg jest z nami** - była to także świadomość tego, że z nami jest sprawiedliwość. I myślę,...oczywiście można to wyjaśnić rodowodem wiejskim robotników, ale moim zdaniem, był to pierwiastek tak **świadomej religijności, tak pogłębionej**, że tak powiem, nietradycyjnej, niekonformistycznej religijności, że była to już nowa jakość wiary w Polsce, wytworzona przez działalność duszpasterską wielkich duszpasterzy narodu.

P.O.: Powtorzmy jeszcze raz, jaką rolę odegrała wiara chrześcijańska w ewoluowaniu myśli solidarnościowej, we wzajemnym oddziaływaniu, zróżnicowanych elit i rzesz członkowskich, przywiązanych do katolicyzmu?

Ks.J.T.: Użyłbym tutaj takiej metafory - nagle ludzie odkryli, że jest w narodzie jakaś choroba, mówiło się najczęściej, choroba pracy - i odkryli jednocześnie, że lekarzem tego narodu nie mogą być już komuniści. To znaczy ci, którzy do choroby doprowadzili. Oczywiście w tym momencie oczy zwróciły się w stronę **chrześcijaństwa, w stronę Kościoła, w stronę Papieża.**

P.O.: Cz to było jak według przysłowia Ś jak trwoga to do Boga?

Ks.J.T.: To było, jak choroba, to szukać lekarstwa. ...Najzabawniejsze w tym wszystkim było to, że Solidarność zaczęła się rodzić wtedy, kiedy ludzie naprawdę przestali się bać. Owszem była świadomość ogromnej powagi sytuacji, ale zarazem **świadomość niesłuchanej wolności**, ludzie podejmowali wolne decyzje, w wolny sposób. To już nie było oczekiwanie cudu, tylko szukanie rozwiązań, to było czytanie wypowiedzi Papieża, to było odkrywanie encykliki *Laborem exercens*. Szukanie jednak to pierwsza sprawa a znalezienie, to druga

sprawa. To znaczy szukano, ale nie zawsze znajdowano. I stąd ogromny podział Solidarności. Solidarność zaczęła się, już wtedy przeobrażać. Okazało się, że potrzebne są związki zawodowe, jako odrębna organizacja i partie polityczne, jako odrębne organizacje. I Solidarność już nie mogła być tym wielkim ruchem społecznym, jakim była wcześniej, no bo po prostu, trzeba było specjalistów, do naprawiania tej zepsutej *maszyny*.

P.O.: Jaką rolę kreatywną i autorytatywną, w procesie krystalizowania się idei Solidarności, jako filozofii i jako praktyki społecznej, odegrały kolejne wystąpienia Papieża Jana-Pawła II ?

Ks.J.T.: Fundamentalną sprawą było to, że Papież uznał, iż protest jest słuszny, to nadało całemu ruchowi zupełnie inną wartość. Nie można już było odsądzać - od czci i wiary - tego ruchu. Nie można było mówić o kontrrewolucji.

P.O.: Ale cofnijmy się jeszcze trochę w przeszłość, kiedy Solidarność, jako powszechnego ruchu, jako związku, w sensie masowym nie było, natomiast były wystąpienia i wypowiedzi Papieża, była pierwsza pielgrzymka Ojca świętego od Polski.

Ks.J.T.: Tak, oczywiście, Solidarność w rzeczywistości zaistniała wcześniej, zanim pojawiły się strajki na Wybrzeżu...

P.O.: Zanim pojawiła się nazwa.

Ks.J.T.: I nazwa. Rzeczywista Solidarność ujawniła się, jako już realnie istniejąca wartość, w chwili wyboru Papieża, żeby potem dojrzywać coraz bardziej, aby wybuchnąć w czasie wizyty Papieża. Wybuchnąć z ogromnym poczuciem *godności i odpowiedzialności*. To bardzo charakterystyczna rzecz, właśnie poczuciem godności. To doświadczenie wiązało się ze sprawami niesłychanie prostymi. Papież, który ląduje na lotnisku w Krakowie i całuje **polską ziemię**, **ten moment był ogromnym wstrząsem** dla wszystkich Polaków, we wszystkich, także we mnie wzbudził najgłębszą refleksję nad szacunkiem dla tego kraju, dla tej ziemi, dla tego narodu.

P.O.: Pozwolił uświadomić sobie społeczeństwu wspólnotę interesów, wspólnotę myślenia?

Ks.J.T.: Myślę, że przede wszystkim **wspólnotę etyczną**, że jesteśmy razem i potrafimy się zorganizować. Papież ma ogromny dar - mówiąc do tłumów, mówi do każdego z osobna. Mówił o rzeczach oczywistych, które budziły ducha a przede wszystkim, raz jeszcze powtarzam, poczucie godności. Pękały wtedy te bariery, które z tak wielkim wysiłkiem budowała partia komunistyczna, pomiędzy bogatymi i biednymi, partyjnymi, i niepartyjnymi, **wszyscy nagle odnajdywali się, w tym świecie słów Papieża**, w świecie wielkiej historii, i w świecie wielkich wartości.

P.O.: W świecie wielkiej radości?

Ks.J.T.: Powagi, radości tak, także jakiegoś szczęścia, tak szczęścia. I wtedy Solidarność, jeszcze raz chciałbym to podkreślić, stawała się w najgłębszym tego słowa znaczeniu także **narodową**. To słowo dzisiaj brzmi trochę inaczej, źle ale zastąpmy je słowem ojczyzniana, nagle zobaczyliśmy Ojczyznę! **Ojczyzna, ten zbiorowy obowiązek**.

P.O.: Podczas ostatniej wizyty biskupów polskich w Watykanie, Papież wypowiedział dobitne słowa o wyjątkowej roli Matki Boskiej, w dziejach narodu polskiego, w tym kontekście była też mowa o Solidarności.

Ks.J.T.: Nabożeństwo do Matki Boskiej nadaje polskiej religijności ton domowego ciepła, można powiedzieć więcej, wyznacza tę wspólną zasadę **wyrzeczenia się przemocy**. Matka Boska, która jest pod krzyżem, która towarzyszy Synowi we wszystkim co on przeżywa, jest symbolem skutecznego uczestnictwa. Jednocześnie jest Ona patronką wszystkich przebaczeń, wszystkich wyrzeczeń się przemocy tych, które i wtedy się dokonywały. Chciałbym dzisiaj na to zwrócić szczególną uwagę, bo o tym się zapomina: w kopalni Wujekbyła taka chwila, że górnicy schwyтали tych, którzy do nich strzelali i omal nie doszło do samosądu - tymczasem jeden z nich, potem reszta to podjęła, zawołał: *Nie! wczoraj była Msza święta w kopalni, myśmy się modlili, nie! my przebaczymy.* - Wyrzeczenie się przemocy. Potem świadectwo księdza Popiełuszki. Niezwykle interesujące także świadectwo Adama Michnika, który sam wyszedł przeciw z ideologii rewolucyjnej i on, w więzieniu

pisze znakomite teksty mówiące o konieczności wyzbycia się postawy odwetu. I myślę, że to był jeszcze jeden rys, który wtedy Solidarność miała, który był jej niesłychaną siłą, bo on pokazywał jakby **nowy moralny świat**.

P.O.: Wytrącał wrogowi broń z ręki?

Ks.J.T.: Tak. Jak Maksymilian Kolbe w Oświęcimiu, gdzie Jego czyn, jakby wprowadził w obóz nowego ducha, że jest, że istnieje nowy świat, że ten świat jest we wnętrzu nas i to było ważne. Myślę, że Matka Boska, nabożeństwo do Matki Boskiej było szczególnie w tym miejscu obecne, ono inspirowało, tego rodzaju heroiczną identyfikację z krzyżem Chrystusa.

Rozmawiał Paweł OSIKOWSKI

$$\begin{array}{r}
 250 \quad 27 \\
 48 \text{ TUA} \\
 \hline
 296
 \end{array}
 \quad
 \begin{array}{r}
 88 \\
 88 \\
 88 \\
 \hline
 264
 \end{array}$$

Upserjnie proszę o podanie w Głosie
Katołickim następującej notatki:

" Siostwy z Domu Sw. Kazimiera
w Paryżu organizują kolonie
nad morzem od 30 czerwca do
21 lipca dla dzieci w wieku
szkolnym.

Wszelkie informacje można
otrzymać: 119 rue de Chevalant
tel. 45-83-55-26."

Bardzo serdecznie dziękuję was z
najlepszymi życzeniami wielkoc-
nymi dla całej Redakcji.

S. Leonarda

99/95 R??

Zwracamy się z uprzejmą prośbą o zamieszczenie dołączonego "Sprostowania" w najbliższym numerze "Głosu Katolickiego".

Prosimy też o jak najszybsze zamieszczenie zaproszenia na recital A.Lastik.

Z poważaniem

Kierownik Domu SPK
Waldemar Zmudziński

L'UNION des SOCIÉTÉS POLONAISES
FÉMININES en FRANCE

Siège :

24, Rue de la Gare
LENS

Związek Towarzystw Kobietych we Francji

R E D A K C J A

G Ł O S U K A T O L I C K I E G O

PARIS

Zwracam się z uprzejmą prośbą do Szanownej Redakcji
o podanie pałaczonego sprawozdania z Walnego Zjazdu Tow.
Kobietych. Z góry serdecznie dziękuję.
Z chrześcijańskim podrowieniem "Niech będzie Pochwalony
Jezus Chrystus".

sekretarka Związku

Helena Desongnis

Związek Towarzystw Kobietych we Francji

W Bruay la Buissiere w dniu 22 kwietnia br. odbył się Walny Zjazd Związku Towarzystw Kobietych z Północnej Francji. Zjazd rozpoczął się uroczystą Mszą Świętą celebrowaną przez ks. Józefa Przybyckiego Kapelana Związku w asyście ks. Jana Guzikowskiego Prowinjalę oraz ks. Romana Podchorodeckiego i ks. Antoniego Ptaszkowskiego. Homilię wygłosił ks. Roman Podchorodecki, w której szczególnie podkreślił zadanie i zasługi Matki Polki na obczyźnie. Po Mszy Świętej delegatki i zaproszeni goście udali się na salle des Fete na obrady. Obecnych było 80 delegatek z Nordu i Pas des Calais. Wśród zaproszonych gości obecni byli: ks. Józef Przybycki Kapelan Związku, ks. Jan Guzikowski Prowinjalę, Pani Irena Budzyn Honorowa Prezeska Związku Polek, Pan Michał Kwiatkowski były dyrektor Narodowca, Pani Jankowska Alina Prezeska Bractwa Żywego Różańca oraz Pan Borgus Wiktor Prezes Związku Mężów Katolickich.

W czasie obrad zarząd ukonstytuował się, następująco:

prezeska	-	Pani Meger Helena
z-ca	-	Pani Mocek Janina
sekretarka	-	Pani Desongnis Helena
z-ca	-	Pani Ratajczak Klara
skarbniczka	-	Pani Srama Irena
z-ca	-	Pani Chodyna Helena

W dyskusji w szczególny sposób podkreślono zasługi byłej prezeski Pani Budzyn Ireny, która to z uwagi na zły stan zdrowia już w ubiegłym roku podała się do dymisji. Wybrano ją jako Honorową Prezeskę, by radą i pomocą nadal służyła dla dobra i rozwoju związku. Z uchwał podjętych na Zjeździe; szczególnie podkreślić należy szlachetny gest ze strony Matek Polek, to pomoc przy odbudowie pomnika La Targette. Na cel ten uchwalono przekazać kwotę 5.000 tys franków. Na zakończenie obrad Prezeska Pani Meger zaapelowała do wszystkich delegatek o wzięcie licznego udziału w zbliżających się uroczystościach polonijnych narodowych i religijnych. W czasie obrad spożyto smaczny polski obiad przygotowany przez członkinie miejscowego Kola Polek. Wszyscy goście i delegatki opuszczali salę obrad w miłym nastroju.

Helena Desongnis

MARIUSZ KUBIK
ul. Pszenna 10, m. 2
PL 41 - 205 SOSNOWIEC
POLAND

Polska Misja Katolicka
we Francji
Paryż
FRANCJA

Jestem studentem nauk politycznych Uniwersytetu Śląskiego w Katowicach, mam 23 lata.

Interesuje mnie działalność polskiej emigracji powojennej, a zwłaszcza rola „Kultury” i Instytutu Literackiego w Paryżu. Piszę obecnie pracę magisterską, dotyczącą działalności pisarskiej czołowego publicysty „Kultury” - Juliusza Mieroszewskiego. Jemu i innym, piszącym na łamach „Kultury”, poświęcona została wystawa w Bibliotece Wojewódzkiej w Katowicach, zorganizowana m.in. ze zgromadzonych przeze mnie materiałów w 1996 roku, na 50 - lecie powstania Instytutu Literackiego.

Bardzo proszę wszystkich, których mogło by to dotyczyć, o pomoc w kompletowaniu brakujących numerów „Kultury” i niektórych tytułów książkowych, wydawanych przez Instytut Literacki i inne polskie oficyny emigracyjne. Z chęcią odkupiłbym, lub wymieniłbym na książki z Polski, poszukiwane przeze mnie egzemplarze.

Chciałbym również w mojej przyszłej działalności naukowej wykorzystywać kompletowane obecnie przeze mnie archiwum. Stąd ważny jest dla mnie każdy sygnał, czy wiadomość w tej sprawie.

Z wyrazami szacunku
Mariusz Kubik

Drogim Bożence i Judołowi Dakowskiemu
Polakom prawdziwym na francuskiej ziemi
z przyjazną Stanopolską i szacunkiem wielkim
Jechu Galich
8.06.1992 r.

12



Ostaszów-Miednoje – Apel Poległych

Dwa autobusy wiozące pielgrzymkę rodzin po zamordowanych suną po zasneżonej drodze. Siąpi deszcz i topi resztki śniegu. Dookoła rozciąga się las i bagna niezmiernie. Bagna straszą nieprzystępnością, a las jest inny niż polskie lasy. Obrosnięte białymi brodami mchu sosny pną się w górę, zaś wśród nich pełno drzew powalonych, o które nie upomni się nikt, oprócz ziemi.

Syn: – Ojciec mój był funkcjonariuszem polskiej Policji Państwowej. We wrześniu 1939 roku opuścił rodzinne miasto i wraz z kilkunastoma policjantami udał się na wschód, skąd przyszła pocztówka z adresem nadawcy: Kalininskaja Oblast, gorod Ostaszków, pocztowy jaszczik nr 8. W połowie drogi między Moskwą a Leningradem (Sankt Petersburg) na północny zachód od Kalinina (Twer), nad jeziorem Seliger leży niewielkie miasto Ostaszków.

Mieszkaniec Ostaszkowa: – (...) Na przełomie września i października 1939 roku do Ostaszkowa zaczęły nadchodzić transporty z polskimi jeńcami wojennymi. Prowadzono ich przez miasto w szyku, ulicą Włodarską wprost do Niłowskiej przystani, gdzie czekał na nich parowiec "Maksym Gorki", wraz z dwoma drewnianymi barkami, które mogły zabrać na pokład od 500 – 600 osób. Poza tym "Maksym Gorki" mógł wziąć do kajut i na pokład sporą grupę ludzi. Stąd płynęli wprost do klasztoru Niłowa Pustyni. (...) Tak więc przystań Niłowska stała się pierwszym etapem tragedii, przez którą przeszli polscy jeńcy wojenni skierowani do obozu w Ostaszkowie. Szli przez miasto bardzo dumni, godni swego narodu, w pełnym umundurowaniu. Szczególnie pięknie wyglądali oficerowie. Naramienniki na ich mundurach podobne były do noszonych w naszej armii carskiej. Poza tym obwieszani byli akselbantami. Pamiętam też wspaniałe obuwie. Buty były tak wyczyszczone, że aż lśniły. Widać było, że nie czują się jeńcami wojennymi. Byli wyjątkowo dumni (...).

Ze źródła: "W pobliżu Ostaszkowa, na wyspie, w zabudowaniach klasztoru Niłowa Pustyni,

znajdował się jeden z największych liczebnie, liczący bowiem około 6,5 tysiąca uwięzionych – obóz polskich jeńców wojennych. Do ostaszkowskiego obozu trafiło około 400 oficerów Wojska Polskiego, wszyscy wzięci do niewoli żołnierze Korpusu Ochrony Pogranicza, żandarmeria wojskowa, członkowie wojskowej służby sądowniczej, kilkudziesięciu księży oraz kilka tysięcy policjantów i podoficerów służby liniowej".

Te 65 osób, to krewni zamordowanych. Przyjechali ze Szczecina, z Wrocławia, Warszawy, Bydgoszczy i Poznania. Żona, wnuczki, synowie i ksiądz, co pielgrzymkę na ducha podtrzymuje.

Naczelnik zarządu do spraw jeńców wojennych NKWD ZSRR, towarzysz major Soprunienko podpisał listę śmierci z 7 kwietnia 1940 roku, tak jak wiele innych list, zapewne rutynowo i z poczuciem dobrze spełnionego zadania. I zupełnie nie miał pojęcia, ani także chęci na filozoficzne rozważania, że oto staje się on współkonawcą zbrodni przeciw ludzkości, mordu na jeńcach wojennych, zagłady niewinnych ludzi: synów, mężów, ojców, braci. A tym bardziej nie interesowało go kompletnie to, iż rozkazał zabić Andrzeja Kalinowskiego, policjanta – jednego z wielu.

Syn Andrzeja, Eugeniusz, dostał po wielu latach niepewności kserokopię tejże listy śmierci z 7 kwietnia 1940 roku, znalazł na niej dane swojego ojca, a nazwisk było razem sto, i teraz już wie: kto, gdzie i kiedy sprawił, że on i jego rodzeństwo nagle stali się sierotami. Chociaż czy wie to wszystko na pewno? Kartka od ojca przyszła z Ostaszkowa, lista śmierci z 7 kwietnia 1940 roku, pozycja 6, podpis – towarzysz major Soprunienko... I nic więcej! Nie znawczy mordercy, nie wie czy Andrzej, ojciec jego, miał świadomość, iż zostanie zamordowany, czy miał ostatnie życzenie, czy bał się, płakał, czy był dumny, jak ci, których widział Rosjanin, mieszkaniec Ostaszkowa i do chwili otrzymania strzały w potylicę nosił dumnie podniesioną głowę? Teraz przypuszcza tylko, że jest on wśród ekshumowanych w Miednoje. Domyśla się. Mgła niepewności mroczy już tyle lat.

Jedzie więc Eugeniusz na miejsce więzienia i kaźni ojca swego, z

pielgrzymką organizowaną przez Rodzinę Katyńską. To pierwsza pielgrzymka do Ostaszkowa, Tworu i Miednoje. Mają pielgrzymi ze sobą znicze, tabliczki nagrobne, kwiaty i leż konchy i przeczuć rozmaitych naręcza całe.

Eugeniusz: – Poprosiliśmy kierowcę i on pojechał drogą przez stary Ostaszków. Tak więc widzieliśmy stację kolejową, a obok stare, drewniane budynki. Tutaj ich przywieźli. Stąd szli do portu, i my tam byliśmy. Szybkiem, nowoczesnym statkiem przewieziono nas na wyspę. Pół godziny to trwało.

I na wyspie, gdzie więziono 6,5 tysiąca przyszłych ofiar, 65 piel-

RANY WE

grzymów ogarnęło pierwsze lkanie. Stali na grobli, którą własnoręcznie usypali polscy jeńcy wojenni. Szli przez bramę, która ich synów, mężów, braci przyjął i wydała nie rodzicom, nie żonom, nie siostrze i braciom, lecz bagnistej ziemi zamglonej. Stanęli na klasztornym podwórku, z lewej strony stara cerkiew a z prawej strony zabudowania klasztorne, w nich zaś małe cele 3-4 metry kwadratowe powierzchni każda. Niektóre mniejsze, niektóre większe. W oknach ani szyb, ni ram. Po drzwiach otwór tylko pozostał i wiatr w nim hula na przestrzał. Tak samo było wtedy. Oprócz tego w tych budynkach były piwnice – lochy o głębokości około 5 metrów. W tych lochach też ich trzymano.

Eugeniusz: – Zastanawialiśmy się wszyscy: jak oni tam przetrzymali zimę z 1939 na 1940 rok? Przecież nawet na Wigilię nie dostali garstki słomy pod głowę, bo nie to im było przeznaczone.

Przez te pół roku czekania na egzekucję wielu cierpiało z głodu i zimna, wielu chorowało na tyfus, a przede wszystkim bardzo wielu na czerwone pomarło. Rosjanin, ten miejscowy, który widział idących dumnie Polaków, co to buty mieli jak lustro wyczyszczone, mówi także, iż na cmentarzyku, co to w gruncie rzeczy żadnym cmentarzykiem nie był, bo nikogo tu wcześ-

niej ani później nie chowano – zakopywano duże trumny a w nich wielu jeńców. – Trzeba by odkryć ziemię i zobaczyć na co pomarli, czy represji nie było – sugeruje. A gdzie ten cmentarz?

Eugeniusz: – Tam jest tylko duże zapadlisko porośnięte krzakami, trawą, chaszczami. I to ma być cmentarz polskich jeńców wojennych?

A z tej wyspy ucieczki nie było. Oni o tym wiedzieli. W te pocztówki, które rodziny dostały wpisana została tragedia i można się było doczytać, że nie mają żadnej nadziei na powrót. Aby ich upokorzyć i sponiewierać, to jeszcze im wszystkim czapki zabrano, tak jak nadzieje.

Eugeniusz: – Weszliśmy przez główną bramę na podwórze i zobaczyliśmy istny obraz nędzy i rozpacz. Remontują co prawda klasztor, powoli to idzie, ale znikną te wszystkie ślady, które można by było jeszcze chyba znaleźć. Znikną napisy i wyryte na ścianach ostatnie ich marzenia pewnie. W klasztorze chcieliśmy odprawić mszę ale pop, który się nim opiekuje nie wyraził na to zgody. Nie mogliśmy tego uczynić nawet na przyległych schodach. Odprawiliśmy więc mszę przy głównej bramie. Czuliśmy że oni są tutaj. Była więc polska bandera z orłem w koronie i krzyże dwa: jeden z Wrocławia, drugi ze Szczecina. Ten szczeciński krzyż ma już swoją historię, bo w Katyniu był dwa razy, teraz w Ostaszkowie i Miednoje, a potem do Starobielska i Charkowa pojechał męczenników nawiedzać. Niedaleko rośnie dąb, biedny taki, wysoki

wisko. A ten pop dosłownie zeszywniał i pokornym, cichym głosem powiedział co trzeba. Redaktor zapisał jeszcze dane pomocnika popa i pozwolił swoim struchlałym rozmówcom odejść. I odwraca się ten redaktor, spogląda na mnie i peszy się na moment. A ja do niego podszedłem, bo stało się ze mną coś dziwnego gdy widziałem to wszystko i mówię: – A ja nazywam się Eugeniusz Kalinowski i przyjechałem ze Szczecina. Jestem sierotą. Tu zabił się mój ojciec, który nazywał się Andrzej Kalinowski. Internowaliście i zamordowaliście. A redaktor, Korowioł chyba, spochmurniał i powiedział: – Eto Stalin.

Z wyspy do miasta Ostaszków płynęli w ciszy. Nagle zabuczała syrena statkowa. Przeszła mroczny nastroj i podniosłym go uczyniła na kilka minut. To był gest kapitana.

Ze źródła (głos Rosjanina): – Na przełomie marca i kwietnia 1940 roku, gdy stopniały śniegi, a lód na jeziorze był czysty, niewielkimi grupami, takimi, które mogły przejść po lodzie zachowując odpowiednią odległość, szły oddziały jeńców do tego oto miejsca. Znajdowała się tu boczna kolejowa, którą do dzisiaj nazywają tupik. Transportowano stąd ziarno dla potrzeb Armii Czerwonej. Jeńców ładowano do wagonów towarowych, tzw. cieletników i wywożono. Nie mówiono nam dokąd ich wywożą. Ale wiadomo było, że jadą na zachód, nie pamiętam czy to był obwód smoleński, czy

inny, ale na pewno w kierunku zachodnim.

Pytanie: – Czy konwojenci mogli nie wiedzieć co się stało z jeńcami?

Rosjanin: – Zapewne. Mogli nie wiedzieć. Jak mi Bóg miły, ja nie słyszałem, nic nie widziałem.

Pytanie: – To znaczy, że operacja ta była wyjątkowo dobrze zakonspirowana?

Rosjanin: – Wygląda na to, że tak. I nie wszyscy o tym wiedzieli. Dopiero teraz po latach z przykrością dowiadujemy się o tej tragedii.

Wiadomo jednak, iż jeńców Ostaszkowa wyładowano w Kalininie (Twer) i zawieziono do budynku NKWD, gdzie ostatni raz sprawdzono ich personalia i następnie zamordowano strzałem w tył głowy. Zwłoki zakopano w oddalonym o 30 kilometrów Miednoje, na terenie leśnym zarezerwowanym wyłącznie dla NKWD.

Twer-Kalinin. Miasto duże – ponad 400 tysięcy mieszkańców. Autobus toczy się po łbach brukowych, a pielgrzymi mówią o wszystkim, nawet o głupstwach, byle oderwać się od ponurych myśli. Rozmawiają pięć, dziesięć minut i spokój, i cisza zapada jak makiem zasiał. Jeszcze wczoraj wielu z nich wysłało

z Ostaszkowa do Polski kartki pocztowe. Tak jak przed ponad pięćdziesięciu laty uczynił to ich syn, mąż, ojciec, brat. Oczyszczone, twarze smutne, oczy zamglone.

Eugeniusz: – W dawnej siedzibie NKWD mieści się teraz Akademia Medyczna. Jest tam nawet tabliczka głosząca, iż NKWD, a potem KGB prowadziły tutaj swoją działalność. Pod tą tablicą zapaliliśmy znicze. Dużo zniczy. A studenci medycyny wychodzili z budynku i w oknach wystawali zdumieni. Wtedy wytłumaczyliśmy kim jesteśmy. – Tu ich zamordowali, sześć i pół tysiąca ludzi – tak zakończyliśmy. Wtedy oczy zrobiły się im duże jak koła ze zdziwienia, bo zbyt młodzi byli na to aby wiedzieć, a obraz zbrodni przecież we krwi nie płynie.

Nie ulega wątpliwości, że jeńców przesłuchano w dużej sali, sprawdzono ich tożsamość, sprowadzono do wytłumionej drzewem i czymś tam jeszcze piwnicy, a także włączono wentylatory, żeby ich huk zagłuszył trzask wystrzałów. I tam, w piwnicznym pomieszczeniu było niskie wejście i każdy z jeńców był skuty i wchodząc musiał pochylić głowę i zbrodniarz w tym samym momencie strzelał w tył tej głowy, omotanej na dodatek, jak mówi polski prokurator, płaszczem, aby krew nie tryskała i ręk strzelającemu nie brudziła.

Pielgrzymi chodzą po kilkupiętrowym budynku Akademii Medycznej, dawnej siedzibie NKWD i KGB, szukają miejsca

układnie. Jednak wszyscy byli grzeczni i nikt nie powiedział złego słowa".

Eugeniusz: – I wtedy pojawił się jakiś człowiek. Nie wiadomo skąd. Powiedział: tymi głównymi schodami chodziło naczałstwo, chodźcie, ja wam pokażę, wasi krewni byli trzymani na strychu przez dzień cały, a w nocy ich mordowano. Schodzili tymi oto wąskimi schodami z poręczami żelaznymi. On mówi: tędy, tędy, tędy... Patrzymy zaafetowani dookoła, o coś chcemy zapytać przewodnika uczciwego, a jego nie ma. Jakby we mgle się rozplątał. Jak duch, albo człowiek przestraszony. Byli sami i czuli, że to musiało się stać właśnie tutaj. I ponownie jak na wyspie szloch i płacz rozległ się wielki. I zeszli na dół, do tych piwnic, tymi schodami. Widzą: oto mały przedsiónek, z lewej strony drzwi zamknięte na wielką, nową kłódkę. I nie znaleźli nikogo kto by miał klucz do niej. Odpowiedzi tylko wyluskali od miejscowych niezdarne: my nie znamy. Albo: to było przebudowywane już pięć razy. Nie wiadomo.

Eugeniusz: – Potem salę znaleźliśmy, no i ona wyglądała jak te, gdzie przed zamordowaniem, sprawdzano jeńców tożsamość. Tam modliliśmy się razem z księdzem, wzięliśmy się za ręce, krąg utworzyliśmy, między nami Natasza, Rosjanka-pilotka miła, chwyciła nasze dłonie i widać było, że bardzo to przeżywa i nam współczuje. Później wsiedliśmy do autobusu i pojechaliśmy do Miednoje.

A droga była ciężka do zniesienia, bo ból w sercach wielki mieli.

Wówczas, w roku 1940 kopalnia tam stała. Wykopywano dół, wrzucano do niego zwłoki pomordowanych, bezładnie wrzucano, nogami do góry, głowami do góry, gdy się dół zapelniał, zasypywano go i kopano dół następny. To polskie rany na ziemi w Miednoje.

Eugeniusz: – A pracownicy postawili na tych grobach ubikacje. Oni biegali tam, oni się bawili i nawet daczki budowali. Był między nami leśnik, który wskazywał gdzie mogą być mogiły, bo starodrzew odcinał się od 45-, 50-letnich sosen. posadzonych dla ukrycia miejsca zakopania ofiar. W ścianie lasu widać było kwatery – trójkąty, kwadraciki, prostokąty, kółka. To są drzewa posadzone wówczas, a to stare.

Drzewa były iglaste i cisza była w tym lesie w Miednoje niezwykła. Taka jak w Katyniu, Charkowie... Przybili tabliczki nagrobne do sosen. Tam zbierali szyszki z tych drzew co na ich najbliższych rosły. Trochę kory każdy odłupał. Małą gałązkę sosnową zabrał. Każdy chciał mieć relikwie swoją. Książd modlił się za zbrodniarzy i oni też się modlili.

(...) – I odpuść nam nasze winy jako i my odpuszczamy naszym winowajcom. A wielu zastanawiało się czy mają prawo odpuścić zbrodnię tak okrutną. Potem słychać było: – O nawrócenie Rosji prosimy Cię Panie.

Szli wolno do autobusu. Ktoś znalazł denko od czajniczka, a na nim był napis: Olkusz. Zaś drugi pielgrzym wysupłał z mchu lusterko. Nie można się było w nim przejrzeć, bo strasznie gęsta mgła je okryła, lecz na odwrocie pozostał dobrze zachowany wizerunek marszałka Piłsudskiego.

Znowu autobus i następnie pociąg. Miarowy stukot kół usypia wszystkich, tylko do pielgrzymów sen nie nadchodzi. W lustrze okien stuka zielonkawa, jasna poświata księżycowa. Oni zamykają oczy i widzą: obóz na wyspie, lochy, zapadliska, ubikacje na grobach i ręce Nataszy ściśnięte w solidarnym kręgu.

Pielgrzym budzi się, zapala nocną lampkę i otwiera książkę, której nie skończył czytać jeszcze w Polsce. A w niej wyrwana z kontekstu scena – świat inny, do którego przyzna się nieszczęśliwy człowiek i nie przyzna się wielu nieznanym sprawców jego nieszczęścia.

(...) – Co on mówi? – zapytała Małgorzata i jej nie-ruchomą, spokojną twarzą osnuła mgielka współczucia. – On mówi – odpowiedział jej Woland – ciągle to samo. Powtarza, że nawet przy księżycu nie można zaznać spokoju i że przyszło mu zagrać niedobrą rolę.

Lech Galicki

W tekście wykorzystano fragmenty ścieżki dźwiękowej z filmu "Ostaszków" (Źródło) i fragment książki Michała Bułhakowa "Mistrz i Małgorzata"

MGLE

każni i błakają się jak we mgle. Nie ma nikogo kto by wiedział gdzie to było. Przyjechało co prawda trzech oficjalnych przedstawicieli merostwa. Uprzejmi byli. Grzeczni. Powiedzieli w rektoracie, że jest pielgrzymka, oni to nazywali cały czas – wycieczka, która przyszła, bo tu jej uczestników – wielu krewnych zastrzelono. I pielgrzymka – wycieczka szukała po całym budynku tego: "Tu, wchodziła do sal laboratoryjnych przez swą niewiedzę i cofała się

Jechali z miejsca kaźni na miejsce niegodnego pochówku. I znowu polska bandera z orłem w koronie, dwa krzyże, wieńce, kwiaty, znicze w każdej dłoni i łza w każdym oku. Tu odbyli drogę krzyżową. Co dziesięć, piętnaście kroków kolejna stacja. Koniec drogi krzyżowej – mogiła 250 ekshumowanych. Szli do tej mogiły po mogiłach. Bo trzeba wiedzieć, że mogiła jest jedna, zaś miejsc do przeprowadzenia ekshumacji, zapadlisk oznaczonych brzozywami krzyżami – dużo.



Za tymi drzwiami, w piwnicach gmachu NKWD w Twerze zamordowano ponad 6000 polskich jeńców

DAKOWSKI BOZENA

42, Rue de Madagascar

71200 LE CREUSOT

16

Do
Redakcji
Głosu Katolickiego

Szanowna Redakcjo!

W załączeniu przesyłam fotokopię wywiadu przeprowadzonego przez mego kuzyna z Jego teściem, osobą, która odbyła pielgrzymkę na miejsce łaski katyńskiej.

Myszę, że wypowiedzi takich osób warto opublikować by większy krąg osób przeczytał.

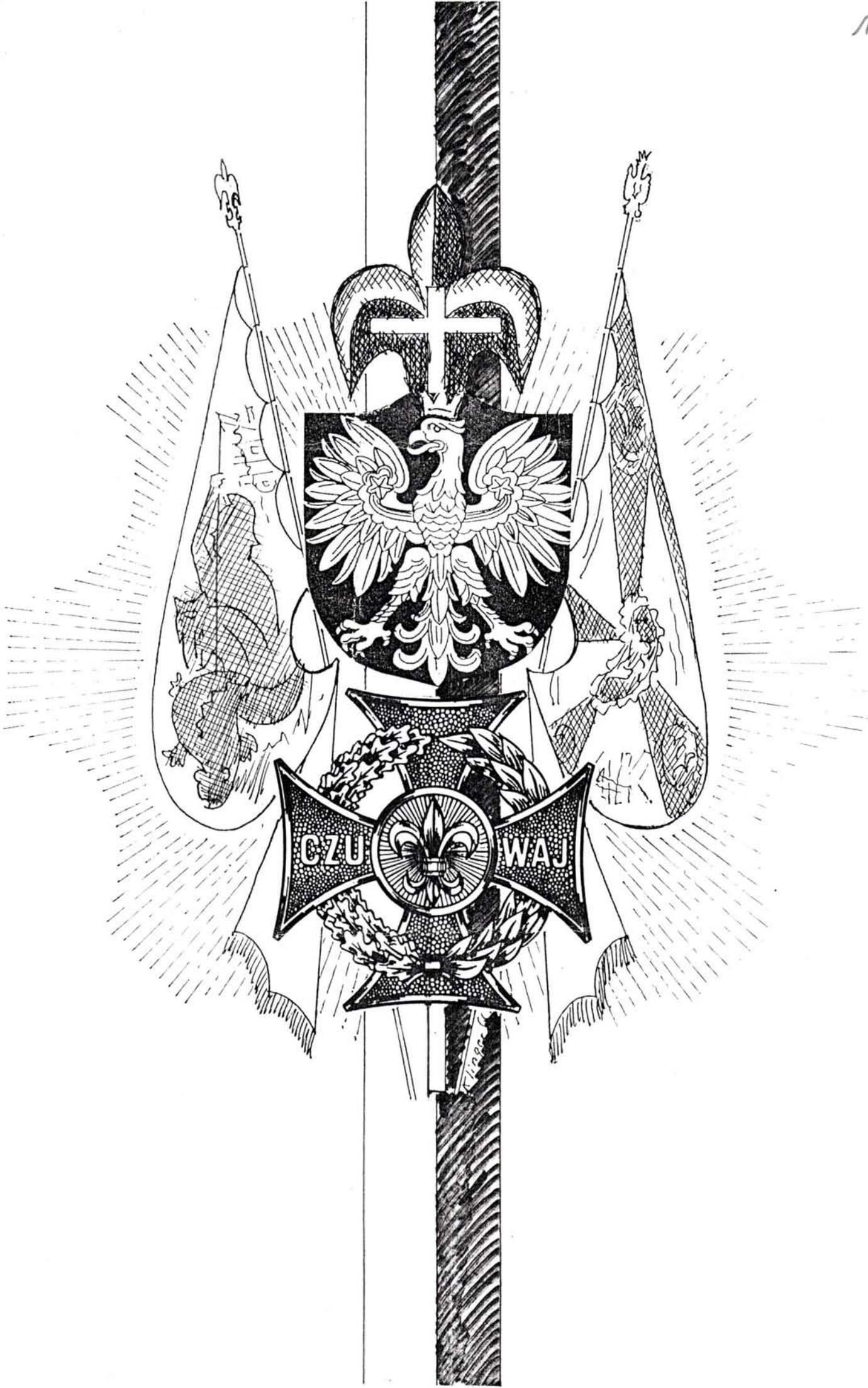
Wywiad ten został wydrukowany w gazecie Mone i Ziemia w Szwecji.

Lęczę serdeczne pozdrowienia

Z pozdrowieniem
Dakowska

Le Creusot

P.S. Gazeta Mone i Ziemia była tygodnikiem państwowym. Od 1.1.93 r. stała się prywatną. Nie orientuję się w tych różnych prawach przedruku.





Lh

Stanisław Kazimierz Stankiewicz
Nancy

Doceniając Druha działalność w walce
z reżimem stalinowskim w Polsce o ocalenie
narodowe —

oraz prześladowanie Druha przez reżimowe
 władze bezpieczeństwa z powodu którego zmuszony
był Druh do emigracji z Polski —

w imieniu Harcerskiego Kręgu Seniorów "BOR"
nadaje Druhowi tytuł Honorowego Członka
Harcerskiego Kręgu Seniorów "BOR" z wszystkimi
tegoż przywilejami.



Czuj się!

Komendant Kręgu "BOR"
Andrzej Świąciński
Harcmistrz Rzeczypospolitej
pseud. "Szary Dąb"

[Signature]

Lduńska Głota 24. 10. 1992.

Ale ta duchowa moc jest potrzebna, aby nie ulec pokusie rezygnacji, obojętności, zwątpienia czy wewnętrznej emigracji. Jednym słowem, by nie ulec pokusie opuszczenia domu. Pokusie ucieczki od świata, od społeczeństwa, od życia, a także ucieczki w sensie dosłownym: opuszczenia Ojczyzny.

Ta duchowa moc jest potrzebna, aby nie ulec najbardziej groźnej pokusie, pokusie beznadziejności, która prowadzi do samozniszczenia własnej osobowości poprzez alkoholizm, narkomanię, nadużycia seksualne, szukanie doznań, wyżywanie się w sektach, które są obce kulturze i tradycji naszego narodu. Ta duchowa moc jest potrzebna, aby umieć samemu docierać do źródeł poznania prawdziwej nauki Chrystusa i Kościoła, zwłaszcza dzisiaj, kiedy wielu ofiarowuje wyzwolenie i zbawienie bez Boga, bez Chrystusa i bez Kościoła... Trzeba mieć odwagę wyrażania słusznego protestu, sprzeciwu albo podjęcia obrony. Nie można nigdy zrezygnować, aby więcej być. Więcej być — to odwaga trwania pełnego inicjatywy, miłości i wychodzenia naprzeciw. To nie jest nigdy ucieczka od trudnej sytuacji.

Papież nie boi się stawiać młodzieży wymagań, nie boi się, że może ją stracić. Trzeba przyznać, że pedagogika katolicka, kościelna uległa w dużej mierze metodzie zaniżania wymagań, zamazywania ostrości chrześcijańskiego radykalizmu, w obawie, by nie stracić słabszej klienteli, aby ci słabiej wierzący nie odpadli. Zrezygnowano z kształcenia charakteru, ze stawiania wymagań, z powierzania obowiązków i odpowiedzialności. Wyrósł charakterystyczny moralny mutant, który do skutków porażenia grzechem pierwotnym dodał porażenie systemem...

„Musicie od siebie wymagać — mówił Papież — nawet gdyby inni od was nie wymagali. Wbrew wszystkim mirażom ułatwionego życia, musicie od siebie wymagać. To znaczy właśnie więcej być.”

Być sobą określa zarówno naszą codzienność, ale i odświętność. Język, którym się posługujemy, może być językiem wzniosłym, górnym, namaszczone i może być językiem codzienności. „Być”, to znaczy, że jesteśmy w języku jednym i drugim. Bo język jest naszym domem i mieszkaniem. Domem staje się wtedy, kiedy z wieży Babel, którą jest świat, będziemy próbowali zbudować dom, w którym nauczymy się mówić jednym wspólnym językiem. Takim domem może i powinien być Kościół, takim domem może stać się nasze mieszkanie, w którym zaczniemy mówić wspólnym językiem. Najpierw we własnej rodzinie, a później będziemy uczyć tego języka bliźnich, najbliższych; uczyć, nie nauczać. Bo braćmi jesteśmy, a Bóg jest naszym Ojcem. Wtedy Modlitwa Pańska staje się modlitwą dzieci, które Boga nazywają swoim Ojcem... Tutaj zamyka się krąg myśli. Chodzi o to, ażeby zwykli, śmiertelni ludzie uwierzyli, że są dziećmi Boga, że są synami Bożymi i żeby ta świadomość w nich żyła, pulsowała i przynosiła ewangeliczne owoce.

Jan Góra OP

Europejczyk między szaleństwem a nadzieją

„Fenomen Europy, europejskości, roli tego kontynentu w dotychczasowym rozwoju ludzkości wydaje mi się tak ważny i tak mało dotąd zbadany, że zastanawianie się nad nim zdaje mi się namysłem nad istotą dziejów człowieczeństwa. Pytanie, czym była, jest i będzie Europa, jest zarazem pytaniem o to, czym był, jest i będzie człowiek”¹. Czy jednak współczesny Europejczyk — po proklamacji „śmierci człowieka” — jest jeszcze zdolny do refleksji nad istotą człowieczeństwa w sobie? Czy wie, kim jest jako człowiek? Czy właściwie rozeznaje swoje doczesne i wieczne przeznaczenie? Czy jest jeszcze zdolny myśleć o sobie z godnością? I czy wierzy, że tylko prawda o nim samym może mu przywrócić sens bycia i ocalić go?

Współczesne myślenie o człowieku — nie tylko filozoficzne, ale również to, które kształtuje tzw. światopogląd naukowy — charakteryzuje chaos poglądowy. Konkurujące ze sobą poglądy i teorie antropologiczne do tego stopnia zagłuszają naszą samowiedzę, że już nie potrafimy sobie odpowiedzieć, kim jesteśmy. W dodatku niejedne poglądy negują nawet myśl o możliwości odpowiedzi na pytanie, kim jest człowiek. Duchowa przestrzeń naszej egzystencji w świecie staje się bezdrożem. Przejmującym, ale jakże wymownym obrazem egzystencjalnego zagubienia człowieka w świecie, może być sztuka Samuela Becketta *Czekając na Godota*. Jej bohater na swej drodze życia wyimaginował sobie kogoś, z kim wiąże bliżej nieokreślone nadzieje. Ale któż to jest ów Godot? Symbol tęsknoty? Za czym? Za ostatecznym samospelnieniem? Za ocaleniem w zagubieniu? Lecz jakież ocalenie mógłby przynieść człowiekowi ów wyimaginowany Godot?

WSPÓŁCZESNY EUROPEJCZYK GUBI SIĘ NA BEZDROŻACH MYŚLENIA O SOBIE SAMYM. Nie rozumiejąc już swego doczesnego i wiecznego przeznaczenia, nie zwraca się także do żadnego Boga ani do Boga chrześcijańskiego, ani do bogów pogańskich. W projektowaniu własnego bytu zamyka się w sobie samym. Jakżeż zresztą mógłby projektować samego siebie, nie wiedząc, kim jest i kim ma być? Sens bycia, jaki mu podsuwają różne ideologie doczesnej eschatologii, łącznie z marksizmem, okazał się wielką iluzją. Realizacje utopijnych wizji nie przyniosły ludzkości szczęścia², a w dodatku pochłonęły miliony ofiar. A jeśli ofiara tych ludzi, których życiem tak szafowano dla dobra przyszłych pokoleń, jest daremna i pozbawiona sensu, to jakie znaczenie ma poszczególny człowiek? Kim jest, że tak błądzi w rozumieniu sa-

mego siebie? Czyżby rzeczywiście, „między dwa Nic wciśnięty”, przeznaczony był „dla drapieżnych ptaków” (Nietzsche)?

Panująca we współczesnej kulturze europejskiej atmosfera egzystencjalnego chaosu i zagubienia powoduje, że człowiek w myśleniu o sobie samym pada „ofiara przeczących sobie proroków” (Jan Patočka) i w efekcie traci wiarę w sens poszukiwania prawdy o sobie. Oznacza to już nie tylko „rozkład klasycznego pojęcia człowieka” (Cassirer), ale kryzys samego człowieka.

Spróbujmy zastanowić się, jak doszło do tego kryzysu w kulturze europejskiej, jakie były jego przyczyny?

Przez długie wieki, bo przez całą starożytność i średniowiecze, a także w dużej mierze jeszcze w czasach nowożytnych, człowiek myślał o sobie i o swym przeznaczeniu z powagą i szacunkiem. Widział w sobie istotę cielesną, ale obdarzoną boskim pierwiastkiem życia rozumnego. Tak określała człowieka starożytna filozofia grecka i rzymska. Do takiego rozumienia człowieka chrześcijaństwo dołączyło świadomość bycia stworzeniem Bożym — *creatura Dei*. Żywione wspólnie afirmacje w filozofii i religii stały się podstawą myślenia o człowieku w sposób godny jego pozycji w świecie i jego wiecznego przeznaczenia. Tego ogólnego przeświadczenia o wyjątkowej pozycji ontycznej człowieka nie naruszyły ani powstające u progu czasów nowożytnych nauki szczegółowe, ani ideały humanizmu. Przez długie wieki człowiek czuł się bytem transcendentnym w świecie natury.

Sytuacja zaczęła się radykalnie zmieniać, odkąd człowiek — myśląc o sobie kategoriami nauki — uczynił siebie samego przedmiotem naturalnym. Odtąd jego status ontologiczny uznano teoretycznie za — jedynie — osobliwy w całości przyrody. Uwarunkowane było to zmianami w nauce i w filozofii. La Mettrie — zamiast metafizyki duszy — zaczął uprawiać „fizjologię ciała ludzkiego”, a w człowieku jako całości bytowej widział jedynie „maszynę, która nakręca sama własne sprężyny”. W XIX wieku „psychologia bez duszy” eliminowała z opisu i wyjaśnień życia duchowego człowieka pojęcia ontologiczne jako zbędne. To uproszczone, naturalistyczne i mechaniczne spojrzenie na człowieka przeniesiono do nauk społecznych i historycznych. I tak Karol Marks, jeden z „mistrzów podejrzeń”, uznał istotę człowieka za „całokształt stosunków społecznych”, a „wszystkie formy i wytwory świadomości” za produkt zbiorowej praktyki życia, a zwłaszcza sił ekonomicznych. Ten „produkt” sił społecznych i ekonomicznych został co prawda uznany za wartość najwyższą w świecie, ale wiek XX pokazał, jak łatwo było człowieka tak wywyższonego w teorii poświęcić w praktyce dla dobra przyszłych pokoleń. I trzeba podkreślić, że właśnie samoubóstwienie człowieka i jednoczesne szafowanie jego życiem jest w dziejach kultury europejskiej jednym z ważnych wydarzeń, które charakteryzuje współczesny kryzys człowieka.

W pogłębieniu tego kryzysu wielki udział mają tacy „mistrzowie podejrzeń”, jak Karol Darwin, Zygmunta Freud i Fryderyk Nietzsche.

Darwin w swych wyjaśnieniach przyrodniczych przyjął hipotezę, że czło-

wiek „pochodzi od jakiejś niższej formy zwierzęcej”. Przyrodnicy o materialistycznych nastawieniach tę hipotezę przyjmowali już za niezbityą prawdę nauki i na jej podstawie twierdzili, że człowiek jest tylko tworem ewolucji i jako taki wyłonił się ze świata zwierzęcego. Takie spojrzenie na człowieka nie wyjaśniało, kim on jest i jaki jest sens jego istnienia, ale zmieniało radykalnie sposób myślenia o sobie samym, gdyż sugerowało, że „nie wiadomo jak i dlaczego rzucony na chybił trafił w którymś punkcie kuli ziemskiej” stał się człowiekiem. „Lekcja biologii”³ nie tylko pozbawiała człowieka wyróżnionego miejsca w świecie, ale także degradowała jego wartość ontyczną. Degradowała — albo dawała możliwość arbitralnego nadania sobie jakiegokolwiek sensu.

Zygmunt Freud uprawiał psychologię jako naukę przyrodniczą i całe życie duchowe człowieka wyjaśniał za pomocą pojęć biologicznych i teorii ewolucji. Człowiek według niego to nic innego jak tylko istota naturalna, biologiczna, „napędzana” w ruch energią witalną o charakterze seksualnym — *libido*. Ażeby „aparat, jakim jest psychika”, funkcjonował dobrze, człowiek musi rozładować napięcie, jakie wywołuje w nim *libido*, a więc przede wszystkim zaspokoić potrzebę seksualną. *Libido* rządzi całym życiem. Sztuka, religia, działalność społeczna — to nic innego jak zastępcze formy zaspokojenia potrzeb erotycznych.

Wpływ poglądów Freuda na samowiedzę człowieka był olbrzymi, w ostatecznym wydzwieku destruktywny. Bo kogóż widział w sobie człowiek, skoro jego życie duchowe było niczym więcej jak tylko wytworem nieświadomych impulsów i dążeń *libido*: erosa i tanatosa? Jest charakterystyczne, iż sam Freud napisał kiedyś, że pytanie o sens życia jest symptomem choroby⁴.

Fryderyk Nietzsche, trzeci z „mistrzów podejrzeń”, wychodził od szeroko rozumianego życia. Według niego jest ono „chaosem po wszystkie wieki, nie w znaczeniu braku konieczności, lecz braku ładu, rozczłonkowania, formy, piękności, mądrości”; jest tylko „wiecznym ruchem stawania się i wiecznym powrotem”. Człowiek, twór tak rozumianego życia to nic innego jak tylko „zwierzę nieudane”, w którym ześrodkowują się wszystkie sprzeczne tendencje życia przybierając postać woli mocy. Dzięki tej woli mocy człowiek jest stworzeniem i stwórcą, gdyż może sam siebie przeobstwić. Lecz poza człowiekiem nie ma nic, co miałoby jakiegokolwiek znaczenie: „pusty jest orzech bytu”, wszelkie zaś wartości są tylko zmyśleniem. Jako twórca człowiek ma w pustym świecie nieograniczone możliwości tworzenia samego siebie: „pomarli bogowie wszyscy, niechże więc za wolą naszą nadczłowiek żyje” — „wolny duch”, „człowiek przyszłości”. Ale to, co człowiek tworzy, jest także pozbawione wartości dla drugich i przez człowieka — twórcę musi być zanegowane.

Nietzsche wstrząsnął samowiedzą człowieka. Sam swoją rolę proroka nihilizmu zagrał do końca, bo aż do obłędu i śmierci. Nie stał się jednak nadczłowiekiem. W jakimś przeblasku intuicji napisał — jedno z ostatnich słów przed śmiercią — „nie wierzę nawet w siebie samego” (*Ecce homo*).

Jest charakterystyczne, że wszyscy „mistrzowie podejrzeń” pragnęli wyzwoić człowieka z iluzji i egzystencjalnego zakłamania, pragnęli przywrócić go prawdzie, której miarą miał być on sam. I tak Marks pragnął wyzwolić człowieka od alienacji ekonomicznych i religijnych, Freud od cierpień duchowych, a Nietzsche od egzystencji w świecie „skłamanych wartości”. Ale w efekcie każdy z nich swym redukcjonistycznym sposobem widzenia przyczynił się do zniekształcenia samoświadomości człowieka i do detronizacji jego statusu ontologicznego. „Każdy z nich na swój sposób — pisze Helmut Plessner — głosząc *explicit* lub *implicit*, iż duch jest czymś w rodzaju skomplikowanej maszyny produkującej iluzje co do stosunków ekonomicznych, skłonności czy popędów biologicznych, przyczynił się do deprecjacji człowieka, wbrew swym pierwotnie humanistycznym założeniom. Zniszczenie metafizycznego monopolu człowieka, stworzonego na obraz i podobieństwo Boga i natchnionego Jego tchnieniem, zniszczenie go w imię emancypacji jednostki i społeczeństwa, obróciło się przeciwko niemu. Tkwi w tym coś więcej niż tylko resentyment epoki. W karykaturach proroków witalizmu uderza pewna możliwość, w tak ostrej formie nieznaną poprzednim czasom i znacząca dla nauki o człowieku: możliwość zniekształcenia samego siebie”⁵.

JAK TO SIĘ STAŁO, ŻE CZŁOWIEK MÓGŁ TAK ZNIEKSZTAŁCIĆ OBRAZ SAMEGO SIEBIE? Dlaczego w nauce i w filozofii przestał myśleć o sobie z godnością i pytać się o to, kim naprawdę jest? W dużej mierze dokonało się to za sprawą filozofii, dominującej od XVIII wieku. Wprawdzie wiek ten nazywał siebie „filozoficznym wiekiem”, ale właśnie w tym okresie filozofia przestała być mądrością człowieka, a stała się — według określenia Kanta — „płytką gadaniną”, którą Hume osadził „na mieliźnie sceptycyzmu”, gdyż odebrał jej charakter racjonalnej wiedzy, uznając jej pojęcia za fikcje umysłowe. Ducha i ton tej „oświeconej filozofii” kształtowali tacy „mistrzowie obiektywizmu”, jak Voltaire, Diderot, d’Alambert, Condillac, Holbach, La Mettrie. Powstanie świata natury wyjaśniali bardzo prosto: „drogą kombinacji, mieszaniny i rozkładu” (Diderot); lekceważyli wszelkie pytania o zasady bytu, interesowały ich co najwyżej zasady nauki.

W XIX wieku proces sptyczenia filozofii nasilił się pod wpływem pozytywizmu Augusta Comte’a. Od Kanta chętnie przejmowano krytykę wszelkiej metafizyki, ale zdecydowanie odrzucano jego uzasadnienie „przyszłej metafizyki, która będzie mogła wystąpić jako nauka”. Uczni, którzy „ducha pozytywizmu” czynili swoją naczelną zasadą myślenia naukowego, programowo unikali wszelkich pytań o naturę bytu i wszelkich pojęć metafizycznych. Opierając się „na doświadczeniu i obserwacji faktów” w całości bytu nie dostrzegali żadnego sensu wyływającego z istoty i natury rzeczy. Co więcej, zacierali wszelkie różnice między bytami po to, aby łatwiej widzieć tylko „zespół procesów, w którym rzeczy... przechodzą nieustanną zmianę, stawanie i zanikanie” (Engels). Przyroda składała się jedynie „z sił, kierunków i wielkości”, a życie psychiczne było tylko „potokiem wrażeń i impul-

sów” (Taine). Przy takim podejściu z pola widzenia zniknął człowiek jako byt osobowy, bo to, „co w człowieku myśli, jest bynajmniej nie on sam, lecz środowisko społeczne” (Gumplowicz). W badaniach nad życiem duchowym człowieka kierowano się postulatem, aby zarówno on, jak i jego rzeczywistość „ujmowany był jako przedmiot poszukiwań z tego samego tytułu i za pomocą tej samej metody, co inne zjawiska przyrody”⁶.

Postulat ten rozciągano na wszystkie nauki o człowieku. Stefan Czarnowski tak go uzasadniał: „Poznanie socjologiczne, jeśli ma być poznaniem naukowym, nie może być tylko rozszerzeniem badania zagadnień psychologii jednostkowej, lecz odwrotnie, musi dążyć do wyjaśnienia typu psychicznego jednostek uwarunkowaniem ich obiektywnym, słowem — winno zaczynać od rzeczy i rzeczami wyjaśniać ludzi, a nie rzeczy ludźmi”⁷.

Następstwem takiego widzenia rzeczywistości musiał być nihilizm ontologiczny, który w XX wieku objawił się wyraźnie postulatem usunięcia z psychologii podmiotu osobowego. Najkrócej wyraził to B. F. Skinner: „W miarę jak nauka o zachowaniu zaczyna korzystać z metod fizyki i biologii, zachowanie człowieka tłumaczy się nie autonomicznym czynnikiem wewnętrznym, lecz podlegającym ewolucji środowiskiem, które kształtuje i umacnia postępowanie jednostki. (...) Autonomiczny człowiek jest wybiegiem, którym posłużono się, gdy nie można było inaczej wytłumaczyć pewnych zjawisk. Jest on wytworem naszej niewiedzy i jest wypierany w miarę, jak wzrasta rozumienie pewnych rzeczy. Nauki ścisłe powodują nie dehumanizację człowieka, lecz de-humanikulizację. Jest to konieczne, jeśli mają one zapobiec likwidacji ludzkiego gatunku. Człowieka jako osoby można się pozbyć bez żalu”⁸.

Skoro w nauce przyjmowano, „że człowiek jest maszyną” i skoro zakładano, że „istnieje aprioryczne podobieństwo między komputerem uniwersalnym a mózgiem ludzkim, kierującym zachowaniem człowieka”, to nic dziwnego, że w świadomości utrzymało się „naukowe” przekonanie, iż „życie ludzkie nie ma w sobie nic metafizycznego, jest funkcjonowaniem mechanizmu, którego siedzibą jest ciało”⁹. Jeśli jednak w człowieku widzi się tylko „maszynę składającą się z dziesiątek miliardów komórek nerwowych”, to wtedy łatwo uzasadnić naukowo wszelkie eksperymenty z człowiekiem, zarówno w nauce (dzieje się to w genetyce), jak i w życiu społecznym. Bo czymże są eksperymenty z budową nowego ustroju społecznego opartego na „światopoglądzie naukowym” jak nie aroganckim nastawieniem na człowieka, który znaczy niewiele, gdyż jest tylko całokształtem stosunków społecznych czy tworem ewolucji lub chaotycznego życia. Aleksander Wat ten związek widzi: „...i hitlerizm, i Nietzsche, i socjalizm wypływają z jednego źródła, z jednej manii, która dominuje od więcej niż stulecia w historii ludzkości: *la volonté de domination*”¹⁰.

Zdegradowanie statusu ontologicznego człowieka sprawiło, że współczesna nauka i technika stały się zagrożeniem dla człowieka. W naukach o człowieku i w życiu zabrakło granicy, która winna być zasadą myślenia i dzia-

lania. Człowiek przecież jest w świecie bytem *sui iuris et valoris* — nosicielem wartości i praw. Możemy o sobie nie wiedzieć wszystkiego, wiedza o naszej naturze może być pełna luk, zaś na poziomie rozstrzygnięć światopoglądowych możemy się wahać czy nawet błądzić w określeniu naszego doczesnego i wiecznego znaczenia. Nie możemy jednak nie widzieć w nas samych tego, co w świecie natury najcenniejsze. W filozofii nowożytnej tę fundamentalną prawdę sformułował nie kto inny, ale Kant, mówiąc: „człowieczeństwo w naszej osobie musi być dla nas samych święte”¹¹. W życiu jednak słuchano chętniej „mistrzów podejrzeń”, aniżeli Kanta i jemu podobnych.

Nihilistyczne myślenie człowieka o sobie samym, tak żywe w tym, co nazywamy „światopoglądem naukowym”, trzeba uznać za największe szaleństwo Europejczyków. Jak każde szaleństwo ducha, tak i to nie wyzwoliło człowieka, nie poszerzyło jego przestrzeni życiowych, przeciwnie, spowodowało, że nie jest on w stanie właściwie zrozumieć sensu własnej wolności i twórczej mocy. A przecież wolność i moc tworzenia jest tym, co w człowieku najwspanialsze, królewskie, co istotnie wynosi go ponad cały świat natury. Ale wolność nie odniesiona do żadnych wartości, a przede wszystkim do prawdy, nieuchronnie staje się wolnością szaleńczą, perwersyjną, w życiu przeradza się w chęć bezwzględnej dominacji nad drugimi, w arbitralną wolę stanowienia norm i praw, w dyktaturę, w terroryzm. Wolność człowieka, o którym nie wiadomo, jak i dlaczego został rzucony w świat, może co prawda przybrać formę buntu przeciwko absurdowi istnienia w pustym świecie i tragicznego patosu — jak to się stało np. u Alberta Camusa, lub formę transgresji, jak to ma miejsce np. u Georges’a Bataille’a. Ale w pustym świecie akt transgresji nie jest ani protestem, ani krzykiem rozpacz, ani tym bardziej próbą samookreślenia, lecz wyłącznie gestem przekraczania wszelkich granic. Jest wtedy istotnie jakąś szansą śmiertelnej wolności, ponieważ pozwala człowiekowi zmanifestować w gestach swoją skończoność. Transgresja jednak niczego nie ustanawia, nie tworzy sensu, nie jest także aktem samoutwierdzenia; jest tylko „afirmacją, która niczego nie afirmuje”, ponieważ zmierza „do sedna pustki, gdzie byt osiąga swoją granicę, a granica określa byt”. W nihilistycznej perspektywie transgresja jest więc — jak to lapidarnie określa Bataille — „podróżą do kresu możliwości człowieka”. Zatem śmiertelna wolność człowieka w gestach transgresji niczego pozytywnego nie osiąga, jest wyłącznie pustą gestykulacją w pustym świecie. Dlatego według Bataille’a „jedyną prawdą człowieka, nareszcie uchwyconą, jest owo błaganie, na które nie ma odpowiedzi”¹².

NIHILISTYCZNE MYŚLENIE CZŁOWIEKA O SOBIE SAMYM NIE JEST JEDNAK OSTATNIM SŁOWEM W FILOZOFII EUROPEJSKIEJ. Człowiek o ile tylko ma odwagę pytać się o prawdę o sobie samym, o swym losie i przeznaczeniu, może tę prawdę dostrzec nawet u kresu własnych możliwości. Doświadczając własnej ograniczoności, skończony, rzucony w świat, wie iż nie zdoła tego zamazać żadnymi teoriami. Ograniczenie jest wpisane w naturę naszego bytu. Mocą

mej woli nie mogę się na zawsze utwierdzić w istnieniu, w żaden sposób nie mogę uczynić się nieśmiertelnym. Nie widzę również w sobie samym podstaw do nieograniczonej twórczości, do aktu samoutwierdzenia się w istnieniu poprzez tworzenie nowych dzieł. Wskazuje to najwyraźniej, że w naturze mego bytu nie doświadczam niczego absolutnego, wiecznego — poza jedyną otwartością mego „ja” osobowego na bycie nieskończone. Pierwszym symptomem tej otwartości jest to, że nie potrafię ani pojąć samego siebie, ani określić własnej istoty bez odniesienia mego bytu do bytu poza sobą jako do podstawy. Ustawicznie więc szukam źródeł mej osobowej egzystencji, oparcia i jakiegoś ocalenia. I w tym znaczeniu ustawicznie wykraczam poza siebie jako poszukujący mocy bycia.

Pytania zatem, skąd jestem, kim jestem i dokąd zmierzam, są nieuniknione. Ich racją jest moje istnienie rzucone w świat. I mój protest przeciwko myśli, że mógłbym być z niebytu i dla niebytu. Co prawda nauka nie stawia tych pytań, ale ja, żywy człowiek, nie mogę nie pytać; dla mnie te pytania są pełne sensu. Ich sensowności i zasadności nie przekreśla fakt, że odpowiedzi na nie nie znajduję w formie gotowych rozwiązań. Ale czyż nie jest już odpowiedzią owo światło wewnętrzne, jakie się we mnie rozpała, gdy wnikam w naturę mego osobowego bytu? Odkrywam wtedy, że odpowiedzią na pytanie, jakim jestem ja sam, jest absolutne Ty. Prawda ta jest podstawą transcendencji mego „ja” osobowego ku „Ja” absolutnemu. A nie mogę nie uznać tego, co jawi się przede mną jako niepowątpiewalne. Dlaczego? Posłuchajmy głosu filozofa, Karla Jaspersa: „Po pierwsze, jest rzeczą bezsporną, że myślimy się nie stworzyliśmy sami i istniejemy na świecie dzięki czemuś, czym nie jesteśmy. (...)”

Po drugie, jest rzeczą bezsporną, że nie jesteśmy wolni przez nas samych, lecz przez to, co w głębi naszej wolności ofiarowuje nas nam samym. (...)”

Transcendencja nie przemawia nigdzie bezpośrednio, nie ma się jej przed sobą, nie daje się ona ująć. Bóg przemawia tylko przez naszą własną wolność. Zasadnicza decyzja jest decyzją, od której zależy sposób świadomego pojmowania naszej ludzkiej kondycji. Jako ludzie, nigdy sobie nie wystarczamy, nie jesteśmy naszym jedynym końcem. Jesteśmy związani z transcendencją. Podnosi nas ona na duchu i czyni zarazem przejrzystymi sobie samym uświadamiając nas o małości, którą jesteśmy”¹³.

Głos Karla Jaspersa nie jest w filozofii współczesnej jedynym głosem tego rodzaju. Z troską i godnością myślał o człowieku już w początkach XIX wieku Søren Kierkegaard, który chciał być tylko „chrześcijańskim Sokratesem”, a stał się inspiratorem całego nurtu filozofii egzystencjalnej w XX wieku.

Stając się w akcie samowiedzy przejrzystym dla samego siebie, mogę odkryć, kim jestem i jakie jest moje przeznaczenie. Karl Jaspers w atmosferze naturalistycznego monizmu w nauce i nihilizmu w filozofii zdołał odkryć zarówno prawdziwą wielkość człowieka, jak i drogi ocalenia jego egzystencji przez związek z Transcendencją. Sądzę, iż mógł to uczynić jedynie dlatego,

że za Kantem człowieczeństwo w człowieku uznał za święte. W ten sposób potwierdził pogląd, że człowiek prawdę o sobie odkrywa jedynie wtedy, gdy myśli w sposób godny siebie.

We współczesnej kryzysowej sytuacji duchowej pytanie o człowieka wymaga wielkiej odwagi i uczciwości intelektualnej. Człowiek musi się zdobyć na myślenie godne siebie samego, co dziś nie przychodzi łatwo. Sceptycyzm ciągle podważa podstawowe oczywistości naszej samowiedzy, a nihilizm często przybiera postać tragicznej mądrości, która głosi, że pytanie człowieka o prawdę o sobie samym jest „błaganiem, na które nie ma odpowiedzi”. W tej sytuacji trzeba mieć odwagę, aby w myśleniu poszukującym prawdy o sobie przeciwstawić się panowaniu pomniejszonego i zredukowanego obrazu człowieka, jaki prezentuje światopogląd naukowy i niektóre teorie filozoficzne.

Dziś pytanie o człowieka wymaga nie tylko odwagi, ale również intelektualnej uczciwości w badaniach. Niczego nie wolno pochopnie odrzucać (np. współczesnej nauki czy pojęć tradycyjnej metafizyki) ani pochopnie przyjmować (np. światopoglądowych założeń). Wszystko należy krytycznie badać i analizować szukając tego, co w sposób niepowątpiewalny mówi, kim naprawdę jest człowiek. Intelektualna uczciwość wymaga również wsluchania się we wszystkie pytania, jakie człowiek stawia sobie samemu. Żywy człowiek nie bez powodu pyta się o sens i o podstawy swej egzystencji. Jedną tylko prawdę należy przyjąć jako wstępną daną dla filozoficznej refleksji: że być człowiekiem to być wartością nieskończenie wielką w świecie. Filozofia, która tego nie uznaje, nie jest ani godna człowieka, ani swego miana jako miłość mądrości. Jest co najwyżej „uczoną gadaniną..., sztuką nauczania jak mówić o tym, o czym się nie wie, zaprzeczania oczywistościom”¹⁴. Taka filozofia nie przeczuwa, że lekkomyślnie mówiąc o daremności pytania o prawdę, sama się unicestwia jako ludzka mądrość.

Zapyta ktoś teraz: Jaki związek mają te czysto teoretyczne rozważania z budową nowej Europy — „wspólnego domu Boga i człowieka”? Mają bardzo duży. Europejczycy, którzy chcą budować nową Europę, muszą mieć świadomość, kim są jako ludzie i jako Europejczycy oraz jako przynależący do narodowości.

Nowej Europy — Europy wolnych ludzi i wolnych narodów — nie mogą budować ci, którzy „błądzą w sobie samych” co do sensu bycia człowiekiem, a zwłaszcza swego doczesnego i wiecznego przeznaczenia. Ludzie, którzy utracili sens prawdy o sobie lub ulegli iluzjom co do znaczenia swej wolności; ludzie bez nadziei, wszyscy rozgoryczeni wyznawcy laickiej religii bez Boga i doczesnych eschatologii nie zbudują nowej Europy, bo na czym i w imię czego? Podstawowa prawda o człowieku, iż jego przeznaczeniem jest być „pasterzem bycia” i bratem dla drugiego człowieka, musi być pierwszą prawdą — zasadą dla zawiązujących się wspólnot w imię interesów politycznych czy ekonomicznych. Jedność budowana na samych traktatach politycznych i na samych interesach ekonomicznych jest słaba, m.in. dlatego

że same interesy polityczne czy ekonomiczne lub narodowe niosą ze sobą niesprawiedliwości i krzywdy panowania mocniejszych nad słabszymi. Europa przyszłości nie może być domem jednej czy kilku narodowości silnych i bogatych, lecz domem ludzi, którzy choć mówią różnymi językami i choć żyją na różnym poziomie gospodarczym, myślą i czują jedno: chcą współżyć ze sobą i współpracować jako bracia.

ks. Antoni Siemianowski

Jest to tekst wykładu wygłoszonego 1 III 1991 w czasie sympozjum pt. „Europa — nadzieja na wspólny dom Boga i człowieka”, zorganizowanego przez Koło Naukowe Studentów Papieskiego Wydziału Teologicznego w Poznaniu.

¹ K. Dziewanowski, „Europa jutra”, „Znak” 1/1990, s. 21. ² Zob. S. Morawski, *Na zakręcie: od sztuki do po-sztuki*, Kraków 1985, s. 381–396. ³ Zob. Cz. Miłosz, *Świadectwo poezji. Sześć wykładów o dolegliwościach naszego wieku*, Warszawa 1987, s. 43 i 51. ⁴ Zob. *Menschliche Existenz und moderne Welt*, Hrs. von Richard Schwarz, t. II, Berlin 1967, s. 763. ⁵ *Pytanie o conditio humana*, Warszawa 1988, s. 51–52. ⁶ L. Levi-Brühl, *Moralność i nauka o obyczajach*, Warszawa 1961, s. 32 i 33. ⁷ S. Czarnowski, *Spoleczeństwo i kultura*, 1939, s. 29. ⁸ B. F. Skinner, *Poza wolnością i godnością*, Warszawa 1978, s. 204 i 221. ⁹ Głos w dyskusji nt. „Medycyna — przeszczepy — prawo”, „Życie Warszawy”, 4–5 II 1968. ¹⁰ A. Wat, *Dziennik bez samogłosek*, Warszawa 1990, s. 66. ¹¹ *Krytyka praktycznego rozumu*, Warszawa 1972, s. 211. ¹² Cytuję za: *Osoby*, s. 276 i 307. ¹³ G. Picon, *Panorama myśli współczesnej*, Paris 1960, s. 659–660. ¹⁴ F. Alquié, „Od śmierci Boga do śmierci filozofii”, „Więź” 11–12/1984.

Krzyż

Ciche trwanie, jak ciemno, ciche, ciemne trwanie

06.87

Tomasz Soldenhoff

Ukazuje ona raczej tylko w nowy sposób, jak człowiek musi słyszeć ukazujące sens słowo Boże zawsze z perspektywy swojej już zastanej sytuacji, przy czym nie może on z góry poddać tej swojej sytuacji pełnej refleksji, lecz przeciwnie: dopiero Objawienie może mu odpowiedzieć na pytanie, jaką jest dla niego jego sytuacja. Konkretna egzystencja historyczna i metafizyczna — również jako duchowa — nie jest osiągalna dla refleksji naukowej, zaś refleksyjny, naukowy obraz świata wyprzedza religia jako poznanie Boga i przyjęcie Jego objawionego słowa. O ile zatem w XIX wieku można było wierzyć, że w oparciu o samą tylko wiedzę, bez z góry przyjętych założeń, da się uzasadnić i definitywnie wyznaczyć swoją egzystencję — co jest niemożliwe z jej stanowiska, nie ma żadnego znaczenia — to dzisiaj postawa ta, patrząc historycznie, obumiera. Okazało się, że wymaganie, aby nauka służyła jako „religia” do uzasadnienia egzystencji, idzie za daleko; że naukowy obraz świata nie jest w stanie nakreślić obrazu człowieka, lecz odwrotnie: zawsze od niego właśnie zależy; że przed i za nauką stoją metafizyka i wiara jako wyższe i więcej sobą obejmujące moce, które przy całej zdolności poznawczej, jaka jest im w ich rodzaju właściwa, są też głównie oparte na wolności i zdolności decyzji.

Jeśli wszakże bierze się to poznanie na serio, to wynika stąd w sposób nieunikniony pewien imperatyw najwyższej wagi: refleksyjna nauka tylko wtedy nie stanie się trucizną w postaci błędzącej po bezdrożach ciekawości, relatywistycznego wyznawania się we wszystkim, jeśli korzenie pierwotnego nierefleksyjnego rozumienia egzystencji i porozumienia z nią nie tylko nie zostaną odcięte, lecz co najmniej w takiej samej mierze wrosną głębiej w prapodłoże istnienia, w jakiej neutralizująca refleksyjność postawy naukowej rozprzestrzenia się wszczep oraz w głąb różnorodności tego, co może być doświadczane w sposób świecko-naukowy.

Charakterystyczne znamię obecnej sytuacji polega na tym, że rozeznanie takie nie musi być nauce podsuwane tylko z zewnątrz, lecz że dochodzi ona do niego sama. Podobnie dostrzega swoje granice filozofia, przy czym wiara nie musi jej się pod tym względem czysto antytetycznie odważać. Zdany w ten sposób na historię i tradycję człowiek staje się słuchaczem owego słowa, którego oczekuje w swojej historii jako uzdrawiającej i ukazującej sens odpowiedzi żywego Boga, słowa wypowiedzanego pod postacią słów ludzkich — jakżeby je inaczej w ogóle mógł zrozumieć? — ale zawierającego w sobie obietnicę absolutnej prawdy, która całe jego twórcze myślenie i działanie dopiero umożliwia i uzasadnia.

Karl Rahner

przeł. Juliusz Zychowicz

Człowiek — twórca samego siebie

Wielki temat antropologiczny

Często mówi się o autokreacji, czyli o tworzeniu samego siebie, o samourzeczywistnieniu lub o realizacji własnych możliwości. Cóż ten fenomen znaczy? Co się w nim kryje? Co mówi on o ludzkiej naturze? Kim jest człowiek, że może tworzyć nie tylko coś na zewnątrz poza sobą, ale nawet samego siebie?

W filozofii temat człowieka-twórcy — *homo creator* — pojawił się stunkowo późno, bo dopiero na przełomie średniowiecza i czasów nowożytnych. Mikołaj z Kuzy w pracy rzemieślnika dostrzegł naśladowcę Boga Stwórcy, zwykłą łyżkę bowiem tworzy on sam z siebie według idei w swoim umyśle; podobnie sam z siebie tworzy „wydmuchiwacz szkła, gdy swoim technieniem nadaje kształt, jaki chce mieć, gdy w jego technieniu (*spiritus*) jest jego słowo, jego pojęcie, jego moc”¹. Marsilio Ficino podziwiał człowieka-twórcę na tle całego świata: „Tylko jeden jedyny człowiek spośród wszystkiego na tej ziemi nigdy nie spoczywa: tylko on jeden nie jest zadowolony z miejsca, które zajmuje. (...) I oto człowiek naśladuje wszystkie dzieła natury i doskonali, poprawia i rozwija dzieła natury niższej, właśnie dlatego potęga człowieka podobna jest do potęgi boskiej, zwłaszcza iż człowiek rządzi się sam sobą, przewyższając swym rozumem i zdolnościami ograniczoną cielesność swego istnienia... i gdy zwierzęta pozostają zamknięte w ciasnych granicach naturalnych, umysł nasz nie tylko służy naszemu ciału, ale wykracza poza jego potrzeby... zgodnie z dążeniami wyobraźni i rozumu”².

W filozofii nowożytnej temat człowieka-twórcy został jednak zniekształcony przez jednostronne interpretacje. I tak już u Spinozy człowiek-twórca „rozplynął się w przedmiotowości natury”, a u Hegla w monizmie ducha totalnego. Oświecenie wniosło ponadto tendencję do przeciwstawiania Bogu tego, co boskie w człowieku. Doprowadziło to w filozofii do zdecydowanego rozłam nowożytnej idei tworzenia i judeochrześcijańskiej wiary w stworzenie i w Boga Stwórcę³, a w literaturze i sztuce do „bałwochwalstwa możliwości” twórczych człowieka. Wyrazem tego było gloryfikowanie wątku Fausta, którego przeznaczeniem ma być „pragnienie egzystencji bez ograniczeń esencji”⁴, wzywanie do przekraczania własnych możliwości. Ekscentryczny wyraz tych interpretacji i tendencji to głoszona z patosem przez Nietzschego idea nad-człowieka, twórcy „poza dobrem i złem”.

W XX wieku obraz człowieka–twórcy wcielał się w nowoczesne mity, zwłaszcza w laicką interpretację zbawienia przez pracę. W filozofii, która w tym okresie tak często przybierała postać ideologii czy światopoglądu, człowiek usiłował zrozumieć siebie w kategoriach alienacji i wyzwolenia, negacji i afirmacji, bytu i nicości, egzystencji i esencji, a w wersji naturalistycznej w naukowych kategoriach ewolucji gatunku *homo sapiens*. Co prawda filozofia egzystencji podjęła ten temat z wielką troską i powagą, ale i ona nie wyświetliła go do końca. Fenomen człowieka–twórcy pozostał nie wyjaśniony; uwikłany w liczne iluzje stał się przedmiotem nowoczesnego bałwochwalstwa w literaturze, gdzie najczęściej uprawiano jałową dialektykę lub pustą retorykę na temat autoekspresji czy autokreacji, przekraczania samego siebie czy nieskończonych możliwości samorealizacji człowieka w kulturze.

Tymczasem człowiek jest niewątpliwie twórcą i to w bardzo szerokim znaczeniu, ma w sobie istotnie boską moc tworzenia, zarówno świata wartości dla siebie, jak i samego siebie. Ale wszystko wskazuje na to, że moc ta nie jest ani nieskończona, ani tym bardziej nie należy jej przeciwstawić Bogu. Kto bowiem wierzy, że Bóg stworzył człowieka, ten jednocześnie wierzy, że stworzył go twórcą.

Co charakteryzuje twórczość człowieka?

Czym różni się aktywność ludzka od dynamizmu, jaki właściwy jest wszystkim żywym istotom samorozwijającym się? Określenie tej różnicy ma ogromne znaczenie i nie można jej zamazywać. Cokolwiek bowiem człowiek tworzy, tworzy w ciele, ciałem i poprzez ciało. Jego aktywność ma więc charakter cielesny, materialny. Ale czy znaczy to jednocześnie, że jest taka sama jak wszelkich istot żywych, tzn. że jest wyłącznie cielesna i z ciała? Czy zatem człowiek czerpie swą twórczą moc przede wszystkim z dynamizmu swego ciała? Ważniejsze od rozstrzygającej odpowiedzi jest dostrzeżenie wpiętej istoty ludzkiej aktywności.

Dynamizm wszelkich istot żywych — mimo ogromnych różnic, jakie zachodzą w świecie zwierzęcym — jest w swych przejawach zawsze jednokierunkowy, zamknięty w kręgu determinizmów (instynktów) właściwych naturze danego gatunku (żaba jest dynamiczna inaczej niż małpa); jego przeznaczeniem jest zaspokojenie (realizacja) potrzeb osobniczych.

Niektóre gatunki zwierząt są zadziwiająco pomysłowe w budowie gniazd i w organizowaniu warunków do wydania potomstwa na świat, w ich obronie przed niebezpieczeństwami. Działają wtedy uparcie i wytrwale, zdawałoby się nawet, że systematycznie i planowo. W rzeczywistości jednak nie planują w sobie i dla siebie, nie troszczą się o przyszłość, żyją w teraźniejszości. Nie tworzą też niczego nowego, nie ulepszą np. budowy gniazd, nie modyfikują warunków życia, nie mają żad-

nej tradycji, znają jedynie prostą ciągłość powtarzania. Ich aktywność ma więc charakter jednostronny, jest monotonna, nie zna nowatorstwa. W swych zewnętrznych zachowaniach i czynnościach zwierzęta są więc aktywne, ale nie twórcze, gdyż nie wytwarzają niczego nowego, nawet nie modyfikują swego życia.

Dynamizm własnego stawania się — samorozwój — zwierząt jest także prosty i monotony. Rozwijają się same i same mocą własnego życiowego dynamizmu osiągają właściwą sobie pełnię bytu (*entelecheia*). Ich dynamizm stawania się poddany jest jednak całkowicie immanentnym prawom natury każdego zwierzęcia i przez nią kierowany, a pełnia bytu, jaką osiągają, jest jedynie wypadkową osobniczego wyposażenia genetycznego i środowiska; jest następstwem gry, a nie decyzji i wyboru. Zatem każde żywe indywiduum — jako konkretny byt — staje się sobą mocą własnego dynamizmu, ale bez własnego współdziałania. Dlatego stawanie się, tak charakterystyczne dla całego świata ożywionego, jest jedynie spontanicznym samorozwojem, który pozostaje poza osobniczą świadomością i poza wolnością.

Jak na tym tle przedstawia się życiowy dynamizm człowieka? Czym się wyróżnia jego samorozwój? Gdy patrzymy na człowieka tylko od strony ciała — zwłaszcza w okresie niemowlęcym i wczesnego dzieciństwa — narzuca się podobieństwo ludzkiego dynamizmu życiowego do zwierzęcego. Z tej racji stawanie się bytu ludzkiego, rozpatrywane w kategoriach biologicznych, zdaje się być takim samym samorozwojem jak u zwierząt. Ciało ludzkie w początkowych fazach rozwija się samo, kierowane immanentnymi siłami biologicznymi. Również pierwsze życiowe reakcje i zachowania dziecka po urodzeniu są bardzo zbliżone do reakcji i zachowań noworodków zwierzęcych, przynajmniej na płaszczyźnie fenomenalnej. Wyraźna różnica zaznacza się jedynie co do czasu uzyskania pełnej samodzielności życiowej: potomstwa zwierzęce osiągają ją stosunkowo wcześniej, niektóre nawet bardzo wcześniej, natomiast człowiek bardzo późno.

W wypadku samorozwoju ludzkiego noworodka nie mamy do czynienia z samym tylko rozwojem ciała, a ruchy i zachowania dziecka–niemowlaka nie są już takie same, jak ruchy i zachowania zwierzęce. Od początku we wszystkich fazach samorozwoju ciała mamy do czynienia ze stawaniem się człowieka, którego „ja” osobowe zdaje się „wykluwać” z ciała, swoją obecność i własne życie zaznacza poprzez uśmiech, zachowanie, gesty. Zatem biologiczny dynamizm człowieka, jaki obserwujemy w różnych fazach rozwoju jego ciała, jest jedynie — rzecz można — zewnętrzną stroną czy warstwą stawania się bytu ludzkiego w całości, tzn. bytu człowieka jako osoby.

To stawanie się bytu człowieka w fazie niemowlęcej najpierw widoczne jest przede wszystkim jako spontaniczny samorozwój biologiczny ciała, kierowany immanentnymi siłami; wnet jednak zaczyna się przejawiać ro-

dząca się spontanicznie aktywność psychiczna „ja” osobowego, które budzi się do siebie właściwego życia. Przechodząc stosunkowo szybko własne fazy rozwoju i dojrzewania, owo „ja” osobowe coraz wyraźniej się uobecnia i ujawnia jako autonomiczne źródło jakościowego nowego dynamizmu. Dojrzewając fizycznie i psychicznie, dziecko już realizuje siebie spontanicznie, bez własnego w pełni świadomego współdziałania w procesie stawania się sobą. Ale wraz z psychofizycznym rozwojem młody człowiek coraz wyraźniej w swej twórczej mocy dostrzega bezwzględnie własną możliwość „poczynania samego siebie w wolności i prawdzie”, bezwzględnie własną możliwość z - do - bycia pełni bytu; co więcej, możliwość tę odczytuje jako bezwzględnie własne ludzkie zadanie. Przeznaczeniem bowiem człowieka jest być twórcą samego siebie, twórcą nowych wartości dla siebie — świata dla siebie. Jest to pierwotny fakt antropologiczny o zasadniczym znaczeniu dla bycia człowiekiem.

Co ten arcyłudzki fenomen jako możliwość bycia sobą — człowiekiem w pełni — kryje w sobie? Czy zadomowione w psychologii i rozpowszechnione w mowie potocznej takie wyrażenia, jak samourzeczywistnienie, samorealizacja czy ekspresja własnej osobowości, własnego „ja” oddają wierne sens tego fenomenu? Czy w życiu potocznym, w psychologii oraz w filozofii sens ten jest właściwie odczytywany i rozumiany?

Trzeba przyznać, że istota tego fenomenu wymyka się możliwie jasnemu ujęciu i określeniu, a nawet — rzecz by można — zasłania przed człowiekiem swój „właściwy wygląd”. W jego odczytywaniu i rozumieniu ulegamy bezwiednie jednostronnym ujęciom i interpretacjom. Od biologizmu czy witalizmu przeskakujemy do irracjonalnej wiary w nieskończone twórcze możliwości człowieka — Fausta czy Prometeusza. Jak jest zatem możliwy prawdziwy autentyczny człowiek — twórca samego siebie? Na jakich drogach i przez jakie czyny człowiek może w pełni urzeczywistnić samego siebie?

Pytania te są ważne nie tylko dla antropologii filozoficznej, ale dla każdego żywego człowieka. Albowiem od właściwego rozumienia sensu autokreacji zawisł sens bycia rzeczywistym twórcą samego siebie, sens mojej egzystencji w świecie, gdyż autokreacja jest bezwzględnie własną możliwością bycia każdego człowieka i to niezależnie od tego, co o niej wie i sądzi.

Autokreacja — przejaw ducha

Autokreacja jest przejawem ducha, a nie ciała. Co prawda bierze pod uwagę ciało i jego odpowiednie wykształcenie się, to jednak twórcza moc „ja” osobowego nie jest „produktem” ciała, nie ma swego źródła w procesach neurofizjologicznych. Nie można jej zatem interpretować jako następstwa czy emanatu ewolucji sił biologicznych ani też jako pochodnej przekształcających się pierwotnych instynktów życia.

Wszelka twórczość jest manifestacją natury człowieka jako „samoczynnego ducha” (August Cieszkowski). Na jej duchowy charakter wskazuje fakt, że zakłada — jako swe źródło bytowe — „ja” osobowe i życie ducha właściwe temuż „ja”, a więc poznanie i prawdę, wolność, uczucia, wyobraźnię, a nade wszystko świadomość wartości oraz projekt nowych możliwych do urzeczywistnienia wartościowych stanów rzeczy. Ponadto twórczość zakłada również otwartość „ja” dla drugich, a więc komunikację i więź międzyosobową, wszystko bowiem, co człowiek tworzy, tworzy dla drugich, staje się to wartością w sferze międzyosobowej. Twórczość pozbawiona życia osobowego jest już tylko chaotyczną siłą.

Taka jest natura człowieka — tak jest ukonstytuowany — że jako „samoczynny duch” może tworzyć jedynie w ciele i poprzez ciało. Z natury swej potrzebuje materii, aby w niej ucieleśnić swoje myśli i pragnienia; materia też służy mu za podstawę dla zobiektywizowania twórców ducha. Z tej racji twórczość w swych różnych odmianach jest syntezą ducha i materii, syntezą, która odsłania jakościową strukturalną złożoność bytu ludzkiego oraz jego ontyczną jedność, a ponadto usytuowanie człowieka w świecie.

Twórczą moc swego ducha najczęściej człowiek kieruje na zewnątrz, na tworzenie wartościowych przedmiotów — cała sfera kultury jest to dzieło ludzkiego ducha. Ale tę samą moc twórczą może on kierować wyłącznie ku sobie samemu, obejmując nią cały swój byt. I trzeba znowu powtórzyć: taką jest natura człowieka jako „samoczynnego ducha”, że dzięki właściwej sobie mocy twórczej może tworzyć samego siebie. Samotworzenie jest konstytutywnym momentem jego natury, należy do istoty bytu ludzkiego.

Lecz cóż to znaczy, że człowiek tworzy samego siebie? Przecież jego byt jest już wyznaczony przez własną istotę i ukształtowany przez naturę konstytutywną. Jak wobec tego może jeszcze tworzyć samego siebie? Co tu znaczy słowo „tworzyć”? I czego dotyczy tworzenie? Co może tworzyć? Czy tworzyć znaczy jedynie rozwijać własne możliwości? Panować nad sobą, czuwając z troską nad własnym stawaniem się? Pracować nad sobą? A może człowiek tworzy samego siebie, gdy dokonuje wielkich czynów lub gdy powołuje do bytu wspaniałe dzieła? Lecz czy w ogóle może człowiek tworzyć własną istotę? Projektować sens człowieczeństwa w sobie?

Trzeba przyznać, że w kontekście tych pytań istota właściwego człowiekowi samotworzenia zdaje się znikać z pola widzenia, a nawet zamazywać do tego stopnia, iż sama wydaje się zmyśleniem.

Istota autokreacji

Jedno nie ulega wątpliwości: człowiek nie tworzy samego siebie w taki sposób, w jaki tworzy dzieła sztuki, których byt i sens oraz ucieleśniona

w nich idea (zamysł) są całkowicie z jego twórczej mocy. W żadnym wypadku idea człowieka — sens bycia człowiekiem w ogóle i sens bycia tym oto człowiekiem — nie są tworem ludzkiej świadomości. Jest bezsporna i niepodważalną prawdą, że nie projektujemy własnej istoty i nie powołujemy do istnienia własnej natury. Przeciwnie w świecie nie istniejemy z własnej woli, a ukształtowanie naszej natury nie jest rezultatem naszego *fiat*. Nie moje „chcę być” i „chcę być taki oto” jest u początków mego bytu. Samotworzenie nie oznacza więc w żadnym wypadku tworzenia siebie z nicości, *creatio ex nihilo*. Pisze Jaspers: „Ta skończoność jako egzystencja oznacza: człowiek nie może siebie zawdzięczać samemu sobie. To nie dzięki sobie jest on źródłowo sobą. Podobnie jak swego istnienia w świecie nie zawdzięcza własnej woli, tak sam został samemu sobie podarowany przez transcendencję. Musi być stale na nowo sobie darowany, jeśli nie chce przestać być sobą”⁵. Mówić więc, że człowiek jak artysta projektuje własny byt lub że egzystencja wyprzedza w nim esencję, zakrawa na grę słów, która fałszuje samoświadomość własnej istoty.

Samotworzenie zakłada akceptację własnej egzystencji w świecie jako daru i przyjęcie bycia tym oto człowiekiem jako wyznaczone przez istotę człowieczeństwa. Człowiek jest darowany sobie samemu i granic istoty własnego bytu nie może przekroczyć ani zmienić. Może więc być twórcą samego siebie zgodnie z własną istotą, tzn. jedynie takim, który jako już istniejący i określony w swym człowieczeństwie „stwarza siebie po raz drugi”⁶. Oczywiście może się nigdy nie pytać o źródła własnego bytu, może egzystować nie znając swego początku, może akceptować samego siebie wyłącznie jako fakt w świecie, może nawet negować naturę swego bytu. W niczym to jednak nie zmienia tej prawdy, jaką dostrzega w sobie samym, iż jego własna istota jest już określona i wyznaczona, i tym samym w swych możliwościach ograniczona logosem człowieczeństwa, którego sam nie wymyślił. Dlatego zawsze jego własny byt wskazuje na coś, czym nie jest on sam, a co jest podstawą i źródłem jego bytu⁷. Oczywiście fakt, że człowiek jest twórcą samego siebie jedynie w tym znaczeniu, iż „stwarza siebie po raz drugi”, nie czyni samej autokreacji czymś iluzorycznym ani w niczym nie pomniejsza jej wielkości; wyznacza jej jedynie ograniczony sens. Samotworzenie pozostaje nadal konstytutywną możliwością ludzkiej natury, możliwością z-do-bycia pełni własnego bytu przez siebie samego. I trzeba od razu podkreślić, że tym, co człowiek może tworzyć w sobie samym, jest pełnia człowieczeństwa w nim samym. Przedmiotem więc samotworzenia jest człowiek sam w pełni swego bytu jako osoba, *entelecheia* jego osobowej egzystencji.

Przedmiot autokreacji — pełnia bycia sobą

Nasuwa się teraz ważne pytanie: Kiedy człowiek osiąga pełnię swej osobowej egzystencji? Przez jakie działania i czyny? Czy bycie kimś wy-

różniającym się to już pełnia bycia osobą? Czy bycie bohaterem lub wielkim twórcą to już pełnia człowieczeństwa? Co zatem z tymi, którzy niczym się nie wyróżniają, którzy nie są bohaterami, twórcami, przywódcami? Czyż wszyscy cisi i pokornego serca, których Chrystus nazywa błogosławionymi, nie osiągaliby pełni człowieczeństwa?

Otóż o pełni osobowej egzystencji — o pełni człowieczeństwa — nie decyduje bycie tym lub owym, bycie wybitnym twórcą czy uczonym, krótko: nie kwalifikacje wyróżniające, lecz samo człowieczeństwo w nas. O tyle jako osoba dochodzę pełni swego bytu, o ile w sobie — dla — siebie żyję poznaniem, prawdą, wolnością, o ile zdolny jestem kochać, o ile łaknę i pragnę sprawiedliwości. Pełnia mej osobowej egzystencji to przede wszystkim pełnia życia we mnie samym, a nie życia na zewnątrz. Człowiek realizuje samego siebie, gdy żyje pełnią duchowego życia, stwarza siebie po raz drugi, gdy się duchowo wzbogaca, gdy „nic odpowiedniego dla siebie nie stawia poza sobą” (Seneka).

Co zatem mnie duchowo ubogaca? Przez jakie przeżycia i działania staję się sobą w pełni jako człowiek? Czy realizuję siebie przede wszystkim przez działania i czyny zewnętrzne lub przez tworzenie dzieł istniejących poza mną w świecie? Jaką rolę w procesie samotworzenia odgrywają takie przeżycia, jak akty zgody i aprobaty czegoś, jak wielkie uczucia, akty ofiary i poświęcenia, cierpienia i oddania się czemuś, czemu warto się oddać?

Autokreacja a praca

Rozważmy najpierw możliwość tworzenia samego siebie przez działania skierowane na zewnątrz. Chodzi tu o szeroko rozumianą pracę, a zwłaszcza pracę twórczą, owocem której są różnorodne dzieła istniejące poza człowiekiem, zwłaszcza zaś dzieła sztuki.

W filozofii rangę tematowi pracy i twórczości nadał Hegel akcentując rolę działania i czynu (*praxis*) w stawaniu się człowieka jako ducha. Temat ten podjął marksizm, ale jako materializm zaakcentował prymat pracy fizycznej i jej przypisał zasadniczą rolę w procesie antropogenezy oraz w rozwoju form życia społecznego. Współcześnie związek pracy ze stawaniem się człowieka jest często podejmowanym tematem antropologicznym.

W jakim znaczeniu może człowiek tworzyć siebie samego poprzez pracę i tworzone dzieła? Praca, a szczególnie praca twórcza przybiera zawsze jakąś postać materialną, cielesną, ale jest nie do pomyślenia bez udziału ducha. Co więcej, wszelka praca jest eksterioryzacją ducha i jego ekspansją na świat zewnętrzny. Poprzez pracę człowiek przemienia świat natury i wyciska na nim swoje piętno, a w tworzonych dziełach, zwłaszcza w dziełach sztuki, wyraża samego siebie, ucieleśnia w nich swoje myśli i pragnienia, tęsknoty i dążenia — owoce „zgiębiania rdzenia

własnej samotności" (Norwid). Praca i tworzone dzieła głoszą wielkość i chwałę człowieka twórcy. Sam proces pracy mobilizuje go wewnątrz i zewnątrz. Pracując musi się koncentrować w sobie, aby stworzonymu dziełu nadać zamierzone kształty i sens. Poprzez pracę nawiązuje także łączność z innymi i kształtuje formy współżycia. Praca, zwłaszcza twórcza, wymaga ofiary i często cierpienia. W pracy człowiek eksploatuje siebie i zużywa swoje siły, a jednocześnie urzeczywistnia własne możliwości, zdobywa wiedzę i nowe umiejętności, rozwija się i pogłębia stając się kimś nowym: sprawnym rzemieślnikiem, mistrzem i gospodarzem, inicjatorem nowych poczynań i działań, odkrywcą nowych prawd, twórcą dzieł, fundatorem nowych form współżycia, przywódcą, wychowawcą, myślicielem, uczonym, artystą. Między pracą a stawianiem się człowieka zachodzi więc niewątpliwy związek. Lecz czy jest to związek konieczny? Czy przez każdą pracę człowiek tworzy samego siebie?

Przyznać trzeba, że są prace, które nie tylko nie rozwijają człowieka, ale wręcz go znieważają, redukując go do rzędu siły roboczej. Ponadto nie zawsze jest to związek pozytywny dla człowieka, gdy np. tworzy coś, co ze względu na swe negatywne wartości nie jest obiektywnym dobrem dla wspólnoty, w której żyje i tworzy. Wtedy na pewno nie staje się twórcą godnym pochwały. A kim staje się jako człowiek? Czy zdobywa pełnię człowieczeństwa? Czy markiz de Sade przez swą twórczość stał się człowiekiem w pełni? Czy się duchowo ubogacił? Wyrażając swoje obsesje i perwersje, niewątpliwie urzeczywistnił własne możliwości jako pisarz. Ale czy każdy sławny pisarz to już wielki człowiek?

O jednym trzeba pamiętać: człowiek pracując, zwłaszcza twórczo, w każdym wypadku urzeczywistnia własne możliwości, daje także coś z siebie drugim, aczkolwiek nie zawsze dziełami swymi ubogaca świat. Staje się jednak zawsze kimś nowym, osobowością. Ale to wcale nie znaczy, że się już urzeczywistnia w pełni jako osoba i że osiąga właściwy sens bycia człowiekiem. Żaden twórca poprzez sam proces twórczy nie staje się wielkim człowiekiem, nie żyje pełnią ducha. Podobnie żołnierz przez wygraną bitwę nie staje się wspaniałym człowiekiem, aczkolwiek może być głośnym bohaterem.

Dzieje się tak dlatego, że sama praca i jej własna wartość należy do innej dziedziny bytu aniżeli wartości dzieł tworzonych. Mamy tu do czynienia z dwiema odrębnymi sferami bytu: ze sferą wartości ściśle osobowych — wartości przeżyć i działań — oraz ze sferą wartości pozaosobowych, których nosicielami są najczęściej przedmioty tworzone, nieosobowe, rzeczy (dziedzina szeroko rozumianej kultury). Mówiąc krócej, mamy tu do czynienia ze sferą wartości żywego ducha subiektywnego i sferą ducha obiektywnego, czyli wartości intencjonalnych.

Związek człowieka podmiotu pracy z wartościami ucieleśnionymi w dziele jest co prawda intymny — przyrównuje się go niekiedy do zwi-

zku rodzicielskiego — ale mimo to jest to związek luźny. I tak twórca dzieła o wielkich wartościach może być wspaniałym człowiekiem, ale nie musi. Co gorsza, zdarza się, że między wartościami ucieleśnionymi w dziele a wartościami ich twórcy zachodzi tragiczny *hiatus* aksjologiczny. Ileż razy dzieje się tak, że ktoś tworzy z ogromnym poświęceniem, w trudzie i znoju, ale zżerany ambicjami i własnymi pasjami pragnie jedynie sławy i zysku. I wtedy tworząc dzieło — ucieleśniające być może wielkie wartości — sam twórca traci nie tylko pokój ducha, ale w pewnym sensie i siebie samego, bo własną możliwość bycia sobą w pełni. I choć samo dzieło jest nosicielem wspaniałych wartości, to jednak jego twórca może być daleki od intymnego związku z nimi. Bywa czasem i tak, że samo dzieło ucieleśnienia w sobie wartości estetyczne i artystyczne, doskonale wyraża myśli i marzenia twórcy, jego tęsknoty i nadzieje, jak również obsesje i perwersje. Kim wtedy staje się twórca takiego dzieła jako człowiek? Na pewno realizuje siebie, własne możliwości twórcze, ale nie osiąga jednak pełni bycia człowiekiem, a nawet, być może, rozmija się z sensem człowieczeństwa.

Związek zatem, jaki zachodzi między człowiekiem—twórcą a wartościami tworzonych przezeń dzieł i szerzej, związek między wszelką pracą skierowaną na zewnątrz, na świat, na rzeczy, na tworzenie nowych przedmiotów — nie jest bezpośrednio związkiem samotworzenia. Przez pracę — przez wszelką pracę, a szczególnie przez twórczość — człowiek wprawdzie eksterioryzuje siebie, ale to nie znaczy, że już tworzy samego siebie. Nie jest bowiem tak, żeby w każdym przypadku człowiek przez sam proces pracy i tworzenie przedmiotów duchowo się ubogacał i dochodził pełni bycia sobą. Artysta malarz przez sam proces tworzenia nie staje się człowiekiem, który żyje pełnią życia, czasem nawet może się w tym procesie zagubić, jak np. Van Gogh. A jeśli zaś się wewnętrznie jako człowiek ubogaca, to nie dzięki samej pracy twórczej, lecz dzięki wielkoduszemu oddaniu się innym wyższym wartościom, jak np. Giotto czy Adam Chmielowski.

Autokreacja a udział w wartościach

Pełnia bycia sobą zależy od udziału człowieka w wartościach⁸. Bycie nosicielem wartości ubogaca człowieka wewnątrz, a zjednoczenie z nimi nadaje sens jego egzystencji w świecie. Dlatego w ścisłym znaczeniu człowiek tworzy samego siebie wtedy, gdy w swych przeżyciach, dążeniach, zachowaniach i działaniach udziela wartościom właściwych odpowiedzi. I to wszystkim wartościom. Szczególnie jednak wyższym i wartościom moralnie doniosłym, gdyż wtedy staje się sam nosicielem wartości moralnych pozytywnych, które go ubogacają i przyozdabiają.

Każde wzruszenie czymś pięknym i wzniosłym, wszelka radość estetyczna i zachwyt dla wspaniałych dzieł sztuki ubogacają człowieka wewnątrz.

trznie i nasycają jego serce. Kto by się zamknął przed światem wartości estetycznych, ten sam by się skazywał na życie płytkie, prymitywne. Ale czy jako człowiek straciłby coś? Na pewno byłby człowiekiem duchowo ubogim.

Natomiast uczciwość i sprawiedliwość w postępowaniu, prawość i wierność w życiu, pietyzm dla wszystkiego, co zasługuje na szacunek, a nade wszystko miłość, z jaką odnosi się człowiek do drugich ludzi — miłość do wszystkiego, co godne miłości — ubogacają go duchowo. Człowiek uczciwy i sprawiedliwy jaśnieje w świecie i to niezależnie od tego, jakich czynów dokonuje, a człowiek prawy i wierny zawsze zasługuje na uznanie. Człowiek miłości jest jakby więcej człowiekiem, bo duchowo bogatszym, jego życie w-sobie-dla-siebie przepelnia sens, człowieczeństwo w nim jest pełne blasku. Dlatego też nie czyni zewnętrzne, nie twórczość, ale związek z wartościami pozytywnymi odgrywa tak wielką rolę w samorealizacji osoby. Wartości zaś negatywne godzą w życie osoby. Człowiek nieuczciwy i niesprawiedliwy, człowiek bez serca, niezdolny do miłości traci coś ze swego człowieczeństwa. I choć byłby nawet sprawcą wielkich czynów zewnętrznych czy twórcą wspaniałych dzieł, człowieczeństwo w nim przygasa, nawet rzec można, karłowacieje.

Szczególnie jednak ścisły i głęboki związek z samorealizacją osoby mają przeżycia i zachowania w ścisłym znaczeniu moralne, tzn. dobro i zło. Każde moralnie dobre przeżycie i działanie ubogaca człowieka i wewnętrznie go integruje, jakby utwierdza w nim człowieczeństwo; natomiast każdy czyn moralnie niegodziwy jest destrukcyjny dla sensu bycia człowiekiem, wprost godzi w człowieczeństwo. Kto się świadomie rozmija z dobrem i decyduje się na czyny niegodziwe, ten zdradza samego siebie. Cała więc sfera życia moralnego: nasze przeżycia, zachowania, postawy i czyny moralne decydują o sensie bycia człowiekiem, o jakości samorealizacji osoby. Próba bycia człowiekiem w pełni poza dobrem i złem kończy się tragiczną pomyłką.

Autokreacja a „czyny wewnętrzne”

Są jednak w życiu człowieka akty, które odgrywają szczególną rolę w procesie tworzenia samego siebie. Są to te przeżycia, decyzje i zachowania, w których rozstrzygamy o sobie w całości, o sposobie naszego bycia człowiekiem, o całej „drodze” naszego życia, a w konsekwencji o naszym losie doczesnym i wiecznym. W grę wchodzi tu najpierw te przeżycia i postawy, które wyznaczają nasz zasadniczy stosunek do wartości: jakość naszych odpowiedzi na wartości, a zwłaszcza jakość naszych miłości. I tak opowiedzenie się w życiu za prawdą, troska o bycie sobą w prawdzie, o sprawiedliwość wszystkich moich zachowań i postaw decydują wprost o tym, kim się staje człowiek. Tak samo wierność sobie i wier-

ność doniosłym wartościom, wierność raz obranym ideałom kształtują nie tylko moje ludzkie oblicze — a więc nie tylko moją osobowość — ale samo człowieczeństwo, nadają nowe jakości mojemu byciu człowiekiem.

W decyzjach tych człowiek tworzy samego siebie dlatego że, po pierwsze, są one, jako świadome i wolne akty, jak najbardziej z niego jako podmiotu. „Ja” osobowe nie tylko uczestniczy w nich jako inicjator i sprawca, ale samo żyje w nich i dzięki nim, urzeczywistnia w nich swoje samowładztwo, jest suwerennym panem siebie i sobie. Człowiek, świadomy wartości swego bycia osobą i znaczenia dla siebie wartości poza sobą, w decyzjach tych, ogarniając samego siebie w całości, w swym — jak mówi Kierkegaard — „doczesnym i wiecznym znaczeniu”, dokonuje „absolutnego wyboru samego siebie”, nie tylko bowiem rozstrzyga o tym, aby być taki lub inny, tym lub owym, ale decyduje się być sobą w zgodzie z istotą człowieczeństwa. Dla bycia człowiekiem w pełni nie jest bowiem najważniejsze być np. wielkim konstruktorem czy politykiem, robotnikiem czy inżynierem. Istotnie ważne jest jedynie moje człowieczeństwo, mam być sobą jako człowiek, który żyje prawdą i który w wolności chodzi drogami sprawiedliwości, którego serce otwarte jest na to, co piękne i szlachetne, co wzniosłe i dobre.

Po drugie, w decyzjach tych człowiek tworzy samego siebie dlatego że wykracza w nich poza siebie, wychodzi od siebie i transcenduje w sferę logosu bycia. Człowiek nie może być autentycznie sobą w pełni, jeśli nie transcenduje w świat sensu poza sobą. Darowany sobie samemu, swej wolności i mocy, w pełni sobą może być jedynie przez uczestnictwo w wartościach, które są większe niż on sam. Przeznaczeniem człowieka jest bowiem transcendencja, a nie przystosowanie.

Decyzje i rozstrzygnięcia, przez które człowiek tworzy samego siebie, mogą mieć swoje zewnętrzne następstwa w postępowaniu i w zachowaniach, mogą być bowiem ich źródłem. Ale nie muszą. Ich znaczenie w procesie autokreacji polega na tym, że są najgłębszymi przeżyciami „ja” osobowego, jego wewnętrznymi czynami, w których człowiek, zatroskany o sens swego człowieczeństwa, świadomie i dobrowolnie decyduje się udzielać zawsze właściwych odpowiedzi temu, co staje przed nim jako prawdziwe, słuszne, godne uznania, a w czym dostrzega możliwość bycia więcej człowiekiem, podstawę swego bytu, źródło ocalenia. Czyny takie człowiek podejmuje zazwyczaj w chwilach, w których „staje się przezroczysty dla samego siebie” (Kierkegaard), w milczeniu, w pozostawianiu ze sobą samym. Są one rzeczywistymi czynami, gdyż „ja” w głębi swego bytu nie jest w nich bierne, przeciwnie, przejawia swą duchową moc i wolę życia. Akty aprobaty i przyjęcia tego, co przychodzi z zewnątrz, co darowane lub co w swym nadchodzeniu nieuchronne, a co trzeba przeżyć w sposób właściwy, jak np. wydarzenia losu, chorobę, śmierć — wymagają wewnętrznej siły ducha, świadomości i koncentracji na tym, co istot-

ne dla człowieka. W czynach tych „ja” zawsze działa, jest czynne samo w sobie nawet wtedy, gdy oddaje się czemuś lub komuś, gdy się poświęca w ofierze, a nawet gdy zaledwie prosi o ocalenie. Dlatego człowiek prawdziwie tworzy siebie i z-do-bywa pełnię życia nie w czynach zewnętrznych, ale w aktach miłości, zaufania, wierności, oczekiwania, przyjęcia czy oddania się temu, co objawia się przed nim jako samo w sobie ważne i zobowiązujące, jako absolutne, święte. Jeśli oddaje się temu, co w swej absolutności i świętości jest dlań niepojęte do końca, ale rzeczywiste, staje się sobą w pełni na miarę Sokratesa; idzie wtedy w ślady Seneki, Spinozy, Korczaka, Gandhiego, w ślady tych wszystkich, którzy pojęli, iż dla człowieka zawsze ważniejsze jest być aniżeli mieć. Jeśli zaś oddaje się Bogu żywemu „w posłuchu wiary”, staje się sobą w pełni na miarę Chrystusa; idzie wtedy w ślady Pawła z Tarsu, Tomasza Moore’a, Adama Chmielowskiego, Edyty Stein, Maksymiliana Kolbego, w ślady tych wszystkich, którzy zrozumieli tę niezwykłą dialektykę życia w Chrystusie, że stracić dlań życie znaczy odzyskać je na nowo. Ale w jednym i drugim przypadku tworzą oni autentycznie samych siebie, tej władzy człowiek wyrzec się nie może, co najwyżej może ją obrócić przeciwko sobie samemu, gdy rozpacza, gdy wszystko neguje, gdy odmawia uznania sensu temu, co poza nim, gdy zamyka się w sobie, gdy nie pragnie żadnego ocalenia.

Zbierzmy obecnie wyniki rozważań o samotworzeniu.

1. Autokreacja — stawanie się sobą w pełni, samorealizacja — nie jest procesem samorzutnym, nieświadomym, spontanicznym samorozwojem ja osobowego; nie ma ona zatem nic wspólnego z biologicznym dynamizmem, z witalnością — poza tym jednym, że w całości bytu ludzkiego nadbudowuje się nad biologicznym samorozwojem jako odrębny dynamizm duchowy, jako twórca życia „ja” osobowego. Autokreacja nie jest także prostym „refleksem” pracy skierowanej na zewnątrz, na świat natury czy na sferę kultury. Poprzez pracę człowiek urzeczywistnia swoje możliwości, nie tworzy jednak samego siebie w pełni. Wielkość twórcy dzieła nie pokrywa się z wielkością samego człowieka.

2. Samotworzenie nie jest tylko aktem autoekspresji, nie polega na wyrażaniu siebie. Wyrażanie siebie właściwe jest człowiekowi, ale właściwa pełnia życia polega na ubogaceniu swego życia w-sobie-dla-siebie, na samonasytciu, jakie daje zjednoczenie się z wartościami i bycie ich nosicielem. To intensywne życie w-sobie-dla-siebie jest dziełem człowieka, ale jego bogactwo nie jest z samego człowieka, nie wypływa wyłącznie z jego działania. Pełnia życia jest w gruncie rzeczy darem, który rodzi się z udziału w wartościach, z dobrowolnego oddania się im, z miłości.

3. Autokreacja nie polega również ani na samym rozwijaniu własnych możliwości, ani na ich przekraczaniu. Transgresja nie jest przeznaczeniem człowieka. Co prawda tworząc siebie, przekracza krąg własnych potrzeb i zainteresowań, ale przekraczanie to jest ruchem ku wartościom. Z tej

racji w autentycznym samotworzeniu ma miejsce prawdziwa transcendencia. Człowiek tylko wtedy wzrasta w człowieczeństwie, gdy świadomie i w wolności wychodzi od siebie i kieruje się ku światu wartości. Dlatego w tworzeniu siebie tak ważne jest — obok tworzenia nowych wartości — przede wszystkim świadome i wolne samooddanie się temu, co większe ode mnie, w ostateczności zaś oddanie się temu, kto większy niż ja sam, a który jest podstawą mego bycia sobą. Nie stworzyłem samego siebie, początek mego bytu jest darem; również jego pełnia jest owocem mego twórczego udziału w wartościach. O pełni i sensie mego bycia sobą decyduje zawsze to, czym żyję i jak żyję tym, co staje się moim udziałem.

4. Czy ludzka moc tworzenia siebie jest nieograniczona? Wiara w nieograniczone możliwości człowieka podnieca i pobudza wyobraźnię. Z niej zrodził się nowożytny mit o Fauście. Jej źródłem jest samoubóstwienie człowieka, zjawisko tak charakterystyczne — obok nihilizmu — dla przemian, jakie zaszły w kulturze europejskiej w czasach nowożytnych.

Tej iluzorycznej wierze przeciwstawia się zwyczajne ludzkie doświadczenie. „Powiedzieli mi, że mogę wszystko, to fałsz: nie mogę się nie trząść we febrze” (Szekspir, *Król Lear*). I nie tylko trząść się w febrze! Wiele innych rzeczy we własnej sprawie nie mogę uczynić. Nie mogę stać się tym, kim pragnąłbym być. Moja twórcza moc jest rzeczywiście ograniczona, a jej granicą jest człowieczeństwo wyznaczone przez moją naturę konstytutywną. *Homo vult esse nisi homo* — człowiek chce być tylko człowiekiem (Mikołaj z Kuzy). Zresztą cóż zyskałby na tym, że mógłby nie być człowiekiem? Czy osiągnąłby pełnię bycia sobą? Za to pełnia życia, do jakiej jest przeznaczony jako osoba, jest nieograniczona, jest on bowiem otwarty na własne bycie w nieskończoności i na nieskończone uczestnictwo w życiu, jakie może stać się jego darem.

ks. Antoni Siemianowski

¹ Bogdan Suchodolski, *Narodziny nowożytnej filozofii człowieka*, t. 1, Warszawa 1963, s. 152.
² Bogdan Suchodolski, dz. cyt., s. 178 i 180. ³ Por. Alexander Ganoczy, *Stworzył człowiek i Bóg stwórca*, Warszawa 1982, s. 17n. ⁴ Maria Janion, *Wobec zła*, Chotomów 1989, s. 157. ⁵ Karl Jaspers, *Filozofia egzystencji. Wybór pism*, Warszawa 1990, s. 38. ⁶ Maria Gołaszewska, *Człowiek w zwierciadle sztuki. Szkice z pogranicza estetyki i antropologii filozoficznej*, Warszawa 1977, s. 242. ⁷ Por. Edith Stein, *Endliches und ewiges Sein*, Freiburg 1986, s. 56–58. ⁸ Zob. Dietrich von Hildebrand, *Serce*, Poznań 1985, s. 167–197; por. także Karl Jaspers, dz. cyt., s. 58n.

PT Redakcjo !

Zawsze reagowałem ilekroć spostrzegałem, iż makiaweliczne siły starają się przywrócić, narzucając społeczeństwu, "kult" Piłsudskiego. Jestem przy tym przekonany, że sprawcom idzie równą miarą o własnych rodzinnych interesach. Dowodzą tego zjawiska zachodzące w kraju. Ale do apoteozy brakuje im zachwyty z zagranicy, więc...

"Głos katolicki", jedyny tygodnik - bo dziennik zlikwidowano - języka polskiego, publikuje w n° 29 z 2-9.08 br program: "Zjazdu Polonii i Polaków z zagranicy w Krakowie 19-23.08". Nic w tym nie byłoby dziwnego, gdyby nie to, że 23 bm odbędzie się - cytuję: "złożenie wieńca na sarkofagu... Piłsudskiego", czyli krótko: "Polonia w hołdzie"!

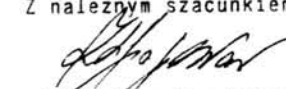
Natychmiast zadzwoniłem do Redakcji Gł.K. Odpowiedział wakacyjny "reponder", na który nagrałem pytanie: kto jest organizatorem Zjazdu? boć w ogłoszeniu się nie ujawnił! Jak dotąd odpowiedzi nie mam. Pozwala mi to wyciągnąć wniosek, że rzecz jest aranżowana więcej niż ukradkowo, z pominięciem elementarnych zasad demokratycznych tzn ew. wyborów delegatów /należę do ~~tu~~ PSL, ale o żadnym Zjeździe nas nie informowało ergo oficjalnie nie zostało powiadomione/

Polonia w swej masie - nota bene więcej niż bierna dla wyczynów nadwiślanych - uważa się za główną o f i a r ę ustrojów, kolejno rządzących tam od I wojny światowej. Jest przeto pewne, że do hołdowniczego wieńca z pewnością się nie dołoży, ale pozwoli sobie przypomnieć - szczególnie Głosowi Katolickiemu, - że w 1935 r pogrzebu cała Polska żyła w napięciu, gdy ks. Adam kard. Sapieha, odpowiedzialny za królewską katedrę Wawelu, twardo sprzeciwił się, aby mu tam szczątków onych nie pakowano.

Imieniem tych, którym nazwisko Piłsudskiego i jego kamaryli przywołuje najgorsze reminiscencje, protestuję przeciwko podszywaniu się pod miano Polonii organizatorem Zjazdu, nadając mu w dodatku posmak... O Leandrow /boć nie z przypadku wybrano Kraków!/. Tymow nawet w on czas wymarszu "I-ej kadrowej" nie było, a garstka przbyłych "strzelców" drogo kazała sobie płacić latami wymagowane usługi partyzanckie.

To pozostało w naszej pamięci. Tym, którzy mieliby wątpliwości w napisane, proponuję sięgnąć do źródeł np pamiętników trzykrotnego premiera RzP/sanacyjnej ofiary/ śp W. Witosa /"Moje wspomnienia", ale wydania LSW 1988, a nie paryskiego Instytutu Literackiego z 1964, arbitralnie wykastrowane/, jak też do naukowych opracowań zagranicznych autoritetów, z których można jedynie poznać obiektywną historię własną Polaków /vide np H. Rollet; "La Pologne au XX siècle", wyd. A. Pedone 1985/

Z należnym szacunkiem



Mr Zb. Popowicz Watra
1, al. de la Côte d'Or
94000 Créteil; France

Monsieur
Henry ROLLET
par l'intermédiaire des
Editions A. Pedon
13, rue Soufflot
75005 Paris

Wielce Szanowny Panie.

Proszę darować, że pisze po polsku, ale język ten Pan zna na tyle dobrze, że swobodnie w nim porozumiewaliśmy się w dniu 3 maja br. nabycia Jego dzieła:

"La Pologne au XX siècle"

Pisze, a po uważnym przestudiowaniu Panskiej pracy, której daleko od nudziarstwa np. Pobog-Malinowskiego, aby Mu wyrazić mój podziw dla jakości dzieła, jakiego chyba nie ma polska bibliografia. Ktoby bowiem tam nie pisywał, daleki jest od obiektywnego spojrzenia na współczesną historię Polski. Pana widoczny wysiłek szedł i poszedł w stronę przedstawienia jej beznamietnie. Zdaje mi się, że w pełni zamierzenie osiągnął, i dlatego gratuluje Mu osiągnięcia. Jeżeli czegoś żałuje, wierząc, iż rzecz wkrótce zostanie naprawiona, że praca ta nie ukazała się w języku polskim. Jeżeli bowiem ktoś może być potencjalnym jej czytelnikiem, to właśnie Polak, lub z Polski związany osobnik. Takich zaś sama Francja liczy około 800000 ludzi, a nie bardzo wiem dlaczego nie miały prawa zająć miejsce na polkach księgarskich PRL? Jest publikacja jedyna w swoim rodzaju. Jest także jedyna na zagranicę, gdzie problematyka polska jest tylko okresowo żywa, gdy coś się dzieje w tamtym "nadwislanskim" kraju. To zaś co ukazuje się w środowisku tzw. Polonijnym odbiega daleko od realiów jak tego dowodzą choćby, równocześnie wyszłe spod prasy, wspomnienia wojenno-okupacyjne niejakiego Edwarda Kozika pt. "Gran" /nakładem POW/: sfera mało-poważnych dywagacji, rojących się w dodatku od błędów wszystkich kalibrów.

Pozwoli Pan, że zwrócę Mu uwagę na kilka nieścisłości, podrzędnej raczej miary. Tak np. w dwu miejscach pisze Pan: "parti officiel paysan, PSL" /str. 544. Wydaje mi się, że chodziło Panu o... ZSL. Na stronie 440 pisze Pan o "le général" Swierczynski, dit Walter", gdy w indeksie nazwisk /str. 596/ odnotowuje się "Swierczynski, Josef". Ni jedno ni drugie, ale Swierczewski Karol, ps. Walter /pseudo, które rzekomo używał w brygadach międzynarodowych Hiszpanii tylko zaden z poznanych i pytanym Hiszpanom takowego nie znał/. Także na str. 349 twierdzi Pan, że -cytuje: "c'est ainsi que, lorsque les autorités allemandes, à partir de novembre 1942, chassent ou massacrent cent mille paysans de la région de Zamosc... l'Armée de l'intérieur intervient contre les colons". Otóż, na odpowiedzialność publikacji "Materiały źródłowe do historii Ruchu Ludowego" /wydanie LSW 1966 w Warszawie, a nie cytowane w Panskim wykazie źródeł/ twierdząc, że hitlerowcom w pierwszym rzędzie przeciwstawili się żołnierze Batalionów Chłopskich, wspomóceni w niewielkiej mierze przez partyzantów... sowieckich. Udział natomiast jednostek scalonych już wtedy w Armii Krajowej /Armée de l'intérieur/ nie bardzo był tam zauważalny.

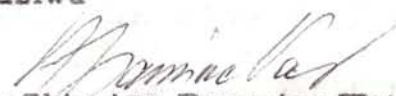
W ogóle, jeżeli coś miałbym do zarzucenia Panskiej pracy, to właśnie znikome zainteresowanie się tymi jednostkami para-militarnymi, które zostały stworzone poza kadrami A. K. i które dopiero z czasem, właśnie jak BCh, weszły w skład jednej Armii, acz po włączeniu przeżywały różne koleje losów. Bywały też tragiczne zdarzenia i popłynęła bratnia krew. To właśnie "zapominanie" o tych faktach czyni, że nie rozumie się dotąd jak można wytłumaczyć liczną obecność pracowników pochodzenia chłopskiego w szeregach znienawidzonej Służby Bezpieczeństwa. Aktualnie ukazała się w PRL książka p. Aliny Fitowej pt. "Bataliony Chłopskie w Małopolsce 1939-1945" /wydanie: PWN Warszawa-Kraków 1984/, jako praca habilitacyjna, która mogłaby Pana obszernie zorientować o szerokiej sferze społecznego konfliktu z odwiecznym, a pogardliwym: "chamy do gnoju i wiodła" /odprawa, jaką Piłsudski dał nawet swoim chłopskim poplecznikom z "Wywołania" po 1926r. /

Gdyby Panu przyszła kiedyś ochota zgłębić wspomniany twór, zwany Batalionem Chłopskim, zdumiałby się Pan wszechstronnością ich aktywności, wiekoscią osiągnięć i... skromnością publikacji na ten temat. Zdumiałby się Pan tym więcej, gdyby się dowiedział, że za "prawo do umierania za Polskę" ich żołnierze... płacili roczne składki, dostarczali kontyngenty w artykułach spożywczych, przeznaczonych na podtrzymanie ludności miast. Jakież to kontrast z tymi, którzy za swoje "usługi" wojskowe pobierali gdzieindziej... comiesięczne "diety", jak fałszywie się o tym mówiło, z ubożuchnego skarbu Państwa, tak ciężko borykającego się zagranicą z finansami /ale o tym Pan wie, bo czytał i prze studiował "Armia Krajowa w dokumentach" wyd. londyńskiego, acz nie wiem czy to jest to samo co "Polskie Siły Zbrojne" tom III tegoż wydania?/. Dostawało rzuty nie tylko w broni, umundurowaniu, ale w dewizach, zegarkach itp dobrach. Nic z tego nie trafiało do BCh nawet scalonych.

Tylko BCh, to zarazem potężny Ruch Ludowy, ukształtowany pionowo i horyzontalnie w konspiracji z wielością ramifikacji. Ruch ten, jak w ogóle tzw "sprawa chłopska" nie jest dostatecznie rozeznana w Pana publikacji i wcale się temu nie dziwie. Zaczyna się od tego, że nie natknął się Pan prawdopodobnie na wielce instruktywną książkę nota bene wydaną właśnie we Francji pt "Wspomnienia" - wielkiego meza stanu polskiego - Wincentego Witosa. Nie cytuje jej Pan w wykazie źródeł. Jest tam natomiast zatrzesienie tematyki związanej z Piłsudskim, który - zareszcam Pana - wcale, ale to wcale, nie był taką wielkością, jak chcą liczni autorzy, dla których był nieomal... krową dojną ich dobrobytu. Polska rzeczywistość ma niestety niemało pasożytów w swej rzeczywistości wczoraj i dzisiaj, a że ongiś bywali także "władza", równą miarą przechwycili majątek narodowy, który im pozwolił zagranicą zająć uprzywilejowaną pozycję oczach obywateli krajów ich przebywania i rozwinąć taką sieć środków masowego przekazu, że zagłuszyli, zagłuszają nadal, obiektywną prawdę. Nawet do Pana zdaje się nie dotarła wieść, że w latach 1937 polscy chłopcy przygotowali wcale poważny zamach na prezydenta ~~Stanisława~~ Moszcickiego, wracającego z Krynicy. Zamach się nie udał, bo niestety bywają także chłopcy-zdraycy, ale pozostał fakt, który ma swój ciężar gatunkowy wymowy. Polska międzywojenna nie była krajem powszechnej sprawiedliwości równą miarą, jak jest nią dzisiaj.

Dużą zasługą Pana pracy "La Pologne au XX siècle" jest prawidłowe pokazanie dysonansów między różnymi grupami etnicznymi Polski międzywojennej. Pod każdym można się tylko podpisać, acz nie wątpię, że naraził się Pan niejednemu. Szczególnie trafnie pokazał Pan stosunki wzajemne polsko-żydowskie, acz oczywiście, nie mógł Pan pograć się w mrokach przeszłości, gdzie konfliktowość ta miała swoje źródła; przede wszystkim słusznie pokazał Pan Polskę, jako kraj największej tolerancji religijnej mimo, iż tak wysoce katolicki /o może właśnie dzięki temu?/. a który tylko z trudem może zrozumieć dla czego ci, którzy tyle wycierpieli na każdym kawałku globu ziemskiego, pałają największą niechęcią do swoich byłych dobroczynców? Bóg z nimi.

Raz jeszcze dziękując Panu i gratulując Mu włożonego wysiłku, uczciwości naukowca, zasylam głębokie wyrazy szacunku i podziwu



mgr Zbigniew Popowicz Watra
(Mr Pauvise Vatra André)
1, allée de la Côte d'Or
94000 Créteil

Na początku lipca br. we wrocławskim Muzeum Narodowym odbyło się spotkanie z prof. Zbigniewem Brzezińskim. Przedstawiamy Państwu fragmenty nieautoryzowanego zapisu tego spotkania .

Geopolityka : Wschód i Zachód

Moim zdaniem Polska obecnie znajduje się w wyjątkowo pozytywnej koniunkturze geopolitycznej. Jeżeli spojrzeć szerszej na historię Polski, to od kilkuset lat nie znajdowała się ona w tak dobrej sytuacji geopolitycznej. Przez ostatnie kilkaset lat istnienia Polski, zagrażały jej olbrzymie mocarstwa. One właściwie narzucały bieg historii Polski, niezależnie od tego, co w samym kraju się działo. Niestety w tym okresie Polska przeważnie stała nierządem, to spowodowało jej upadek. Obecnie ta geopolityczna sytuacja uległa zasadniczej zmianie. Na zachodzie powstała demokratyczna Europa, wsiąkająca wewnątrz siebie potężne Niemcy. Społeczeństwo niemieckie jest obecnie rzeczywiście demokratycznym - to jest zasadniczy punkt wyjścia. Poza tym niemieckie poczucie narodowe staje się coraz bardziej poczuciem europejskim. Taka sytuacja geopolityczna na Zachodzie stwarza dla Polski możliwość wejścia do Europy przez Niemcy. Współpraca z Niemcami staje się częścią procesu wchodzenia do Europy. Tego poprzednio nie było.

Na Wschodzie również zachodzi zasadnicza przemiana. Oczywiście można postawić sobie pytanie: czy te przemiany będą trwałe ?

Jeśli chodzi o przemiany w Europie Zachodniej, można sądzić, że proces historyczny, który obecnie się rozwija, nie zostanie w jakiś dramatyczny sposób przecięty. Nawet, gdyby to miało miejsce, to przez najbliższe 10 do 20 lat zasadnicza zmiana nie nastąpi. W tym kontekście, z amerykańskiego punktu widzenia, rozszerzenie się Europy na Wschód jest możliwością stworzenia szerszej współpracy ogólnoeuropejskiej, na czym Ameryce bardzo zależy. Dlatego też widzę dużą zbieżność między interesem narodowym Polski i Ameryki.

Nie zapominajmy, że Polska jest najważniejsza. Ameryka ma różnego rodzaju punkty odniesienia. Bezprzecznie Europa Zachodnia, a szczególnie Niemcy budzą większe zainteresowanie niż Polska. Natomiast w interesie Ameryki jest stabilność Europy i konstruktywny rozwój procesu przemian postkomunistycznych. Tutaj rola Polski jest ~~to~~ bardzo istotna, dlatego też istnieje zainteresowanie Ameryki Polską, ale nie można się spodziewać, żeby miało ono głęboki charakter (...).

Mniejszości Narodowe i Granice

Punktem wyjścia musi być uznanie ^{przez wszystkie} ~~przez wszystkie~~ pewnych, ogólnoeuropejskich zasad w stosunku do mniejszości narodowych. Istnieją pewne normy i kraje powinny je uznawać. Nie można się spodziewać większych praw dla mniejszości polskiej na Litwie czy Ukrainie, a jednocześnie nie być przygotowanym na uznanie tych samych praw dla mniejszości narodowych, zamieszkujących Polskę. Uważam, że na dalszą ^{przyszłość} ~~przyszłość~~ porozumienie i pojednanie polsko-niemieckie jest sprawą równie ważną dla Europy, jak porozumienie francusko-niemieckie. To pojednanie stworzyło fundamenty dla budowy obecnej Europy, która w zakresie polityczno-gospodarczym jest właściwie Europą Zachodnią. Wysoko cenię traktat polsko-niemiecki. Uważam to za duże osiągnięcie historyczne. Wydaje się, że dla większości społeczeństwa niemieckiego traktat ten oznacza zamknięcie kwestii granicznej. (...)

Polska i co dalej ?

Dużo zależy od tego, jakie Polska chciałaby mieć państwo. Pewnego rodzaju formy konstrukcyjne mogą oznaczać tendencje ku warcholstwu, które jest niestety głęboko zakorzenione w polskiej kulturze. Niektóre formy państwowości mogą wzmacniać tendencje do dużych poświęceń. Jeśli Polska będzie miała państwo praworządne, konstytucyjne, ale o charakterze nowoczesnym, które stwarza możliwości dla stabilnie rządzącej większości i dla efektywnie działającej władzy wykonawczej, ale w kontekście demokratycznym, to wtedy jestem skłonny być optymistą. Natomiast jeżeli Polska będzie w dalszym ciągu

w ramach ustroju, który jest parodią państwa konstytucyjnego - bo to, co Polska ma obecnie to nie jest konstytucja, tylko regulamin państwowy, narzucony narodowi przez małą, mniejszość komunistyczną ... Ten regulamin zawiera w sobie wiele zasadniczych sprzeczności, które nigdy nie wypływały na powierzchnię dlatego, że krajem nie rządził ani prezydent, ani sejm tylko politbiuro. Jak zanikła władza komunistyczna, to te zasadnicze sprzeczności wypływały na wierzch. W tej sytuacji stworzył się zastój i paraliż, z którym Polska się boryka obecnie. Co najgorsze urząd państwowy jest oparty na wyjątkowo niemądrej ordynacji wyborczej. Ktoś musiał pozwolić sobie na maksymalny wysiłek intelektualny, żeby stworzyć tak niemądra ordynację, którą Polska przyjęła dwa lata temu. W tej dziedzinie Polska osiągnęła rekord, dlatego że nie ma w żadnym państwie demokratycznym na całym świecie gorszej, bardziej politycznie szkodliwej ordynacji wyborczej od tej, którą przyjęła Polska. To jest ordynacja, która rozbija jakąkolwiek szansę dla istnienia stabilnie rządzącej większości. (...) Jeśli Polska będzie w dalszym ciągu działać na zasadzie przestarzałego regulaminu państwowego, który się nazywa konstytucją, ale nią nie jest, i jeśli Polska nie przyjmie większościowej ordynacji wyborczej, to wątpię, czy będzie można się spodziewać pozytywów. Kryzys rządu będzie się powtarzał, dopóki zasadnicze ramy ustrojowe nie zostaną przemienione. Uważam, że jest to sprawa zasadnicza. Wcześniej doradzałem wszystkim na najwyższych szczeblach, żeby nową konstytucję wprowadzić w trybie przyspieszonym i skorzystać z okazji dwusetnej rocznicy Konstytucji 3 Maja 1991 roku. Z tej okazji można było zwołać międzynarodowy kongres prezydentów krajów demokratycznych. Nawiązanie do 1971 roku byłoby historycznym podkreśleniem wkładu Polski do tradycji świata demokratycznego. To była wielka okazja, a konstytucję można było napisać. Nie doceniono konieczności przyspieszenia politycznego - za to się teraz płaci.

Uważam, że jeżeli zostanie przyjęta nowa ordynacja wyborcza, stosunkowo mądra, bo nie jestem przesadnym optymistą w tej dziedzinie,

to wybory, nawet przypadku niskiej frekwencji, prawdopodobnie stworza sytuację bardziej stabilną, niż obecna. Poza tym, jeżeli byłaby nowa ordynacja i byłaby szansa dla większych stronnictw, to być może przekonałoby to społeczeństwo, że głosowanie ma znaczenie. Natomiast w wyborach na podstawie obecnej ordynacji, nie ma sensu głosować, bo rezultat jest z góry do przewidzenia. Wybór nie jest wyborem, tylko gwarancją dalszego paraliżu.

Mam nadzieję, że w rezultacie tego, co nastąpiło, jest dostateczna ilość rozsądnych członków sejmu, a przede wszystkim przywódców politycznych, którzy odczuwają konieczność zasadniczych przemian.
(...)

Opracowała Lilianna Bartowska - Żmudzińska

36

60-LECIE STOWARZYSZENIA ŚW. BARBARY W WITTELSHEIM

Stowarzyszenie Katolickich Górników Polskich św. Barbary powstało w Wittelshiem pod koniec 1931 r. Z inicjatywą wystąpił ówczesny duszpasterz Polaków na terenie Wittelshiem Ks. Stefaniak. Cel Stowarzyszenia określono jako podtrzymywanie wartości polskich tradycji religijnych i kulturalnych.

W tamtych czasach na terenie Wittelsheim działały już takie polskie organizacje jak: "Sokół", "Strzelec", Związek Robotników Polskich, chór "Lutnia", polskie duszpasterstwo oraz nauczanie języka polskiego w miejscowych szkołach.

Stowarzyszenie św. Barbary podejmując ścisłą współpracę z polskimi duszpasterzami pragnęło nadać życiu polskiej wspólnoty zamieszkującej osiedla Graffenwald, Langenzuge, Amelie I, Amelie II, Gare, Rosselmand takiego wyrazu, w którym patriotyczne i religijne wartości współżyłyby harmonijnie i napełniały rodzinne i zawodowe życie zamieszkałych tutaj Polaków światłem Chrystusowej ewangelii. Opowiedzenie się po stronie wartości religijnych na tle ostrej walki klasowej oraz oraz dobrze zorganizowanej presji ruchów antychrześcijańskich było wymownym wyborem górniczej wspólnoty polskiej - było znakiem trwania przy wartościach wyniesionych z ojczystej ziemi, poszukiwaniem właściwego koła ratunkowego na burzliwym oceanie ówczesnej rzeczywistości francuskiego świata pracy.

Do Stowarzyszenia zapisuje się około 90 górników, pracujących w miejscowych kopalniach soli potasowej. Aż do niedawna stanowili oni większość członków Stowarzyszenia. Dziś sytuacja uległa zmianie. Niewielu Polaków pracuje obecnie w dwu jeszcze czynnych kopalniach. "Stara Gwardia" trwa jednak na posterunku i kontynuuje rozpoczętą 60 lat temu działalność przyciągając w szeregi Stowarzyszenia kolejne pokolenia czy osiedlających się nowoprzybyłych Rodaków.

(1931-33)
w pierwszym okresie comiesięczne zebrania Stowarzyszenia odbywają się w ~~miejscowej~~ szkole na osiedlu Graffenwald, która znajdowała się na placu gdzie następnie wybudowano obecny kościół lub w lokalu miejscowej restauracji. Pierwszym prezesem Stowarzyszenia, od r. 1939 jest Jan Stefaniak

Wydarzeniem nadającym dynamizmu początkom Stowarzyszenia św. Barbary było poświęcenie sztandaru. Odbyło się ono 3 maja 1932 r. w kościele ~~Wittelshiem~~

Przybywa na nie Konsul Rzeczypospolitej ze Strasburga, przedstawiciele dyrekcji miejscowych kopalń, przedstawiciele innych polskich stowarzyszeń i organizacji z całego rejonu, nauczyciele, duchowieństwo. Chór "lutnia" uświetnia uroczystość polskimi śpiewami.

Sztandar Stowarzyszenia posiadał z jednej strony na białym tle wizerunek Matki Bożej Częstochowskiej w otoczeniu górniczych kilofów i lampy. Na czerwonym tle drugiej strony sztandaru widniało godło Rzeczypospolitej - biały Orzeł w koronie, a po bokach daty 1931 i 1932, w górze ~~napis~~ górnicze pozdrowienie "Szczęść Boże", a u dołu napis "Tow. św. Barbary -Graffenwald"

Od zaczątków powstania Stowarzyszenie rozwija dynamiczną działalność. Przede wszystkim troszy^{si} się o zapewnienie regularnego duszpasterstwa ~~polskiego~~ dla wspólnoty polskiej zamieszkałej w Wittelshiem. Dba o uroczystą oprawę takich świąt religijnych jak Boże Narodzenie, Wielkanoc, Boże Ciało, Wniebowzięcie, pielgrzymka do maryjnego sanktuarium w Thierenbach oraz uroczystości patriotycznych: 3 maja i 11 listopada. ~~Opieka~~ ~~katechizacja~~ ~~dzieci~~ ~~przygotowujących~~ ~~się~~ ~~do~~ ~~I~~ ~~Komunii~~ ~~św.~~ Współpracuje z miejscowym nauczycielstwem, by zapewnić dzieciom polskiego pochodzenia naukę języka, geografii i historii polskiej. ^{ow. religij.} Z własnych funduszy zakupuje dla nich młodzieżowe, polskie czasopisma, finansuje wycieczki, nagrody i upominki z racji św. Mikołaja.

Potrzebne na działalność fundusze pochodzą z dobrowolnych, niewielkich ale comiesięcznych składek członkowskich.

Trudno dziś odtworzyć szczegóły przedwojennej działalności Stowarzyszenia Katolickich Gorników Polskich w wittelshiem ponieważ w chwili wybuchu II wojny światowej "Księga protokołów Towarzystwa" i jego pieczętki zostały zniszczone. Sztandar natomiast ukryto w sanktuarium w Thierenbach. Działalność Stowarzyszenia w latach 1939-1945 została zawieszona.

Po ustaniu działań wojennych Stowarzyszenie natychmiast reaktywuje swą działalność. Pierwszym powojennym prezesem zostaje wybrany Stefan Kozielski.

Edmund Grąjewski
/1973-75/

Po nim następuje Józef Barys /1946/, a następnie jego ojciec Jan Barys /1946-1957 oraz 1958-1961/, *Czesław Rożek /1957-58/* Czesław Błaszczyk /1961-1973 oraz 1975-1976/, Stanisław Dudaczyk /1976-1979/, Robert Małachowski /1979-1986/. Aktualnie prezesem Towarzystwa jest Paweł Jarosz z najnowszej emigracji solidarnościowej. Patronat kościelny przejmuje Ks.Kan. Bronisław Bieszczad a ponim Ks.Ksawery Sokołowski.

Do Stowarzyszenia należą kolejni nauczyciele języka polskiego: Słania, Mołodyński, państwo Jędrzejewscy. Aktywnymi działaczami są: prezes lokalnego Koła Związku Kombatantów - Stanisław Grabowski oraz Bronisław Bartosik - prezes Polskiego Związku Katolickiego.

Z inicjatywy państwa Jędrzejewskich powstaje w r.1952 zespół folklorystyczny "Orzeł Biały", jako sekcja Towarzystwa. Utworzenie tego zespołu, który zrodził się dużym wysiłkiem finansowym Stowarzyszenia św.Barbary, a który wkrótce znajduje uznanie na terenie Alzacji i Francji jako zespół prezentujący wysoki poziom ludowego tańca polskiego jest najlepszym dokumentem działalności Towarzystwa św.Barbary.

W r.1953 Stowarzyszenie uzyskuje aprobatę swej działalności przez administrację francuską, zatwierdzone jako sekcja Związku Katolików Polskich we Francji.

W r.1957 wraz z miejscowym Kołem Związku Kombatantów Polskich Stowarzyszenie nabywa na osiedlu Bengenzuge niewielki barak, w którym mieściła się szkoła, i przekształca go na Dom Polski. Nie jest to wytworny budynek; posiada jednak obszerną salę, mogącą pomieścić przeszło 100 osob, niewielką scenę i kuchenne zaplecze. Ten nabytek staje się centrum życia polskiej wspólnoty w Wittelshiem na blisko 30 lat. W nim odbywają się zebrania Stowarzyszenia św.Barbary, Związku Kombatantów, Polskiego Związku Katolickiego. "Orzeł Biały" przygotowuje tutaj co tydzień swój repertuar. Dzieci przygotowujące się do I Komunii św. przychodzą na cotygodniową katechizację. Chętnie zbierają się w nim Polacy na wspólne uroczystości patriotyczne, zabawy, uroczystości rodzinne.

Kiedy od 1957 r. ilość dzieci przystępujących do I Komunii znacznie wzrasta Towarzystwo św.Barbary stara się o nada-

tej uroczystości ^{odpowiednią} ~~uroczystej~~ oprawy. Kazdemu z dzieci ofiaruje z tej okazji polski modlitewnik lub Pismo św.

Członkowie Towarzystwa aktywnie współpracują przy organizacji patriotycznych uroczystości, ~~porocznych~~ pielgrzymek do Thirenbach. Urządza Mikołaja dla licznej gromadki dzieci, ~~Urządza~~ spotkania opłatkowe, towarzyskie zabawy, ^{teatralne przedstawienia;} w uroczystość św. Barbary obchodzą uroczystie swe patronalne święto uczestnicząc we Mszy św. w intencji członków Towarzystwa i górniczej braci. Przyczyniają się także do nabycia organów do obu miejscowych kościołów na osiedlu Langenzuge i Graffenwald.

Od 1961 r., kiedy dyrekcje kopalń ograniczyły nakłady na polskie szkolnictwo Towarzystwo św. Barbary podejmuje starania o utrzymanie nauczania języka polskiego na dotychczasowym poziomie, ^{przejmując na siebie} kolejne obciążenie finansowe na pokrycie części kosztów z tym związanych.

W r. 1966 Stowarzyszenie uczestniczy w przygotowaniu obchodów milenijnych chrztu Polski. Odbywają się one . . .

Z tej okazji zostaje ufundowany nowy sztandar Stowarzyszenia. Jest on dokładną repliką poprzedniego sztandaru, z tym że datę 1932 zastąpiono datą 1966 a napis Graffenwald zmieniono na Mittelshiem. Stary, zniszczony sztandar oddano na przechowanie do Domu Polskiego. Poświęcenie nowego sztandaru odbyło się w uroczystość Matki Bożej, Królowej Polski, 3 maja 1966 r w kościele

⁸
W r. 1981 Towarzystwo św. Barbary bierze udział w spotkaniu z Ojcem Świętym Janem Pawłem II w Miluzie na stadionie l' Ill w dniu . . .

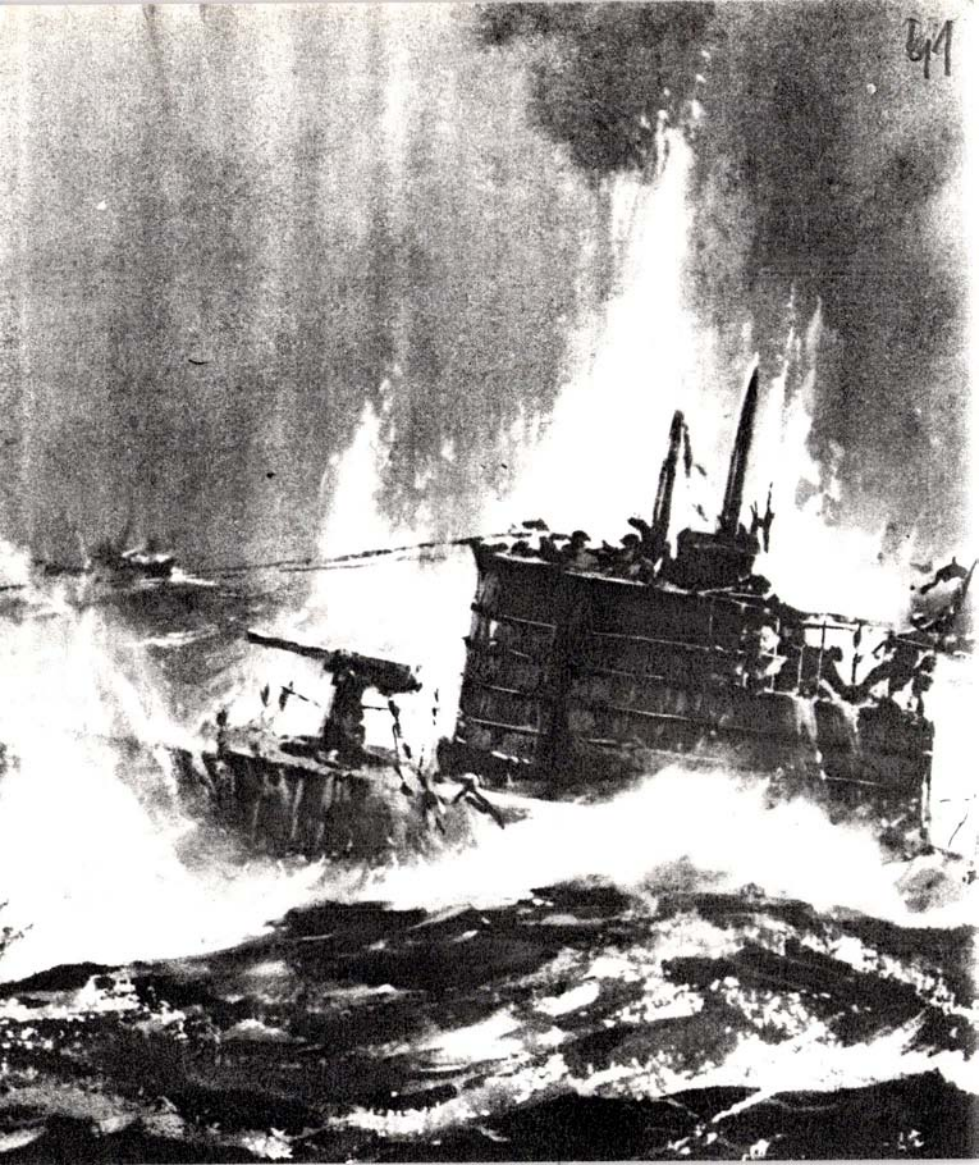
W 1994 r. 200-tna rocznica uchwalenia ^{Stowarzyszenia} Konstytucji 3 maja jest kolejnym przyczynkiem do współpracy z innymi polskimi orgnizacjami na tym terenie, ^{zP} by nadać godny wymiar ~~tekstowi~~ temu ważnemu wydarzeniu w historii ~~naszego~~ naszego narodu. Jest ona obchodzona tym bardziej radośnie, iż Towarzystwo św. Barbary należało w okresie powojenym do stowarzyszeń o charakterze niepodległościowym i obchodząc ową rocznicę w kontekście zrywającej okowy komunizmu nowej Polski nie miało na sumieniu nawet cienia kompromisu z narzucającymi swe usługi przedstawicielami czerwonych konsulatów.

Na szczególną uwagę zasługuje podjeta w 1982 r. inicjatywa wsparcia wysiłkow nowo powstałego Stowarzyszenia "Millenium" w budowę nowego Domu Polskiego w Alzacji. Stary, wymagający remontów barak coraz bardziej nie odpowiadał wymogom polskiej wspólnoty. Fundusze ze sprzedaży nabytego w międzyczasie terenu, na którym stał stary barak, przekazano "Millenium". Wpływy z organizowanych przez Towarzystwo zabaw i uroczystości przekazywano także od 1982 r. na konto budowy nowego Domu Polskiego. Członkowie Towarzystwa przepracowali wiele setek, a może i tysięcy godzin przy remoncie nabytego na ten cel budynku. wkład finansowy Towarzystwa św. Barbary na rzecz nowego Domu Polskiego szacuje się na 60% wkładu wszystkich związanych z "Millenium" polskich stowarzyszeń.

Przypatrując się działalności Towarzystwa Katolickich Górników Polskich w wittelshiem trzeba podkreślić, iż jest ono przykładem wielkiej ^{i serologicz} aktywności ludzi zatroskanych o właściwy wymiar polskości rzuconej losem na obcą ziemię polskiej, górniczej wspólnoty. Stowarzyszenie liczyło ~~60~~ ⁶⁰ ~~osób~~ ^{osób} zawsze kilkudziesięciu tylko członków. Jego społeczną bazę stanowili ludzie ciężkiej, górniczej pracy. Ich udział w życiu społecznym, kulturalnym, religijnym, patriotycznym, towarzyskim godny jest podziwu. Tym bardziej, że często towarzyszył jej niemały nieraz wysiłek finansowy. 60 lat uporczywej, bezkonfliktowej działalności i współparęcy z środowiskami kościelnymi, z nauczycielstwem, chórami, zespołami folklorystycznymi ^{i innymi stowarzyszeniami polskimi} wywarło wpływ na życie Polaków mieszkających w tym rejonie Alzacji. Pomimo, iż ^{Tawm} liczy dziś tylko 30 członków wciąż odgrywa doniosłą rolę wśród Polaków Zagłębia ~~skt~~ ^{skt} Potasowego. Choć tworzący Towarzystwo ludzie nie dbali zbyt o historyczną dokumentację swej działalności, trzeba przed ~~ich~~ owocami ich pracy schylić czoło.

Ks.Ksawery Sokołowski

64



Tragiczny moment wyrzucenia się DDP „Jastrzęb”
wg malarsko-magnetydy Adama Werka



Dowódca okrętu podwodnego „Jastrząb” — kpt. mar. Bolestaw Romanowski.

50-TA ROCZNICA TRAGEDII ORP "JASTRZĘBIA" W ARKTYCE

Przed 50-ciu laty na wschodnim froncie drugiej wojny światowej trwała letnia ofensywa niemiecka. Jej celem nie była już Moskwa, lecz ustanowienie "kontroli nad Wołgą". W tym okresie zachodni alianci kierowali arktyczną trasą do ZSRR frachtowcami w zorganizowanych konwojach ogromne ilości sprzętu bojowego i zaopatrzenia.

W osłonie jednego z konwojów uczestniczył polski okręt podwodny ORP "Jastrząb", który z tej misji nie powrócił.

W 1941 r. Anglicy zaproponowali Polskiej Marynarce Wojennej przejęcie jednego okrętu podwodnego z dwóch otrzymanych w Stanach Zjednoczonych AP. W tym czasie pod polską banderą pływał tylko ORP "Sokół" okręt podwodny zdolny do działań bojowych, dlatego też propozycję przyjęto. We wrześniu 1941 r. przybyła do Portu New London w Stanie Connecticut polska załoga po okręt typu "S". W dniu 4 listopada 1941 nastąpiło przekazanie, a 12-tego uroczyste nadanie okrętowi USS "S-25" nazwy ORP "Jastrząb" z numerem taktycznym "P-551".

USS "S-25" był jednostką przestarzałą, /z 1922 r./, poważnie zużytą, o wyporności 800/1062 ton, uzbrojoną w jedno działo 102 mm i cztery wyrzutnie torpedowe 533 mm. Dowódcą "Jastrzębia" został kpt. Bolesław Romanowski, od 1929 r. w Marynarce Wojennej, który we wrześniu 1939 r. na ORP "Wilk" przedostał się do Wielkiej Brytanii.

Po przejściu do bazy St. Johns na Nowej Fundlandii "Jastrząb" wyruszył 21 listopada 1941 r. przez Atlantyk. W czasie sztormu na oceanie dały znać o sobie wysłużone mechanizmy, wystąpiły też zewnętrzne uszkodzenia okrętu, przysparzając załodze wiele pracy. 2 grudnia 1941 r. "Jastrząb" zawinął do szkockiej bazy Holy Loch. Okazuje się, że ORP "Jastrząb" jest jedynym - do dzisiaj - polskim okrętem podwodnym, który przepłynął Atlantyk.

Podczas zimy okręt poddany został remontowi i przeróbkom, następnie przeszedł próby i ćwiczenia. Mimo że mechanizmy wymagały częstych napraw, kpt. B. Romanowski nie zgodził się aby "Jastrząb" pełnił funkcję jednostki szkoleniowej, co proponowali Anglicy. W rezultacie wszedł w skład międzyalianckiej półflotyli okrętów podwodnych w Lerwick na Wyspach Szetlandzkich.

24 kwietnia 1942 r. ORP "Jastrząb" otrzymał pierwsze zadanie bojowe - uczestniczenie w osłonie trasy arktycznej dużego konwoju, o kryptonimie "PQ-15", ze Szkocji do Murmańska. Polegało ono na patrolowaniu w sektorach wybrzeży norweskich, wraz z trzema alianckimi okrętami podwodnymi. Jednostki te stanowiły pierwszą linię zabezpieczenia konwoju przed atakiem stacjonujących we fiordach północnej Norwegii niemieckich krążowników i pancernika "Tirpitz". Najbardziej na północ wysuniętym był sektor norweskiego okrętu podwodnego "Uredd".

Na południe od niego był sektor "Jastrzębia", dalsze zajmowały: brytyjski "P-43" i francuski "Minerve".

Rankiem 25 kwietnia ORP "Jastrząb" opuścił Szetlandy i udał się do wyznaczonego sektora napotykając po drodze wiele zerwanych min zagrodowych. Dwukrotnie zanurzał się, aby ujść przed nadlatującymi samolotami, bez rozpoznawania do kogo należały i 27-go wszedł do "swojego" sektora. Pogoda była fatalna, fala narastała przy przelatujących szkwałach ze śniegiem. Kpt. Romanowski miał trudności z nawigacją - chmury i opady śnieżne uniemożliwiały obserwację. Z uwagi na duże fale wyrzucające okręt na powierzchnię, nakazał zejście na głębokość 20 m i co pół godziny powrót na zanurzenie peroskopowe aby obserwować horyzont. 29 kwietnia stwierdzono uszkodzenie lewego steru dziobowego i nie można było nim manewrować. Wynikły z tego poważne trudności w utrzymywaniu okrętu na odpowiedniej głębokości. Następnego dnia fala zerwała część pokładu. Aby uniknąć dalszych uszkodzeń okręt schodził jeszcze głębiej, stosując nadal co półgodzinne obserwacje z zanurzenia peraskopowego.

1 maja w sektorze "Jastrzębia" panowała nadal sztormowa pogoda. Następnego dnia o 14-tej hydroakustycy usłyszeli szum śrub okrętowych. Po wyjściu na zanurzenie peryskopowe kpt. Romanowski dostrzegł idący z dużą prędkością okręt podwodny. Mógł to być tylko niemiecki U-boot. Niesprawny ster dziobowy utrudnił jednak utrzymanie właściwego zanurzenia pozwalającego na atak torpedowy i przeciwnik zniknął w śnieżnej zamieci.

Konwój "PQ-15" wypłynął w połowie kwietnia z ujścia Clyde i liczył 25 frachtowców. Po postoju w Islandii 26 kwietnia ruszył arktyczną trasą na północny wschód. Jednocześnie z Murmańska wyszedł do Wielkiej Brytanii konwój "QP-11" - 13 frachtowców już opróżnionych. Oba konwoje miały dość silną eskortę niszczycieli, korwet i trałowców. Czuwał nad nimi także zespół dalekiej osłony - głównych sił Home Fleet, a bliżej wspomniany zespół dozoru, do którego należał "Jastrząb".

2 maja nastąpiło spotkanie obydwu konwojów. Do tego dnia Niemcy atakowali tylko konwój "QP-11". Tymczasem już poprzedniego dnia konwój "PQ-15" napotykał na swoim kursie coraz więcej pływających płyt lodowych. Zapowiadało to spotkanie z górami lodowymi, bardzo niebezpieczne w warunkach złej widoczności dla frachtowców. W takiej sytuacji spodziewane pływające kolosy lodowe mogły być bardziej groźne od niemieckich sił powietrznych czy morskich, dlatego też konwój zoczył o 70 - 80 mil na południe, bliżej wybrzeży Norwegii i wszedł w strefę sektorów alianckich okrętów podwodnych. Prawdopodobnie nie wszyscy kapitanowie okrętów eskorty znali te sektory, a dowództwo nie powiadomiło ich o możliwości spotkania własnych jednostek podwodnych. Na "Jastrzębiu" także nie wiedziano o zmianie kursu konwoju "PQ-15",

a przez złą widoczność zbliżający się konwój nie został zauważony na tyle wcześniej, aby polski okręt mógł się wynurzyć i podać sygnały rozpoznawcze.

Wieczorem 2 maja, kiedy "Jastrząb" przebywał w zanurzeniu, o godz. 19,40 hydroakustycy usłyszeli charakterystyczne szumy/śrub okrętowych. Po zmniejszeniu zanurzenia kpt. Romanowski dostrzegł przez peryskop dwa okręty, przypominające jednostki alianckie. Równocześnie stwierdzono "pingowanie", tj. efekt dźwiękowy słyszany na okręcie podwodnym znajdującym się w podsłuchu hydrolokacyjnym innego okrętu. Przez niesprawy ster dziobowy okręt na chwilę zwiększył głębokość, a gdy ponownie wrócił na zanurzenie peryskopowe kpt. Romanowski ujrzał najbardziej groźny widok dla dowódcy okrętu podwodnego: niszczyciel z eskorty konwoju całą prędkością szedł na "Jastrzębia" wzięwszy go zapewne za U-Boota. Kpt. Romanowski wiedział co nastąpi, że za chwilę wybuchną w pobliżu straszne w skutkach brytyjskie bomby głębinowe, a był za blisko aby się wynurzyć. Podał więc komendę "cała naprzód i zanurzenie 300 stóp". Atakujący niszczyciel słyszany był już na całym okręcie, wprawdzie jako narastający szum, przechodzący w potężny grzmot, podobny do odgłosu pośpiesznego pociągu przejeżdżającego tunelem. Nagle "Jastrząb" zadźgał, słychać było wewnątrz brzęk tłuczonego szkła, przeraźliwy świst i wrzeszcze wybuchy bomb - suche, krótkie jak strzały z działa. Wystrzelono żółtą rozpoznawczą świecę dymną. Pierwszy okręt się oddalił, ale kpt. Romanowski wie, że zaraz drugi rzuci bomby, że musi je "przyjąć" pod wodą i natychmiast się wynurzyć, zanim niszczyciel nawróci, i po wynurzeniu nadawać sygnały rozpoznawcze. Wystrzelono drugą świecę dymną, nadal bez rezultatu. "Jastrząb" znowu zwiększył prędkość i wykonał zwrot. Dowódca tym manewrem zmylił atakującego, który przy dużej swojej prędkości nie słysząc tropionego okrętu rzucił bomby w ustalone poprzednio miejsce. Po chwili detonowały one za rufą. Okręt uciekał jak mógł, ale efekt bliskich wybuchów był potworny i "Jastrząb" zaczął się wynurzać.

Pierwszy na pomost wyskoczył brytyjski sygnalista Thomas Beard, aby podać sygnały rozpoznawcze. Za nim wyszedł dowódca, ale upadł na ciało zabitego już sygnalisty. Kpt. Romanowski poczuł nagły ostry ból nóg, zrozumiał że są ostrzelani i jest raniony.

Padał drobny śnieg. Horyzont roztapiał się w mgłę. Z lewej burty stał trałowiec ostrzelujący "Jastrzębia" z broni maszynowej i działek przeciwlotniczych. Z prawej niszczyciel strzelał ze skrzydeł pomostu. Widząc, że okręt ten zamierza staranować "Jastrzębia", kpt. Romanowski rozkazał otworzyć włazy i wyjść załódze. Brytyjski radiotelegrafista Martin Dowd - nim zginął - nadał aldisem do trałowca znaki rozpoznawcze i ten natychmiast przerwał ostrzał. Tymczasem niszczyciel stanął o 50 m z lewej burty i ponownie otworzył ogień.

Na "Jastrzębiu" włączy zarojły się ludźmi. Kpt. Romanowski podniósł polską banderę nad głową chcąc powstrzymać ogień. Kto tylko znalazł się na pomoście został trafiony. Wreszcie zapadła cisza, a z niszczyciela złym angielskim akcentem zapytano: "Czy jesteście Niemcami?" na to kpt. Romanowski w pasji odpowiedział: "I am the Polish submarine. "Jastrzab", you bloody fool! Can you see "P-551"?" - "Jesteśmy polskim okrętem podwodnym "Jastrzab", przekłeci głupcy! czy nie widzicie "P-551"?".

Skutki ostrzelania "Jastrzębia" były tragiczne. Na pomoście jedenastu ludzi leżało we krwi jeden na drugim. Zabitych było 5-ciu, wśród rannych, oprócz dowódcy było 3-ch oficerów. Na wezwanie kpt. Romanowskiego z obu eskortowców przysłano szalupy, które zabrały rannych i zabitych, a wkrótce resztę załogi. Okazało się bowiem, że od wybuchów bomb i pocisków okręt został poważnie uszkodzony. Poprzez poprzebijane poszycie kadłuba do wnętrza dostawała się woda, baterie akumulatorów były rozbite, na rufie pękł kadłub sztywny, a pomieszczenia były zrujnowane i okręt zaczął tonać.

Opuszczony ORP "Jastrzab" 2 maja 1942 r. około godz. 20-tej pogrzyż się w wodach Arktyki w przybliżonym miejscu 71°30'N i 12°32'E.

"Mordercami" "Jastrzębia" były dwa okręty eskorty konwoju "PQ-15": niszczyciel "St. Albans" pod banderą norweską i brytyjski trałowiec floty HMS "Seagull". Okręty te z załogą "Jastrzębia" dołączyły do konwoju "PQ-15" podążającego arktyczną trasą. 3 maja niemieckie samoloty zaatakowały konwój i zatopiły trzy frachtowce. Następnego dnia, w gęstej mgle, już bez dalszych strat konwój dotarł do Murmańska, gdzie ranni z "Jastrzębia" skierowani zostali do szpitala. W lipcu 1942 r. na pokładzie "ORP "Garland", wchodzącego w skład eskorty wracającego z ZSRR konwoju, powrócili do Wielkiej Brytanii.

Admiralicja brytyjska przeprowadziła dochodzenie dotyczące zatopienia "Jastrzębia", zakończone rozprawą sądową 13 lipca 1942 r. Trybunał stwierdził, że kpt. Romanowski nie ponosi winy za stratę swojego okrętu. Winnymi uznani zostali dowódcy: niszczyciela "St. Albans" i trałowca floty HMS "Seagull".

Załoga "Jastrzębia", której zachowanie podczas tragicznego wydarzenia kpt. Romanowski uznał za wzorowe, odznaczona została we wrześniu 1942 r. krzyżami walecznych. W trzy miesiące później obsadziła nowoczesny okręt podwodny ORP "Dzik" pod dowództwem kpt. Romanowskiego.

Po wojnie brytyjski historyk S.W. Roskill w swojej pracy "The War at Sea", uważanej za oficjalną historię floty brytyjskiej w drugiej wojnie światowej, ani słowem nie wspomniał o zmianie trasy przez konwój "PQ-15", sugerując jakoby "Jastrzab" znalazł się około 100 mil od swego sektora. Nie pierwsze to i nie ostatnie umniejszanie i fałszowanie udziału Polskich Sił Zbrojnych na Zachodzie przez Brytyjczyków.

Kiedy w Egipcie głód dokuczał ludziom zawołali oni do faraona prosząc go o żywność, a on im odpowiedział- "idźcie do Józefa" (Rdz. 41.55)

Patronem miesiąca marca jest św. Józef. Niewiele o nim wiemy. Ewangelia nie zanotowała ani jednego słowa wypowiedzianego przez Józefa. Przez długie wieki chrześcijaństwa postać św. Józefa pozostawała jakby w cieniu, tak jak żył skromnie w nazaretańskim zaciszu. Do ożywienia tej postaci przyczyniła się św. Teresa z Avili, która zwróciła się do św. Józefa w trudnej sytuacji życiowego wyboru i Jego wzięła sobie za patrona.

Św. Józef był szczególnie umiłowany przez Boga, bo przez szereg lat żył najbliżej Jezusa i Maryi. Wybrany do szczególnych zadań żył w cieniu dwóch najświętszych istot.

Postać św. Józefa uwydatnia się coraz bardziej wraz z upływem czasu. Coraz dalszy jest od nas obraz Józefa stworzony przez tradycję, jako poczciwego trzęsącego się staruszka, który zdaje się więcej potrzebować sam opieki niż dawać ją innym. Taki obraz Józefa znajdujemy w polskich kolędach.

Nie mamy żadnych szczegółów z Jego dziecięcych i wczesnych lat życia. Pochodził on z rodu Dawida. Możemy przypuszczać, że skoro został przeznaczony na męża Maryi musiał się wywodzić z rodziny pobożnej, gdyż w przeciwnym razie rodzice Maryi nie zgodziliby się na zaślubiny z nim swej córki.

Napewno wyniosł Józef z domu rodzinnego głęboką cześć dla Stwórcy i szacunek dla praw i przykazań Bożych zawartych w księgach Starego Testamentu, ale ta jego wiara zostanie wiele razy później wystawiona na ciężką próbę.

Widzimy go obecnego w Betlejem, w swoim rodzinnym mieście, zatroskanego o brzemenną mocą Ducha Sw. małżonkę, zatroskanego o Tę, która ma się stać Matką i Tego, który ma przyjść na świat.

Bóg domaga się od Józefa troski nad Świętą Rodziną kiedy każe mu uciekać w pośpiechu do Egiptu przed Herodem. Po powrocie z Egiptu przybywa do Nazaretu. Tutaj skromy zawód cieśli pozwala mu na zapewnienie bytu rodzinie.

Ewangelia ukazuje go jeszcze gdy dwunastoletni Jezus pozostanie w świątyni Józef będzie go z bólem serca szukał wraz z Maryją.

Duchową wielkość świętego Józefa chyba najgłębiej oddaje scena opisana w Ewangelii św. Mateusza /1.18-25/

Kiedy Józef zauważył, że Maryja jest w stanie błogosławionym przeżył straszną duchową rozterkę. Przecież rozmawiali z sobą, że nawet po zawarciu małżeństwa zachowają dozą czystość. Maryja sama o to zabiegała. Ufał Jej bezgranicznie, bo była naprawdę świętą istotą. Teraz Ona milczy, nie tłumaczy się, a przecież jest w oczekiwaniu. Józef nie potrafi zrozumieć jak to się mogło stać. Serce biło mu coraz bardziej niespokojnie, może modlił się tylko więcej w duchu i rozważał- gdybym Jej nie pozwolił pójść do Elżbiety, gdybym wziął Ją wcześniej pod swój dach. Stan błogosławiony Maryi stał się przyczyną ogromnego bólu dla Józefa. Co powiedzą ludzie w Nazarecie. Znali go jako dobrego rzemieślnika, sumiennego człowieka. Przychodzili do niego po radę, mimo młodego wieku uważali go za człowieka mądrego i sprawiedliwego. Teraz wszystko się zmieni. Ludzie będą widzieli, że ulega słabościom. Nadużył ławowierności dziewczyny i naraził na taki wstyd jej opiekunów. To co się stało zatrzymało w biegu życia Józefa, odebrało mu wszelki sens. Po co czekał tyle lat, po co zgodził się na taką niezwykłą ofiarę.

Kochał Ją i podziwiał za Jej czystość i skromność, a jednak to nie jest plotka, ludzie zauważyli, że Maryja jest w stanie błogosławionym. Józef ma teraz tylko jedną drogę, ucieknie daleko z Nazaretu, pójdzie jak najdalej, żeby nawet słuch o nim zaginął. Ludzie zaopiekują się Maryją i dzieckiem a winę zrzucą na niego. Noc zastała Józefa w tym bólu po "zdradzie" ukochanej osoby.

Nie było nikogo komu mógłby się zwierzyć ze swego bólu. I teraz w tej wielkiej duchowej rozterce ogarnia Józefa sen, a we śnie słyszy głos - "Józefie synu Dawida, nie bój się wiaść do siebie Maryi twej małżonki, bo z Ducha Świętego jest to co się w Niej poczęło. Porodzi Syna, któremu nadasz imię Jezus".

Było to jakby drugie zwiastowanie. Odkryta została przed nim tajemnica zbawienia. Dowiedział się z niej, że prawowitym ojcem Jezusa jest Duch Święty, a on z woli tego Ducha ma zastępować na ziemi Jezusowi ojca. Dopiero teraz w świetle tej łaski wszystko mu się wyjaśniło. Zrozumiał wielką pokorę i milczenie Maryi.

49 Do jego serca i do jego domu wróciła dawna harmonia i szczęście. Teraz uspokojony już porzuca plan ucieczki. Godzi się przyjąć Maryję za żonę, która nie będzie jego żoną, godzi się przyjąć i Dziecko, któremu ma być ojcem, choć ojcem nie był.

Tu jest sedno wielkości Józefa. Przez wypełnianie tej funkcji Józef w pełni przyjął powierzona mu przez Boga misję. Od tej chwili wychowuje Jezusa i służy Mu całkowicie. Przez przyjęcie z rąk Boga praw ojcowskich nad Jezusem stał się św. Józef opiekunem i patronem całego dzieła Odkupiciela jakim jest Kościół.

ks. J. Żmuda, Lyon

Białorusin z Toronto.

Dnia 23-go Stycznia b.r. odbyło się w Bibliotece Polskiej spotkanie z p. Aleksandrem Pruszynskim, synem Ksawerego, autora m.in. "Karabeli z Meschedu", zamieszkałym oddawna w Kanadzie, a obecnie przebywającym w Minsku, na Białorusi, gdzie wydaje własnym kosztem pismo w języku polskim "PRYZMAT" i gdzie zamierza kandydować na Prezydenta, z Programem wyborczym "DEMOKRACJA I DOBROBYT", ogłoszonym właśnie w tym piśmie. Okolice Minska - Rohoznica - to jego kraj rodzinny. Stąd pasja pana Aleksandra by odbudować Białorus w odpowiednich granicach i by odnowić jej wiezi kulturalne z Polską. Jego wypowiedź dotyczyła zagadnień społecznych i politycznych, tamtejszej Polonii, Kościoła, kultury. Ciekawy był kontrast między stanem społeczeństwa Białorusi a jego postawą pełną energii "amerykańskiego człowieka interesu", w dziedzinie patriotycznej.

Jest to niewatpliwie ważna inicjatywa, która warto wspomagać pionem i czynem (np. posyłając tam polskie książki czy czasopisma), tak by prasa polska w tej sąsiedniej republice rozwijała się i przyczyniała do polepszenia stosunków.

Nieco chaotyczna, wypowiedź p. Al. Pruszynskiego zawierała jednak wiele danych rzeczowych i nakreśliła obraz życia na Białorusi, wobec którego stosunki w Polsce to "wiek złoty"!

Zawierała też różne zarzuty czynione Polsce - tak przedwojennej jak i obecnej: - mianowicie to, że w 1920 roku, po zwycięstwie nad ZSRR, Polska nie przyłączyła Białorusi do swego terytorium i dopuściła przez to do wymordowania (w latach 1937/39) 380 intelektualistów białoruskich, nie mówiąc o Polakach tam zamieszkałych, i do całkowitego zniszczenia miejscowej kultury. Kultura ta zachowała się w Polsce, na Białostoczczyźnie, gdzie działa Białoruskie Tow. Kulturalne i gdzie, w 11-tiu szkołach wykłada się po białorusku. Natomiast na Białorusi szkół z językiem białoruskim jest dwie, nie ukazują się żadne książki w tym języku, a ludność, na codzień, używa rosyjskiego.

Białorus ma terytorium wielkości 70% Polski i 10 milionów mieszkańców.

Jest krajem obecnie bardzo ubogim.

Sytuacja polityczna - jak we wszystkich krajach, które uwolniły się od komunizmu: wielka liczba partii politycznych w Parlamencie, w którym większość mają partii z komunistycznej nomenklatury. Ta ostatnia zachowała się podobnie jak winnych krajach: przewidując upadek politycznego systemu, zabezpieczyła się materialnie, zapewniając sobie drugą posadę w gospodarce.

Informacja: prasa białoruska - NARODNAJA GAZIETA - publikuje to co zamieszcza najpierw prasa moskiewska. Tu interesująca uwaga o tym jak ta Gazeta Wyborcza podsunęła temat ros. IZWIESTII, a gdy ta artykuł wydrukowała, dopiero NARODNAJA GAZETA sprawę podjęła. Jest zatem całkowita zależność prasy białoruskiej od Moskwy. Polska TV nie jest w Minsku odbierana i nie ma tam swego korespondenta!

Jezeli chodzi o sprawę Polaków na Białorusi to jest ich około 500 tys.; (oficjalnie, bo tak naprawdę nikt nie wie ilu). Ci, którzy mówią po polsku - to starsze pokolenie - na wymarczu, w tym starzy księża katoliccy, którzy przetrwali.

Jezeli chodzi o Kościół to są właśnie trzy kategorie księży: starzy, "miejscowego chowu" tzn. wykształceni w podziemiu przez starych kapłanów i po cichu wyswieceni - "bardzo dobrzy sercem,

ale słabiej wykształceni", wreszcie księży z Polski, działający wśród młodzieży, organizujący prace społeczne i wycieczki do naszego kraju. Każdy ksiądz ma zwykle dwie do trzech parafii. Księża z Polski nie boją się administracji miejscowej, komunistycznej i uzyskują w ten sposób np zwrot kościoła, grożą manifestacją wiernych. Są prześladowani, bo odbudowują Kościół. Jednak w sprawach kultu religijnego przeszkadza wymóg miejscowych władz by wszystkie nabożeństwa odprawiane były po białorusku. Ludność polska jednak sprzeciwia się temu skutecznie; księża przyczyniają się też do repolonizacji Białorusi. Jak wiadomo z historii, polskość na tych ziemiach była prześladowana od czasów Rozbiorów. Jest obecnie wielu ludzi, którzy po polsku nie mówią, a mimo to domagają się wpisu w paszporcie, że są Polakami. Wiedzą, że będą przez to gorzej traktowani! Należy im się wielkie uznanie!

P. Aleksander stwierdził, w tym miejscu, że "Polska nie ma polityki wschodniej, a Minister Skubiszewski nie ma o Białorusi pojęcia".

Kościół katolicki się odbudowuje; pierwsi Polacy zaczęli doń wracać i do języka ojczystego. Zadanie władz by używać białoruskiego w nabożeństwach dowodzi tylko braku zrozumienia czym jest demokracja i tego, że o wyborze języka liturgicznego decydują wierni a nie administracja. Brakuje jeszcze 300 księży.

Kościół prawosławny cierpi na dwie rzeczy: słabe wykształcenie duchownych (wербunek traktorzystów po kolchozach, których "kształcą się" przez 6 mies; i wyswiece na popów; wierni jednak wiedzą dobrze iż wśród duchownych prawosławnych jest wielu agentów KGB i wola np; braci ślub w kościele katolickim).

W Dyskusji pytano m. in. o:

- liczbę Białorusinów katolickiego wyznania;
- o wyrobienie polityczne i narodowe Białorusinów. Białorus, terytorialnie biorąc stanowi dla Polski "parawan" od wpływów rosyjskich.
- Polska jest popularna. Mafia Białoruska robi co może, żeby nie było otwarcia granicy na Polskę! (długie bardzo oczekiwanie pojazdów na granicy, opłata 800 rubli za zaproszenie do Polski).
- "Dlatego, stwierdził prelegent, trzeba żeby Polska stworzyła więcej przejść granicznych na tych blisko 300 km granicy. Obecnie są tylko dwa."
- Protest p. Prezesa Talki tyżący obrazliwej wypowiedzi w stos. do Min; Skubiszewskiego.

opracowała J. DĄBROWSKA

POJŚĆ DO KINA NA:

"Des Souris et des hommes" - jest to jedna z tych wielkich powieści mitycznych o silnych akcentach socjalnych i moralnych, które wyznaczały historię Ameryki, będąc jednocześnie pokarmem dla teatru i filmu.

Akcja filmu rozgrywa się w latach trzydziestych naszego stulecia. Dwaj bezrobotni-Lennie; i George- postawieni wobec trudności wywołanych przez kryzys, chodzą od fermy do fermy w poszukiwaniu pracy. To co ich łączy-to niezniszczalna przyjaźń. Ich tandem funkcjonuje na następującej zasadzie:Lennie bazuje na umyśle i rozsądku Georgea, a George może zawsze liczyć na fizyczną sprawność Lennie.I wszystko byłoby dobrze, gdyby Lennie - chłopak o posturze atlety i sercu dziecka - nie był narażony na liczne problemy natury psychologicznej.

Pewnego dnia zawiedziona żona właściciela rancha, na którym bohaterowie filmu znaleźli pracę, wpada na nieszczęśliwy pomysł i ... W tym momencie opowieść staje się naprawdę tragiczną.

Powieść napisana przez Steinbecka w 1937 roku jest jednym z wielkich dzieł współczesnej literatury. Dostyc szybko, bo już w 1939 roku została przeniesiona na ekran przez Lewisa Milestone. amerykańska publiczność zachwycała się jednak bardziej interpretacjami Lona Chaney i Burguesa Meredith, niż samą fabułą.

Dziś Gary Sinise - realizator i doskonały odtwórca roli Georgea-proponuje nam adaptację pełną surowości, ale i piękna. Bez wyszukanych sztuczek i zbędnej czułości. Wraz z ciągle zaskakującym nas Johnem Malkovich wprowadza nas Sinise w rzeczywistość najbardziej elementarną wyrażając uniwersalną wizję ludzkich możliwości.

Film amerykański.Reżyseria:Gary Sinise
W rolach głównych:John Malkovich i Gary Sinise

Waldemar
SUARZYŃSKI

"The long day closes" Terence Davies'a to film, który można by nazwać "wspomnieniami z raju utraconego".

Davies urodził się w 1945 roku. Przez 15 lat był księgowym i aktorem-amtorem w trupie teatralnej. W 1988 roku nakręcił swój pierwszy długometrażowy film "Distant Voices, Still Lives" i otrzymał nagrodę krytyków na festiwalu w Cannes.

Poczynając od tego filmu inspiracją dla Daviesa jest jego własne życie. "The long day closes" to film, w pełnym tego słowa znaczeniu, autobiograficzny.

Reżyser opowiada o wydarzeniach i własnych przeżyciach, które miały miejsce w pierwszych latach po śmierci ojca.

Dla tego jedenastoletniego chłopca (Leigh McCormack) wychowywanego w ~~wzrostowiskuxrąkxznizkymx~~ w Liverpoolu w latach 50-tych, synonimem szczęścia jest muzyka, piosenka, filmowy obraz i dialog. To wszystko pozwala temu dziecku zapomnieć o jedynej trudności tego okresu, jaką jest przejście z jednej szkoły do drugiej.

Podobnie jak w poprzednich filmach tak i w tym Davies kładzie szczególny nacisk na muzykę. Jest ona nie tylko przerywnikiem czy kontrapunktem akcji, ale stanowi jej integralną część, a doskonałym tego przykładem jest ostatnia scena filmu.

Ten film jest filmem pamięci i poezji, wewnętrznych przeżyć i niewinnych złudzeń, a reżyser wymaga od widza pójścia za nim. Wymaga słuchania i oglądania, odkrywania tajemnic i subtelnego piękna świata.

"Po śmierci ojca - mówi reżyser - lata były tak szczęśliwe, że byłem chory ze szczęścia. Mój film jest opowieścią o raju, ale o raju, który żyje tylko we wspomnieniach".

Waldemar
W. Swarzyński

KRZYSZTOF KOLUMB 1992

Kolumb, Scott i Depardieu to trzej twórcy-bohaterowie nowego filmu "1492, Christophe Colomb".

Po raz kolejny wspaniała rola Depardieu, we wspaniałych dekoracjach i plenerach; doskonała reżyseria i niemniej cudowna przygoda. Super produkcja, która z pewnością przejdzie do historii kina.

W październiku 1492 roku Kolumb odkrył Amerykę...

Piećset lat później, w 1992 nowym odkrywcą kontynentu jest Gerard Depardieu. Pierwszy z nich potrzebował kilku miesięcy spędzonych na morzu. Drugiemu wystarczyło kilka godzin lotu samolotem i kilkaset kilometrów taśmy filmowej, aby powstał "1492, Christophe Colomb".

Depardieu w skórze Kolumba to prawie doskonała kopia. I trudno mi sobie wyobrazić innego aktora, który byłby zdolny do zagrania tej roli. Roli niełatwej. Roli wymagającej nie tylko ogromnej sprawności i wytrzymałości fizycznej, ale i wielkiego talentu aktorskiego. Bo Kolumb to artysta, humanista, wielki romantyk a jednocześnie człowiek współczesny.

Depardieu-Napoleon, Depardieu-Balzac, Depardieu-Rabelais, Depardieu-Cyrano - niezaprzeczalny talent tego aktora potwierdził się jeszcze raz w roli Kolumba.

"Pociągało i fascynowało mnie w tym filmie wszystko - mówi aktor. Cała przygoda. Bohaterowie, realizator, scenariusz... Przygotowywaliśmy ten film prawie tak, jak Kolumb swoją ekspedycję."

Nie byłoby filmu bez Depardieu, ale nie byłoby też bez reżysera. A jest nim znany już z filmów "Alien", "Legende", "Blade Runner" Ridley Scott. Reżyser zawzięty i wytrwały. Do ostatnich granic, zatracający się w swoich projektach i w pracy. Jeden z niewielu, ^{miejmy} posiadających genialną wręcz intuicję.

Pięć lat wytężonej pracy przygotowawczej różnych ekip. Dwadzieścia tygodni na planie zdjęciowym. Prawie 270 milionów franków - najdroższy film w historii europejskiego kina .

W. Swarzynski

UN FILM DE
**RIDLEY
SCOTT**
**GERARD
DEPARDIEU**

1492

**CHRISTOPHE
COLOMB**



EN CONCERT
LUNDI 7 DECEMBRE A 20 H AU ZENITH



LOCATIONS : FNAC, VIRGIN MEGASTORE,
3615 CODE NRJ CLUB



- BARYS JAN
- BARYS JOZEF
- BARYS KRISTYNA
- BARTOSIK BRONISLAW
- DUDACZYK STANISLAW
- GRABOWSKI STANISLAW
- JAROSZ WANDA
- MAŁACHOWSKI ROBERT

Jeżeli byłaby możliwość dania dyplomu za zasługi dla Towarzystwa św. Barbary i dla wspólnoty parafialnej wyżej wymienionym osobom będę bardzo wdzięczny Księdzu Rektorowi. Z poważaniem
Ks. Piotr Szpejewski

P.S.
Proszę również o wydrukowanie tego artykułu Ks. Prał. Sokołowskiego, który wysyłam w Głosie Katolickim w najbliższej przyszłości. Oczywiście można go trochę okroić i wygładzić.

Możę być dostatkowe dane
bi 6. x 4

[Handwritten signature]

Homilia Ks.Nuncjusza wygłoszona podczas Mszy Św. w kościele polskim w Paryżu - 4 VII 1993 r.

Niech będzie pochwalony Jezus Chrystus!

1. Cieszę się, że w ten niedzielny wieczór mogę sprawować Najświętszą Ofiarę w kościele polskim w Paryżu. Przybywam tu z głębokiej potrzeby serca, aby wspólnie z Wami, dziękować Bogu za to święte miejsce i za wielkie sprawy, jakie tutaj się dokonywały i nadal dokonują. Wszak świątynia ta jest otwartą księgą historii ojczystej ostatnich stuleci. Dzieliła ona losy narodu w jego tajemnicach bolesnych i radosnych. Tu wznoszono modły, gdy Polsce zagrażało niebezpieczeństwo i tutaj także śpiewano dziękczynne Te Deum za odniesione zwycięstwa.

Pragnę na tym miejscu serdecznie pozdrowić Rektora Polskiej Misji Katolickiej we Francji, Księdza Prałata Stanisława, Braci Kapłanów, Siostry Zakonne, oraz wszystkich Polaków i Polki żyjących nad Sekwaną. Zapraszam Was, Moi Drodzy, do wspólnej refleksji nad podarowanym nam przed chwilą Słowem Bożym, które prowadzi nas do korzeni naszej wiary.

Oto stajemy przed zapisem Ewangelli mateuszowej, który napełnia człowieka uczucie respektu i bojaźni. Miałoby się chęć milczeć i nie przeszkadzać naszymi ubogimi słowami w intymnym dialogu między Synem i Ojcem. Chcąc wejść w ten dialog potrzeba innej, niż nasza siły. Potrzeba mocy Ducha Świętego. To Duch bowiem w przypływie radości, kazał Jezusowi rozmawiać z Ojcem w obecności ludzi. W Ewangelii według św.Lukasza, czytamy: **"W tej właśnie chwili Jezus rozradował się w Duchu Świętym"** (Lk 10,21). W drugim czytaniu natomiast, św.Paweł powiedział nam, że **"jeśli ktoś nie ma Ducha Chrystusowego, ten do Niego nie należy"**; skoro zaś nie należy do

Niego, nie może Go zrozumieć. Dźwięk Jego słów nie zdoła poruszyć umysłu i wnętrza takiego człowieka. **"Tego, co Boskie, nie zna nikt, tylko Duch Boży"** (1 Kor 2,11). Właśnie, to co nam dziś przedstawiła Ewangelia należy do spraw Boskich i do tych **"głębokości Boga samego"**(1 Kor 2,11). Chodzi o sekret istniejący pomiędzy Ojcem i Synem. Duch zna ten sekret, gdyż należy On do Nich. Co więcej, On sam stanowi ten sekret, czyli tajemniczą więź łączącą Ojca z Synem. Dlatego tylko On sam może ten sekret objawić i faktycznie to czyni wobec wierzących: **"Otrzymaliśmy Ducha, który jest z Boga, dla poznania darów Bożych"**(1 Kor 2,12).

2. Zbliźmy się zatem do tej stronicy dzisiejszej Ewangelii z sercem uniżonym, w postawie Mojżesza, który zdjął z nóg sandały kiedy chciał podejść do krzewu gorejącego.

"Wysławiam Cię, Ojcze, Panie nieba i ziemi, że zakryłeś te rzeczy przed mądrymi i roztroprnymi, a objawiłeś je prostaczkom". I nieco dalej, zwracając się do uczniów Chrystus mówi: **"Szczęśliwe oczy, które widzą to, co wy widzicie. Bo powiadam wam: wielu proroków i królów pragnęło ujrzeć to, co wy widzicie, a nie ujrzeli"**(Lk 10,23 nn.). **"Te rzeczy", "to, co wy widzicie"** - głębia sekretu ukryta jest w tych wyrażeniach. Pan Jezus jeszcze nikomu nie powiedział wprost, iż jest Synem Bożym. Ludzie nie zdołaliby tego pojąć. W dniu w którym powiedziałby o tym otwarcie, zostałby skazany na śmierć jako bluźnierca, i tak też się stało w czasie procesu przed Sanhedrynem. Dlatego też podczas swej działalności publicznej wolał nazywać siebie **"synem człowieczym"**.

3. Jednakże najgłębszą tajemnicą Chrystusa było Jego synostwo Boże: Syn Ojca Niebieskiego, zjednoczony z Nim tą samą naturą, to znaczy przez tego samego Ducha, Bóg z Boga. Oto prawdziwa tożsamość Jezusa. Trzeba jednak było, aby przynajmniej najbliżsi z otoczenia Chrystusa zaczęli uświadamiać sobie Jego Boże synostwo, które pewnego dnia miało stać się punktem centralnym ich przepowiadania. To dlatego Pan Jezus zaczyna wobec nich rozmawiać z Ojcem. Na podstawie tonu i sposobu w jakim rozmawia On z Bogiem, będą mogli uczniowie pojąć, że między Synem i Ojcem istnieje od zawsze jedyna i niepowtarzalna relacja; zażyłość i wspólnota, jakiej nigdy nikt z ludzi nie potrafiłby wymyśleć. Pan Jezus zwraca się do Boga nazywając Go w swoim języku: "Abba", czyli "Tatusiu". I pomyśleć, że ^{ci} Żydzi, którzy Go w tej chwili słuchali mieli skrupuły nawet przed wymówieniem imienia "Jahwe"! Żaden z modlących się ^{Hebrajczy} Żydów, nie odważyłby się nigdy zwracać do Pana Boga z podobną zażyłością.

Dlatego też nasza wiara, Bracia i Siostry, opiera się na tym wyraźnym i niezmiennym przekonaniu, że Jezus jest Synem Bożym. On jest nie tylko "Chrystusem", czyli pomazańcem, mesjaszem, nie tylko synem człowieczym, ale jest przede wszystkim Synem Bożym, który przyszedł na świat. Jest równy Bogu, jest odwiecznym Słowem Ojca. Między Nim a Ojcem jest komunია i całkowita zbieżność: "Ojciec dał Mu wszystko" (por. J 13,3); to znaczy, Ojciec wyraził całkowicie samego siebie w Słowie wypowiedzianym przed wiekami.

4. Dopiero teraz, Najmilsi, możemy przeczytać tą niesłychaną obietnicę uczynioną przez Pana Jezusa na końcu peryko-

py ewangelicznej z dzisiejszej niedzieli bez obawy zgorzienia. Jakiż bowiem człowiek mógłby powiedzieć do wszystkich ludzi: **"Przyjdźcie do mnie wszyscy, którzy utrudzeni i obciążeni jesteście, a ja was pokrzepię"**? Owszem, były w dziejach ludzkości osoby, które mówiły podobne słowa, lecz historia szybko zadała im kłam. Nie mogły dotrzymać danej obietnicy. Tylko Bóg będący ponad światem, ponad ludzkimi pokoleniami, jest w stanie naprawdę pokrzepić wszystkich utrudzonych i obciążonych, nawet nie uwalniając ich materialnie od trudu, czy ucisku. Pan Jezus to powiedział i tak czyni. I dziś nie ma nikogo, kto **"przychodząc do Niego"** i zawierając całkowicie Mu swoją egzystencję, nie byłby pokrzepiony nową nadzieją.

5. Kto jednak naprawdę przychodzi do Jezusa? Komu Ojciec rzeczywiście objawia swego Syna? Chrystus kiedyś powiedział: **"Nikt nie może przyjść do Mnie, jeżeli go nie pociągnie Ojciec mój"** (J 6,44). Lecz kogo pociąga Ojciec Niebieski?

Odpowiada dzisiejsza Ewangelia: nie ludzi mądrych i roztropnych, ale prostaczków. Jest to drugi "sekret Boży" objawiony przez Chrystusa, nie mniej ważny od pierwszego: Jezus jest Synem Bożym; lecz tylko prostaczkowie, pokorni, ulegli są w stanie to zrozumieć.

I faktycznie tak właśnie było: ludzie prości byli najbardziej skłonni przyjąć Chrystusa: rybacy galilejscy, niewiasty z ludu, ubodzy z wiosek i miast, grzesznicy, ludzie z marginesu ... Inni - mądrzy, jak Nikodem, inteligentni, jak Szaweł z Tarsu - musieli pokonać długą, spadzistą drogę, musieli być zrzućeni z konia, zanim doszli do punktu w któ-

rym człowiek traci wiarę w swoje własne siły i zdaje się na Pana Boga i pozwala Mu działać.

6. Podobnie dzieje się i dziś. Czasami nawet staje się to pokusą dla człowieka wierzącego. Spoglądając bowiem wokoło widzi, że ludzie wykształceni, naukowcy, świat kultury - pozostaje daleki od wiary, często jest jej nieprzychylny. W niedzielę, w kościele nie spotyka się wielu twarzy ludzi sławnych, czy wpływowych. Natomiast Chrystus dziękował "Ojcu, Panu nieba i ziemi" za to, że tak właśnie było: **"Wysławiam Cię ... że za zakryłeś te rzeczy przed mądrymi"**. Gdyby bowiem było inaczej, górę wzięła by raz jeszcze ludzka logika, a nie **"głupstwo krzyża"** (1 Kor 1,8). Oczywiście, nikomu nie zabrania się dostępu do tajemnic Bożych, nawet temu, kto jest mądry. Musi on jednak unieść się, czyli uznać granice swej wiedzy, nie przestając stawiać jej ciągle nowych i coraz głębszych pytań. Innymi słowy, musi stać się głupi, aby zostać mądrym w inny sposób (por. 1 Kor 3,18). Chrześcijaństwo nie bazuje na ignorancji, lecz na pokorze człowieka. Nie potępia wiedzy i mądrości, lecz pychę i zarozumiałość człowieka.

Jezus Chrystus chciał nas, Umiłowani, nauczyć tej drogi. On sam stał się **"łagodny i pokorny sercem"**, aby móc do nas powiedzieć: **"uczcie się ode Mnie!"**. Takiego Go nam właśnie przedstawił Prorok Zachariasz w pierwszym czytaniu: **"Oto Król twój idzie do ciebie, sprawiedliwy i zwycięski. Pokorny jedzie na osiołku"**. Zwycięski Król na osiołku! Wydaje się to być paradoksem; i jest nim w rzeczy samej. Jest to paradoks wiary: **"kto się unieży, będzie wywyższony"** (Lk

18,14). Sami nie zrozumiemy tego nigdy, a nawet gdybyśmy to zrozumieli, nie zdołamy to urzeczywistnić. Musimy więc prosić Tego, który przenika głębokości Boga samego - Ducha Świętego - ażeby tę fundamentalną prawdę, którą On sam kiedyś włożył w usta Chrystusa, umieścił w naszym sercu, abyśmy choć trochę mogli doświadczyć tej radości, jaką niegdyś doznało serce Zbawiciela.



Związek Rezerwistów i b. Wojskowych R. P. we Francji

Fondée en 1928

ASSOCIATION DES ANCIENS COMBATTANTS POLONAIS EN FRANCE

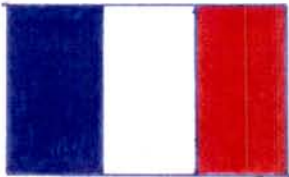


*** COMITÉ DIRECTEUR - ZARZĄD GŁÓWNY ***

9, Boulevard de Baudricourt, 54600 Villers lès Nancy - Tél.: 83.27.58.33



Do: Redakcja "GŁOS KATOLICKI" - Paryż



LE COMITE DIRECTEUR ET LES MEMBRES
DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS COMBATTANTS
POLONAIS EN FRANCE ONT L'HONNEUR DE VOUS
ADRESSER LEURS MEILLEURS VOEUX POUR LA
NOUVELLE ANNEE. **1993**



*Stanisław K. Staniewicz
Prezes*



- 04.07. - Uroczystość pobrania ziemi z pola bitwy pod LAGARDE, gdzie walczyła 1 Dyw. Grenadierów Polskich. Ziemia przeznaczona do Kaplicy Pamięci Narodu w Częstochowie. Udział delegacji Kombatanckich we wschodniej Francji z członkami z Z.G. Zw. ze sztandarami na czele.
- 19.07. - Pielgrzymka na Polski Cmentarz Wojskowy pod AUBERIVE /Reims. Udział członków Zarządu Głównego i Kół Związku z pocztami sztandarowymi na czele. Polowa Msza św. i dekorowanie zasłużonych. Wręczenie Dyplomów Uznania dla mera gminy oraz członkom związku z Kół Troyes i Nancy - którzy pracowali przy budowie nowego pomnika i odnowieniu starego z 1928 roku.
- 14.08. - Udział w I Światowym Zjeździe Polskich Kombatantów w W-wie
 16.08. - i Częstochowie. Obchody uroczystości święta Żołnierza oraz udział w pamiętnej defiladzie kombatantów i Wojska Polskiego; 8 sztandarów i delegacje z 12 Kół Związku we Francji brały czynny udział w wizytach i uroczystościach garnizonowych W.P. Prezes Stankiewicz z Nancy otrzymuje Pamiątkowy Medal z W.O.W. *(Warszawski Okręg Wojskowy)*.
- 25.09. - Udział w uroczystości zorganizowanej przez społeczność polską w Nancy, z okazji odejścia Ks. Marka Kapelańskiego na nowe stanowisko w Alzacji i powitanie nowego proboszcza parafji w Nancy Ks. Jana Krzysztofa Lebdowicza, przybyłego z Polski.
- 10.10. - Udział w Walnym Zebraniu Wyborczym Komitetu Koordynacyjnego Polskich Organizacji Niepodległościowych we Wschodniej Francji. Prezesem zostaje wybrany pan Czesław KUROWSKI z Metz, który jest także prezesem okręgowym S.P.K. w Metz.

- 01.11. - Doroczna uroczystość oddania należnego hołdu poległym żołnierzom polskim na cmentarzu wojskowym w DIEUZE, gdzie leżą bohaterowie z I Dywizji Grenadierów Polskich we Francji. Udział wzięły związki kombatanckie i organizacje polonijne ze wschodniej Francji. Modlitwy odprawił Ks. Jan Krzysztof LEBDOWICZ z P.M.K. w Nancy, m.in. byli obecni: Konsul Generalny R.P. ze Strasburga p. Piotr CHRUSZCZYŃSKI, Z.G. Związku i goście z Kraju.
- 11.11. - Obchody rocznicy zakończenia I Wojny Światowej i rocznicy odzyskania niepodległości przez Polskę w roku 1918. Udział członków ZG Związku w oddaniu hołdu poległym, w defiladzie wojskowej, we Mszy św. w Katedrze w Nancy, przyjęciu w prefekturze i merostwie w LAXOU, gdzie prezes STANKIEWICZ został odznaczony srebrnym medalem honorowym kombatantów francuskich wraz z Dyplomem FNCR.
- 13.12. - Uroczysta Msza św. w Intencji Polski w Polskim Kościele w Nancy. Udział władz polskich i francuskich, cywilnych, kościelnych i wojskowych miasta Nancy z Generałem Gubernatorem BATLLO na czele. Przeszło 30 pocztów sztandarowych związków kombatanckich polskich i francuskich ze wschodniej Francji oraz przedstawiciele Polonii. Z okazji Walnego Zebrania Wyborczego Koła Nancy, przyjęcie uczestników - honorową lampką wina. Nowy Zarząd Koła wybrany jednogłośnie przez Walne Zebranie: Prezes - STANKIEWICZ Stanisław; Sekretarz - OLSZOWY Władysław; Skarbnik - PIENÍCZAK Marian.
- 10.01.1993 - Doroczna "Gwiazdka Żołnierska" w Nancy-Laxou. Tradycyjna Wieczera świąteczna i łamanie się Opłatkami. Pamiątkowym Krzyżem 60-lecia Związku we Francji, został odznaczony pan Piotr CHRUSZCZYŃSKI - Konsul Generalny RP w Strasburgu. Rodzinne przyjęcie, śpiew kolęd i muzyka, bogata loteria fantowa - pozostanie w pamięci wszystkich uczestników. Organizatorom mocne brawa!...

To tylko ważniejsze prace i uroczystości, w jakich brali czynny udział członkowie ZG Związku i Koła Nancy. Nie zapodajemy udziału w pogrzebach Zmarłych Członków Związku, uroczystościach patriotycznych i obchodach świąt narodowych polskich i francuskich - w których bierzemy zawsze liczny udział - bo to już wewnętrzna sprawa i nie chcemy nadużywać gościnności zamieszczania naszych prac na łamach "Głosu Katolickiego"...

Jednak upraszamy gorąco o zamieszczenie na łamach "G.K." tych kilku zdań, które uważamy za ważne i aktualne w niedalekiej przyszłości:

1. Pod egidą Konsulatu Generalnego RP w Strasburgu i ZG Związku we Francji - została poruszona sprawa pomnika wybudowanego przez dawne władze PRL przed wejściem na omentarz polski w Dieuze. Po kilku zebraniach i naradach przedstawicieli władz polskich i kombatanckich we wschodniej Francji, uchwalono m.in.: Ten "kurnik" - winien być zburzony lub ewentualnie odnowiony tak, by był prawdziwym i godnym znakiem oddania hołdu Poległym Żołnierzom Polskim we Francji. Rozmowy z władzami miasta Dieuze są w programie następnych tygodni. Przygotowanie do wstępnych prac w toku, a gdy załatwione będą plany nowego pomnika - powiadomimy zainteresowanych.
2. Walny Zjazd Związku i Delegatów Kół odbędzie się w dniach 17 i 18 kwietnia 1993 roku w Nancy. Walny Zjazd będzie także połączony z obchodem 65-letniej rocznicy powstania Zarządu Głównego i Związku we Francji. Upraszamy wszystkich zainteresowanych, by zarezerwowały sobie te dwa dni na przyjazd do Nancy. W programie: możliwy przyjazd i udział w uroczystościach oficjalnych w Nancy - oddziału honorowego Wojska Polskiego (sprawa w toku załatwiania) oraz gości z Polski i b. kombatanatów. Dalsze wiadomości zostaną zapodane w Okólnikach Związku do wszystkich Kół na terenie Francji oraz napewno i w Głosie Katolickim wychodzącym w Paryżu.

CO O PRZYSZŁOŚCI TEGO SAMEGO MIASTA SĄDZĄ POLACY, NIEMCY I ROSJANIE?



MARCH WIGNER

KRÓLEWIEC

KÖNIGSBERG KALININGRAD

Fala kontrowersyjnych wypowiedzi w sprawie euroregionów uwidoczniła wyraźne różnice poglądów na zadania polskiej polityki zagranicznej. Zapewne dlatego zaczęto mówić o potrzebie zwołania „okrągłego stołu” w tej sprawie. Zanim taka generalna i ogólna dyskusja się odbędzie, „Spotkania” proponują przyrzeć się konkretnie jednemu z aspektów polskiej polityki wschodniej, mianowicie postępowaniu wobec graniczącej z Polską enklawy rosyjskiej, czyli obwodu kaliningradzkiego.

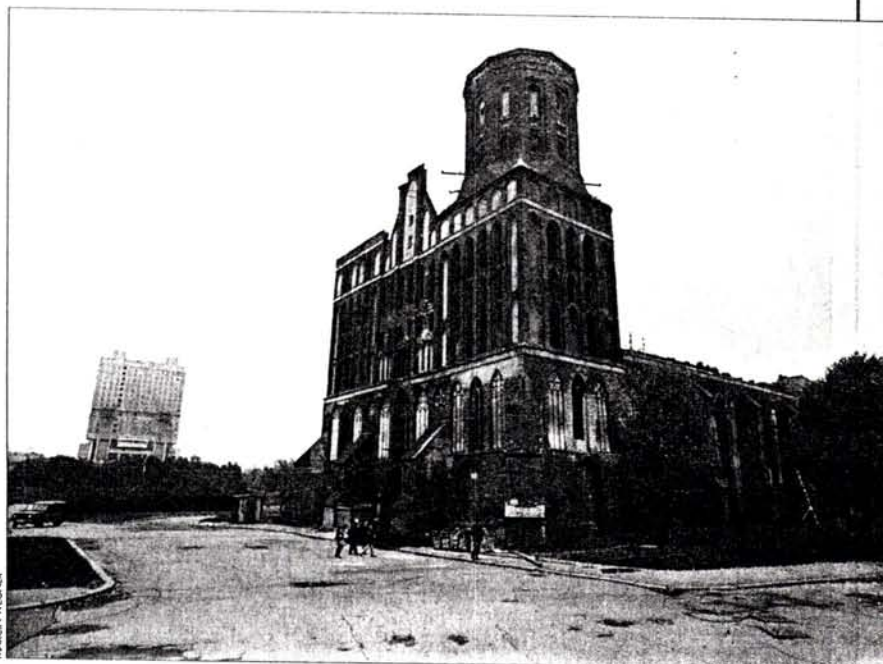


Jaki z punktu widzenia interesu Polski powinien być rozwój sytuacji w obwodzie kaliningradzkim i co w tej sprawie powinna, a co może uczynić polska polityka zagraniczna? – z tym pytaniem zwróciliśmy się do ośmiu przedstawicieli różnych nurtów politycznych oraz instytucji państwowych: posła **Zbigniewa Janasa** z Unii Demokratycznej; prof. **Antoniego Kamińskiego**, dyrektora Departamentu Studiów Strategicznych MON; posła **Edmunda Krasowskiego** z Ruchu dla Rzeczypospolitej, który latem 1990 roku po raz pierwszy po wojnie wypłynął z Elbląga przez Zalew Wiślany na pełne morze pokonując zamkniętą przez Rosję dla żeglugi cieśninę w Mierzei Wiślanej; **Jerzego Marka Nowakowskiego**, dyrektora Ośrodka Studiów Międzynarodowych Senatu RP; prof. **Longina Pastusiaka** z Polskiego Instytutu Spraw Międzynarodowych, posła Sojuszu Lewicy Demokratycznej; **Andrzeja Rogóyskiego**, szefa komisji zagranicznej Zarządu Partii Konserwatywnej (Konwencja Polska); **Bogdana Skaradzińskiego**, wytrawnego znawcę problematyki kresów wschodnich, szefa Fundacji Pomocy Polakom na Wschodzie; ambasadora **Józefa Wiejacza**, pełnomocnika ministra spraw zagranicznych do spraw współpracy bałtyckiej i udziału Polski w Inicjatywie Środkowoeuropejskiej.

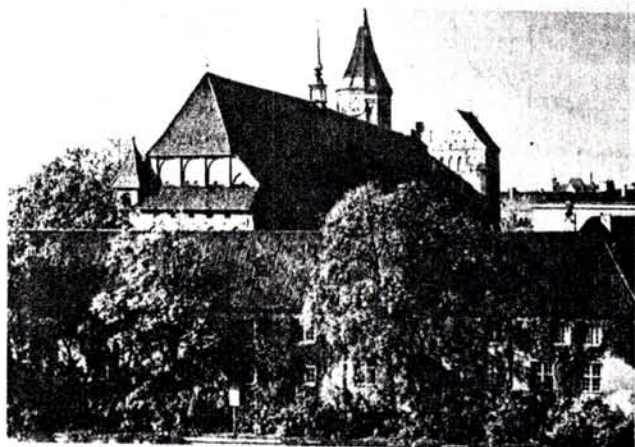
Ostrożność. Powyższą zasadę w rozpatrywaniu problemów enklawy rosyjskiej stawia na pierwszym miejscu Jerzy M. Nowakowski, mówiąc nawet o konieczności stosowania „nadostrożności”. Jego zdaniem „zbyt intensywne omawianie publiczne tej kwestii może raczej zaszkodzić niż pomóc”. O „dużej ostrożności w dyskusjach i działaniach” mówi też Zbigniew Janas. Z kolei Józef Wiejacz stwierdza konieczność „spokojnego i pragmatycznego podejścia prowadzącego do konkretnych rezultatów”. Nieco odmienną postawę zaleca Bogdan Skaradziński stwierdzając, że Polsce oplaci się „inteligentne popieranie dążeń Litwy i Białorusi, dla których w znacznie większym stopniu niż dla Polski Królewiec stanowi naturalne ujście na świat”. Za polityką „małych, ale stanowczych kroków wobec Rosji” opowiada się Edmund Krasowski, który najbardziej krytycznie odnosi się do opieszalych, jak twierdzi, działań polskiego rządu w tej mierze. Pozostali rozmówcy „Spotkań” nie uznają za konieczne formułowanie zasady szczególnej ostrożności.

Dziś. Jako „historycznie sztuczną” określa geopolityczną sytuację enklawy Józef Wiejacz, zaraz jednak dodaje, że „nikt, kto chodzi po ziemi, nie powinien stanu tego zmieniać”. Z owego sztucznego statusu biorą się jego zdaniem najbardziej fantastyczne pogłoski, na przykład o „państwie Cyganów”, czy „czwartej republice bałtyckiej”.

Bogdan Skaradziński posuwa się jeszcze dalej mówiąc



KATEDRA
KRÓLEWIECKA:
TAK WYGLĄDA
DZIŚ (ZDJĘCIE
GÓRNE)



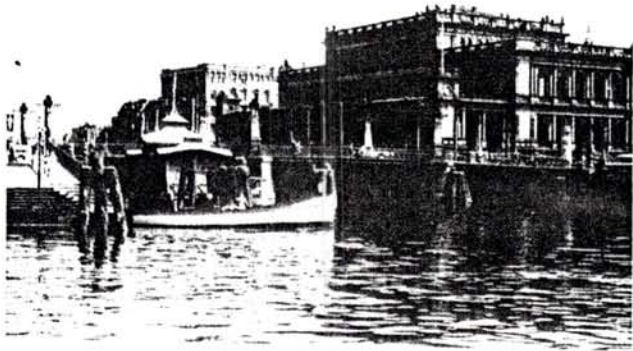
A TAK
WYGLĄDAŁA
DAWNIEJ

o „zupełnie fikcyjnym statusie Królewca i całego regionu będącego jedną wielką bazą wojskową”. Za „jeden z najbardziej zmilitaryzowanych regionów świata o podupadłej gospodarce i zrujnowanej infrastrukturze” uważa enklawę prof. Kamiński i przypomina, iż jest ona zarazem „największym na świecie dostawcą bursztynu i miejscem corocznych nostalgicznych pielgrzymek tysięcy Niemców – do miasta, niegdyś ważnego centrum ich kultury”. Na „nasyconie wojskiem” zwracają też uwagę pozostali rozmówcy, a Edmund Krasowski podkreśla degradację ekologiczną regionu i wskazuje na gwałtowny wzrost przestępczości. Każdy z pytanых zauważa próby administracji obwodu chcącej zmienić ten stan, a także odnotowuje decyzję Moskwy o utworzeniu w enklawie strefy wolnej przedsiębiorczości „Jantar”.

Jutro. „Najmniej pożądanym z naszego punktu widzenia byłoby przesiedlenie do enklawy Niemców z głębi Rosji i Kazachstanu, przekształcenie enklawy w strefę międzynarodową z dominacją jednego państwa, utrzymanie wysokiej koncentracji wojsk i zmiana statusu prawnopństwowego oznaczająca tworzenie precedensu rewizji granic ustalonych po II wojnie światowej” – to opinia Longina Pastusiaka. Opowiada się on za rozwojem obwodu harmonizującym interesy Polski i Rosji.



HADEL -
DZIŚ ULICZNY,
NIEGDYŚ
SKUPIONY BYŁ
NA SŁYNEJ
GIEŁDZIE



To, że Polska powinna być „zainteresowana utrzymaniem rosyjskiej suwerenności nad tym terytorium” i że „ruszanie sprawy granic w naszym bezpośrednim sąsiedztwie może stać się jedynie źródłem zagrożeń”, jest jasne dla Antoniego Kamińskiego. Z kolei dla Jerzego M. Nowakowskiego przyszłość enklawy jest co najmniej niejasna, chociaż „najbardziej prawdopodobnym rozwiązaniem (w krótkim i średnim dystansie) wydaje się jej przynależność do struktury państwowej Federacji Rosyjskiej”. Sądzi on, że jest to rozwiązanie najlepsze, a za „niebezpieczne złudzenie” uważa „snuć obecnie jakichkolwiek planów podziału obwodu między Polskę i Litwę, a także stworzenia w nim enklawy niemieckiej bądź polskiej w ramach terytorium Rosji”. Za status quo opowiada się także Andrzej Rogóyski. Również zdaniem Zbigniewa Janasa „Królewiec pozostanie częścią Rosji, a snuć planów odzyskania przez Polskę tego obszaru z powoływaniem się na historyczne krzywdy jest niebezpieczną utopią”. Bogdan Skaradziński uważa, że „nie można rozpatrywać przyszłości samego Królewca bez spojrzenia na przyszłość całego pogranicza po obu stronach polskiej granicy wschodniej”. Twierdzi, że „Królewiec jest zwornikiem całego tego pasa od Ukrainy po Bałtyk, a polski punkt widzenia musi wychodzić z założenia, żeby między tymi państwami wszystko się naturalnie ułożyło, chociaż będzie to trudne z uwagi na Rosję”.

trzysta tysięcy, nie licząc ogromnego portu wojennego w Baltijsku. Nie wiemy, czy nie mają na tym terytorium broni jądrowej. Potencjał militarny tego jednego obwodu jest per saldo większy niż potencjał polski. Gdyby się nic nie zmieniło, to dla kogo właściwie mielibyśmy odbudowywać autostradę? Następnym krokiem, to zdaniem posła Krasowskiego podpisanie z Rosją, przy okazji zbliżającej się wizyty prezydenta Borysa Jelcyna w Warszawie, traktatu o swobodnej żegludze na Zalewie Wiślanym. Przywróciłoby to Elblągowi status portu morskiego, a województwom elbląskiemu i olsztyńskiemu nadałoby nowy impuls rozwoju gospodarczego.

„Kaliningrad może stać się kluczem do sukcesu gospodarczego Polski na Wschodzie” – twierdzi Andrzej Rogóyski opowiadający się za promowaniem naszej ekonomiki w enklawie. Podobnie uważają Antoni Kamiński i Longin Pastusiak, który proponuje dodać do istniejących i projektowanych dróg komunikacyjnych wykorzystanie Kanału Mazurskiego. Zbigniew Janas postuluje jeszcze więcej: „Mimo trudnej sytuacji należy wesprzeć firmy polskie inwestujące w Królewcu; jest to konieczne dla zrównoważenia kapitału niemieckiego”.

Obecność niemiecka w Kaliningradzie nie przeszkadza, natomiast Bogdanowi Skaradzińskiemu: „Niemcy jako jedyni mają szansę wnieść tam kapitał i management gospodar-

Cele. „Niewiele ustaleń ubiegłorocznego, polsko-rosyjskiego «okrągłego stołu» w Kaliningradzie doczekało się realizacji”, ubolewa Józef Wiejacz, którego zdaniem winą za to należy obarczyć obie strony, bardziej jednak rosyjską. Nie wypracowała ona dotychczas przepisów wykonawczych strefy „Jantar”. Podobnie, jak inni rozmówcy, ambasador Wiejacz uważa, że Polska musi mieć wreszcie pełnomocnika rządu, który doprowadzi do maksymalnej współpracy gospodarczej i komunikacyjnej z tym obszarem. I że „współpracować powinny w tej mierze nie tylko Polska i Rosja, ale i inne państwa bałtyckie, szczególnie Szwecja i Dania, bo Białoruś i Litwa ze względu na własne kłopoty niczego obecnie nie są w stanie uczynić”.

Każdy z rozmówców obawia się potencjalnych konsekwencji stacjonowania w enklawie znacznej siły militarnej. Każdy postuluje jej zmniejszenie. Najdalej idzie Edward Krasowski mówiąc wprost o całkowitej demilitaryzacji obwodu kaliningradzkiego, jako o warunku podstawowym współpracy polsko-rosyjskiej na tym terenie i w ogóle warunku gospodarczego rozwoju enklawy. „Nie ludźmy się: ten rozwój nie jest w interesie wojskowych, którzy są i będą jego pierwszą przeszkodą. Ale Polska może też postawić warunki. Na przykład: będziemy odbudowywać autostradę Berlin-dawny Königsberg, na odcinku Królewiec-Elbląg, jeżeli za każdy jej kilometr Rosjanie wycofają, powiedzmy, dziesięć tysięcy żołnierzy... Jest ich tam ponad

czy z prawdziwego zdarzenia. Polacy, powiedzmy to otwarcie, nie są w stanie tego dokonać. Zresztą obszar ten ma dla nas, nie licząc dwóch-trzech województw północno-wschodnich, trzeciorzędne znaczenie ekonomiczne”.

Wnioski. Tylko niektórzy z rozmówców wymienili środki, jakich mogłaby użyć polska polityka zagraniczna chcąc wpływać na rozwój enklawy.

Józef Wiejacz: „Nie mamy wielkich możliwości stymulowania tego rozwoju”.

Antoni Kamiński: „Przyszłość Kaliningradu będzie jednym z czynników decydujących o charakterze stosunków między Polską, Rosją i Niemcami”.

Zbigniew Janas: „Doprowadzenie do znacznej demilitaryzacji tego obszaru będzie bardzo trudne ze względu na opór wojskowych”.

Jerzy M. Nowakowski: „Zarówno demilitaryzacja obwodu, jak też jakiegokolwiek zmiany jego kontaktów z zagranicą powinny odbywać się bez nacisków i z inicjatywy rosyjskiej”.

Andrzej Rogóyski: „Nasza polityka zagraniczna w tym regionie powinna być polityką stabilizacji, uważnego przyglądania się zmianom, a przede wszystkim promowania polskiej gospodarki”.

Edmund Krasowski: „Mamy już w Kaliningradzie konsula, trzeba jak najszybciej otworzyć przedstawicielstwo handlowe. Poza tym mamy tam dodatkowy atut, jakim jest kilka tysięcy mieszkańców polskiego pochodzenia”.

Longin Pastusiak: „Rząd polski powinien jak najszybciej opracować wspólnie ze stroną rosyjską kalendarz realizacji uzgodnień ubiegłorocznego «okrągłego stołu» w Kaliningradzie i wspólnie wdrażać uzgodnienia w życie”.

Bogdan Skaradziński: „Polskie czynniki oficjalne powinny niezwłocznie podjąć rozmowy z Ukrainą, Białorusią i Litwą o tym, co sądzą one o przyszłości enklawy”.

Zebrał i opracował
Jan Róździński

ENKLAWA

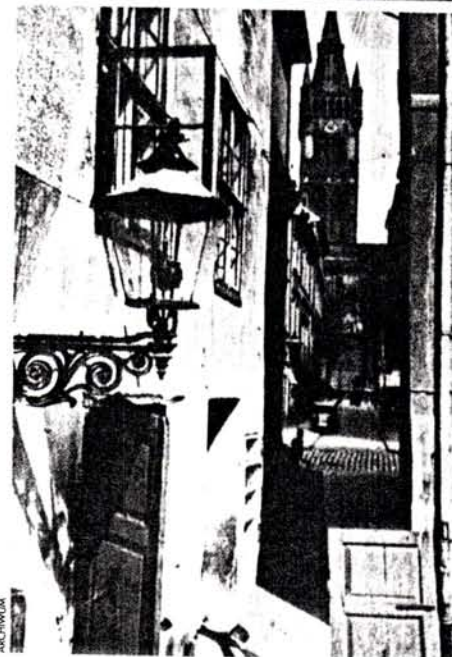
Dla Polski najważniejsza jest demilitaryzacja obwodu kaliningradzkiego i własna aktywność gospodarcza w tym regionie.

Königsberg jako zamek i port został zbudowany w 1255 roku przez Zakon Krzyżacki na ówczesnym terytorium Prus. Kiedy na mocy traktatu toruńskiego Prusy Królewskie (Pomorze Gdańskie, ziemia chełmińska, Warmia z Malborkiem i Elblągiem) zostały przyłączone do Korony, a pozostałe ziemie pruskie pozostały przy zakonie (jako Prusy Książęce podległe jako lenno królowi Polski), mistrzowie zakonu przenieśli swą stolicę z Malborka właśnie do Królewca. W 1701 roku książę połączonych Brandenburgii i Prus koronował się w Królewcu jako Fryderyk I, król pruski. Co prawda Polska zastrzegła sobie w 1663 roku, że po wygaśnięciu po mieczu domu elektorskiego



MARKIN WEGNER

**DAWNYCH,
MALOWNICZYCH
ZAUŁKÓW
NIKT DZIŚ
NIE ODNAWIA**



AKCYNIA

Prusy jako lenno wrócić do Polski, ale nie miało to żadnego znaczenia w sensie zobowiązania prawnomiędzynarodowego.

Okręg królewiecki z punktu widzenia prusko-brandenbursko-niemieckiego był ponad 115 lat enklawą kolonialną. Król pruski zrealizował swe plany polityczne i podczas I rozbioru Polski w 1772 roku przyłączył Prusy Królewskie do Prus. W ten sposób Prusy utworzyły w Królewcu bazę strategiczną w polityce wschodniej – Drang nach Osten. W czasie I wojny światowej Królewiec będący bazą militarną Rzeszy niemieckiej odegrał istotną rolę w zadaniu kłeski armii carskiej na froncie północno-wschodnim.

Znaczenie geostrategiczne okręgu doceniali też Rosjanie i już w okresie wojny siedmioletniej wojska carskie zajęły w 1758 roku Królewiec.

Także odradzający się polski ruch niepodległościowy i narodowy w końcu XIX w. doceniał znaczenie Królewca dla bezpieczeństwa Polski. W czasie I wojny światowej Roman Dmowski w rozmowach z państwami Ententy i na konferencji wersalskiej sugerował przyłączenie Prus Wschodnich do Polski. Jednak Polsce dostał się 40-kilometrowy pas wybrzeża z wolnym miastem Gdańskiem, a o losach Prus Wscho-

Apetyt na bursztyny

O wolnej strefie ekonomicznej „Jantar” polscy politycy wypowiadają się ostrożnie, a przedsiębiorcy tworzą w niej fakty dokonane.

Po stronie rosyjskiej, na odcinku od granicy z Polską do Kaliningradu, remontowana jest stara autostrada. Robią to firmy niemieckie. Po polskiej stronie – cisza. Wiadukty zerwane od wojny, samochody przemakają niekiedy jedy-
 ną czynną nitką w pobliżu Elbląga. W MSZ uważają, że nieprędko przystąpi się do remontu trasy.

Władze Federacji Rosyjskiej zapewniają, że wykluczone jest przekazanie Kaliningradu w jakiegokolwiek formie Niemcom; jednocześnie czynią wiele gestów zachęcających ich do większej aktywności ekonomicznej w wolnej strefie „Jantar”. Działa w niej ponad 220 przedsiębiorstw z kapitałem mieszanym. W połowie z nich uczestniczą Polacy, którzy w kaliningradzkie interesy włożyli jednak grosze, od 100 tys. rubli (równowartość kilkudziesięciu dolarów) do miliona – wyjątkowo. Niemcy weszli do każdego joint venture z sumą grubo przebijającą polską pulę.

Czy w przyszłości bogatszy partner zdobędzie tam jeszcze mocniejszą pozycję? „Oni mają pieniądze, ale my jesteśmy bliżej” – odpowiada optymistycznie Jakub Wąlasiewicz, wicedyrektor Departamentu Europy MSZ.

Na początku września 1992 roku odbył się w Kaliningradzie polsko-rosyjski „okrągły stół” w sprawie współpracy. Była to pierwsza próba dogadania wspólnych przedsięwzięć w strefie wolnocłowej i zarysowania perspektyw. Podpisano porozumienia w 11 grupach roboczych.

Ustalono na przykład, że powstaną nowe przejścia graniczne. Współpraca ma przebiegać na wielu płaszczyznach – handlu, finansów, łączności, energetyki, rolnictwa itd. Rozmawiano o możliwościach objęcia szkoleniem rolniczym w Polsce rosyjskich wojskowych przechodzących do cywila. Wsparto idee

INTERESY W „JANTARZE”

W połowie 1992 roku w wolnej strefie ekonomicznej „Jantar” zarejestrowane były 222 przedsiębiorstwa o kapitale zagranicznym, w tym 174 firmy o kapitale mieszanym.

Udział poszczególnych krajów w przedsiębiorstwach działających w obwodzie kaliningradzkim:

Polska – 111, Niemcy – 40, Litwa – 37, Łotwa – 20, Szwecja – 4, Estonia – 3.

utworzenia w Kaliningradzie uniwersytetu europejskiego. Porozumiano się co do współpracy w zwalczaniu przestępczości.

Choć w kraju przyjęto dość sceptycznie wyniki „okrągłego stołu”, zarzucając nierealność niektórych ustaleń, to w Olsztynie spotkali się już przedstawiciele policji z przygranicznych województw i kaliningradzkiej milicji, a Poznań odwiedziła delegacja z obwodu, aby zbadać możliwość kształcenia byłych wojskowych na rolników. Wkrótce ma zostać powołany pełnomocnik rządu polskiego do rozwijania kontaktów gospodarczych ze strefą wolnocłową „Jantar”.

Andrzej Krasnodębski z Ministerstwa Współpracy Gospodarczej z Zagranicą zaznacza, że połączenie z Rosją drogą przez „Jantar” jest tym dogodniejsze, że właśnie stamtąd odchodzą dobre wojskowe połączenia kolejowe całej Wspólnoty Niepodległych Państw. Istnieją także możliwości telefonicznego skontaktowania się z odległymi nawet miastami dawnego imperium, a także – sieć połączeń lotniczych.

Polskie inwestycje w obwodzie są jednak skromne: sklep „Peweksu” oraz „Trykoty łódzkie” – spółka polsko-rosyjska. Największym przedsiębiorcą jest Firos Fengaras, polski Grek: ma duży hotel, kupuje statki i metale kolorowe. Założył też pierwszy w strefie bank „Baltinvest” z kapitałem rosyjskim, polskim i niemieckim.

To co może naprawdę niepokoić Niemców, to setki drobnych polskich kupców, którzy opanowali Kaliningrad. Kupują za gotówkę albo za towar: drewno, palety, nawozy sztuczne, wiadra, podobno ogołocili obwód z bydła, które przewieźli do polskich rzeźni. Stali się też pośrednikami dla niemieckich handlowców, którzy sami nie potrafią poradzić sobie w Kaliningradzie.

– Wydaje się, że trzymamy rękę na pulsie – mówi Andrzej Krasnodębski. Odżywają upadłe miasteczka: Braniewo, Bartoszyce itd. Do dyrektora z MSZ Jakuba Wąlasiewicza co tydzień telefonuje burmistrz z Gołdapi. Pyta, kiedy zostanie otwarte przejście graniczne na jego terenie, bo miasto już od dawna jest na to przygotowane. Ponad granicą powstaje region wspólnych interesów.

Jerzy Morawski

dniach miało zdecydować referendum, przegrane przez Polskę w Prusach Wschodnich (do Polski przyłączono tylko niewielką część Warmii i Mazur), na Śląsku Opolskim i w części Śląska Górnego.

W okresie międzywojennym Królewec pozwalał Niemcom bardzo aktywnie wpływać na państwa nadbałtyckie: Litwę, Estonię i Łotwę, a także na państwa skandynawskie. W 1939 roku Prusy Wschodnie stały się bazą wypadową przeciwko Polsce na froncie północno-wschodnim.

Na konferencji jałtańskiej w zamian za wypowiedzenie przez ZSRR wojny Japonii alianci ostatecznie zdecydowali o przyznaniu Królewca ZSRR. Po wkroczeniu Armii Czerwonej 9 kwietnia 1945 roku do Królewca, ZSRR ustanowił administrację radziecką, mimo istnienia polskiej straży obywatelskiej.

Na konferencji w Poczdamie postanowiono przyznać enklawę królewiecką ZSRR z zastrzeżeniem, że sprawy terytorialne zostaną ostatecznie załatwione w traktacie pokojowym. Przyjęto bez dyskusji propozycję Stalina, żeby 2/3 dawnych Prus Wschodnich przyłączyć do Polski, a 1/3 do ZSRR (w tym miasto i port Królewec). Przyjęto, że granica będzie przebiegała wzdłuż równoleżnika 54°30'. W trakcie po-

miarów jednak geodeci radzieccy wytyczyli granicę o 30 km poniżej równoleżnika. Przecina ona Zalew Wiślany i Cieśninę Pilawską. Umowa o granicy polsko-radzieckiej z 16 sierpnia 1945 roku, ratyfikowana 4 lutego 1946 roku, formalnie dawała Polsce prawo do korzystania z zalewu w okresie pokoju. W praktyce Polska nie miała jednak dostępu do morza, bo ZSRR wybudował na tym terenie bazę wojskową. Jednostronne zamknięcie terenu nie spotkało się z protestem uległych władz PRL. Zostały przecięte wszelkie szlaki komunikacyjne (autostrady, drogi, linie kolejowe, szlaki wodne). Od Bałtyku został odcięty dalekomorski port polski – Elbląg. W ten sposób zostało naruszone międzynarodowe prawo morskie, zawierające zapis o bezwzględny zakazie odcinania sąsiedniemu państwu nadbrzeżnemu dostępu do morza. Naruszone też prawo mówiące o „naturalnej jedności obszaru pod względem geograficzno-ekonomicznym”.

W sprawach tych rządy PRL nie próbowały nawet upomnieć się o dokonanie modyfikacji, mimo że polska opinia publiczna zaczęła domagać się zmian. W 1970 roku w procesie sądowym w Piszku oskarżono opozycjonistę-niepodległościowca Wojciecha Ziemińskiego za głoszenie m.in. hasła powrotu Królewca do Polski jako ak-

Z Königsberga do Kaliningradu

Po otwarciu dla obcokrajowców okręgu kaliningradzkiego stał się on przedmiotem zainteresowania Niemców – zarówno z RFN, jak z Kazachstanu.

Wielu niemieckich turystów odbywa dziś podróż sentymentalną do krainy dzieciństwa. To ci podróżni, którzy do Kaliningradu przybywają z Königsberga – niegdyś najdalej wysuniętego na wschód miasta Niemiec. Poznają stary monumentalny dworzec, wypalone ruiny katedry, grobowiec Kanta (który całe życie spędził w tym mieście), bramy miejskie, portowe spichrze. Nieraz ze starymi fotografiami w rękach ruszają w długie piesze wędrówki, by w dzisiejszym monotonnym Kaliningradzie bloków mieszkaniowych odtworzyć dawną drogę do szkoły. Czasem znów wyruszają taksówką w okolice, nad morze, by zobaczyć bajeczne plaże zapamiętane z dzieciństwa. Później w relacjach dla gazet piszą, że napotkani Rosjanie są przyjaźni, interesują się przeszłością swego miasta, nie mają nic przeciw przywróceniu dawnych, niemieckich nazw.

Inni Niemcy, ale rosyjskojęzyczni, przybywają ze wschodu. To potomkowie Niemców nadwołżańskich: osadników ściągniętych do Rosji w XVIII w., potem w czasie ostatniej wojny przepędzonych przez Stalina znad Wołgi do Kazachstanu. Liczebność tej niemieckiej mniejszości w Rosji ocenia się dziś na 2-3 miliony. Strona rosyjska obiecywała przywrócić im dawną republikę autonomiczną, Bonn zapowiadało znaczną pomoc gospodarczą. Dawne tereny nad Wołgą okazały się jednak już zajęte, nowe pomysły lokalizacyjne były nierealne lub mało atrakcyjne (np. wielki poligon Kapustin Jar, skażony po eksperymentach z bronią chemiczną). Przywódca nadwołżańskich Niemców Heinrich Groth, który stoi na czele organizacji „Wiedergeburt” (Odrodzenie), oznajmil

więc – wbrew stanowisku Bonn – że Republika Nadwołżańska jest martwa, i przeniósł się do Królewca. Groth jest zdania, że właśnie w tym rejonie, słabo zasiedlonym, zapóźnionym gospodarczo, rozwiniętym jedynie militarnie („radziecka pięść nad Bałtykiem”) zaradni i gospodarni Niemcy rosyjscy mogą znaleźć sobie nową przestrzeń życiową.

W samych Niemczech tymczasem trwają dyskusje. Dochodzą do głosu obawy przed ściąganiem potomków nadwołżańskich Niemców, przeważnie nie znających już nawet języka, do Królewca.

Nie brak jednak i innych głosów. „To sprawdzian, który wykaże, czy naród uporał się ze swoją historią i z sobą samym, czy ma dość siły, by na gruncie uznania swych strat czegoś dokonać” – pisze „Die Zeit”, wydawana przez byłego kanclerza Helmuta Schmidta. Tytuł tekstu: „Kaliningrad”, ale w bok od pierwszego „K” lustrzanym pismem biegnie napis „Königsberg”. „W Kaliningradzie – zauważa tygodnik – tak jak w całej Europie Wschodniej wyczekuje się europejskiego, niemieckiego zaangażowania. Czekają na ruch Go East, a nie tylko na turystykę żywiącą się smutkiem i nostalgią”. Określenie „Go East” ma się zapewne kojarzyć z amerykańskim hasłem „Go West” z okresu podboju Dzikiego Zachodu – nie zaś z niemieckojęzycznym „Drang nach Osten”.

„Zadanie, któremu na imię Königsberg” – taki był tytuł artykułu wstępnego w poważnej „Frankfurter Allgemeine Zeitung”. „Czas zastanowić się nad przyszłością Königsberga i północnych Prus Wschodnich w formie, która nie będzie budzić dawnych i nowych upiorów – pisał autor, Michael Stürmer. – Ta kwestia może skłócić wszystkich sąsiadów – albo też skłonić ich do współpracy”. Obecnie – wykazuje Stürmer – w Obwodzie Kaliningradzkim mieści się wielka baza marynarki wojennej i zgrupowanie rosyjskich sił zbrojnych, które przeszkadza w rozwoju regionu. Taki Królewec ma potencjał destabilizacyjny, na tej drodze wszelkie rosyjskie niepokoje – przeszłe i przyszłe – będą przenoszone nad Bałtyk. Tymczasem Królewec z uwagi na położenie zawsze był centralnym punktem południowego wybrzeża Bałtyku. Czas dziś włączyć go do przemian zachodzących w tej części Europy, do ożywionej wymiany handlowej. Zamiast sypiącego się, beznadziejnego w swej szarzyźnie prowincjonalnego rosyjskiego miasta bez perspektyw, Królewec ma

tu sprawiedliwości dziejowej. 11 listopada 1987 roku Polski Ruch Niepodległościowy postulował, żeby zgodnie z polską racją stanu uznać pełne prawa Polski do całego obszaru dawnych Prus Wschodnich wraz z Królewcem. Ten punkt widzenia reprezentowały emigracyjne ruchy narodowe oraz partie niepodległościowe i stronnictwa narodowe w kraju.

W końcowej fazie rozpadu ZSRR, obok kwestii zjednoczenia Niemiec, pojawiła się sprawa przynależności państwowej enklawy królewieckiej. Kanclerz RFN Helmut Kohl w 1988 roku w czasie jednej z wizyt w ZSRR wysunął propozycję osiedlenia Niemców z rozwiązanej przez Stalina Republiki Nadwołżańskiej i Syberii w region królewiecki. Za zgodę Kohl ofiarował wielomiliardową pomoc niemiecką w zagospodarowaniu tego regionu. W ten sposób Niemcy przygotowaliby na drodze pokojowej zmianę statusu regionu (KBWE nie przewiduje zmian w drodze zbrojnych wojen, ale mogą dokonywać się one na przykład poprzez referenda, które zdecydują o przyjęciu zasady autonomii albo przyłączeniu się do innej jednostki administracyjno-terytorialnej). Ówczesny prezydent ZSRR Michaił Gorbaczow odniósł się w 1989 roku bardzo przychylnie do tej propozycji Kohla.

Również ministrowie spraw zagranicznych Niemiec, H.-D. Genscher, i ZSRR, E. Szewardnadze, podczas spotkania w Brześciu w 1990 roku, wykazali chęć działania dla stabilizacji sytuacji.

Odmienny punkt widzenia w 1991 roku zaprezentował prezydent Rosji Borys Jelcyn, który nie rezygnując ze współpracy z Niemcami uznał, że nie należy ich wzmacniać, oddając im tak strategiczny punkt nad Bałtykiem. W celu stabilizacji politycznej Europy Wschodniej wysunął nawet propozycję osiedlenia w regionie królewieckim Polaków.

Tymczasem w Polsce w dyskusjach nad problemem Królewca uczestniczy bardzo wąskie grono polityków, jakby to był mało istotny problem.

Najczęściej wyrażane są poglądy, żeby Królewec przyłączyć do Polski (jako swoisty akt sprawiedliwości historycznej) lub do Litwy. Głoszone są również koncepcje utworzenia na tym obszarze kondominium: Polski z Litwą; Polski, Litwy i Białorusi; Rosji, Szwecji, Polski i Litwy; Polski i Niemiec. Pod koniec 1991 roku Cyganie wysunęli propozycję utworzenia na terytorium enklawy Republiki Romów (Cyganów).

Mieszkańcy i władze regionu królewieckiego nie przewidują zmiany swego statusu politycznego. Tylko w sensie ekonomicznym chcą

szansę stać się kwitnącą placówką nowej Hanzy. Krokiem we właściwym kierunku był dekret z 1991 roku o powołaniu strefy wolnego handlu „Jantar”. Teraz należałoby jak najszybciej włączyć Królewiec do europejskich porozumień handlowych i celnych. Taki Królewiec oznaczałby dla państw bałtyckich skrócenie drogi do Europy Zachodniej. Chodzi o to, by żadne z zainteresowanych państw nie straciło, a tylko zyskało na takim rozwiązaniu. Z tego względu, podkreśla Stürmer, niemiecka polityka osiedleńcza byłaby tu niewskazana. Niemcy nie powinny też angażować się tu samodzielnie, pierwszeństwo w myśleniu i działaniu powinno należeć do Wspólnoty Europejskiej. Niemcy nie powinny kierować się myślą o przeszłości, ich obecny interes polega na tym, by uczynić wybrzeże Bałtyku strefą stabilności i dobrobytu.

Koncepcja Stürmera nie jest jedyną. Wkrótce bowiem w tej samej „Frankfurter Allgemeine Zeitung” na kolumnie listów ukazała się polemika. Tytuł: „Przyszłość Königsberga nie może opierać się na Polakach i Litwinach”. Doktor Hannes Kaschkat z Bawarii utrzymuje, że Polska i Litwa wysuwają dziś „słyszalne” roszczenia do Królewca, choć naprawdę nigdy w dziejach nie sprawowały tam rządów. Tymczasem, jak wiadomo, „ekonomiczne umiejętności Polski nie pozwoliły jej nawet intratnie zagospodarować niemieckich terenów wschodnich, jakie jej przypadły po 1945 roku, co najwidoczniej nie hamuje jej nowych terytorialnych apetytów. Litwa zaś tkwi jeszcze głębiej we własnych trudnościach”. Pan Kaschkat nie pojmuje też, po co właściwie zabiegać o aprobatę Rosji dla nowych rozwiązań.

Autor listu chwali Stürmera za koncepcję Królewca jako ośrodka nowej Hanzy – czemu jednak bez niemieckiej polityki osiedleńczej? Właściwym rozwiązaniem byłoby – zdaniem polemisty – utworzenie nowego, czwartego państwa bałtyckiego.

W tekście dr. Kaschkata nie ma ani słowa o Wspólnocie Europejskiej, ani tym bardziej o interesach sąsiednich państw nadbałtyckich. Polska i Litwa funkcjonują tylko w sferze jakichś wymyślonych roszczeń, które trzeba odeprzeć.

„Zadanie, któremu na imię Königsberg” jest – jak widać – zadaniem o dużej liczbie możliwych rozwiązań.

Hanna Hartwig



MACIEJ WEGNER

NIEMCÓW NIEPOKOI „RADZIECKA PIĘŚĆ NAD BAŁTYKIEM”

być strefą eksterytorialną. W dalszej perspektywie nie wykluczają utworzenia autonomicznej Republiki Bałtyckiej w ramach Federacji Rosyjskiej. Są jednak zaniepokojeni ekspansywnością Niemców i ich ostatnią koncepcją utworzenia „Hanzeatyckiego Regionu Bałtyku”, który objąłby Królewiec, Gdańsk, Szczecin, Lubekę, Bremę i Hamburg. Historyczne doświadczenia wykazują, że w takim regionie faktycznie dominowałyby (ekonomicznie i politycznie) Niemcy.

Polska ma w tej dziedzinie szansę stworzyć nowe przesłanki polityki wschodniej. Rosja pragnie stworzenia z Królewca strefy wolnego handlu. Po raz pierwszy możemy zmienić akcenty w polityce zagranicznej. Dotychczas koncentrowaliśmy się na instytucjonalnych stosunkach politycznych (deklaracjach, traktatach, wizytach na różnych szczeblach). W tym przypadku najważniejszą sprawą dla Polski, szczególnie w aspekcie przyszłościowym, jest aktywność gospodarcza. Należy oczekiwać, że Polska wyjdzie poza uczestnictwo w dwóch konferencjach: 4 i 6 września 1992 roku. Podejmię konkretne rozmowy z Rosją, tym bardziej że są sprzyjające sygnały ze strony Jelcyna i rządu rosyjskiego. Można by poszerzyć współpracę o Ukrainę i Białoruś, na przykład poprzez rozbudowę linii kolejo-

wych do Bałtyku. Rząd polski powinien aktywnie wspierać polskich prywatnych biznesmenów, stwarzając im pomoc prawną, ale i finansowo-kredytową. Sprawę enklawy królewieckiej należałoby traktować jako formę nowej polityki wschodniej, uwzględniającej współczesne pojmowanie polskiej racji stanu.

Jan Puchalski

Enklawa królewiecka liczy 15,1 tys. km² z prawie 1 mln ludności (przy czym 80% to Rosjanie, 9% Białorusini, 8% Ukraińcy, 2% Litwini, 1% Polacy i 0,1% Niemcy). Miasto i port Królewiec wraz z Bałtyjskiem pozostały bazą wojskową. Przebywa tam około 300 tysięcy żołnierzy sił lądowych, w tym 8 pułków czołgów, 10 pułków zmechanizowanych, znajduje się 500 sztuk dział i wyrzutni rakietowych i bliżej nie znana liczba okrętów wojennych, jednostek wojsk lotniczych i obrony powietrznej. Jest to więcej niż razem wzięte potencjały wojskowe Polski, Litwy, Łotwy i Estonii, państw, przeciw którym potencjalnie mogłaby być użyta armia rosyjska.



CZAS



★★★★ POLISH TIMES ★★★★★

ISSN 0045 - 9445

ZAŁOŻONY W 1914 (TYGODNIK - WEEKLY) ESTABLISHED IN 1914

ROK 79 WINNIPEG, MAN.

"CZAS" SOBOTA - SATURDAY 20 LUTEGO 1993 ROKU - FEBRUARY 20th, 1993

COPY: CANADA 80¢ EXPRESS \$1.10, USA 90¢ Nr 8

Jan Gruszyński

Ból bez nienawiści

Na zaproszenie Federacji Rodzin Katyńskich przebywał w styczniu z kilkudniową wizytą w Warszawie minister Siergiej STANKIEWICZ z Moskwy, doradca polityczny prezydenta Rosji Borysa JELCYN. Czterodniowa wizyta min.

rodowych przy Senacie RP.

Przez trzy dni śledziłem bezpośrednio wizytę min. Stankiewicza w Warszawie i pragnę zdać z niej relację Czytelnikom, ponieważ zasługuje ona na szczególną uwagę ze względu na jej charakter mający na

celu przygotowanie wizyty prezydenta Jelcyna w Polsce.

Minister Siergiej Stankiewicz mający 49 lat powiedział w wywiadzie, że jest pochodzenia polskiego. Jego pradziad był jednym z liderów

Powstania Listopadowego w 1831 roku i za udział w nim był skazany na katorgę i władze carskie zabroniły mu po jej odbyciu powrócić do Polski i dlatego osiedlił się w kolonii polskiej w Kijowie. Jako historyk interesuje się polskim rodowodem i ma szczególny stosunek psychiczny do wszystkiego, co wiąże się z Polską.



Min. S. Stankiewicz w czasie rozmowy z Prymasem Polski - J. Glempem

Stankiewicza w Polsce miała bardzo bogaty program. Gościowi z Moskwy towarzyszył jako tłumacz jego osobisty doradca Piotr ROMANOW z wykształcenia historyk, który jest mężem Haliny ROMANOWY, prezesa Związku Polaków w Rosji.

Miłych, młodych gości powitali na lotnisku Okęcie pani dr Bożena ŁOJEK, przewodnicząca Federacji Rodzin Katyńskich, pan Jędrzej TUCHOLSKI, prezes Rodziny Katyńskiej w Warszawie i inne osoby. Min. Stankiewicz najpierw złożył wizytę w Instytucie Studiów Politycznych PAN, który zawarł umowę o współpracy naukowej z podobnym Instytutem w Moskwie w dziedzinie badań archiwalnych dotyczących zbrodni na polskich oficerach na Wschodzie podczas II wojny światowej.

Wysłannik prezydenta JELCYN spotkał się z min. Januszem ZIÓŁKOWSKIM, szefem kancelarii Prezydenta Lecha WAŁĘSY, min. Andrzejem ZAKRZEWSKIM, senatorem ŚNIEŻKO i mec. posłem WENDE oraz z posłem Bronisławem GEREMKIEM, przewodniczącym komisji spraw zagranicznych w parlamencie. Złożył również wizytę wicepremierowi Pawłowi ŁĄCZKOWSKIEMU i ministrowi spraw zagranicznych Krzysztofowi SKUBISZEWSKIEMU



Bardzo wymowny był udział min. Stankiewicza we Mszy św. w kościele Miłosierdzia Bożego na ul. Żytniej w Warszawie, którą odprawił dla uczestników Rodziny Katyńskiej ks. prałat Zdzisław PESZKOWSKI, jeden z niewielu uratowanych jeńców obozu w Kozielsku. Głównym wątkiem kazania wygłoszonego podczas Mszy św. było przebaczenie w imię Chrystusa. Znakiem przebaczenia i pojednania jest wspólne trzymanie się za dłonie podczas modlitwy "Ojcze Nasz" i przekazanie sobie znaku pokoju. Na koniec nabożeństwa ks. prałat Peszkowski wręczył doradcy prezydenta Jelcyna ryngraf z wizerunkiem M.B. Częstochowskiej, na którym są wypisane słowa: "Ku prawdzie, ku pojednaniu z modlitwą Rodzin Katyńskich". Przed wręczeniem ryngrafu celebrans powiedział m.in.: "Jest taki polski zwyczaj, że gdy rycerz wyruszał na bój za słuszną sprawę, wręczano mu ryngraf, by walczył pod osłoną Matki Bożej. Dzisiaj dostajesz od nas ryngraf jako znak naszej serdeczności. Towarzyszyć mu będzie nasza modlitwa za Ciebie i podejmujących wraz z Tobą dzieło przemiany, aby Rosja była inna, była miła Bogu". Miły gość z Moskwy z szacunkiem na kolanach przyjął ryngraf i ze czcią ucałował a następnie przez dłuższą chwilę trzymał go w dłoniach. Na konferencji prasowej powiedział, że będzie on znajdował się na honorowym miejscu w jego gabinecie.

Zaraz po nabożeństwie min. Stankiewicz zwiedził w podziemiach Kościoła Miłosierdzia Bożego, gdzie dawniej gromadziła się opozycja i odbywały się spotkania Komitetu Obywatelskiego Solidarności, wystawę naszego rodaka z Rosji Stefana CENTOMIRSKIEGO przedstawiającą zbrodnie systemu komunistycznego. Z wielkim zainteresowaniem obejrzał wiele eksponatów, m.in. wywózkę Polaków na Sybir i portrety trumienne oficerów pomordowanych w Katyniu.

W drugim dniu wizyty na szczególne podkreślenie zasługuje spotkanie z członkami Federacji Rodzin Katyńskich w Rosyjskim Ośrodku Kultury, któremu przewodziła pani dr Bożena ŁOJEK i

c.d. ze str. 4-tej

BÓL BEZ NIENAWIŚCI

Dyskusja na tym spotkaniu toczyła się wokół tematu: "Katyń - droga do prawdy". Minister Stankiewicz starał się wyczerpująco i z wielkim taktem odpowiedzieć na liczne pytania. Mówił o konieczności uwolnienia stosunków od cienia Katynia. Ujawnienie dokumentów katyńskich przez prezydenta Jelcy na sprawia - powiedział - że droga do prawdy, pokuty i pojednania między dwoma narodami jest otwarta, a Rosja jest gotowa przebyć ją do końca i że ujawnienie całej prawdy może przewyciężyć przeszłość.

Wysłannik prezydenta Rosji stwierdził, że obecny rok musi być decydujący dla godnego zakończenia sprawy katyńskiej. Zostanie zakończone toczące się od 1990 r. w Moskwie śledztwo, a z nadzieją wiosny rozpoczną się prace ekshumacyjne w Katyniu i Miednoje, aby w przyszłym roku mogły być tam urządzone cmentarze.

Prof. Jacek Trznadel i red. Wojciech Ziemiński pytali o ekstradycję osób winnych zbrodni na polskich oficerach i podniesienie przez Rosję odpowiedzialności. Minister Stankiewicz odpowiedział, że muszą najpierw być podpisane odpowiednie umowy w tej sprawie, aby była podstawa prawna do rekompensaty. Red. Ziemiński sugerował, aby Rosja przekazała nam Królewiec. Gość z Moskwy w rozmowie prywatnej powiedział, że dotąd władze polskie nie zwróciły się o zwrot Królewca i gdyby się zwróciły, to są szanse na jego odzyskanie. W czasie spotkania min. Stankiewicz powiedział, że trwają poszukiwania jeszcze innych dokumentów, m.in. teczek personalnych pomordowanych oficerów.

Tego samego dnia wieczorem ks. prałat Zdzisław Peszkowski odprawił dla wąskiego grona członków Rodziny Katyńskiej Mszę św. w



Podczas Mszy św. celebrowanej przez ks. prałata Z. Paszkowskiego

kaplicy na ul. Dziekania, znajdującej się obok katedry, w czasie której min. Sergiusz Stankiewicz przyjął komunię św., mimo, że jest wyznania prawosławnego. W kościołach chrześcijańskich jest tzw. interkomunia. Był to wymowny znak na rozpoczęcie tygodnia ekumenicznego wspólną modlitwą o jedność chrześcijan.

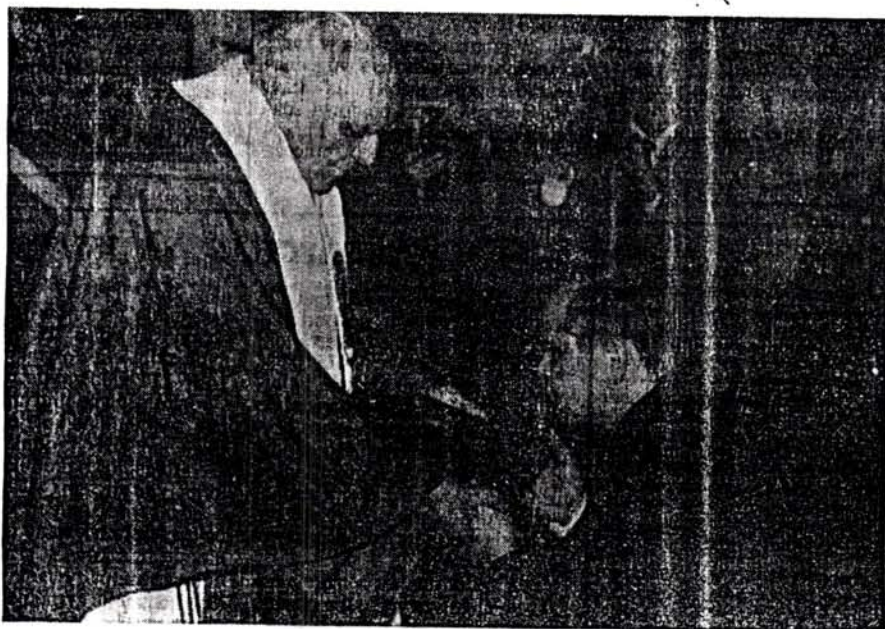
Trzeci dzień wizyty był wyjątkowo bogaty. Najpierw półgodzinna rozmowa z Prymasem Polski kard. Glempem. Gdy na konferencji prasowej zapytałem ministra Stankiewicza, czy może uchylić rąbka tajemnicy ze spotkania z ks. Prymasem, rosyjski polityk pochodzenia polskiego powiedział, że dotyczyło ono kilku spraw: sposobu układania stosunków między państwem, Kościołem a społeczeństwem, odbudowy pozycji chrześcijaństwa w Rosji. W czasie rozmowy poruszono również sprawę Katynia i położenie katolików w Rosji. Minister

Stankiewicz przekazał Prymasowi. Polski dokumenty parafii rzymskokatolickich w Rosji z lat 1820-1867. Wiadomo, że parafie te były założone przeważnie przez polskich zesłańców. Gdy zapytałem, czy jego zdaniem Ojciec Święty Jan Paweł II najpierw odbędzie pielgrzymkę na "nieudaną ziemię" uświęconą krwią męczeńską milionów ofiar systemu totalitarnego, czy do Ziemi Świętej - wśród dziennikarzy nastąpiło ożywienie, a zapytany ze spokojem i dużą wnikliwością wyjaśnił, że co do kolejności wizyty, to nie zna programu Papieża i gdy tylko plany Ojca Świętego będą ustalone, to republiki byłego ZSRR będą bardzo zadwołone z goszczenia Jana Pawła II. W pierwszej kolejności będą to państwa, w których jest większość Polaków. W tym miejscu pragnę zaznaczyć, że Papież we wrześniu br. odwiedzi kraje nadbałtyckie: Litwę, Łotwę i Estonię. Już teraz jako korespondent ostrzegam się, aby na tę pielgrzymkę.

Po rozmowie z kard. J. Glem- pem gość z Moskwy zwiedził kaplicę i salę z obrazami w siedzibie arcybiskupów warszawskich. Następnie w towarzystwie ks. prałata Zdzisława Peszkowskiego, dr Bożeny Łojek, Jędrzeja Tucholskiego, Piotra Romanowa, no i oczywiście ochroniarza rządowego zwiedził Stare Miasto. Z wielkim zainteresowaniem i w skupieniu obejrzał w katedrze warszawskiej kaplicę poświęconą Prymasowi Tysiąclecia, Mojżesza Narodu Polskiego, który przeprowadził lud przez morze czerwone komunizmu ku wolności. Zatrzymał się dłużej przed stajenką betlejemską i kaplicą z Cudownym Krucyfiksem. Zajął też do świątyni ojców jezuitów, gdzie znajduje się wizerunek Matki Bożej Łaskawej, patronki Warszawy. Zwiedzając Rynek Starego Miasta, serce miasta nieujarzmionego zapewne jako historyk wspominał walczącą podczas Powstania Warszawę, gdy wojska sowieckie opalały się po drugiej stronie Wisły.

Tego samego dnia po spotkaniu z wicepremierem Pawłem Łączkowskim i spożyciu obiadu gość z Kremla oddał hold pomordowanym na Wschodzie w Dolinie Katyńskiej żołnierzom składając wieńiec na Cmentarzu Powązkowskim, klękając i trwając na modlitwie. Za rządów generała Jaruzelskiego przy krzyżu w Dolinie Katyńskiej wyryto napis, że są to ofiary hitleryzmu. Generał jako żołnierz (polski) nie mógł się dopuścić bardziej śmiertelnego grzechu, tym bardziej, że jego ojciec też złożył kości na Syberii. W kościele św. Boromeusza przy ścianie "Tym, co zginęli na Wschodzie" min. Stankiewicz również oddał hold.

Wieczorem odbyło się bardzo interesujące spotkanie z politykami na terenie senatu zorganizowane przez Ośrodek Studiów Międzynarodowych.



Ks. prałat Z. Paszkowski przekazuje ryngraf min. S. Stankiewiczowi

c.d. na str. 11-tej

ENKLAWA KRÓLEWIECKA A POLSKA RACJA STANU

Mysł Polska 7-75. III, 93

Już w okresie kształtowania się państwa polskiego Mieszko I wykazywał zainteresowanie obszarem zamieszkanym przez Prusów, czyli obecnej enklawy wokół Królewca. Od XIV wieku proces penetracji elementu polskiego w Prusach stale wzrastał, a w wieku XV i XVI osiąga punkt kulminacyjny.

W 1454 r. delegacja Stanów Pruskich udała się do króla Kazimierza Jagiellończyka z prośbą o wcielenie ziem pruskich do Korony polskiej. Miesiąc później nastąpiła inkorporacja tych terenów do Polski, a ich przedstawiciele złożyli przysięgę wierności królowi polskiemu. Stało się to przyczyną wojen z Krzyżakami i podziału Prus na tzw. Prusy Królewskie i Prusy Książęce, które dopiero w 1525 r. po Hołdzie Pruskim udało się wreszcie przyłączyć jako lenno do Polski.

Było to wielkie wydarzenie w ówczesnej Polsce. Wówczas polskość silnie była widoczna na dworze księcia Albrechta i w życiu kulturalnym Prus.

Uniwersytet w Królewcu założony w 1544 r. edyktem polskiego króla, odegrał poważną rolę w kulturze polskiej. Książę Albrecht popierał studia młodzieży mazurskiej, szczególnie polskiej założoną przez niego wyższą uczelnią szybko osiągnęła poziom akademicki, a król polski Zygmunt August wyniósł Uniwersytet Królewiecki do godności i praw równych Uniwersytetowi Jagiellońskiemu.

Królewiec był bardzo znaczącym ośrodkiem polskiego ruchu wydawniczego. Działo tu szereg wybitnych Polaków – drukarzy, wydawców, tłumaczy i autorów: Malecki, Seklucjan, Murzynowski, Trepka, Wojciech z Nowego Miasta oraz Jan Radomski. W drukarniach królewieckich urzaży światło dzienne po raz pierwszy takie publikacje w języku polskim, jak kate-

lie, postylle, modlitewniki i konfesje.

Prusy Książęce należały do Polski do 1657 r., kiedy to podpisano traktat welawski, w którym Polska zrzekła się Prus Książęcych na rzecz Brandenburgii. Przeciw temu traktatowi zaprotęstowały Stany Pruskie, opowiadając się za pozostaniem przy Polsce. Szlachta pruska sprzeciwiła się porozumieniu traktatu welawskiego twierdząc, że Prusy nie są krajem przez Polaków zdobytym, lecz że dobrowolnie poddały się Koronie polskiej i wobec tego związek między Polską a Prusami może być zerwany tylko za obopólnym porozumieniem.

Po usunięciu różnych trudności zgłaszanych przez Polskę 18 października 1663 r. złożona została przysięga w obecności posta polskiego w Królewcu, że po wygaśnięciu po mieczu domu elektorskiego, Prusy jako lenno ponownie wrócą do Korony polskiej. Tak się jednak nie stało.

Wojciech Kętrzyński badając przeszłość Prus stwierdził: *Nie można nie uznać, że w XVII wieku Prusy Książęce, pomimo rządu niemieckiego, były bardziej polskie niż niemieckie.*

Mimo wzmoczenia nacisku germanizacyjnego w XVIII wieku przez Hohenzollernów, którzy wydali zakaz kolonizacji i usuwali nawet polskich chłopów z ziemi – polskie życie kulturalne rozwijało się nadal. W latach 1718-1720 ukazywał się w Królewcu pierwszy stały i jedyny wówczas tygodnik polski „Pocztą Królewiecka”.

Pod koniec XIX wieku politycy nurtu narodowego, m.in. Jan Ludwik Popławski, przewidując kształt terytorium odrodzonej Polski – wykazywali zainteresowanie terenami byłych Prus Książęcych, postulując powrót tego obszaru do Polski. W tym czasie obecność polska w Królewcu wyrażała się gronem polskich studentów z których

tury Julian Klaczko zasłynęli jako najbardziej znani szerszemu ogółowi Polaków.

II wojna światowa, wywołana przez Niemcy, stworzyła szansę ponownego odzyskania przez Polskę całych Prus Książęcych. Próby w tym zakresie podjął jeszcze w 1943 r. premier polskiego rządu w Londynie, Władysław Sikorski. Również kolejne rządy emigracyjne kontynuowały działania w celu odzyskania całego obszaru, łącznie z Królewcem.

Jednak już na konferencji trzech mocarstw w Teheranie Stalin zaczął wymuszać zgodę Wielkiej Brytanii i Stanów Zjednoczonych na przyłączenie obszaru Królewca do ZSRR. Po wkroczeniu Armii Czerwonej 9 kwietnia 1945 r. do Królewca, Polacy (dużo wywiezionych było na roboty do Prus) powołali straż obywatelską i czynili przygotowania do przejścia miasta.

O tym jak sprawa enklawy była sporna, najlepiej świadczy to, że ostateczne wytyczenie granicy polsko-sowieckiej w tym rejonie nastąpiło dopiero w 1957 r. Ustalenie granicy w obecnej istniejącej postaci było dla Polski bardzo niekorzystne, ponieważ pozostawienie przy ZSRR wylotu Zalewu Wiślanego spowodowało, że dalekomorski port w Elblągu odcięty od morza przestał istnieć, mimo że umowa z ZSRR z 16 sierpnia 1945 r. dopuszczała ruchy polskich statków w okresie pokoju.

W ostatnich latach różne ugrupowania polityczne w kraju i na emigracji postulują przyłączenie Królewca do Polski. Z kolei Zjednoczenie Chrześcijańsko-Narodowe w swoim Oświadczeniu z 20 października 1990 r. postuluje osiedlenie na terenie enklawy Polaków wywiezionych z Ojczyzny, przebywających w głębi europejskiej części ZSRR oraz na azjatyckich ob-

Jeśli uwzględnić, że w Rosji mieszka ok. 6 mln Polaków, których większość została przymusowo wywieziona w głąb Rosji i którym przymusowo narzucono obywatelstwo radzieckie, a znaczna ich część wyraża chęć powrotu, to przyłączenie enklawy do Polski i osiedlenie tam Polaków z głębi Rosji byłoby nie tylko aktem sprawiedliwości dziejowej o znaczeniu historycznym, ale mogłoby się walnie przyczynić do stworzenia rzeczywiście przyjaznych stosunków między narodami polskim i rosyjskim. O tym, że takie rozwiązanie jest możliwe i brane pod uwagę przez stronę rosyjską, świadczy ujawniona wiosną 1991 r. informacja na IV Światowym Kongresie Studiów Sowietologicznych i Wschodnioeuropejskich w Harrogate w Wielkiej Brytanii, że Borys Jelcyn – wówczas prezydent Rosyjskiej Republiki – zaproponował: *aby w celu zwiększenia stabilności politycznej Europy Wschodniej wszyscy Rosjanie zamieszkujący okręg Kaliningradu (Królewca) powrócili do Rosji. Do osiedlenia na tych ziemiach należałoby jego zdaniem (Jelcyna) zachęcić mieszkających w Związku Radzieckim Polaków, po czym powinno się je połączyć z Polską. W tym miejscu nasuwa się pytanie, w jaki sposób polska dyplomacja wykorzystala szansę stworzoną przez prezydenta Jelcyna?*

W 1991 r. podjęto na podstawie układu z 16 sierpnia 1945 r. nieśmiało próby ożywienia portu w Elblągu. Przez Zalew Wiślaną przepłynęła barka. Uruchomiono przejście graniczne w Braniewie, a z katamaranu na trasie Gdynia-Królewiec najwięcej korzystali Niemcy. Na szczęście zrezygnowano z projektu budowy autostrady z Królewca do Berlina.

Ostatnio duże i słuszne zaniepokojenie polskiego Ministerstwa Obrony

uzasadniona koncentracja wojsk rosyjskich w enklawie (ok. 500 tys.), która stanowi poważne zagrożenie dla bezpieczeństwa Polski. Jest to największa koncentracja wojsk w Europie.

Obecnie na terenie ekławy mieszka 900 tys. mieszkańców, z tego w Królewcu ok. 400 tys. osób, większość stanowią wojskowi i ich rodziny. W tym ok. 44 tys. Litwinów i ponad 40 tys. Polaków, dla których posługę duszpasterską sprawuje jeden ksiądz.

Niemcy wykorzystując trudności gospodarcze Rosji, wysunęli propozycję osiedlenia Niemców nadwołżańskich w enklawie królewieckiej, co powstrzymałoby ich napływ do RFN oraz mogłoby być dobrym początkiem do odrodzenia całych Prus Wschodnich, według najnowszych informacji osiedlono już tam ok. 5 tys. Niemców.

Litwa zgłaszała jedynie pretensje terytorialne do wschodnich skrawków enklawy królewieckiej. Litwini zgłaszali jednak w 1990 r. i inne, bardzo niebezpieczne dla Polski propozycje, o których mówił w interpelacji poselskiej poseł Stefan Niesiołowski: *Postuluje przyłączenie Królewca do Niemiec, aby Litwa mogła uzyskać wspólną granicę z Niemcami i tym samym... zapewnić sobie odpowiedni wpływ na politykę europejską.*

Warmia, Mazury i Białostoczczyzna stanowią naturalne zaplecze gospodarcze dla Królewca, co spowodowało, że już kilkadziesiąt firm polskich nawiązało współpracę z tym regionem. Polska powinna dążyć jak najszybciej do jak najściślejszej integracji gospodarczej z tym obszarem, a pewną nadzieję stwarza najnowsza inicjatywa z Elbląga. 24 lutego 1992 r. podpisano akt notarialny Fundacji Sambijskiej stawiającej sobie za cel propagowanie wszelkich form współpracy z obwo-
dem kaliningradzkim (królewieckim).

o konty podobać się... w kulturze... 140

J państwo polskiego Mieszko I wykazywał zainteresowanie obszarem zamieszkanym przez Prusów, czyli obecnej enklawy wokół Królewca. Od XIV wieku proces penetracji elementu polskiego w Prusach stale wzrastał, a w wieku XV i XVI osiąga punkt kulminacyjny.

W 1454 r. delegacja Stanów Pruskich udała się do króla Kazimierza Jagiellończyka z prośbą o wcielenie ziem pruskich do Korony polskiej. Miesiąc później nastąpiła inkorporacja tych terenów do Polski, a ich przedstawiciele złożyli przysięgę wierności królowi polskiemu. Stało się to przyczyną wojen z Krzyżakami i podziału Prus na tzw. Prusy Królewskie i Prusy Książęce, które dopiero w 1525 r. po Hołdzie Pruskim udało się wreszcie przyłączyć jako lenno do Polski.

Było to wielkie wydarzenie w ówczesnej Polsce. Wówczas polskość silnie była widoczna na dworze księcia Albrechta i w życiu kulturalnym Prus.

Uniwersytet w Królewcu założony w 1544 r. edyktem polskiego króla, odegrał poważną rolę w kulturze polskiej. Książę Albrecht popierał studia młodzieży mazurskiej, szczególnie polskiej Założona przez niego wyższa uczelnia szybko osiągnęła poziom akademicki, a król polski Zygmunt August wyniósł Uniwersytet Królewicki do godności i praw równych Uniwersytetowi Jagiellońskiemu.

Królewiec był bardzo znaczącym ośrodkiem polskiego ruchu wydawniczego. Działo tu szereg wybitnych Polaków – drukarzy, wydawców, tłumaczy i autorów: Malecki, Seklucjan, Murzynowski, Trepka, Wojciech z Nowego Miasta oraz Jan Radomski. W drukarniach królewieckich ujrzały światło dzienne po raz pierwszy takie publikacje w języku polskim, jak katechizmy ewangeliczne, kancjonały, bib-

Prusy Książęce należały do Polski do 1657 r., kiedy to podpisano traktat welawski, w którym Polska zrzekła się Prus Książęcych na rzecz Brandenburgii. Przeciw temu traktatowi zaprotutowały Stany Pruskie, opowiadając się za pozostaniem przy Polsce. Szlachta pruska sprzeciwiła się porozumieniom traktatu welawskiego twierdząc, że Prusy nie są krajem przez Polaków zdobytym, lecz że dobrowolnie podały się Koronie polskiej i wobec tego związek między Polską a Prusami może być zerwany tylko za obopólnym porozumieniem.

Po usunięciu różnych trudności zgłaszanych przez Polskę 18 października 1663 r. złożona została przysięga w obecności posła polskiego w Królewcu, że po wygaśnięciu po mieczu domu elektorskiego, Prusy jako lenno ponownie wrócą do Korony polskiej. Tak się jednak nie stało.

Wojciech Kętrzyński badając przeszłość Prus stwierdził: *Nie można nie uznać, że w XVII wieku Prusy Książęce, pomimo rządu niemieckiego, były bardziej polskie niż niemieckie.*

Mimo wzmoczenia nacisku germanizacyjnego w XVIII wieku przez Hohenzollernów, którzy wydali zakaz kolonizacji i usuwali nawet polskich chłopów z ziemi – polskie życie kulturalne rozwijało się nadal. W latach 1718-1720 ukazywał się w Królewcu pierwszy stały i jedyny wówczas tygodnik polski „Poczta Królewiecka”.

Pod koniec XIX wieku politycy nurtu narodowego, m.in. Jan Ludwik Popławski, przewidując kształt terytorium odrodzonej Polski – wykazywali zainteresowanie terenami byłych Prus Książęcych, postulując powrót tego obszaru do Polski. W tym czasie obecność polska w Królewcu wyrażała się gronem polskich studentów, z których Wojciech Kętrzyński i historyk litera-

bardziej znani szerszemu ogółowi Polaków.

II wojna światowa, wywołana przez Niemcy, stworzyła szansę ponownego odzyskania przez Polskę całych Prus Książęcych. Próby w tym zakresie podjął jeszcze w 1943 r. premier polskiego rządu w Londynie, Władysław Sikorski. Również kolejne rządy emigracyjne kontynuowały działania w celu odzyskania całego obszaru, łącznie z Królewcem.

Jednak już na konferencji trzech mocarstw w Teheranie Stalin zaczął wymuszać zgodę Wielkiej Brytanii i Stanów Zjednoczonych na przyłączenie obszaru Królewca do ZSRR. Po wkroczeniu Armii Czerwonej 9 kwietnia 1945 r. do Królewca, Polacy (dużo wywiezionych było na roboty do Prus) powołali straż obywatelską i czynili przygotowania do przejęcia miasta.

O tym jak sprawa enklawy była sporna, najlepiej świadczy to, że ostateczne wytyczenie granicy polsko-sowieckiej w tym rejonie nastąpiło dopiero w 1957 r. Ustalenie granicy w obecnej istniejącej postaci było dla Polski bardzo niekorzystne, ponieważ pozostawienie przy ZSRR wylotu Zalewu Wiślanego spowodowało, że dalekomorski port w Elblągu odcięty od morza przestał istnieć, mimo że umowa z ZSRR z 16 sierpnia 1945 r. dopuszczała ruchy polskich statków w okresie pokoju.

W ostatnich latach różne ugrupowania polityczne w kraju i na emigracji postulują przyłączenie Królewca do Polski. Z kolei Zjednoczenie Chrześcijańsko-Narodowe w swoim Oświadczeniu z 20 października 1990 r. postulowało osiedlenie na terenie enklawy *Polaków wywiezionych z Ojczyzny, przebywających w głębi europejskiej części ZSRR oraz na azjatyckich obszarach.*

ok. 6 mln Polaków, których większość została przymusowo wywieziona w głąb Rosji i którym przymusowo narzucono obywatelstwo radzieckie, a znaczna ich część wyraża chęć powrotu, to przyłączenie enklawy do Polski i osiedlenie tam Polaków z głębi Rosji byłoby nie tylko aktem sprawiedliwości dziejowej o znaczeniu historycznym, ale mogłoby się waleń przyczynić do stworzenia rzeczywiście przyjaznych stosunków między narodami polskim i rosyjskim. O tym, że takie rozwiązanie jest możliwe i brane pod uwagę przez stronę rosyjską, świadczy ujawniona wiosną 1991 r. informacja na IV Światowym Kongresie Studiów Sowiologicznych i Wschodnioeuropejskich w Harrogate w Wielkiej Brytanii, że Borys Jelcyn – wówczas prezydent Rosyjskiej Republiki – zaproponował: *aby w celu zwiększenia stabilności politycznej Europy Wschodniej wszyscy Rosjanie zamieszkujący okręg Kaliningradu (Królewca) powrócili do Rosji. Do osiedlenia na tych ziemiach należałoby jego zdaniem (Jelcyna) zachęcić mieszkających w Związku Radzieckim Polaków, po czym powinno się je połączyć z Polską.* W tym miejscu nasuwa się pytanie, w jaki sposób polska dyplomacja wykorzystała szansę stworzoną przez prezydenta Jelcy...

W 1991 r. podjęto na podstawie układu z 16 sierpnia 1945 r. nieśmięte próby ożywienia portu w Elblągu. Przez Zalew Wiślany przepłynęła barka. Uruchomiono przejście graniczne w Braniewie, a z katamaranu na trasie Gdynia-Królewiec najczęściej korzystali Niemcy. Na szczęście zrezygnowano z projektu budowy autostrady z Królewca do Berlina.

Ostatnio duże i słuszne zaniepokojenie polskiego Ministerstwa Obrony Narodowej budzi wielka i niczym nie

syjskich w enklawie (ok. 500 tys.), która stanowi poważne zagrożenie dla bezpieczeństwa Polski. Jest to największa koncentracja wojsk w Europie.

Obecnie na terenie ekławy mieszka 900 tys. mieszkańców, z tego w Królewcu ok. 400 tys. osób, większość stanowią wojskowi i ich rodziny. W tym ok. 44 tys. Litwinów i ponad 40 tys. Polaków, dla których posługę duszpasterską sprawuje jeden ksiądz.

Niemcy wykorzystując trudności gospodarce Rosji, wysunęli propozycję osiedlenia Niemców nadwołżańskich w enklawie królewieckiej, co powstrzymałoby ich napływ do RFN oraz mogłoby być dobrym początkiem do odrodzenia całych Prus Wschodnich, według najnowszych informacji osiedlono już tam ok. 5 tys. Niemców.

Litwa zgłaszała jedynie pretensje terytorialne do wschodnich skrawków enklawy królewieckiej. Litwini zgłaszali jednak w 1990 r. i inne, bardzo niebezpieczne dla Polski propozycje, o których mówił w interpelacji poselskiej poseł Stefan Niesiołowski: *Postuluję przyłączenie Królewca do Niemiec, aby Litwa mogła uzyskać wspólną granicę z Niemcami i tym samym... zapewnić sobie odpowiedni wpływ na politykę europejską.*

Warmia, Mazury i Białostoczczyzna stanowią naturalne zaplecze gospodarce dla Królewca, co spowodowało, że już kilkadziesiąt firm polskich nawiązało współpracę z tym regionem. Polska powinna dążyć jak najszybciej do jak najściślejszej integracji gospodarczej z tym obszarem, a pewną nadzieję stwarza najnowsza inicjatywa z Elbląga. 24 lutego 1992 r. podpisano akt notarialny Fundacji Sambijskiej stawiającej sobie za cel propagowanie wszelkich form współpracy z obwo-dem kaliningradzkim (królewieckim).

Norbert Tomczyk

POPRA D ZNÓW SIĘ PRZEGLĄDA W „SASKIM ZWIERCIADLE”

17DP 27

ma 25

Seyno -

list
czytelnic

2727 corr 80

Château de Valduc
1315590 Hamme - Mille
Belgique / België

26.3.1993

P.T.Redakcja "Głosu Katolickiego"
263 bis, rue St.Honoré,
75001 Paris, France

Wiel.Ks.Redaktor Dr.Wacław Szubert.

D2

disgubta uirre

~~Wielki Książe Redaktor~~

Czy wolno dodać słówko, choć tak późno, do cennego artykułu Z.A.Judyc-
kiego, z okazji 100-lecia urodzin ś.p.Ks.Arcykuskupa J.Gawliny, i starannie
opracowanych danych biograficznych w numerze z 8.11.92. Numer ten dotarł
do mnie niedawno.

Arcybiskup-Opiekun polskiego wychodźstwa, był także od r.1946 patronem
Polskiego Katolickiego Stowarzyszenia Uniwersyteckiego "Veritas", Funda-
cji Veritas z Katolickim Ośrodkiem Wydawniczym i Drukarnią od 1947, dzia-
łając poprzez londyńską PMK i kolejnych Asystentów Kościelnych. Maszyny od
Biskupa Polowego były zaczątkiem sprzętu drukarni.

Nasz Patron nie był tylko honoracjorem. Czuwał, odwiedzał, doradzał,
pomagał, interwenjował, gromił, bronił, jak zawsze z właściwym Mu dynamiz-
mem i ...sercem.

Zwolennik udziału świeckich w dziele Kościoła uznawał i szanował nie-
zależność instytucji i inicjatyw, współdziałających z Kościołem, ale nie
będących Jego organami. Patronował początkom Akcji Katolickiej w W.Bryta-
nii, której inicjatorami byli świeccy z Veritasu, Sodalicji, KSMP.

Zachęcał do działalności międzynarodowej, jak np. reprezentowanie Pol-
ski w "Pax Romana", do współpracy bratniej z katolikami brytyjskimi (Ang-
lo-Polish Catholic Association, Catholic Council for Polish Welfare, New-
man Association, Catholic Union of Great Britain, gdzie działaliśmy z Je-
go poparciem.

Po ojcowsku przyjmował nas w Rzymie; prowadził do Watykanu, by Papieżom
Piusowi II i Pawłowi VI składać w hołdzie wydawnictwa K.O.W.Veritas (na
czele z pierwszymi tomami pierwszego tłumaczenia na polski całej Sumy św.
Tomasza, pod redakcją ś.p.ks.prał.S.Bełcha). Ułatwiał kontakty z Sekreta-
riatem Stanu. Z Jego listami polecającymi rozpoczynaliśmy w 1959 akcję
"Books for Poland Committee" na wszystkich kontynentach.

Byliśmy świadkami zbudowanymi i wzruszonymi Jego pracowitością, rozma-
czym poświęcenia (pomocy technicznej brakło, bo było ubogo).

Oglądając Go często na arenie międzynarodowej, byliśmy dumni, bo bro-
nił praw suwerennych polskiego kapłana i świeckiego, a występował wspania-
le i godnie, był wszędzie sobą: kapłanem, żołnierzem z pod znaku Maryi,
Polakiem, świadomym roli Polski w Kościele, ufnym w zwycięstwo...

Z ostatniego spotkania w Rzymie pamiętam Jego dobry uśmiech, gdy po
wpisaniu błogosławieństwa na fotografii dopisywał po podpisie: "Arcybiskup-
Opiekun".

Z wyrazami szacunku
Stanisław Grocholski

Stanisław Grocholski, Belgia

Czytelnicy pisać
wpisane 8 17DP27

Bajlibyjsny bardzo
władzyciel na rapuhen.
Cienie tego listu w
G.K. Anjoheraji sratu
Caje z powodu kolornych
numerów.

przeistoczeniu kapłan pokazuje ludowi Ciało i Krew Chrystusa, podnosząc je osobno, by mogły być przez wszystkich uwielbione. Po podniesieniu kapłan oznajmia: "oto wielka tajemnica wiary", a uczestnicy Eucharystii potwierdzają obecność Pana głosząc Jego śmierć, zmartwychwstanie i oczekiwanie powtórnego przyjścia. Następnie lud Boży dokonana na ołtarzu "Ofiarę żywą i świętą" przekazuje Bogu Ojcu jako dar Kościoła i prosi o jedność. Wzywa także wstawienia świętych w niebie, szczególnie Bogurodzicy Maryi, i prosi ich o pomoc w swej ziemskiej pielgrzymce, jaką odbywa prowadzony przez służbę hierarchicznie zorganizowanej wspólnoty. Lud Boży zgromadzony na Eucharystii modli się za obecnych i za nieobecnych, swoimi prośbami obejmuje zmarłych, wyrażając nadzieję, że kiedyś połączy się z nimi w radości chwały Bożej. Na zakończenie Modlitwy Eucharystycznej kapłan raz jeszcze podnosi święte postacie Chleba i Wina i śpiewa pochwałę Trójcy Przenajświętszej, która "przez Chrystusa, z Chrystusem i w Chrystusie..." doznaje czci i chwały, a wszyscy odpowiadają: "Amen". Dalszy ciąg liturgii to przygotowanie do Komunii świętej.

Przedstawiając bardzo krótko treści centralnej części liturgii Mszy świętej i jej związek ze Zmartwychwstaniem Pana, stawiam sobie pytanie: na ile my wszyscy umiemy wejść w to Misterium Ołtarza i na ile potrafimy przyjąć radości płynące z obecności Chrystusa wśród nas? Na pewno musimy się ciągle uczyć uczestnictwa we Mszy świętej. A dlaczego jeszcze nie umiemy wystarczająco? Usprawiedliwiamy się: bo jesteśmy rozdrażnieni, bo złościmy się na polityków, bo niesprawiedliwie dotyka nas bieda, bo życie otwiera inne możliwości uciechy, bo Kościół pcha się do polityki i wiele, wiele innych racji przytaczamy, z których żadna nie wystarcza, aby nie przystąpić do źródła radości chrześcijańskich. Przypomnijmy słowa Pana Jezusa: "Przyjdźcie do Mnie wszyscy, którzy utrudzeni i obciążeni jesteście, a Ja was pokrzepię" (Mt 11, 28).

Bracia i Siostry!

Życzę każdemu z Was, aby tegoroczne radości paschalne, jakich możecie zakosztować w dobrze przeżytej Mszy świętej, były wartościami, niesionymi przez Was, wyznawców Chrystusa, w naszą codzienność i rzeczywistość. Amen.

+ Józef Kardynał Glemp
Prymas Polski

Warszawa, Wielkanoc 1993 R.P.

Wiadomości ogólnopolskie

Odezwa Komisji Episkopatu Polski ds. Dialogu z Judaizmem z okazji 50-tej rocznicy powstania w Getcie Warszawskim

"Dnia 19 kwietnia przypada 50-ta rocznica wybuchu powstania w Getcie Warszawskim. Skazani na wyniszczenie Żydzi: mężczyźni i kobiety, starcy i dzieci podjęli rozpaczliwą obronę przed zagładą. Niemal wszyscy zostali umęczeni i pomordowani.

Wspominając tamte dni - dni straszliwej pogardy dla człowieka, szczególnie Żyda - pragniemy prosić Boga o dar pokoju, a także dziękować Mu za każdy odruch dobra wyzwolony w wielu współczujących sercach".

W imieniu Komisji ds. Dialogu z Judaizmem podejmując to wezwanie Kościoła Warszawskiego, któremu przewodzi ks. kard. J. Glemp i kierując serdeczne wezwanie do wszystkich Kościołów i wspólnot lokalnych, aby w dniach 18 i 19 kwietnia, gdy Żydzi całego świata obchodzą Dzień Pamięci Ofiar Zagłady (*Jom ha Szoah*) włączyły w swoje modlitwy pamięć o milionach niewinnych ofiar narodu żydowskiego i wszystkich sprawiedliwych wśród narodów świata.

Zagłada. Totalny terror, więzienia, egzekucje, masowe mordy, deportacje ludności, przymusowe roboty, deportacje najbardziej podstawowych praw ludzkich, pogarda dla drugiego człowieka, maltretowanie i ponizanie jego godności - to różne formy realizacji zbrodniczego planu, będącego dziełem nazistów hitlerowskich. Nie każda ofiara tego planu była Żydem, ale każdy Żyd był jego ofiarą. Ginęli też masowo Cyganie, Polacy i inne podybite narody, ale w sposób wyjątkowo okrutny z całkowitą bezwzględnością plan całkowitej zagłady był realizowanym w odniesieniu do wszystkich Żydów. "Ten naród, który otrzymał od Boga Jahwe przykazanie 'Nie zabijaj' w szczególnej mierze doświadczył na sobie zabijania" - przypomniał Jan Paweł II w Oświęcimiu-Brzezince.

W obliczu śmiertelnego zagrożenia dnia 19 kwietnia 1943 roku, Żydzi Getta poderwali się do zbrojnej walki. Po trzech tygodniach powstanie zostało krwawo stłumione, a Warszawskie Getto zniknęło z powierzchni ziemi. Razem z życiem synów tego narodu zostało zniszczone prawie całe bogate i piękne duchowe dziedzictwo żydowskie na polskiej ziemi: szkoły, synagogi, święte zwoje i księgi, sprzęty liturgiczne, pomniki i cmentarze.

Po upływie jednego roku, dnia 1 sierpnia 1944, w tej samej Warszawie, w chwili gdy decydowały się przyszłe losy i kształt wolnej Polski, również Polacy zerwali się do zbrojnego powstania, które podobnie zakończyło się klęską. Wyzwolilo ono jednak w pobitym narodzie olbrzymie siły duchowe i umocniło wielu w przekonaniu, że poczucie bezsilności, apatia i obojętność nie mogą stanowić właściwej odpowiedzi na ogrom zła i niesprawiedliwości. Niewinnie przelana krew zaowocowała wolą walki o wolność. Walka Żydów została uwieczniona powstaniem państwa Izrael w roku 1948. Od Polaków wymagała ona jeszcze wielu dalszych ofiar i wyrzeczeń, aż znalazła swoje urzeczywistnienie w wolnej i niepodległej Rzeczypospolitej Polskiej.

Obchód rocznicy powstania w Getcie nie może się ograniczać wyłącznie do wspomnień z czasów zniewolenia i pogardy. Pamięć o ofierze tamtych ludzi, powinna w nas zrodzić wolę walki z wszelkimi formami niesprawiedliwości, krzywdy, ksenofobii, wzajemnych uprzedzeń, stereotypów, niechęci, których wyrazem jest zarówno antysemityzm jak i antypolonizm. Ofiary poniesione przez pokolenie powstańców powinny nam uświadomić, że przynależymy do jednej rodziny ludzkiej zamierzonej przez Boga, którego wspólnie wyznajemy naszym Ojcem. W liś-

cie pasterskim Biskupów Polskich z dnia 30 listopada 1990 czytamy: "Ta sama ziemia, która przez wieki była wspólną Ojczyzną Polaków i Żydów, wspólnie przelana krew, morze potwornych cierpień, doznaných krzywd nie powinny nas dzielić, a łączyć. O tę wspólnotę wołają do nas szczególnie miejsca kaźni, a w wielu wypadkach także wspólne mogiły", które powinny zbliżać i łączyć, abyśmy mogli żyć w zgodzie, jedności i pokoju.

Pochyleni głęboko w modlitwie nad niewinnymi ofiarami zagłady narodu żydowskiego, wspominamy też przed Bogiem wszystkich sprawiedliwych wśród narodów świata, którzy okazaną przez siebie pomoc Żydom podczas ich wyniszczenia opłacili represjami, cierpieniami, a nierzadko nawet daniną swego życia. Wielu z nich to Polacy. Już w 1942 r. stworzyli oni Radę Pomocy Żydom, jedyną tego rodzaju instytucję w Europie, która miała koordynować akcję pomocy. Z wdzięcznością wspominamy tych, którzy w atmosferze terroru i śmierci umieli nieść pomoc skazanym na śmierć i umierającym. Należy się im trwała pamięć i wdzięczność za prawdziwe świadectwo najwyższej miłości (J 15, 13).

W najtragiczniejszej godzinie walki w Getcie, z inicjatywy doktora Janusza Korczaka zrodziła się idea pomnika wspólnej walki, nazwanego: "Za cenę życia". Miał on przedstawiać bochen chleba krajanego nożem o rękojeści zakończonej białym orłem. Za cenę życia - trzeba bronić godności człowieka. Za cenę życia trzeba bronić sprawiedliwości, aby ludzie mogli dzielić się chlebem a nie zabijać. Za cenę życia jednych, inni mogą żyć w wolności. Oto testament i zadanie do wypełnienia, które pozostawił nam Wielki Człowiek i świadek tamtych tragicznych dni zagłady.

Niech ta podniosła rocznica pobudza nas wszystkich do refleksji nad ogromem poświęcenia i ofiary tamtego pokolenia, która przecież nie może pójść na marne. Niech ona będzie ponadto okazją do żarliwej modlitwy o pokój dla narodu izraelskiego, który na polskiej ziemi przeżył straszliwe widmo całkowitej zagłady, dla krajów Bliskiego Wschodu i dla Polaków, którzy dzielili z Żydami losy wojny, wreszcie dla całej Europy, w której ponownie giną ludzie, ofiary wojny i nienawiści.

"Musimy być obrońcami człowieka, każdego człowieka, wszystkich ludzi. Musimy ich przywrócić im samym wszędzie tam, gdzie ich święta godność wystawiana jest na niebezpieczeństwo; wszędzie tam, gdzie ich fundamentalne swobody są niesprawiedliwie ograniczane albo wręcz niweczone; wszędzie tam, gdzie ich wrodzona potrzeba otwarcia się na Absolut traktowana jest jako wyobcowująca iluzja i metodycznie zwalczana" (Jan Paweł II, dnia 26.09.1985, *do więźniów obozów hitlerowskich i uczestników ruchu oporu*). "Starajmy się więc o to, co służy sprawie pokoju i wzajemnego zbudowania" (Rz 14, 19). Na wszystkich zaś tych, którzy tej zasady trzymać się będą i na Izraela Bożego (niech zstąpi) pokój i miłosierdzie" (Gal 6, 16).

+ Henryk Muszyński
Przewodniczący

Komisji Episkopatu Polski ds. Dialogu z Judaizmem

Gniezno, dnia 19 marca 1993 r.

Komunikat Kurii Metropolitalnej Warszawskiej - 50. rocznica powstania w Getcie Warszawskim

Dnia 19 kwietnia przypada 50. rocznica wybuchu powstania w Getcie Warszawskim. Skazani na wyniszczenie Żydzi: mężczyźni i kobiety, starcy i dzieci, podjęli rozpaczliwą obronę przed zagładą. Niemal wszyscy zostali umęczeni i pomordowani.

Wspominając tamte dni - dni straszliwej pogardy dla człowieka, szczególnie Żyda - pragniemy prosić Boga o dar pokoju, a także dziękować Mu za każdy odruch dobra wyzwolony w wielu współczujących sercach.

Nasze kościelne obchody rocznicy będą miały następujący przebieg:

12 kwietnia, godz. 11.00 - kościół św. Augustyna (Nowolipki 18): Msza św. koncelebrowana przez biskupów i kapłanów.

12. kwietnia, godz. 14.00 - Muzeum Kolekcji im. Jana Pawła II w Warszawie (Plac Bankowy 1): sesja wspomnień o Getcie.

15-17 kwietnia, godz. 18.00 - kościół Wszystkich Świętych (Plac Grzybowski 3/5) triduum - Msza św. z homilią i wykład.

Zachęcamy wiernych do licznego udziału w tych modlitwach.

Wikariusz generalny
Biskup Pomocniczy Warszawski
+ Marian Duś

Warszawa, dnia 10 marca 1993 r.
l.dz.901/D/93

Rekolekcje duszpasterzy rolników w Zakopanem

W dniach 8-11 marca br., w domu rekolekcyjnym w Zakopanem, miały miejsce rekolekcje formacyjne dla diecezjalnych, rejonowych i innych duszpasterzy rolników.

Poza konferencjami ascetycznymi, które głosił o. K. Fryzeł redemptorysta, duszpasterze zapoznali się z zamierzeniami Ministra Rolnictwa i Gospodarki Żywnościowej, co do dalszej polityki rolnej oraz Ministra Ochrony Środowiska, Zasobów Naturalnych i Leśnictwa, co do planów tego resortu na okres najbliższy (min. Z Hortmanowicz).

Z przedstawicielami Fundacji im. Witosa (pp. Łuszczewski, Sumara) omówiono akcję kolonii letnich dla najuboższych dzieci wiejskich.

Przedstawiciel Związku Podhalan, poseł A. Gąsienica-Makowski przybliżył zgromadzonym aktualny stan dokonań tej organizacji oraz jej zamierzenia na przyszłość.

Duszpasterze mieli spotkanie z kard. F. Macharskim metropolitą krakowskim.

Łącznie z biskupem R. Andrzejewskim, przewodniczącym Komisji Episkopatu ds. Duszpasterstwa Rolników w rekolekcjach uczestniczyło prawie 90 księży z całej Polski. Na zakończenie członkowie rekolekcji wydali poniższe oświadczenie o sytuacji wsi.

(ks. E. Marciniak)

Wojciech TUREK
ul. Mozarta 25
80-166 GDANSK
Polonia

KS Szubert 1

83

Moje propozycje
regulaminie
teksty.
Odpiśać s.v.p.

1 tekst

Wojciech Turek
<Uncaptive Minds>

Po 1989 roku nastąpił zrozumiały spadek zainteresowania problematyką komunizmu i Europy wschodniej. Skomplikowane przemiany ustrojowo-gospodarcze nie wzbudzają już takich emocji co sprawa Solidarności, Afganistanu czy garstki dysydentów rosyjskich rzucającej wyzwanie całemu imperium. W dalszym ciągu jednak ukazują się czasopisma, które jak angielskojęzyczny kwartalnik Uncaptive Minds podejmują próbę analizy zjawisk zachodzących na obszarze byłego imperium sowieckiego. Uncaptive Minds - współredagowany przez Polaków Irenę Lasotę i Jakuba Karpińskiego - przeznaczony jest przede wszystkim dla czytelnika zachodniego. Bariera językowa stanowi tutaj skuteczną zaporę, nad czym należy rozmyślać, ponieważ Polacy również mogliby skorzystać na baczniejszej obserwacji tego co zachodzi w sąsiednich krajach.

W najnowszym numerze kwartalnika znajdują się artykuły poświęcone problemom narodowościowym na Łotwie, gdzie rodzimi mieszkańcy stanowią mniejszość, a stacjonujące wojska Armii Sowieckiej wywierają skuteczny nacisk na teoretycznie niepodległy rząd. Dziesięciolecia prześladowań, w tym ludobójstwa, oraz kryjącej się za pojęciem homo sovieticus polityki wynaradawiania, spowodowały istotne zmiany stosunków narodowościowych na Łotwie. Autor artykułu Łotwa - niepodległe państwo? dowodzi, że w tej sytuacji demokracja i przestrzeganie praw człowieka oznaczają utrwalenie rusyfikacji kraju. Łotysze stoją więc przed nie lada dylematem: czy dążyć do zniwelowania skutków rządów okupacyjnych, czy też bezwarunkowo przestrzegać zasad liberalnej demokracji, oznaczających zdominowanie nowo powstałego państwa przez większość rosyjską.

verte →

Jeszcze bardziej skomplikowane są stosunki narodowościowe na Krymie. Większość mieszkańców stanowią tam prokomunistyczni Rosjanie. Polska dziennikarka Urszula Doroszewska przedstawia w reportażu pt. Krym- czyj kraj? zdeteminowaną walkę Tatarów

krymskich o prawo powrotu do ojczyzny, z której zostali przymusowo wywiezieni. Ich sytuacja przypomina los Polaków wywiezionych z Podola i Ukrainy do Kazachstanu. Ciekawe, że rząd ukraiński popiera repatriację Tatarów na teren Krymu, traktując ich jako sojuszników w sporze rosyjsko-ukraińskim o przyszłość półwyspu

Godny polecenia jest artykuł dziennikarza rumuńskiego ukazujący dosyć zaskakujące przyczyny, z powodu których idea restytucji monarchii cieszy się ogromną popularnością wśród prostych i ubogich ludzi. Monarchia stanowiąca symbol dawnej świetności Rumunii może spełnić pożyteczną rolę, porównywalną do Hiszpanii lat 70.

3 kbst

Szlakiem Chestertona

Wojciech Turek

⟨ Wiatr historii ⟩

Wypowiedź ministra Rokity, poddająca krytyce niedostateczne zaangażowanie Kościoła po stronie reform, mogła niejednego przyprawić o zawrót głowy lub co najmniej wprawić w zakłopotanie. Po trzech latach zmasowanej kampanii prowadzonej wszędzie wspólnymi siłami postkomunistów i lewicy solidarnościowej, dokonano czegoś, co nie udało się w okresie rządów PZPR- nadzarpnięto pozycję i autorytet Kościoła w społeczeństwie. Propaganda głosząca rzekomy 'triumfalizm' Kościoła i dążąca do tego by 'Kościół nie mieszał się w nie swoje sprawy' okazała się w wielu przypadkach skuteczna. I oto w takich okolicznościach jak grom spadła wypowiedź znanego polityka, nie związanego z żadną partią chrześcijańską, zdająca się zaprzeczać wszystkiemu temu, co z takim trudem wmawiano społeczeństwu.

Jeżeli wierzyć diagnozie pana Rokity, Kościół nie tylko nie wykorzystuje swojej pozycji, ale w swojej skromności i pokorze zdaje się nawet nie zauważać, że zmiany na arenie politycznej stwarzają znakomitą okazję do wpływania na rozwój wydarzeń. Jeżeli pan Rokita ma rację, to Kościół zachowuje przesadną powściągliwość w stosunku do świata doczesnego, wbrew historii niektórych feministek i redaktorów wyskokonkładowych gazet lub dwutygodników.

Wzajemna sprzeczność ataków na Kościół nie jest niczym nowym w historii walki prowadzonej przeciw chrześcijaństwu. Chesterton po zapoznaniu się z poglądami ateistów i wolnomyślicieli doszedł do przekonania, że chrześcijaństwo 'posiada zadziwiająco zdolność łączenia w sobie wad, które wydają się ze sobą sprzeczne'. Czy chrześcijaństwo można jednocześnie oskarżać o zakazywanie uciech i o stwarzanie iluzji opatrności? Albo krytykować za potulność klasztorów i zaciekłość krucjat? Zarzucać wrogość wobec kobiet oraz to, że jest 'religią kobiet'? Wytykać nadmierne bogactwo i nadmierne ubóstwo? I wreszcie - grozić wizją państwa wyznaniowego a jednocześnie wzywać do większej ingerencji w proces reform? Zarzucać 'triumfalistyczne zapędy' i 'zbytnią bierność'? Krytycy Kościoła - jeżeli chcą być wiarygodni - muszą teraz rozstrzygnąć, która z wersji (jeśli którakolwiek) odpowiada prawdzie.

Ciekawe, jakie pobudki skłoniły ministra Rokitę do wygłoszenia - z pozoru szokujących - poglądów. Należy wykluczyć przypuszczenie, że obóz 'państwowy' dąży do zbliżenia z Kościołem. Najpierw

należałoby porzucić mentorski ton i zacząć nie tyle 'wymagać', co raczej więcej 'słuchać'. Najbardziej prawdopodobna wydaje się inna wersja. Otóż 'państwowcy' czują się zagrożeni - rozpadem państwa, powrotem do władzy postkomunistów, destabilizacją sytuacji w Rosji. W tej sytuacji poparcie ze strony Kościoła mogłoby wiele pomóc. Już raz wykorzystano autorytet Kościoła do tego by sięgnąć po władzę. Wydawało się, że nowej władzy nic już nie zagrozi. Okazało się, że może być inaczej.

Więc w myśl starego przysłowia - 'jak trwoga...'

KOŚCIÓŁ W ZADOROŻU

Nie znajdziemy takiej miejscowości ,w obecnych granicach Polski.Znajduje się ona bowiem na terenach ZSRR,w białoruskiej republice,przeszło 20 km. od niedużego miasteczka Głębokie.Jednak do dzisiaj Zadoroże i okolice są skupiskiem Polaków i katolików.W artykule tym,przedstawię przede wszystkim historię świątyni,bliską mi tym,że był chrzczony w niej mój dziadek.Zacznijmy od początku.

Król Rzeczpospolitej-Zygmunt III Waza,po wygranej bitwie ze Szwedami,na zadoroskich polach,wystawił kościół,o czym informuje inskrypcja treści następującej:

" PIERWSZY KOSCIOŁ W ZADOROŻU
UFUNDOWAŁ z DRZEWA
ZYGMENT III KRÓL POLSKI
W ROKU 1601
KTÓRY PO RÓŻNYCH PRZERÓBKACH
ZGORZAŁ DOSZCZĘTNIE
W ROKU 1902."

Wedle podań, podawanych do dnia dzisiejszego przez miejscowych parafian,z tragedią roku 1902,miało być tak.Po skróconym nabożeństwie do Najświętszego Sakramentu,które zamiast trwać 24 godziny trwało tylko

kilka godzin,gdy już zamknięto kościół,po uprzednim sprawdzeniu porządku w kościele,zauważono płomień.Najprawdopodobnie niedokładnie zgaszona świeca,była przyczyną pożaru.Przy kościele zebrał się tłum ludzi,próbujących gasić ogień,gdy nagle jakiś odważny człowiek rzucił się w kierunku palącego się kościoła.Po chwili wynurzył się z płomieni.W rękach trzymał monstrancję.Stanął przed kapłanem i w milczeniu ją przekazał.Wówczas ksiądz miał powiedzieć:"Chwała na wysokości-Kościół nasz istnieje".Tradycja zapomniała imienia tego śmiałka.Mówi się tylko,że był to Moskal.Obecny proboszcz,ks.Pawlik,tłumaczy to nieszczęście,karą Bożą za niedopełnienie w pełni ceremonii nabożeństwa.

Do czasu wybudowania nowej świątyni,korzystano z kaplicy cmentarnej,którą później przeniesiono do miejscowości Bobroszczyzna.Tam prali ślub w 1910r.moi pradziadkowie.Równocześnie trwa budowa nowego,neogotyckiego kościoła.Mówi o tym kolejna inskrypcja,czyli napis na płycie:

" Z OFIAR LUDZI MIŁOSIERNYCH
Z POLSKI,LITWY I BIAŁEJ RUSI
ORAZ OFIAR I PRACY ZADOROSKICH PARAF.
TEN KOSCIOŁ KU CZCI N.M.P.ŁASKAWEJ
ZBUDOWAŁ PROBOSZCZ ZADOROSKI
KS.ANTONI WALENTYNOWICZ
I 26 PAZDZIERNIKA R.1940 POSWIĘCIŁ
CI KTÓRZY TU PO WSZYSTKIE CZASY
BĘDĄ SIĘ MODLILI,PROSZENI SĄ O
"ZDROWAS MARYA" ZA OFIARODAWCÓW
I KS.ANTONIEGO.

Architekt Ant. Dubowik."

Gdy wyjdzie się przed kościół głównym wyjściem,ujrzy się dwagroby.Na pierwszym z drewnianym krzyżem,współczesna tabliczka głosi:

" Ś.P.
LEONARD
HRYNIEWSKI
PORUCZNIK WOJSK POLSKICH
ZMARŁ w MAJ,JAKUBIONKI
4.MAJA 1826 R."

W drugim grobie pochowano Ks.Jana Litwińskiego/1900-1955/.

~~Uczestnicząc we Mszy św.,niedzielnej,zauważyłem,że w momencie gdy dzwonią dzwony/a ich głos jest częstrzy,niżli się to u nas w Polsce spotyka,biją bowiem na pół godziny przed nabożeństwem,podczas Podniesienia,a także w trakcie często odbywanych procesji wewnątrz świątyni/,wiele osób ocierało łzy.Jak się dowiedziałem,dopiero od 15.08.br.,pozwolono korzystać z tego instrumentu w celach kultowych.~~

Zapewne takich polskich miejsc na świecie jest wiele,o których my Polacy wiemy mało.Często lekceważymy przeszłość naszych przodków.A to wszystko jest dziedzictwem narodowym,skarbem o którym zapomnieć nie wolno.

JANUSZ HOCHLEITNER

adres autora: ul. WIEJSKA 28/II/5

82-300 Elbląg
POLSKA

FRANCJA

N^o 16

MODERN ART GALERY (71, Rue Quincampoix, 75003 Paris - tel. 42.78.43.02) organizuje w pierwszej połowie maja 1993 r. w związku z obchodami Konstytucji 3-Maja i Świętem Wyzwolenia wystawę malarską poświęconą polskiej tematyce narodowo-patriotycznej. Zgromadzone na niej dzieła (obrazy, rysunki, grafiki itp) będą odwoływać się do polskich tradycji niepodległościowych i historycznych. Artystów zainteresowanych wystawieniem swoich prac proszę o kontakt z Galerią.

1

FRANCJA

N^o 16

Ośrodek Badań Kultury Polskiej Uniwersytetu Charles de Gaulle'a - Lille III, wierny swej tradycji, organizuje w dniach 11, 12, 13 maja 1993 roku międzynarodową sesję naukową na temat: FRANCUSKO - POLSKIE KONTAKTY LINGWISTYCZNE. Problematyka konferencji, w której weźmą udział specjaliści z licznych uniwersytetów europejskich będzie obejmować szeroko pojęte zagadnienia kontaktów językowych, bilingwizmu, bikulturacji występujących w różnorodnych płaszczyznach językowych, w przekładach literackich, w strukturach gramatycznych i w stylach artystycznych. Referaty wygłaszane będą w języku francuskim. Wstęp wolny. W sprawie otrzymania programu oraz szczegółowych informacji dotyczących Sesji należy kontaktować się z jej organizatorem - Panią Zofią Cygal - Krupa, Université Charles de Gaulle Lille III - U.F.R. Études Romanes Slaves et Orientales - Section Polonaise - B.P. 149, 59 653 Villeneuve d'Ascq. Cedex.

2

FRANCJA

19 DP 11

N^o 19

Twórcą słynnej statuy Matki Boskiej w Grocie Lurdzkiej był Polak Józef Hugo Fabiś. Urodził się 19.03.1812 r. w Aix-en-Provence, a zmarł w Lyonie 7.09.1886 r. Był synem Karola Fabiśa, emigranta, urodzonego w Amolnychowicach koło Wadowic w 1759 r. W roku 1843 wystawił w Lyonie swoją pierwszą rzeźbę „Magnificat” - postać Matki Boskiej wykonaną w marmurze, przeznaczoną dla kościoła w Demi-Lune (przedmieście Lyonu). W roku 1857 powołano go do Akademii, a w 1861 otrzymał w Salonie Paryskim złoty medal za „Rebeke”. Dwa lata pełnił funkcję dyrektora Szkoły Sztuk Pięknych. Był kawalerem Orderu Grzegorza Wielkiego. W 1864 r. ukończył rzeźbę Matki Boskiej z Lourds.

LOURDES

POLSKA

Towarzystwo Poczty Podziemnej (ul. Dumikowskiego 8/44, 02-784 Warszawa) ogłasza konkurs na miniaturowy biuletyn Towarzystwa „Filatelisty Podziemny” oraz na znak firmowy (logo). W konkursie może wziąć udział każdy. Warunkiem jest nadesłanie pod adresem Towarzystwa projektu w formacie minimum A-5 lub jego kserokopii bardzo dobrej jakości.

N^o 19

SZWECJA

Dyrektor Instytutu Polskiego w Sztokholmie p. Mieczysław Tomasz Jastrun proponuje stworzenie „Polskiego Banku Umiejętności” czyli sieci fachowców polskiego pochodzenia, lub ludzi z Polską związanych, którzy zgodzą się zdepomować w „Banku” swoje nazwisko, adres i telefon oraz zakres wiedzy, którą dysponują. Głównym celem tej inicjatywy jest ułatwienie przepływu wiedzy do Polski i danie możliwości nawiązania kontaktów. Proponuje się stworzenie pierwszej próbniej „sieci” na terenie Skandynawii, w oparciu o Instytut Polski, o jego bazę i kontakty, oraz przy pomocy grupy polskich emigrantów, którzy da nazwiska i dorobek gwarantując powagę przedsięwzięcia. Równoległe z tą inicjatywą proponowane jest szeregiem inicjatyw towarzyszących m. in. zredagowanie emigracyjnego „Who is Who”, uruchomienie w polskiej telewizji programu „Okno”, który byłby oknem dla polskiej emigracji i ludzi z naszym krajem związanych czy też stworzenie wydawnictwa, gdzie będzie można drukować książki i broszury, które będą dla kraju zastrzykiem popularnej lub fachowej wiedzy.

WIELKA BRITANIA

W dniu 7 marca 1993 r. w Klubie Lotników w Londynie odbyło się maderyczyjne Walne Zebranie Polskiego Funduszu Olimpijskiego w Wielkiej Brytanii. Uchwalał zgromadzenia delegatów organizacja ta, po ponad 30 latach istnienia, została rozwiązana. Jednocześnie (z inicjatywy grupy entuzjastów, którzy twierdzą, że pomoc polskim sportowcom jest potrzebna) utworzony został społeczny komitet pod roboczą nazwą: Polski Fundusz Sportowy w Wielkiej Brytanii. Sekretarzem Komitetu Organizacyjnego został Krzysztof Michalak (Adres PFS: c/o Klub „Polonia”, 6 Oliver Grove, South Norwood, London SE25 6EJ). [DZIENNIK POLSKI].

WIELKA BRITANIA

Nabładem oficyny wydawniczej „Audiatur” w Warszawie ukazała się barcho interesująca książka Andrzeja Suchcitzka pt. „Non omnis moriar” — Polacy na londyńskim cmentarzu Brompton. „Suchcitz dołoczył się w Brompton — cytowany w recenzji M. Wisniewskiej — 324 polskich grobów, zastrzegi, że nie jest pewien, czy to wszystkie ślady po Polakach, ponieważ administrację cmentarza nie udostępniła mu księgi cmentarnych (---) Największej łeży w tej nekropolii żołnierzy, wśród nich 12 generałów, 42 kawalerów Orderu Wirtuti Militari. W piśnym grobowcu, którego stylizowane 3 kłazy mają przypominać Górę Treci Kłazy w Wilnie, pochowano obwidcą 5. Kresowej Dywizji Piechoty gen. Nikodema Sulika (---).”

N° 16

N^o 19
UKRAJINA

W Kijowie obradował I Sejmik Federacji Organizacji Polskich na Ukrainie. Wybrane 20-staję władze Federacji. Prezesem Zarządu została Emilia Chmielowa ze Lwowa a wiceprezesami: Ludwika Nizymiska z Kijowa oraz Wacław Buklavenicz z Równego.

4

W. BENTANIA
N^o 19

W Lomolynie ukazał się kolejny numer „Ułana Karpackiego” - w formie półrocznika pod redakcją L.K. Pierożynskiego i M.D. Rypmiewskiej

N^o 19
USA

Elibeta i Janusz Wróbel są autorami wydanej pod koniec 1992 r w Chicago interesującej książki pt. „Rozproszeni po świecie”. Praca ta jest próbą całościowego ukazania historii obozów pręjsiowych i staję osiedli uchodźców polskich w Związku Sowieckiego m.in. w Indiach, Afryce, Meksyku czy Nowej Zelandii. Książka składa się z siedmiu rozdziałów. Dwa pierwsze dotyczą tragedii ludności cywilnej w Związku Sowieckim, od września 1939 r. do czasu jej ewakuacji do Iranu. Pozostałe ukazują losy uchodźców w poszczególnych krajach, do których zostali skierowani.

N^o 19
LITWA

W Wilnie powołano i zarejestrowano polską frakcję w Sejmie Republiki Litewskiej. Frakcję utworzyli posłowie - przedstawiciele Związku Polaków na Litwie. Przewodniczącym został Ryszard Maciejkaniec.

5

N^o 19
USA

Rada Miejska Nowego Jorku uhonorowała redaktora naczelnego „Nowego Dziennika” - Bolesława Wienbiawskiego wyróżnieniem przyznawanym wybitnym przedstawicielom grup etnicznych za zasługi dla wielonarodowej społeczności miasta.

6

ROSLA
N^o 19

Z inicjatywy Wielkopolskiego Oddziału Stowarzyszenia „Wspólnota Polska” została przekazana środowisku polonijnemu Samkt Petersburga, znana już mieszkaniom Poznania i Budapesztu, wystawa poświęcona wyłazzeniu 1956 roku. Ekspozycja „Poznań - Budapeszt 56” dokumentuje bunt mieszkaniom Poznania i przebieg rewolucji Węgierskiej oraz uwiadania znaczenie tych wydarzeń dla obalenia władzy komunistycznej. W uroczystym otwarciu wystawy udział wzięli: ambasador Węgier w Moskwie Gyorgy Namowiszky i w Warszawie Akos Engelmayr (uczestnik powstania Węgierskiego), konsul generalny RP Leliszlaw Nowicki, prezydent miasta Poznania Wojciech Kacmarek oraz przedstawiciele władz madniewskiej metropolii, pracy, środowiska naukowego i Polonii petersburskiej. [Biuletyn SHP].

URUGWAJ

Urłowy dziennik w Montevideo "La Mamama" wydał specjalny dodatek poświęcony Polsce. W artykule ustepnym przedstawiono czytelnikom historię walk narodu polskiego o niepodległość i zrywy patriotyczne sił w czasie zaborów. W piśmie zaprezentowano także aktualną sytuację wewnętrzną Polski, problemy jej kultury, gospodarki i polityki zagranicznej. [KURIER POLONIJNY]

- * ADAM WOLTYŃSKI - oficer 1. Pułku Pomiarów Artylerii 2 Korpusu. Urodz. 30.04.1914 r. w Gmieźnie. Zmarł 30.03.1993 r. w Telford.
- * SYLWESTER WIECZOREK - chorągwy-pilot. Urodz. 28.11.1914 r. w Łodzi. Zmarł 3.04.1993 r. w Maidstone.
- * KRYSTYNA MAREK - profesor prawa międzynarodowego. Urodz. 11.10.1914 r. w Krakowie. Prezenter i interwizor polski w wielu międzynarodowych organizacjach. Zmarła 30.03.1993 r. w Bernie.
- * EDWARD PIOTR KOZŁOWSKI - płk saperów. Zmarł 9.04.1993 r. w Londynie.
- * MARIA WASUNG zd. KALITA - działaczka polonijna w Szwajcarii. Zmarła 15.03.1993 r. w Genewie.
- * BIRUTA PEREPECZKO-ZANIEWSKA - doktor medycyny. Urodz. 1911 r. w Oszmianie. Zmarła 2.04.1993 r. w Londynie.
- *

Ks. Jan Twardowski

19 DP 11

93

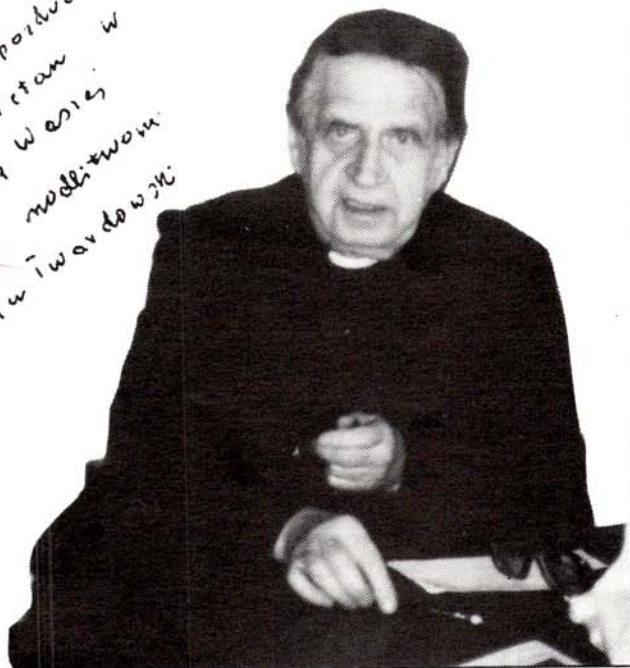
O uśmiechu w kościele

W kościele trzeba się od czasu do czasu uśmiechać
 do Matki Najświętszej która stoi na wężu jak na wysokich obcasach
 do świętego Antoniego przy którym wiszą blaszane wota jak meksykańskie maski
 do skrupulata który stale dmucha spowiednikowi w pompkę ucha
 do mizernego kleroika którego karmią piersią teologii
 do małżonków którzy wchodząc do kruchty pluszczą w kropielnicy obrączki jak złote rybki
 do kazania które się jeszcze nie rozpoczęło a już skończyło
 do tych co świat nie przeżywają ale przeżywają
 do moralisty który nawet w czasie adoracji chrupie kość morału
 do dzieci które się pomyliły i zaczęły recytować: Aniele
 Boży nie budź mnie niech jak najdłużej śpię
 do pięciu pań chudych i do pięciu pań grubych
 do zakochanych którzy porzucali swoje serca czule
 do egzystencjalisty który jak rudy lis przenosi samotność z jednego miejsca na drugie
 do podstarzałej lży która się suszy na konfesjonale
 do ideologa który wygląda jak strach na ludzi

(z wyboru wierszy Ks. J. Twardowskiego, "Wiara malutka")

~~Cały w dół był nuncem porównań
 czytelników i kromki. Pamiętam w
 modlitwach, bołem się Wasie,
 cię bliżej pamięci i modlitwom
 Ks. J. Twardowski~~

W - 14 " 92



I ty śmigaj

Śmiga Śmingus
piętą bosą,
gna przez owies
i przez proso.
W głos się śmieje!

- Jak mnie Dyngus
tu dopadnie
to obleje mnie
dokładnie!
Ojej!

Dynda Dyngus
wiadrem wody:
Leci, pędzi
przez ogrody.
W głos się śmieje!

Śmingus miewa
we łbie zbytki.
Zmoczy mnie
do suchej nitki!
Ojej! Dyngus dyndał,
Śmingus śmigał,
jak bąk w koło,
i jak fryga.
W głos się śmieli!

Płot oblali,
psa, kaczoza
i z rozpędu
- do jeziora
wleceli!

I ty - śmigaj!
I ty - dyndaj!
Bo to się każdemu
orzysza!
Śmieję się głośno!

Złap i pokrop
mamę, tatę!
Spryskaj siostrę,
brata, kwiatek.
Niechaj rosną!

Barbara Lewandowska

Wesołych
Świąt!



Zniosła mi kura
jajek sześć
Pytam więc kury:
- Czy mogę je zjeść?

- Ko... ko... ko...
- kura zaprzecza hardo.
- Ani sadzonych,
ani na trawdo!

I jajecznicy - nie,
i na miękko
- nie!

Nie dam!
Choćbym miała pęknąć!

Znów pytam grzecznie
kury: - Czy mogę
utrzcć te jaja
na kogel-mogel?

Spojrzała na mnie
jak na... osła
i zagdakała,
wielce wyniosła,
że jaja
- na pisanki zniosła!

Halina Szayerowa



PARALLELE ENTRE SCOUT POLONAIS ET SCOUT FRANCAIS

=====

En cet été 1992, les Scouts du Raincy, ville de la banlieue est de Paris, sont partis en Pologne pour rencontrer des Scouts de Lublin.

Cette rencontre s'est faite dans la réserve animale et florale des Carpates, (le Bechtatsy⁴). Le but de cette rencontre était pour les Scouts du Raincy, d'apprendre aux Polonais ce que l'on faisait en France au sein des Scouts et, réciproquement, des Polonais.

Bieszczady

Il en découle beaucoup de différences et pas du tout de ressemblances ; la situation sociale, économique, du pays explique beaucoup de ces différences. Le scoutisme français a l'apparence d'avoir une structure anarchique. En effet, les chefs ne peuvent se différencier que par leurs morphologies et leurs croix scoutées différentes de celles de scouts, ou plutôt, des pionniers. Mais, le scoutisme français a une règle d'or : donner des responsabilités aux pionniers, c'est-à-dire que le financement du camp a été préparé par une équipe pionnière, les voyages d'aller et retour en autocar ont été confiés à une autre équipe, etc...

Par conséquent, un camp qui se passe mal est souvent de la faute des pionniers. Les chefs sont présents pour conseiller, calmer les esprits et coordonner le tout.

^{DE} Sur cette règle du scoutisme français, les ^PPolonais ont été agréablement surpris, car, chez eux, le chef est le seul à décider des activités et du déroulement du camp. Mais, derrière leur apparence de sévérité et d'ordre, très proche par l'uniforme et par certaines règles de leur vie scoutée des militaires, la structure est désordonnée et le chef manque souvent de compétences. Le scoutisme polonais n'a pu s'affirmer qu'après la tombée du communisme, c'est-à-dire il y a peu de temps. En effet, ces derniers ont souvent peu d'expérience.

Après une rencontre ayant amené du bien de chaque côté, il reste à espérer que les deux scoutismes en tireront de bonnes conclusions.

SCOUT TOUJOURS....

B.V.

Bertrand V.
Notre-Dame du Raincy

96

ANNA LIPOWIEC

16 26 44 77

18, RUE DE LA JUSTICE - 92310 SÈVRES

Niedziela Palmowa 1993. W pięknej barokowej sali apartamentu Jana Pawła II - audyencja dla rodaków.

Odwiedzona wermisli narodu polskiego nagrodzona Najmilszymi także czasów nowoczesnych, w piśmie wylizałam w Wielkim Tygodniku w Telewizji Włoskiej z ust jednego w dostojników Kościoła.

Ojciec Siostry podchodzi kolejno do grup rodaków - iść do domu która daje siły. Na zakończenie parę słów najpierw ~~rodzici~~ rodzice, że polskie rodziny przekradła światu Siostry Krzyż, następnie sprawa osobiste zaangażowanie i zaniepokojenie o wynik walki która toczy się obecnie w kraju, czy Polska będzie z kryzysem czy bez kryzyś. Oraz o najmilszej tragedii ludzkiej stracenie duszy, stracenie życia jest naszą normalną.

Niedziela Wielkanocna Ojciec Siostry celebrycy Mszy świętej na płaszczyźnie w Pietra. W tłumie wybyła się rodzina Polska w codziennej rzeczywistości ze swoim papieżem skądinąd →

2 vadosig Paolo Secondo *proprietaria* in
in to me) ^{vest.} fyller polski Regner.

MISSION CATHOLIQUE POLONAISE
EN FRANCE

263 Bis, Rue Saint-Honoré, 263 Bis
75001 PARIS

CABINET DU RECTEUR

Paris, le

TÉL. 42 60 07 69

C.C.P. Paris 1268 75

N°/R61

PETIT HISTORIQUE DE LA MISSION CATHOLIQUE POLONAISE EN FRANCE

La Mission Catholique Polonaise en France a été fondée le 26 février 1836, sur décision de Monseigneur Hyacinthe, Louis de QUELEM, Archevêque de Paris.

Son successeur, Monseigneur Denis AFFRE a attribué aux Polonais, en 1844, l'Eglise Notre Dame de l'Assomption, cise 263bis, rue St Honoré, Paris 1er.

En 1922, le Cardinal Auguste HLOND, Primat de Pologne a conclu un accord avec les Evêques de France et fondé plus d'une vingtaine de missions dans le Nord, le Pas de Calais, la Lorraine.

Le Recteur de la Mission Polonaise de Paris est alors devenu de le Recteur de la Mission Catholique Polonaise en France.

Actuellement, la Mission Catholique Polonaise en France est en contact avec 100.000 fidèles, qui fréquentent 87 centres pastoraux, desservis par plus de 100 aumôniers polonais (Curés personnels, missionnaires "cum cura animarum" et missionnaires).

La Pastorale de la Mission Polonaise en France est répartie en 5 régions, dites Doyennés: Nord-Pas de Calais, Région Parisienne, Alsace, Lorraine, Centre-Midi.

La Mission elle-même est dirigées par le Recteur, actuellement Monseigneur Stanislas JEZ, prêtre diocésain du Diocèse de Tarnow, nommé à la proposition du Primat de Pologne, par la Commission de l'Episcopat Français pour les migrants.

La vie associative est bien développée, regroupée dans l' Union des Associations Catholique, dite PZK.

Juridiquement, la Mission Catholique Polonaise en France apparait comme un Organisme de fait, non déclaré sous le régime des Associations à but non lucratif et ne bénéficiant pas des formes culturelles offertes par les dispositions de la Loi de 1905.

Elle est en relation stricte avec la Pastorale des migrants de l'Evêché de Paris et la Commission des Evêques Français pour les Migrants.

La plupart des Aumôniers travaillent exclusivement au sein des Communautés Polonaises mais une vingtaine de prêtres s'occupent en même temps des communautés polonaises et françaises. Cette pastorale franco-polonaise est confirmée par des conventions écrites entre l'Evêque ordinaire du lieu et le Recteur de la Mission Polonaise. C'est dans le sens de cette double pastorale que s'oriente actuellement la Mission Polonaise.

Le rôle de la Mission Catholique Polonaise et du Recteur sont bien précisés dans les statuts de la Mission Catholique Polonaise en France qui viennent d'être élaborés.

- * JAN WYGNANOWSKI - doktor medycyny. Ur. 3.03.1926 r. Zmarł 27.01.1993 r. w Romford.
- * JAN CHECHLIŃSKI - inżynier leśnik. Ur. 15.05.1907 r. Wychowanek Korpusu Kadetów, uczestnik kampanii wnesimowej. Zmarł tragicznie 11.03.1993 r.
- * HIERONIM KUREK - ppłk. wojsk Łączności. Ur. ~~14.03~~ w 1904 r. Oficer Łączności 1. Dywizji Pancernej. Szef sztabu i dowódca Łączności 3. Brygady Strzelców. Zmarł 11.03.1993 w Londynie.
- * STANISŁAW MARIAN DOMAŃSKI - inżynier. Wykładowca na Wydziale Inżynierii Elektrycznej w Polish University College. Zmarł 28.02.1993 r. w Londynie.
- * EUGENIUSZ JERZY PAWŁOWSKI - oficer 10. Pułku Strzelców Komnych. Zmarł 17.03.1993 r. w Exeter.
- * JERZY SAS-BUSZYŃSKI - kapitan Wojsk Łączności. Ur. 3.05.1914 w Borystawiu. Zmarł 14.03.1993 r. w Londynie.
- * KAROL MICHAŁ NAWALICKI - adwokat. Ur. 9.09.1919 r. w Drohobyczu. Porucznik Polskich Sił Powietrznych. Zmarł 10.03.1993 r. w Nottingham.
- * TADEUSZ JAN CHUCHNICKI - prezes Koła SPK nr. 107 w Wielkiej Brytanii. Zmarł 21.03.1993 r. w Guildford.
- * JERZY ROMAN SUGIERO - kapitan W.P. Ur. 10.08.1919 r. Zmarł 22.03.1993 r. w Londynie.
- * ZYGMUNT STANISŁAW SZUBA. Ur. 30.05.1956 r. Zmarł 12.03.1993 r. w Londynie.
- * JÓZEF GIEREKIEWICZ (TYSON) - pilot Polskich Sił Powietrznych. Ur. 22.07.1917 r. w Białymstoku. Zmarł 11.03.1993 r. w Londynie.
- * HENRYK ANTONI GRZYWAŃ - podporucznik Polskich Sił Powietrznych. Ur. 1.04.1918 w Sosnowcu. Zmarł 7.03.1993 r. w Accrington.
- * JERZY KMIECIK - chorąż, pilot Polskich Sił Powietrznych. Ur. 1.04.1923 r. w Łękażu. Zmarł 19.02.1993 r. w Benahavis (Hiszpania).
- * ANTONI SMOLEŃSKI - major WP. Ochotnik 1. Pułku Szwoleżerów w wojnie 1919-1920. Zmarł 25.02.1993 r. w Londynie.
- * TADEUSZ LEWKOWICZ - płk Polskich Sił Powietrznych. Ur. 28.07.1899 r. w Zimnej Wodzie k. Lwowa. Zmarł 12.03.1993 r. w Londynie.

Eventualnie temu
naszej -11- -1-

A tekst sport 101

"OKOLICE SPORTU"

"Kto rano wstaje, temu Pan Bóg daje", "Zimna woda zdrowia doda" - już dawno stwierdzono, że przysłowia są "mądrością narodu". Inne przekazuje, iż "W zdrowym ciele - zdrowy duch", z czym z pewnością się zgadzamy. Zastanówmy się jednak, czy w ślad za naszą zgodą idą konkretne działania potwierdzające respektowanie przez nas tej zasady? Wydaje się, że niezbyt często.

Czas to zmienić i w większym stopniu zadbać o prawidłowy rozwój i dobrą formę fizyczną ciała. I to od początku, a więc "Matki-Polki" noszące w swych łonach przyszłość narodu, ciąży na Was odpowiedzialność za prawidłowy rozwój istoty ludzkiej. Nie sprzyjają temu papierosy i inne używki, nieregularny tryb życia, złe odżywianie. Potrzebny jest natomiast kontakt z przyrodą. Te przykazania dla "Matki-Polki" winny być prolongowane na całe życie nas wszystkich. Utrzymanie swego ciała w dobrej kondycji fizycznej, to swego rodzaju naturalny obowiązek, dotyczący każdego z nas, niezależnie od płci, wieku i stanu cywilnego.

Jak to robić? Jest tak wiele możliwości, tak wiele dyscyplin sportowych czy zabaw ruchowych, że każdy znajdzie coś dla siebie. Najważniejsze - to d o b r e c h ę c i.

Od poniedziałku do piątku jesteście zapracowani, ale w sobotę czy niedzielę musimy znaleźć czas na aktywny wypoczynek. Nie ma znaczenia czy ktoś pracuje fizycznie czy umysłowo. Najprostsze formy aktywnego wypoczynku to spacer, bieganie, do tego trochę gimnastyki - wszystko w miarę możliwości. Wybierzmy się więc do podparyskich parków np. do Courneuve, Gennevilliers, Sceaux - by wymienić te nieco mniej znane a jakże piękne. Pobiegajmy, czy choćby pospacerujmy wśród zieleni. W parku w Gennevilliers można popływać, w Courneuve można wypożyczyć rower i pojeździć po przepięknie ukształtowanych alejkach lub też rower wodny, łódkę - jest tam również malownicze jezioro. W Lasku Vincennes jest ogród zoologiczny i botaniczny. Wszędzie są świetnie urządzone miejsca zabaw dla dzieci. Zdrowe ciało kształtujemy też grając w piłkę, tenisa, badmingtona - ważne jest by zdecydować się na cokolwiek.

Nie zrażajmy się początkowymi objawami zmęczenia, to przejdzie. Gdy przyzwyczaimy organizm do regularnych ćwiczeń fizycznych, zaczniemy odczuwać coś w rodzaju przyjemnego znużenia. Z pewnością będziemy lepiej przygotowani do nadchodzącego tygodnia pracy.

Codziennosc na obczyźnie jest pod wieloma względami męcząca. By utrzymać się na powierzchni toczącego życia, musimy ciągle udowadniać, że jesteśmy lepsi od innych i robimy to, choć francuski, stereotypowy pogląd o Polakach wcale o tym nie świadczy. Dbajmy więc o fizyczną formę naszego ciała, gdyż z pewnością lepsza będzie wówczas nasza kondycja psychiczna i samopoczucie. Na tej bazie łatwiej będzie nam sięgnąć po sukcesy, łatwiej podejmować trafne decyzje i łatwiej osiągnąć to, czego nam tak często brakuje: pewności i wiary w siebie.

Zbigniew Juchaczewski

"OKOLICE SPORTU"

Miesiąc Maj wydaje się być bardzo dobrym, na dokonanie podsumowania osiągnięć polskiego sportu w dyscyplinach zimowych w sezonie 1992/93. Wyłącznie dlatego, że znajdujące się w majowym powietrzu "pozytywne fluidy" będą, potrzebne do zneutralizowania niezbyt miłych wrażeń, jakich prawdopodobnie doznamy w trakcie takiego podsumowania. Tego nauczyło doświadczenie.

Potęgą w sportach zimowych Polacy nigdy nie byli, jednak Bachledów, Łuszczka, Fijaša, Ryś-Ferens - znał sportowy świat. W ostatnich latach znani byli G. Filipowski czy dwuboista S. Ustupski. W tym sezonie próżno było jednak szukać ich nazwisk, czy też innych swojsko brzmiących wśród zwycięzców czy choćby zdobywców czołowych lokat w zawodach zimowych. Z jednym wyjątkiem, bowiem największym i jedynym sukcesem narciarstwa biegowego było 7 miejsce Bernadetty Bocek w biegu na 30 km na Mistrzostwach Świata. Tak bliskie polskiemu duchowi skoki narciarskie, wymierają chyba w Polsce śmiercią naturalną. Na ostatnio rozgrywanych zawodach na Dużej Krokwi, zdołano zgromadzić z całej Polski kilkunastu zawodników i żaden z nich nie skoczył dalej niż 100 m (bynajmniej nie z powodu złej pogody, czy krótkiego rozbiegu).

Hokeiści z kolei, pod wodzą nowego, Łotewskiego trenera Ewalda Grabowskiego mieli bez problemu wygrać Grupę B MŚ, bo tylko wygrana dawała awans do mistrzowskiej Grupy A. Niestety, w pierwszym meczu przegrali z ... Wielką Brytanią 3:4 i zajęli tylko 2 miejsce. Jeden z polskich hokeistów stwierdził, że z Anglikami nie można było wygrać, gdyż "oni grali prymitywną grę". Jak więc można określić poziom gry polskiej reprezentacji w tym meczu ?.

Żyźwiarze szybcy przed sezonem obiecywali (jak co roku zresztą), że tym razem medale i rekordy są w ich zasięgu. Skończyło się na obietnicach.

Uprawia się oczywiście jeszcze w Polsce narciarstwo alpejskie, saneczkarstwo, ale na poziomie nie liczącym się absolutnie w skali światowej.

w

I w tym momencie okazuje się, jak ważne jest by takie podsumowanie robić w maju. W tym bowiem miesiącu oglądamy świat przez "różowe okulary", co tonuje nieco czarne barwy a ponadto taki "majowy optymizm" plus wspomniane już fluidy nie pozwalają wpaść całkowicie w jakże swojski nurt narzekań i pesymizm. Maj pozwala zauważyć, że chociaż odbywająca się w tym roku w Polsce Zimowa Uniwersiada nie przyniosła wielkich sukcesów sportowych polskim studentom, to okazała się sukcesem organizacyjnym. To cieszy, bo zadaje kłam popularnej w świecie teorii, że w Polsce jest brak witaminy "O", "O"- jak: ORGANIZACJA".

Hokeiści, zajmując 2 miejsce w grupie B, zapewnili sobie jednak awans do turnieju przedolimpijskiego. A, że turniej ten być może będzie w Polsce- to awans olimpijski jest już prawie w kieszeni. Pozostając dalej na lodowej tafli, odnotować należy zakończenie kariery przez Grzegorza Filipowskiego. To smuci, ale pocieszeniem niech będzie fakt, iż są w Polsce jego następcy; są liczący się w konkurencji światowej juniorzy.

Nawet u skoczków narciarskich "różowe okulary" pozwalają zauważyć, że skaczą odbijając się jednak z progu skoczni a nie spadają z niego, jak to uczynił słynny "angielski orzeł"-Edwards. Bliższe obserwacje wskazują, że jest w Polsce młody skoczek o nazwisku Skupień, który jak trafi i dobrze się z progu odbije, to może skoczyć ho, ho - a nawet jeszcze dalej.

Jednakże, nawet to majowe spojrzenie na zimowe sporty w Polsce odkrywa, iż "pacjent" jest chory i to od dłuższego czasu. Stwierdzenie choroby nie jest sztuką. Sztuką jest postawić właściwą diagnozę i wyleczyć. I choć w Polsce na chorobach znają się prawie wszyscy, jakoś nie słychać by ktoś przeprowadził właściwe rozpoznanie, nie wspominając już o podjeciu leczenia.

A Zimowa Olimpiada w Lillehammer już za niecały rok.

Zbigniew Michelcwski

27-04-1993 105

Sport

Szanowny Panie Redaktorze,

Przypominając moją propozycję, którą poczyniłem podczas rozmowy telefonicznej z Panem, proponuję do wykorzystania w „Głosie Katolickim” dwa teksty o tematyce sportowej. Jeżeli redakcja zdecyduje o ich wykorzystaniu, proponuję by pierwszym był artykuł traktujący o sportach zimowych i jeżeli możliwe, by był wydrukowany jeszcze w maju, ze względu na treść.

Proszę o kontakt telefoniczny, jeżeli redakcja „Głosu” byłaby zainteresowana dalszą współpracą. Ze swej strony deklaruje możliwość dostarczenia co 2 tygodnie tekstu z zakresu sportu czy też ogólniej - kultury fizycznej.

Nadmieniam, że nie jestem zainteresowany wynagrodzeniem za wydrukowanie moich tekstów w „Głosie Katolickim”.

Z poważaniem

Christian Michalowski

Mój adres:

9, Rue de Florence

75008 Paris

tel. 43-87-54-15

(w godzinach wieczornych)

OLYMPIQUE MARSYLIA - A.C. MILAN - 1:0 !!!

"Złota główka" Bazile Boli i... Puchar Europy powędrował do Marsylii. Co nie udało się po raz piąty Włochom, udało się po raz pierwszy Francuzom. Od początku rozgrywek o Puchar Europy tj. od 1956r. zespół z Milanu zdobywał Puchar Mistrzów w latach 1963, 1969, 1989, 1990. Olympique Marsylia jest pierwszą francuską drużyną piłki nożnej, która zdobyła Puchar Klubowych Mistrzów Europy. Przechodzą więc nie tylko do historii, ale i do legendy.

Prezes Bernard Tapie oraz trener Raymond Goethals stworzyli świetny zespół. Ich podopieczni pokazali bardzo dobry futbol i choć w czasie meczu obydwie drużyny miały sporo okazji do zdobycia bramek, skończyło się na jednej, szusliwie dla Francuzów.

Na najbardziej nieuczciwego wyglądał Jean-Pierre Papin. Widac było, jak bardzo chciał i grać i wygrać. Byli koleżki klubowi utrudniali mu życie na boisku jak mogli, w pewnej chwili prawie doszło do rękoczynów. Nie było sentymentów, starych znajomości, była zaciętość i walka. Taki jest w dzisiejszych czasach sport, szczególnie ten na najwyższym poziomie i o najwyższe stawki. I jeszcze trzeba chcieć wygrać, a w tym przypadku chcieli wygrać Francuzi. Włosi sprawiali wrażenie, jakby zwycięstwo się im po prostu należało. Skończyło się na tym, że z powodu wygranej, a więc "z urzędu" przez najbliższy rok Pucharem Europy opiekować się będzie Olympique Marsylia.

Cześć im i chwalić.

Czy polscy piłkarze zagrają w MŚ '94 r. w USA?

W II grupie eliminacyjnej, do której los niezbyt szczęśliwie przydzielił Polaków, rozegrano kolejne mecze. 29 maja w Chorzowie, Polska zremisowała z Anglią 1:1, a 2.06. Norwegowie pokonali Anglików 2:0.

Po tych spotkaniach tabela grupy II wygląda następująco:

1. Norwegia	6	11:1	20-3
2. Anglia	7	9:5	16-6
3. Holandia	6	8:4	17-4
4. Polska	5	8:2	8-3
5. Turcja	8	3:13	7-17
6. San Marino	8	1:15	1-32

Do rozegrania pozostały jeszcze mecze:

San Marino - Anglia	San Marino - Holandia
Turcja - Polska	Norwegia - Polska
Polska - Holandia	Polska - Norwegia
Holandia - Anglia	Anglia - Polska
Holandia - Norwegia	Turcja - Norwegia

Eliminacje kończą się jesienią, do finałów awansują drużyny, które zajmą w grupie pierwsze i drugie miejsce. Polscy footballiści mają szansę awansu, jednak aby go osiągnąć należałoby w pięciu meczach, które pozostały do rozegrania zdobyć 8 punktów. Jeżeli uzyskana zostanie mniejsza ilość punktów, o awansie może decydować stosunek bramek, a ten Polacy mają ~~nie~~najlepszy.

Tak więc biało-czerwoni mają bardzo trudne zadanie, bowiem stawka przeciwników jest mocna i wyrównana.

Jednak z wszystkimi można wygrać. Trzeba tylko... być lepszym. I tego należy życzyć polskiej drużynie.

Zdrówko Michelkowski

BOLLWILLER

Tegoroczne uroczystości 3-Majowe w Alzacji odbyły się w Bollwiller. W obecności licznych sztandarów i chorągwi polskich stowarzyszeń patriotycznych i katolickich, uroczystości rozpoczęły się mszą św. koncelebrowaną przez ks. kanonika D. ZIÓŁKOWSKIEGO, ks. J. STYLĘ, C.M. i ks. J. CIECHOMSKIEGO, który wygłosił kazanie o roli Maryi w historii narodu polskiego. W czasie mszy św. śpiewy liturgiczne wykonał chór "Słowik Leśny" z Pulwersheim oraz chór harcerzy z Bollwiller. Wśród wiernych obecny był p. A. Lehmann, mer Bollwiller.

Po mszy św., w miejscowej świetlicy parafialnej miała miejsce okolicznościowa akademie, na którą przybył p. P. CHRUSZCZEWSKI, konsul R.P. w Strasburgu. Akademię otworzył p. J. RAMATOWSKI, prezes P.Z.K. w Alzacji. Następnie, w swoim wystąpieniu, p. CHRUSZCZEWSKI przypomniał znaczenie historyczne konstytucji z 3 maja 1791r. W części artystycznej wystąpiły dzieci z lekcji języka polskiego, zespoły folklorystyczne: "Orzeł Biały", "Podhale" i "Polonia", chóry: "Wacław z Szamotul" oraz "Słowik Leśny".

na później

-1-

5 D 5

str 13 109

PORADNICTWO Z POMOCĄ MŁODZIEŻY, MAŁŻEŃSTWOM, RODZINOM

Jesień 1984r. Polska. Jedna z bocznych ulic dość dużego miasta. Właściwie nazwa "ulica" nie pasuje do wąskiej, błotnistej drogi, na której nie ma miejsca dla chodnika i latarni. Mieszkańcy stojących tu domów są świadkami narodzin "płomiennej miłości" skromnej dziewczyny - Kasi do Jurka - jedyne go porządnego i zadbanego chłopca w rodzinie dotkniętej alkoholizmem. Są też świadkami jej wielokrotnego "biegania" do domu Jurka, zapewne w trosce o rozwój uczucia, które zresztą dość szybko zostaje odwzajemnione. Wspólne spacerunki, rozmowy, marzenia, ślub, zamieszkanie w domu męża. Mieszkańcy tej uliczki widzą początki wspólnego życia małżonków, starania o tworzenie dobrego klimatu dla ich miłości, dla przychodzących na świat ich córek. Pomimo wielu nacisków ze strony pijackiej rodziny, nierzadko połączonych z rękoczynami wobec każdego, kto stanął na drodze, małżeństwo Kasi i Jurka wychodzi zwycięsko z różnych trudności...ale do czasu. Obserwujący ich z podziwem mieszkańcy stopniowo stają się świadkami narastających różnych konfliktów małżeńskich, rodzinnych i wielopokoleniowych w ramach jednego podwórka. Coraz częstsze zagładanie do butelki przez Jurka, jego kłótnie z żoną i wyrzucanie jej wraz z dziećmi z domu; płacze, prośby, próby łagodzenia konfliktów ze strony Kasi; strach, płacz, pogłębiające się stany depresyjne trzech córek (nawet wyrwanie włosów z własnej głowy przez najmłodszą z nich w chwilach paniki) - to wszystko też widzą sąsiedzi. Są świadkami nabrzmiewania konfliktów, odejścia Kasi z córkami z domu męża, wreszcie samobójstwa Jurka jesienią 1991 r. Słyszą również wyznania Kasi nad trumną męża i jej słowa: "gdybym nie odeszła, żyłby jeszcze..." Mieszkańcy patrzą, kiwają głowami, komentują po cichu: "chyba tak być musiało..."

Opisane wydarzenie jest szczególne, ale przecież nie jedyne w historii ludzkości. Małżeństw i rodzin z małymi lub wielkimi trudnościami jest wiele. Borykają się z różnymi problemami, uwikłani w związki, z których często nie widzą wyjścia, nie rozumieją, dlaczego dzieje się im tak źle. Otoczenie zaś spokojnie śledzi rozwój wypadków. Czy tak być musi? Dlaczego nikt nie wyciągnie pomocnej dłoni? Dlaczego przede wszystkim ten, kto przeżywa drobne czy poważne trudności nie zwraca się z prośbą o pomoc? Rzeczą ludzką jest przecież błądzić lub czegoś nie wiedzieć i szukać pomocy... Strach przed ujawnieniem swoich kłopotów, wstyd, przekonanie że już nic nie da się naprawić, obawa przed zbytnią ingerencją osób "trzecich", zwlekanie: "niech się jakoś samo ułoży", brak zaufania i przekonania, że osoba z zewnątrz może swoją wiedzą rozjaśnić wątpliwości... a może po prostu niewiedza, gdzie się udać, by zostać dobrze zrozumianym czy chociażby tylko dowiedzieć się czegoś nowego na interesujący temat i w ten sposób zapobiec ewentualnym trudnościom w przyszłości...

Współczesne statystyki podając różne zastraszające dane z życia małżeństw, rodzin, młodzieży, świadczą tym samym, jak różnorodne są

problemy dotyczące człowieka na jego drodze życia i jak często potrzeba ~~==~~ wiedzy pomagającej mu zrozumieć siebie, współmałżonka, dzieci, innych oraz pomocy w wyborze tego, co jest słuszne, czyli co służy dobru najwyższemu osób. Życie małżeńskie i rodzinne, dając niewątpliwie radość i szczęście członkom tych wspólnot, ujawnia jednocześnie szereg trudności zaistniałych na skutek zmieniających się warunków i powstających nowych zadań. Problemy z samym sobą, ze swoim poglądem na świat, z przeżywaniem płciowości i zintegrowaniem osobowości przeżywane przez młodzież w okresie dojrzewania, blaski i cienie związane z wyborem osoby do małżeństwa, radości i trudności w czasie narzeczeństwa, szczęście i "niebezpieczeństwa" pierwszych lat po ślubie, tworzenie więzi małżeńskiej, właściwe pożycie seksualne, wybór wspólnej drogi planowania poczęć, czas wewnątrzmacicznego życia dziecka, przygotowanie do porodu (przełamujące lęk), problemy związane z karmieniem dziecka, przyjęcie kolejnych dzieci, nowe zadania macierzyńskie i ojcowskie w wyniku rozwoju dzieci i problemy wychowawcze, zmiany towarzyszące wygasaniu funkcji prokreacyjnych (klimakterium), tzw. konflikt pokoleń, rozwój religijności w rodzinie itd. - to wszystko nakłada obowiązek dobrego przygotowania, czujności i troski, aby nie zmarnować swojej szansy tworzenia szczęśliwej wspólnoty osób.

"Kościół świadomy tego, że małżeństwo i rodzina stanowią jedno z najcenniejszych dóbr ludzkości, pragnie nieść swoją naukę i zaoferować pomoc tym, którzy znając wartość małżeństwa i rodziny, starają się pozostać im wierni; tym, którzy w niepewności i niepokoju poszukują prawdy; i tym, którzy niesłusznie napotykają na przeszkody w realizowaniu własnej wizji rodziny. Podtrzymując pierwszych, oświecając drugich i wspierając tych, którym stwarzane bywają trudności, Kościół pragnie służyć każdemu człowiekowi zatroskanemu o losy małżeństwa i rodziny" (Jan Paweł II "Familiaris consortio" - wprowadzenie). Wyrazem starań Kościoła w tej dziedzinie są liczne wypowiedzi nawołujące do tworzenia szeroko pojętego duszpasterstwa rodzin, a także konkretne działania w tym kierunku. Żaden program duszpasterstwa nie może nigdy, na żadnym poziomie pominać duszpasterstwa rodzin, które pełni zbawczą posługę ukierunkowaną

na rodzinę, obejmując wszystkie etapy jej rozwoju oraz całość treści jej życia w perspektywie sakramentalności małżeństwa i wymiaru eklesjalnego rodziny. Posługa ta nie powinna dotyczyć tylko rodzin chrześcijańskich, lecz musi być otwarta na wszystkie rodziny.

Jedną z form pracy duszpasterstwa rodzin jest tworzenie poradnictwa rodzinnego, które potrafi nawiązać bliski i bezpośredni kontakt z dziećmi, młodzieżą, narzeczonymi, małżeństwami, rodzinami a także z ludźmi samotnymi. W ramach dyżurów w poradni czy spotkań na forum ogólnym (np. rekolekcje, spotkania modlitewne, katechezy, wykłady, pogadanki, filmy, spotkania dyskusyjne) możliwa jest nie tylko pomoc w wychodzeniu z trudności, lecz także działalność tzw. profilaktyczna i wychowawcza. W poradnictwie rodzinnym powinni być angażowani ludzie różnych specjalności: teologowie, psychologowie, lekarze, pedagodzy, socjologowie, prawnicy, filozofowie. Ich wiedza, połączona z żywą wiarą i gotowością służenia każdemu oraz praktyką życiową w swoich rodzinach daje optymalne możliwości wypełniania duszpasterskiej misji w konkretnym czasie i miejscu. W praktyce oznacza to, że każdy, kto ma problem czy potrzebuje pogłębienia wiedzy, może zgłosić się do poradni działającej przy kościele, gdzie życzliwi mu ludzie postarają się pomóc z pełną dyskrecją i bezpłatnie, zaś w przypadkach wymagających szczególnego działania skierują do odpowiednio wyspecjalizowanych, zaufanych osób.

Szczęście w małżeństwie i rodzinie jest możliwe, ale nie przychodzi łatwo i bez wyrzeczeń. Różne sytuacje trudne nie muszą ~~kończyć~~ kończyć się tak tragicznie, jak w opisanej na początku prawdziwej historii, gdyż z pomocą Bożą nawet z najtrudniejszej sytuacji jest wyjście. Przy całej swej trosce o własny rozwój i dobro wszystkich członków rodziny należy pamiętać o tym, że są ludzie, którzy nie chcą być tylko niemymi świadkami, lecz pragną pomóc i czekają... Poprzez ich posługę może działać kochający, pocieszający i zbawiający Bóg.

JÓZEF (INNOCENTY MARIA) BOCHEŃSKI (1902 - 1995)

5. Ojciec J. Bocheński był jednak przede wszystkim najwyższej klasy naukowcem: filozofem i historykiem filozofii, logikiem i historykiem logiki. Był uczonym kilku kręgów językowych (francuskiego, angielskiego, niemieckiego, włoskiego, łacińskiego i polskiego). Jego spuścizna obejmuje ok. 40 książek (z których część przełożono na kilkanaście języków) i kilkaset artykułów naukowych, a Jego archiwa zawierają nadto kilkadziesiąt tysięcy stron prac i skryptów z wykładów nie ogłoszonych drukiem. Błędem byłoby jednak doszukiwać się w niej jakiegoś wielkiego systemu czy też w twórczości naukowej Bocheńskiego dopatrywać się jednolitości, jaka zaskakuje u wielu innych filozofów. Bocheński dzielił swoją działalność badawczą na 4 okresy, w których przeważały 4 różne zainteresowania: neotomistyczny (1934-45), historyczno-logiczny (1945-55), sowietologiczny (1955-70) i systematyczno-analityczny (1970- ...). Głównymi osiągnięciami Bocheńskiego w wymienionych okresach były następujące prace: w pierwszym - założenie i wydanie pierwszych zeszytów *"Polskiego Przeglądu Tomistycznego"* (przy czym zastrzec należy, że większość prac powstałych w tym czasie, mianowicie kilka studiów o filozofii św. Tomasza oraz kilkanaście przekładów i parafraz z Jego *"Sumy Teologicznej"* nadal pozostaje w rękopisie, stąd i trudność w ocenie tego okresu); w drugim - *"Formale Logik"* - dzieło życia Bocheńskiego; w trzecim - *"Handbuch des Weltkommunismus"* - podręcznik ujmujący całość problematyki, powstały przy współpracy kilkunastu uczonych; w czwartym zaś - *"Logic of Religion"*, będącą udaną próbą budowy filozofii religii przy pomocy logiki formalnej oraz *"Was ist Autoritaet"* ze świetną analizą autorytetu jako relacji trójczłonowej.

Jakie było Bocheńskiego rozumienie filozofii ? Uważał, że filozofia jest nauką i że jedyną naukową filozofią jest filozofia analityczna. Zadaniem filozofii nie jest budowanie ogólnych syntez. Filozofia jest istotnie różna od światopoglądu i ideologii. Nie jest zadaniem filozofii ani udzielanie odpowiedzi na pytania egzystencjalne, ani tworzenie systemu przykazań moralnych. Bocheński przyznawał się do filozofii analitycznej, w jej "twardej" logiczno-matematycznej postaci. Swoją pozycję w niej charakteryzował przez racjonalizm, tzn. przekonanie, że świat nie jest chaosem, lecz posiada logiczną strukturę; odrzucenie relatywizmu i sceptycyzmu oraz teoriopoznawcze zaufanie do ludzkiego rozumu z jednoczesnym zastrzeżeniem, że większa część wiedzy, którą posiadamy jest niepewna, pewność zaś osiągamy bardzo rzadko. Bocheński uważał siebie za platonika i był przekonany, że oprócz świata realnego istnieją także przedmioty idealne, które interpretował tak jak Arystoteles i św. Tomasz jako *"ens rationis cum fundamentum in re"* - odrzucał zatem pozytywnie negujący istnienie świata przedmiotów idealnych. Był również naturalistą w tym sensie, że odrzucał humanizm przyznający człowiekowi centralną pozycję we wszechświecie i uznający istotną różnicę między człowiekiem a zwierzętami. Nie negował natomiast humanizmu religijnego. Wiele z poglądów Bocheńskiego składa się na jego postawę typowo arystotelesowską. W przeciwieństwie do Kanta odrzucał Bocheński istnienie jakiegokolwiek *a priori* niezależnego od ludzkiego doświadczenia; uznawał za Arystotelesem ontologię rozumiejąc ją jako ogólną

teorię przedmiotu, która ostatecznie będzie dla Niego tożsama z logiką formalną. W ontologii uznawał prymat świata realnego przed idealnym oraz prymat konkretnego przed ogółem. W takiej ontologii świat składał się będzie z szeregu substancji posiadających określone właściwości i cechy oraz pozostających wobec siebie w różnorodnych relacjach. Bocheński nigdy nie negował możliwości metafizyki. Uważał ją jedynie za jedną z najbardziej złożonych i trudnych dyscyplin.

W *"Postowiu"* do książki *"Ku filozoficznemu myśleniu"*, jednego ze swoich bestsellerów filozoficznych, Bocheński pisał: *"Jestem dzisiaj zdania, że tzw. syntetyczna filozofia się przeżyła, że jesteśmy zmuszeni filozofować "analitycznie", to jest zaniechać próby kształtowania ogólnego obrazu rzeczywistości i ograniczyć się do rozbioru szczegółów. Sądzę mianowicie, że dla nas, u końca XX wieku, trzy rzeczy są jaśniejsze niż dawniej; wymogi logiki formalnej, granice racjonalności i rozmiar wiedzy. Summy nikt z nas już nie napisze. To oczywiście nie znaczy, by metafizyka była niemożliwa - ale zdajemy sobie dziś lepiej sprawę ze słuszności uwagi św. Tomasza: że tylko nieliczni, po długim czasie i nie bez licznych błędów osiągną w niej wyniki - i to wyniki bez wielkiej wartości dla poglądu na świat"*. Od dłuższego czasu było to dla Bocheńskiego filozoficzne credo: nie budowanie systemów, ale analiza zagadnień szczegółowych. Bez wątpienia tylko dzięki wierności tej zasadzie mógł Bocheński w swoich badaniach dojść do tak świetnych wyników, z których najważniejsze to rozwiązania zagadnienia powszechników, prace o filozofii przedsięwzięcia przemysłowego, namysł nad zagadnieniem autorytetu, a także studia na temat wolnego społeczeństwa i pojęcia demokracji oraz krytyka kontekstualizmu. Nieobce były zainteresowaniom Bocheńskiego także pewne zagadnienia z metodologii medycyny czy etyki doświadczeń na zwierzętach.

Historia filozofii. Mimo iż Bocheński przez prawie 25 lat piastował stanowisko profesora na katedrze historii filozofii, nie lubił, jak sam często wyznawał, tej dziedziny wiedzy. Uważał nawet, że prowadząc badania historyczno-filozoficzne, wbrew jego prawdziwym zainteresowaniom systematyczno-filozoficznym i logicznym a także przeciwko własnej naturze, zmarnował sobie życie. Że nie lubił tej dyscypliny, to pewnik. W archiwach O. Bocheńskiego zachowanych jest kilkadziesiąt skryptów do wykładów z historii filozofii, w tym także wykładów monograficznych, ale żaden z nich, z wyjątkiem jednego, który ogłosił później jako *"Europäische Philosophie der Gegenwart"* w roku 1947, nie został ostatecznie opracowany i nie stał się podstawą zwartej publikacji. Mimo, iż w jego długiej bibliografii zaskakuje brak studiów monograficznych o filozofiach przeszłości, miał jednak Bocheński ściśle wyrobiony pogląd na historię filozofii i jej rozwój. Był przekonany, że filozofię XX stulecia cechuje pewna swoistość. Filozofia ta zrywa radykalnie z filozofią nowożytną (XVI-XIX wiek), co porównywalne jest tylko z przełomem, który nastąpił pomiędzy odrodzeniem a scholastyką. Wiek XX to powrót zainteresowań ontologicznych i odwrót od psychologizmu, a także intensywny rozwój filozofii języka. Istotne jest również powstanie w tym okresie filozofii analitycznej, która posiada charakter naukowy i która stosuje te same kryteria racjonalności co inne na-

uki. Drugim odkryciem historyczno-filozoficznym Bocheńskiego jest twierdzenie o nieprostolinijnym rozwoju filozofii, którego przykładem mogą być dzieje logiki, zupełnie zapomnianej np. w okresie nowożytności a znakomicie rozwiniętej w czasach współczesnych, a także filozofii miłości, pielęgnowanej przez myślicieli antycznych i po części średniowiecznych a mylnie pojmowanej np. przez Spinozę. Nieprostolinijny rozwój filozofii daje się wykazać również na przykładzie intensywności zainteresowań ontologicznych w minionych wiekach.

Dzieje logiki. Jako logik był Bocheński właścicielem samoukiem. Gruntowne wykształcenie logiczne zdobył podczas lektur dzieł Fregego, a przede wszystkim "Principia Mathematica" Whiteheada i Russella oraz dzięki licznym kontaktom z logicznymi szkołami lwowsko-warszawskiej. Istotne były dla niego kontakty z J. Łukasiewiczem, pod którego wpływem Bocheński zainteresował się historią logiki. Zainteresowanie to zaowocowało już przed wojną kilkoma publikacjami: historią logiki modalnej, edycjami i komentarzami pism logicznych filozofów antycznych i średniowiecznych, św. Tomasza i Piotra Hiszpana. Po wojnie Bocheński kontynuuje i pogłębia swoje studia historyczno-logiczne oraz ogłasza nowe prace, m.in. książkę *Ancient Formal Logic* (1951) oraz artykuł "On the Categorical Syllogism" (1948), w którym rozwija Łukasiewiczowskie ujęcie sylogistyki Arystotelesa. W roku 1956 ukazuje się powszechnie znana "Formale Logik", w której próbuje Bocheński ukazać główne ośrodki, ogólny rozwój logiki i jego prawidłowości. Jest to jednocześnie pierwsza całościowa i przypuszczalnie paradygmatyczna historia logiki uwzględniająca także logikę hinduską, napisana ze stanowiska współczesnej logiki matematycznej, o której T. Kotarbiński mawiał, że jest dziełem monumentalnym.

Bocheńskiego rozumienie logiki. Studia z historii logiki prowadzą Bocheńskiego do przekonania, że badania nad dziejami tej dyscypliny zakładają wcześniejszą znajomość teorii logicznych. Logiką zajmuje się zatem również systematycznie publikując liczne prace, m.in. w roku 1949 podręcznik logiki formalnej "Precis de la logique mathématique". Jest także redaktorem działu logicznego pisma "Methodos". Czym jest dla Bocheńskiego logika i jakie są jej działy? Całość zagadnień logiki dzieli się według niego na historię logiki, filozofię logiki i logikę w ścisłym znaczeniu. Ta ostatnia obejmuje logikę formalną oraz logikę stosowaną. Logika stosowana obejmuje znowu dwa działy: semiotykę logiczną (syntaktykę, semantykę, pragmatykę) oraz metodologię ogólną. Logika formalna jest w ujęciu Bocheńskiego nie tylko narzędziem myślenia (organon), lecz także częścią (meros) filozofii. Logika formalna ma według Bocheńskiego ten sam przedmiot, co ontologia i nie jest niczym innym jak ontologią uprawianą w sposób aksjomatyczny. Logika formalna razem z metodologią i semiotyką jest także ostatecznym kryterium racjonalności. "Logika formalna wyznacza granice naszego świata, po-

za którymi jest tylko nonsens i bełkot" (J. Kozak "Mistrz tych, co wiedzą". Rozmowy fryburskie z Józefem M. Bocheńskim, maszynopis 1993, s. 13). Podobnie jak w filozofii, także i w dziedzinie logiki prowadzi Bocheński badania nad zagadnieniami szczegółowymi. Narzędzia logiki matematycznej stosuje do problematyki religii, proponując w "Logice religii" nowy sposób uprawiania filozofii religii. Przeprowadza również logiczną analizę teodycei św. Tomasza w rozprawie "Gottes Dasein und Wesen" (w druku). Opracowuje matematycznie logicznie pojęcie odpowiedzialności, pojęcie formalności systemu i celu oraz jako pierwszy jest autorem logiczno-matematycznej analizy analogii pojętej jako izomorfia.

Ojciec J. Bocheński zawsze mówił wyłącznie o nikłości swego dorobku naukowego. Czy ocena ta jest trafna? Przypuszczalnie niewielu się z nią zgodzi. Ojciec Bocheński od dawna ma już trwałe miejsce w historii filozofii europejskiej, a jego "Formale Logik" będzie z pewnością jeszcze przez wiele lat najlepszym podręcznikiem dziejów logiki. Był uznanym autorytetem. Miał opinię specjalisty i eksperta w wielu dziedzinach wiedzy. Pełnił funkcję dziekana Wydziału Filozoficznego oraz piastował godność rektora Uniwersytetu we Fryburgu. Był członkiem zagranicznym Polskiej Akademii Nauk, doktorem honoris causa nauk prawnych, nauk humanistycznych, matematyki i filozofii, członkiem honorowym wielu towarzystw filozoficznych i logicznych. W ciągu swego długiego życia otrzymał wiele nagród i odznaczeń na całym świecie. Był kilkakrotnie odznaczony za udział w kampaniach wojennych (m.in. Krzyżem Pamiątkowym Monte Cassino, Medalem Pamiątkowym Biskupa Polowego Wojsk Polskich oraz medalem za udział w wojnie 1920 roku), a także Krzyżem komandorskim Orderu "Polonia Restituta".

Ojciec Józef Innocenty Maria Bocheński zmarł 8 lutego 1995 roku w klasztorze Albertinum we Fryburgu Szwajcarskim.

*

Z "Autoreferatu" O. J. Bocheńskiego wygłoszonego 10 czerwca 1990 roku przed polskim Towarzystwem Naukowym na Obczyźnie w Londynie (J. Bocheński "Wspomnienia", Kraków 1994, s. 341): "Jeśli zająłem się nauką, jeśli nawet wśród filozofów byłem zawsze obrońcą rozumu, to nie mimo tego, że jestem zakonnikiem, a właśnie dlatego, że nim jestem. Nie miałem zamiaru oddać się nauce. Gdy wstępowałem do zakonu, marzyłem o życiu misjonarza, ale zostałem filozofem, bo tak chcieli moi przełożeni. Niektórzy taskawili dla mnie dziennikarze pisali, że mam wiele różnych stron - jako filozof, pisarz, kierowca samochodu, pilot i Bóg wie co jeszcze, ale w moim własnym rozumieniu jestem i od 50 lat byłem stale najpierw i przede wszystkim katolickim zakonnikiem, dokładniej dominikaninem. mojemu zakonowi zawdzięczam prawie wszystko, co działałem - między innymi ten drobny przyczynek, jaki zdołałem wnieść do nauki".



**ZWIAZEK KOL I^{-ej} DYWIZJI PANCERNEJ
KOLO FRANCJA**

**Amicale des Anciens de la 1^{-ère}
Division Blindée Polonaise, en France**

Président en exercice:-en France
M.B. KORAB-BRZOZOWSKI

Siège Social:
**20, rue Legendre
75017 PARIS**

Président d'Honneur:

† **Général STANISLAS MACZEK**



General Broni,
Stanislaw Maczek
odszedł na wieczną wartę
dnia 11 grudnia 1994 roku
w Edynburgu /Szkocja/.

S.†P.
**General Broni
Stanislaw Maczek**

Honorowy Obywatel Bredy

Urodzony: 31 marca 1892 r.
Zmarły: 11 grudnia 1994 r.

Dowódca 10 Brygady Kawalerii Zmotoryzowanej we Wrzesniu, Dowódca 10 Brygady Kawalerii Pancernej we Francji, Twórca i Dowódca 1 Dywizji Pancernej. Zwycięzca spod Jordanowa, Zboisk, Montbard, Falaise, Gandawy, Bredy i Wilhelmshaven. Dowódca 1 Korpusu Wojsk Polskich w Szkocji, Dowódca Jednostek Wojskowych w Wielkiej Brytanii. Kawaler Orderu Wojennego Virtuti Militari III, IV i V Klasy, Kawaler Wielkiej Wstęgi Orderu Odrodzenia Polski, odznaczony Krzyżem Walecznych, Złotym Krzyżem Zasługi z Mieczami, Commander of the Order of the Bath, Distinguished Service Order, Commandeur Legion d'Honneur, Grand Officer de l'Ordre de la Couronne avec Palme, Orde Van Oranje Nassau III Klasy, Croix de Guerre avec Palme, Croix de Guerre 1940 avec Palme, Orderem „Orla Białego” i innymi odznaczeniami polskimi i zagranicznymi, zmarł 11 grudnia 1994 r. w Edynburgu w wieku 102 lat.

ZARZAD GŁÓWNY ZWIAZKU 1 DYWIZJI PANCERNEJ

Kolo 10 Pulku Strzelców Konnych
Kolo 24 Pulku Ulanów
Kolo 1 Pulku Pancernego
Kolo 2 Pulku Pancernego
Kolo 10 Pulku Dragonów
Kolo 9 Batalionu Strzelców Flandryjskich
Kolo 1 Pulku Artylerii Motorowej
Kolo 2 Pulku Artylerii Motorowej
Kolo 1 Pulku Artylerii Przeciw Lotniczej
Kolo Terenowe Cheltenham-Gloucester

Kolo Sarerów
Kolo Terenowe Huddersfield
Kolo Terenowe Londyn
Kolo Terenowe Manchester
Kolo Terenowe Swindon
Kolo Terenowe Szkocja
Kolo Terenowe Trowbridge
Kolo Terenowe Walia
Kolo Terenowe Yorkshire
Kolo Terenowe Buffalo

Kolo 1 i 2 Pulku Pancernego w Kanadzie
Kolo Krajowe Australia
Kolo Krajowe Benelux
Kolo Krajowe Francja
Kolo Krajowe Kanada
Delegatura na Pld. Afryke i Zimbabwe
Delegatura na Argentynie
Kolo Terenowe Birmingham - Midland
Kolo Terenowe Bristol
Kolo 10 Brygady Kawalerii Pancernej Belfort

Kolo Terenowe Chicago
Kolo Terenowe Cleveland
Kolo Terenowe Detroit
Kolo Terenowe St Niklaas
Delegatura na Brazylie
Kolo Terenowe Gdansk
Kolo Terenowe Ziemi Beskidzkiej
Kolo Terenowe Ziemi Slaskiej
Kolo Terenowe Torun
Kolo Terenowe Kielce

General Broni, Stanislaw Maczek odszedl na wieczną wartę dnia 11 grudnia 1994 roku w Edynburgu /Szkocja/.

Uroczystości pogrzebowe rozpoczęły się od Mszy żałobnej w Edynburgu 21.12.94. Ceremonie żałobne kontynuowano w dniach 22 i 23 grudnia w Bredzie /Holandia/. General Maczek pochowany został 23.12. -zgodnie ze swoim życzeniem-na polskim cmentarzu wojskowym w Bredzie. Spoczywa na nim 200 żołnierzy 1 Dyw. Panc. Mialem zaszczyt i obowiazek reprezentowac Kolo b. żołnierzy 1 Dyw. Panc. we Francji w tych uroczystosciach. Towarzyszył mi kol. L. Talko i kol. Al. Brzeski, prezes S.P.K. -Kola Paryz. Począwszy od 22 grudnia, mielimy sposobność zlozenia hołdu naszemu dowódcy przy jego katafalku, wystawionym na Ratuszu w Bredzie. Wartę honorowa pelnili byli żołnierze gen. Maczka, żołnierze 11 Dyw. Kaw. Panc. z Żagania oraz żołnierze holenderscy. Ostatni hold skladali gen.Maczkowi mieszkancy Bredy, wyzwolonej przez 1 Dyw. Panc. 50 lat temu. Polski dowódca zakazal wtedy bombardowania z uwagi na ludność pozostajacą w mieście.

23 grudnia o godz. 10.00 zgromadziliśmy sie w katedrze na żałobnej Mszy sw. z udzialem polskiego biskupa polowego, gen.dyw. -L.S. Glódzia. Z osobnoscí polskich obecny byl minister Zielinski w imieniu prezydenta L.Walesy, Al. Bortnowski - gen. brygady i dowódca 11 Dyw. Kaw. Panc. z Żagania oraz pan Kaczorowski - ostatni prezydent 11 Rzeczypospolitej na wychodźctwie. Był również syn zmarłego, pan A. Maczek z rodzina. Oprócz plutonu wojska polskiego pod bronia, uczestniczyly delegacje wszystkich jednostek naszej dywizji i jej Kól krajowych, które wypelnily pierwsze rzędy krzesel w katedrze-ponad 100 miejsc. Poczty sztandarowe Kól z Wlk. Brytanii i Beneluxu otaczaly trumne. Przed nią zaidowala się niezliczona ilość wienców, poduszek, wiazanek czy bukietów kwiatów, które zostały zlozone tak przez oficjalne władze jak i zwyklych mieszkanców Bredy. Po Mszy sw. i okolicznosciowych przemówieniach, udalismy sie wszyscy autobusami i samochodami na nasz dość odlegly od centrum, cmentarz wojskowy. Na 200 metrów przed jego brama uformowal sie pochód. Trumne ze zwłokami generala niesli jego żołnierze i żołnierze holenderscy. Grala orkiestra z Polski a szpaler żołnierzy holenderskich i pluton Wojska Polskiego, oddawali honory. Kilka przemówien, m.in. gen. Bortnowskiego i trzykrotna salwa karabinowa oddana przez nasz pluton, zakonczyly oficjalną część ceremonii. Ok. godz.16.30 w otoczeniu rodziny i kilku kolegow, tumna zostala spuszczone do grobu.

Wraz ze śmiercią gen. Maczka zamknęła się jeszcze jedna ze stron historii ale ci jego żołnierze, ktorzy żyją, mają w dalszym ciągu obowiazek głosić legende swojej wspanialej dywizji, która pierwsza w naszej historii narodowej brala udział w wyzwalaniu Francji, Belgii i Holandii spod niemieckiej okupacji. Pierwsza również w historii wojska polskiego, przez dwa lata, dywizja okupowala zajeta przez siebie część Niemiec zachodnich.

Amicale des Anciens de la 1-ère Division Blindée Polonaise oraz Association des Amis de la 1-ère D.B. Polonaise du Gen. Maczek en France, zawiadamiaja o Mszy sw. żałobnej na intencje s.p. gen. Maczka, która odbędzie sie w srode, 11.01.95. o godz. 11.00 w Kosciele Polskim /M° Concorde lub Madeleine/-Paryz, 262 bis, rue St. Honore.

Le Général d'arme Stanislaw MACZEK est parti pour son éternel repos le 11 décembre 1994 à Edynburg en Ecosse.

Les obsèques ont débutés par la Messe des morts à Edynburg le 21 décembre 1994. La cérémonie fut continuée les 22 et 23 décembre à Breda aux Pays-bas où le Général MACZEK, selon son vœu, fut enterré le 23.12 au cimetière militaire polonais aux côtes de ses 200 soldat de la 1ère D.B. qui y reposent. J'ai eu l'honneur et le devoir d'y représenter l'Amicale des Anciens de la 1ère Division Blindée Polonaise en France. J'ai été accompagné par MM L. Talko et Al. Brzeski Président du Cercle des Anciens Combattants Polonais de Paris.. Nous avons pu lui rendre les honneurs au chevet de son catafalque exposé à l'Hôtel de ville de Breda. La garde d'honneur était assuré par les anciens de la 1ère D.B., les soldat de la 11 D.B. de Zagan (Pologne) et les soldat néerlandais. Les habitants de Breda ont rendu leur dernier hommage au général MACZEK qui délivrant leur ville il y a 50 ans a ordonné à ses soldats de ne pas utiliser l'artillerie pour sauver la population civile qui y est resté.

Le 23 décembre. à 10h00 nous nous sommes rassemblés à la messe de requiem qui fut célébrée en présence de : l'évêque polonaise de campagne, général de division-L.S. Glódz, les personnalités polonaises, dont le ministre Zielinski représentant le Président L.Walesa, Al. Bortnowski, général. de brigade et commandant de la 11 D.B. de Zagan, et le dernier président de la Pologne à l'exil M.Kaczorowski. Dans l'assistance il y avait aussi le fils du Général, Monsieur André MACZEK avec sa famille. Aux côtés d'un peloton de l'Armée Polonaise, se tenaient des délégations de toutes les unités de notre Division et de leurs cercles nationaux, remplissant les premiers rangs de chaises dans la cathédrale, en tout plus d'une centaine. Le cercueil du Général était entouré des porteurs de drapeaux des Cercles de Grande Bretagne et du Bénélux. Devant, il y avait un grand nombre de couronnes, de couronnes, de coussins, de gerbes et aussi de simples bouquets de fleurs. déposés tant par les autorités officielles que par de simples citoyens de Breda. Après la messe et les discours tout le monde a accompagné le général jusqu'au cimetière. A 200 mètres de l'entrée du cimetière s'était formé le cortège. Le cercueil du Général était porté par des soldats de sa Division et par des soldats Hollandais.. Le convoi funèbre fut accompagné par l'orchestre militaire polonaise et par des soldats néerlandais et polonais qui lui rendaient les honneurs. Quelques discours dont celui du général Bortnowski et trois salves de carabines ont mis fin aux cérémonies. A 16h30 le cercueil, fut descendu dans le tombeau.

Avec la disparition du Général MACZEK s'est refermée encore une page de notre Histoire, mais ses soldats survivants se font encore le devoir de proclamer la légende de leur splendide Division, qui pour la première fois dans l'histoire de notre nation, contribua à apporter à la France, à la Belgique et à la Hollande la libération de l'occupation allemande. C'est également la première fois dans l'histoire de l'Arme Polonaise qu'elle a, pendant deux ans, occupé la partie de l'Allemagne de l'Ouest qu'elle avait envahie.

L'Amicale des Anciens de la 1ère Division Blindée Polonaise et l'Association des Amis de la 1ère D.B. Polonaise du Général Maczek en France informent que le 11 janvier 1995 à 11h00 à l'Eglise Polonaise à Paris, 262bis, rue St Honoré /M° Concorde où Madeleine/, aura lieu une messe en l'intention du Général Maczek.

Prezes

Amicale des Anciens de la 1ère
Division Blindée Polonaise en France

Prezes
I Dywizji Pancernej
M.B. KORAB - BRZozowski

Woto Franje



116

Baptism in baptism
Vikary 1984

W. J. STURISZ



117

Pamiętki z okazji przed
wyjściem do Polki
1988

W. J. Stutz



MS

Oprowadzenie obrazu
pocz. słuci
Le Perreux 1984

W. J. Spitzky



119

Misa sv. i proslavama
Obrova Matije Borloj Agst.
La Perouse 1984.

FAR
lak
09-84

TRAITE PAR
Kodak
09-84

TR
K

dr. J. Skaritz



120

Pilgrimage with Lillian
1984

1 1 3 2 0 1 0 6 8

W. G. Sturtevant

121
Changjiny le 25. 11. 1994

Wypowiedzi po awaryjnym dyspozycjach.

Wzrost mojej pracy my powołanie z Kity i de Perreux
obnieśliśmy się o swoim moim byłego dyspozycjach s.p. luncha
Franciska Stowarzyszenia, który był drugi i przyjaciółmi dla
kuchni z uos. Sankcją ogarnięcia chcemy przystąpić w całości
wypowiedzi nie zapominając o możliwości o tej szczególnej
postaci. Opinie Fr. Stowarzyszenia Tawit dalsze, portugalskiej w
roznych stronaach naszego globu (Chiny, Brazylia, Francja)
Ponieważ wielu trudności i problemów tam gdzie się dostaje
był głównie przez Bona organizację, budowę i kształt
zycia powołanie. Postępując się dając. "Jedni jest dając,
tęże w inną moją tam i ja jestem. W tejże dając
wypowiedzi w 1949 roku zycie mojej pracy powołanie w
Kity, później w 1980 w de Perreux. Dany był był
dostawny i kulturalny. Le znowy odprawy na w naszym
wobecista w Kity Normalnie w Kiteit. Nie sposób
prójść dojetnie kado tej sylwestri luncha wspomnienia.
W młodej Kity w Kity (budowa przez uos i powołanie
powołanie) zdobyły się na swiste, wobecista. Ale
kontynuacja i jej powołanie powołanie Opinie Francisk
przystąpić dając do tej chwili swiste, uos dając
chwała swiste, uos dając, organizację wobecista, Kity,
wypowiedzi dając się jejże młodej.

2-

Nierozumienie są dwie wojny przetrwały do dzisiaj, Fein,
 Landes, do zemi Saritz, przetrwały które są polne
 ustronie w państwie ustronich. Wielkim powojem
 powstanie z Vity; Le Perrux było powojem domu
 Justii Bolesy Czysobowidz w państwie św. Jene Chennala
 w Le Perrux pramy 1984 roku. Aby podjąć powojem
 powstanie: dwanom powojemki bydu Genitikonu odaje
 są jakie uroczystości. Oraz eforowano na uroczystości i
 dyskutowanie. Bishop Fretelin, Ordynarzem diecezji
 Creteil powiedział: "jeśli dale marta powojem jak
 Vity; Perrux powojemki i stawa dale etwierz to zapana
 jest dniekowicę spotwami Bozji. Tęsame słowności były
 do s.p. Wjude Stawowicę. W tej sylwestra opca
 misjanom odanwieliszy faryz mory, zyciwic i powojem
 Powojemki powojemki mien opca Francuzek odanwiel
 chorych, zwonych odpowiedzi na spocynek wrecny,
 odbywają uroczystości, Nie było mu cyzilo do jak
 cyzilo powojemki: "luz dloci o Was noje owce"
 Szym powojemki, gorkowic dloci powojemki wiodom
 Powojemki jako profesor - dloci mien wopowic
 do powojemki misjanom. W swej koscie "Sylwestra dloci
 koscie dloci Szumowic opca Francuzek misjanom
 do powojemki misjanom w Clinach gdzie współpowojemki
 z koscie Szumowic. Tępo koscie cyzilo wopowic
 wstojemki jako powojemki dloci mienom owce 42500 dloci
 powojemki misjanom

I wieloamym zalem odlozemy chod, my
 Twoi bliscy kregy i ojec Nredmonego
 o Tobi dla Twoj duszy.

Twoje, przyklad, nauka, zyciowic powstaj w
 mo jako swoe Twoj koficijny stusky
 Postuj moze jako moallitay ktorych dla mo
 kyle stoytis.

Odpowiadaj w polozu Teme dowey zycie
 i sumrei.

Wolizani Proficame
 z Vitay i z Le Perrewk

Mądry Polak - rok po szkodziu

124

Ponad 50 procent Polaków uważa, że sprawy idą w złym kierunku. Tę niewesołą dla postkomunistów informację podano niemal w przeddzień pierwszej rocznicy ich zwycięstwa wyborczego, które dokonało się pod hasłem „Tak dalej być nie musi!”. Dziś wiadać, że istotnie „nie musi”, bo może być – jak się okazuje – gorzej! Ale tego już wyborcy, omamieni łatwymi obietnicami, nie wzięli wówczas pod uwagę.

Wymowa faktów jest, niestety, miążdżąca. Skończyły się dobre wyniki gospodarcze pierwszych miesięcy lewicowego rządu, co świadczy o niewykorzystaniu koniunktury napędzonej – mimo wszystko – przez rządy poprzednie. Dotyczy to szczególnie inflacji, która dramatycznie wzrasta, o czym dość obszernie informuje ostatnio w „Tygodniku Powszechnym” Michał Zieliński:

„W lutym ceny były wyższe niż przed rokiem o 29,9%, w marcu 30,2%, w kwietniu i maju 31,2%, w czerwcu 32,7%, w lipcu 33% (...) Przewidywania na najbliższą przyszłość także są nieróżowe. Po pierwsze wzrost cen nastąpił w miesiącach letnich, kiedy w naturalny sposób tempo inflacji spada. Z nawiązką przeniesie się on na jeszcze szybszy wzrost cen późną jesienią. Po drugie, na wrzesień przewidziano cztery podwyżki cen urzędowych. 10% drożeją energia i gaz; podnieść mają benzynę o 6% i leki o 5%. Energia, gaz i benzyna są towarami wykorzystywanymi przy produkcji wszystkich nie-

mal dóbr, dlatego zmiana ich cen na pewno popchnie w górę ceny innych produktów (...) Najgorsze jest to – podsumowuje M. Zieliński – że rosnącej inflacji cenowej znowu zaczęły towarzyszyć niedobory. Wyraźnie zubożało zaopatrzenie w artykuły importowane, a sklepy mięsne zaczynają przypominać lepsze lata PeReL-u”.

Posлуżyłem się tu nieco dłuższym cytatem, gdyż zawarła się w nim aktualne dane, pozwalające na trzeźwą i obiektywną ocenę sytuacji, zwłaszcza jeśli wskaźniki te umieścimy w szerszym kontekście tak niepokojących zjawisk gospodarczych, jak: spadek eksportu, wzrost deficytu w handlu zagranicznym, dalszy upadek budownictwa mieszkaniowego, kryzys finansów publicznych i – mimo wcześniejszych przechwałek Leszka Millera – stale rosnące bezrobocie. Czy o to właśnie chodziło autorom sloganu „Tak dalej być nie musi!”?

Ekonomicznej nieudolności postkomunistów nie towarzyszy – niestety – postawa pokory. Historia zresztą nie zna przypadku, aby formacja ta, z własnej i nieprzymuszonej woli, kiedykolwiek przyznała się do winy. Miniony rok dowodzi zresztą czegoś wręcz przeciwnego.

Odrzucenie Konkordatu, antykościelne ty-rady niektórych lewicowych posłów, w swej brutalności nie mające odpowiednika w dziejach polskiego parlamentaryzmu, nieliczenie się z poglądami i uczuciami religijnymi większości narodu – to wszystko świadczy o nieby-

wałej pewności siebie, arogancji, a jednocześnie kompletnym zaślepieniu aktualnego układu politycznego. I nie jest to żadna „aksamitna restauracja”, jak próbują dowodzić niektórzy publicyści, tylko zwyczajna, pospolita recydywa, o której pisał niedawno na naszych łamach Paweł Wiczorek. Wszystkie wspomniane tu „akcje” postkomunistów są bowiem tradycyjną, wypróbowywaną już nieraz w przeszłości, metodą odwracania uwagi społeczeństwa od rzeczywistych problemów i trudności. Jeśli dodamy do tego niespotykaną liczbę afer gospodarczych, skalę szerzącej się na szczytach władzy korupcji oraz pychę i butę rządzących, widoczną w wypowiedziach ministrów i posłów – to bilans minionego roku przedstawia się dość ponuro.

Ci, którzy 19 września 1993 roku liczyli na to, że lewica przywróci im bezpłatne szkoły, sanatoria lub wczasy pracownicze, że – jak za dotknięciem czarodziejskiej różdżki – zlikwiduje przestępczość, nędzę i bezrobocie, srodze się zawiedli. A przecież już wtedy ugrupowania postkomunistyczne, przystępując do walki o władzę, wiedziały doskonale, że swoich obietnic nie spełnią.

Dziś cenę polskiej łatwości płacą przede wszystkim najbiedniejsi, a więc najbardziej oszukani. To oni zapewne, jako pierwsi, wystawią rachunek rządzą-cym.

ANDRZEJ
BABUCHOWSKI

25 IX 84 G. N. str. 24

1939. "s Anderendaags, kregen Kolonel Maczek en zijn soldaten (minder dan 1.500 mannen) het bevel om via de Tartaarse bergpas de Hongaarse grens over te steken. Zo reed de Brigade bijna de helft van haar oorspronkelijke manschappen van het gevaar door het Rode Leger te worden gevangengenomen. Het bleek later - laten we dit niet vergeten - dat dit voor de troepen deportatie naar

aan haar lot overgelaten door de Fransen. De Brigade werd door haar commandant ontbonden, ernstigste al haar materieel en trachtte de Loire te voet te bereiken met ongeveer 500 man. De veldtocht in Frankrijk was voorbij. Aangekomen in Groot-Brittannië, vormden de gevluichte soldaten een Pools korps, dat ingeschakeld

herkenningsteken in 1992 overgedragen aan de 11^{de} Gepantserde Cavaleriedivisie "Koning Jan Sobieski" gekazerneerd te Zagan, in Polen.

major Janusz Pakulski
Eerste Poolse Pantserdivisie



Le lendemain, le col (moins de 1.500 hommes) hongroise par le Col reçu. De cette façon, moitié de son effectif capturé par l'Armée R

THE FIRST POLISH
IN ITS HIST

A new weapon
appeared during Wo

initial applications, p

Cambrai in 1916, aro

strategists and gave them the

motorized units. This was the

the "Big European Manoeuv

War of 1936. Once proved, it

became standard military equipm

Poland, however, having just

Prussia, Austria and Russia

occupation, had once again

incursion of Bolshevik troops

purged of them at the famous

15th, 1920 - considered by

historian, as the 18th most

of mankind. Following a

Soviets, signed in Riga in 1918

its reconstruction. However,

provide its army with armoured

too expensive for its new-bo

At the sight of the

neighbouring countries, it

nevertheless, compelled to

armoured units. Within a

Motorised Cavalry Brigade

3,000 men under the lead

Maczek. Meanwhile, tota

6 armoured divisions tota

several motorized infantry d

September 1st,

thrown immediately into

armoured forces, who, aft

were attacking Myslenice.

struggle took place at R

Whilst on their way to Lwo

by the news of Soviet f

September 17th, 1939.

Maczek, with less than 1,500

border through the Tatar F

urgent command. This w

save almost half of its inf

caught by the Red Army.

forgotten that capture by t

PIERWSZA DYWIZJA PANCERNA W KONTEKŚCIE HISTORYCZNYM

W czasie I Wojny Światowej 1914-18 pojawiła się nowa broń: terenowe pojazdy opancerzone. Po raz pierwszy wypróbowane w bitwie pod Cambrai, w 1916 r., zainteresowały one czynniki wojskowe i poddały im myśl stworzenia zmotoryzowanych jednostek pancernych. Ta idea dojrzała w czasie "wielkich manewrów europejskich" czyli w czasie wojny domowej w Hiszpanii, w 1936 r. Czołgi zdały egzamin i weszły odtąd w stan wyposażenia armii we wszystkich prawie krajach. Jeśli chodzi o Polskę, która w 1918 r., po 123 latach, uwolniła się od swych zaborców: Prus, Austrii i Rosji, musiała ona bronić jeszcze w 1920 roku swego terytorium przed niszczycielskim najazdem wojsk bolszewickich. Po rozgromieniu ich (słynna bitwa pod Warszawą 15.8.1920 r., określona przez historię jako wojskowego Lorda d'Abernon, jako 18-ta decydująca bitwa w historii świata) i po zawarciu z Rosją Sowiecką pokoju w Rydze w 1921 r., mogła Polska ostatecznie rozpocząć odbudowę swego kraju. Trudno jej było pozwolić sobie na wyposażenie armii w pojazdy pancerne, sprzęt zbyt kosztowny dla jej powstającej gospodarki narodowej.

Dopiero intensywne zbrojenia w sąsiadujących krajach zmusiły władze polskie do utworzenia, mimo wszystko, w 1937 r. choćby dwóch małych jednostek pancerno-motorowych. Jedną z nich, 10-ta Brygada Kawalerii Zmotoryzowanej, oddana w rok później pod dowództwo pułkownika Stanisława Maczka, liczyła około 3.000 żołnierzy; w tym samym czasie Niemcy posiadali już 6 dywizji pancernych w liczbie ponad 90.000 żołnierzy oraz dywizję piechoty przewożonej.

Dzień 1września 1939 roku wprowadził z miejsca 10 Brygadę w akcję przeciwko niemieckim siłom pancernym, które wyszły ze Słowacji na Myślenice. Dalszymi etapami tej walki były Rzeszów, Łańcut, Jarosław. Manewrując na kierunku Lwów, 10-ta Brygada odebrała zaskakującą wiadomość o wkroczeniu do Polski wojsk sowieckich, w dniu 17 września 1939 r. Następnego dnia pułkownik Maczek wraz ze swoim wojskiem (mniej niż 1.500 ludzi) przekroczył granicę węgierską przez Przełęcz Tatarską, według uprzednio otrzymanego rozkazu. W ten sposób Brygada ocaliła blisko połowę swego stanu początkowego od niechybnej niewoli sowieckiej, a jak się później okazało, nie

zapominajmy, od deportacji szeregowych na Syberię, a oficerów od masakry w 1940 r. w Katyniu i w innych miejscach zagłady (ponad 21.000 osób). Internowanie Brygady na Węgrzech, tak jak innych jednostek w Rumunii i gdzie indziej, było traktowane przez żołnierzy jako przejściowy etap, który doprowadzi ich do Francji, mającej stać się kolebką nowej armii polskiej. Żołnierze polscy uciekali więc z licznych obozów internowania masowo, jak tylko mogli i którędy tylko mogli, często nawet drogą bardzo okólną, jak np. przez Syrię...

We Francji, obóz w Coëtquidan stał się miejscem, gdzie świeżo przybyli żołnierze polscy przygotowywali się do dalszego prowadzenia wojny. Nie tylko zresztą żołnierze, ale i polscy ochotnicy, którzy z Belgii, z Holandii, Kanady, Argentyny, Brazylii, z całego świata zgłaszali się do wojska polskiego, choć wielu z nich nawet nie urodziło się w Polsce. Z Belgii, na przykład, 13 października 1939 r. przyjechało 1.025 ludzi. Stan liczebny wojska polskiego w obozie Coëtquidan wzrósł znacznie. Z jednej strony przekroczył on ilość żołnierzy 10-tej Brygady Kawalerii z września 1939 r., dzięki czemu zmieniała się ona teraz w dywizję, z drugiej strony umożliwił sformowanie jeszcze innych polskich dywizji. Władze francuskie były z początku niezbyt przychylnie tworzeniu się armii polskiej, która pozbawiała francuskie fabryki i kopalnie polskiej siły roboczej. Po klęsce w Ardenach w maju 1940 roku dowództwo francuskie zmieniło jednak zdanie i zażądało natychmiastowego wymarszu na front całości wojsk polskich. General Maczek, zdając sobie sprawę z niemożności wykonania takiego rozkazu (dywizja była w trakcie formowania), stworzył brygadę z najlepiej wyszkolonych i przede wszystkim z najlepiej wyposażonych w sprzęt oddziałów i jak najszybciej (jak i inne polskie formacje) dołączył z nią do VII Korpusu Francuskiego walczącego w okolicach Avize. Brygada wzięła udział w bitwach pod Champeaubert, Montmirail, Mongivau i uczestniczyła jeszcze w dwóch czy trzech potyczkach, ale był to już koniec zorganizowanej obrony francuskiej. Dnia 14 czerwca 1940 r. po bitwie pod Montbard, pomimo, że strategicznie przez nią wygraną, Brygada, podczas rozproszenia VII Korpusu, została pozbawiona dostaw benzyny i organizacyjnie opuszczona przez Francuzów. Rozwiązana przez swego dowódcę, zniszczyła sprzęt i pieszo przedzierała się na Loarę w sile około 500 ludzi. Kampania francuska skończyła się.

Żołnierze polscy, którzy dotarli do Wielkiej Brytanii, zostali tam zorganizowani w Korpus Polski i

wyznaczeni do obrony wschodniego wybrzeża Szkocji. W 1942 r., gdy groźba inwazji niemieckiej na Wyspy Brytyjskie znikła, rozpoczęto ze strony polskiej starania o zreaktywowanie polskich jednostek pancernych. I tak 21 września 1943 r. została utworzona Pierwsza Dywizja Pancerna pod dowództwem generała Maczka.

Przydzielona do 1-szej Armii Kanadyjskiej, która obejmowała w różnych okresach, oprócz dywizji polskiej, 4 dywizje kanadyjskie, 1 angielską (49-tą) i 1 szkocką (51-szą), Dywizja wzięła udział w Bitwie o Normandię, lądując we Francji 1.8.1944 r. na przyczółku kanadyjskim, w miejscowości Courseulles-sur-Mer. Po tygodniu Kanadyjczycy rozpoczęli natarcie, aby zamknąć, tak zwany później, "kocioł normandzki". Dywizja polska odegrała tam główną rolę; jak to powiedział Montgomery "była karkiem zamykającym Niemców w butelce". Do historii jej walk należą ciężkie i ważne bitwy o Falaise i o Chambois. W pościgu za nieprzyjacielem przez Abbeville, St. Omer, doszła do Belgii, gdzie walczyła o Ieper (Ypres), Roeselare, Tielt, Gandawę, St. Niklaas, kanał Axel-Hulst, Merksplas, Baarle-Nassau a następnie w Holandii: Brede, Moerdijk. Przyjmowana entuzjastycznie przez ludność oswobodzonych miejscowości, Dywizja otrzymywała od niej dowody prawdziwej przyjaźni. W Niemczech, w porcie wojennym Wilhelmshaven, dnia 5 maja 1945 o godz. 8.00 zastała Dywizję wiadomość o kapitulacji Niemiec.

Nie dane było Dywizji Pancernej dojść do kraju. Wielu z jej żołnierzy pozostało po drodze na cmentarzach Normandii (Langennerie), Belgii (Adegem, Bruksela, Leopoldsbourg, Lommel), Holandii (Breda) i licznych innych. Pozostali przy życiu żołnierze rozproszyli się po całym świecie na skutek układu w Jalcie. W Polsce, za czasów ustroju komunistycznego, nazwiska ich były na indeksie.

Ustrój komunistyczny został obalony niedawno. Aby nie zaginęła pamięć o Pierwszej Dywizji Pancernej i jej legendarnym dowódcy, Generale Stanisławie Maczku, jej tradycje bojowe i jej odznakę przejęła w 1992 roku Jedenasta Dywizja Kawalerii Pancernej im. Króla Jana Sobieskiego, stacjonująca w Żaganiu, w Polsce.

major Janusz Pakulski
Pierwsza Polska Dywizja Pancerna

EWENEMENT

2

Do dzw. 5200000000

...aan twee gemotoriseerde Cavalierbrigade, een jaar en, de 10de gemotoriseerde Cavalierbrigade, een jaar later onder bevel geplaatst van Kolonel Stanislaw Maczek (elke ongeveer 3.000 man, terwijl de Duitsers toen reeds beschikten over 6 pantservedivisies met meer dan 90.000 man, alsook over gemotoriseerde infanteriedivisies.

Op 1 september 1939, wierp de 10de Brigade zich onmiddellijk in de strijd tegen de Duitse pantservedivisies die vanuit Slovaakije oprukten naar Myslenice. Er werd nog hevig gevochten bij Rzeszow, Lancut, Jaroslaw. Op weg naar Lwow werd de 10de Brigade verrast door het nieuws van de inval van de sovjetrussische strijdkrachten in Polen op 17 september 1939. 's Anderendaags, kregen Kolonel Maczek en zijn soldaten (minder dan 1.500 mannen) het bevel om via de Tartaarse bergpas de Hongaarse grens over te steken. Zo edde de Brigade bijna de helft van haar oorspronkelijke nanschapen van het gevaar door het Rode Leger te worden gevangengenomen. Het bleek later - laten we dit niet vergeten - dat dit voor de troepen deportatie naar

...geluk niet kennen naar haar vaderland terug te keren. Veel van haar soldaten zijn achtergebleven in de kerkhoven van Normandië (Langannerie, ...), van België (Adegem, Brussel, Leopoldsburg, Lommel, ...), van Nederland (Breda) en elders. De anderen zijn verspreid over de hele wereld daar ze in de onmogelijkheid waren naar hun families in Polen terug te keren, als gevolg van de akkoorden van Yalta. In Polen stonden hun namen op de index onder het kommunistische bewind. Het kommunistisch juk is onlangs vernield. Opdat de herinnering aan de Eerste Poolse Pantservedivisie en aan haar legendarisch leider, Generaal Maczek, niet zou uitsterven, werden haar gevechtstradities en haar herkenningsteken in 1992 overgedragen aan de 11de Gepantserde Cavalierdivisie "Koning Jan Sobieski" gekazerneerd te Zagan, in Polen.

Aangekomen in Groot-Brittannië, vormden de gevluchte soldaten een Pools korps, dat ingeschakeld

PIERWSZA DYWIZJA PANCERNA W KONTEKŚCIE HISTORYCZNYM

W czasie I Wojny Światowej 1914-18 pojawiła się nowa broń: terenowe pojazdy panczerone. Po raz pierwszy wypróbowane w bitwie pod Cambrai, w 1916 r., zainteresowały one czynniki wojskowe i poddały im myśl stworzenia zmotoryzowanych jednostek pancernych. Ta idea dojrzała w czasie "wielkich manewrów europejskich" czyli w czasie wojny domowej w Hiszpanii, w 1936 r. Czołgi zdały egzamin i weszły odtąd w stan wyposażenia armii we wszystkich prawie krajach. Jeśli chodzi o Polskę, która w 1918 r., po 123 latach, uwolniła się od swych zaborców: Prus, Austrii i Rosji, musiała ona bronić jeszcze w 1920 roku swego terytorium przed niszczycielskim najazdem wojsk bolszewickich. Po rozgromieniu ich (słynna bitwa pod Warszawą 15.8.1920 r., określona przez historyka wojskowego Lorda d'Abernon, jako 18-ta decydująca bitwa w historii świata) i po zawarciu z Rosją Sowiecką pokoju w Rydze w 1921 r., mogła Polska ostatecznie rozpocząć odbudowę swego kraju. Trudno jej było pozwolić sobie na wyposażenie armii w pojazdy pancerne, sprzęt zbyt kosztowny dla jej powstającej gospodarki narodowej.

Dopiero intensywne zbrojenia w sąsiadujących krajach zmusiły władze polskie do utworzenia, mimo wszystko, w 1937 r. choćby dwóch małych jednostek pancerno-motorowych. Jedną z nich, 10-ta Brygada Kawalerii Zmotoryzowanej, oddana w rok później pod dowództwo pułkownika Stanisława Maczka, liczyła około 3.000 żołnierzy; w tym samym czasie Niemcy posiadali już 6 dywizji pancernych w liczbie ponad 90.000 żołnierzy oraz dywizję piechoty przewożonej.

Dzień 1 września 1939 roku wprowadził z miejsca 10 Brygadę w akcję przeciwko niemieckim siłom pancernym, które wyszły ze Słowacji na Myślenice. Dalszymi etapami tej walki były Rzeszów, Łancut, Jarosław. Manewrując na kierunek Lwów, 10-ta Brygada odebrała zaskakującą wiadomość o wkroczeniu do Polski wojsk sowieckich, w dniu 17 września 1939 r. Następnego dnia pułkownik Maczek wraz ze swoim wojskiem (mniej niż 1.500 ludzi) przekroczył granicę węgierską przez Przełęcz Tatarską, według uprzednio otrzymanego rozkazu. W ten sposób Brygada ocaliła blisko połowę swego stanu początkowego od niechybnej niewoli sowieckiej, a jak się później okazało, nie

zapominajmy, od deportacji szeregowych na Syberię, a oficerów od masakry w 1940 r. w Katyniu i w innych miejscach zagłady (ponad 21.000 osób). Internowanie Brygady na Węgrzech, tak jak innych jednostek w Rumunii i gdzie indziej, było traktowane przez żołnierzy jako przejściowy etap, który doprowadził ich do Francji, mającej stać się kolebką nowej armii polskiej. Żołnierze polscy uciekali więc z licznych obozów internowania masowo, jak tylko mogli i którzy tylko mogli, często nawet drogą bardzo okólną, jak np. przez Syrię...

We Francji, obóz w Coëtquidan stał się miejscem, gdzie świeżo przybyli żołnierze polscy przygotowywali się do dalszego prowadzenia wojny. Nie tylko zresztą żołnierze, ale i polscy ochotnicy, którzy z Belgii, z Holandii, Kanady, Argentyny, Brazylii, z całego świata zgłaszali się do wojska polskiego, choć wielu z nich nawet nie urodziło się w Polsce. Z Belgii, na przykład, 13 października 1939 r. przyjechało 1.025 ludzi. Stan liczebny wojska polskiego w obozie Coëtquidan wzrósł znacznie. Z jednej strony przekroczył on ilość żołnierzy 10-tej Brygady Kawalerii z września 1939 r., dzięki czemu zmieniała się ona teraz w dywizję, z drugiej strony umożliwił sformowanie jeszcze innych polskich dywizji. Władze francuskie były z początku niezbyt przychylnie tworzeniu się armii polskiej, która pozbawiała francuskie fabryki i kopalnie polskiej sily roboczej. Po klęsce w Ardenach w maju 1940 roku dowództwo francuskie zmieniło jednak zdanie i zażądało natychmiastowego wymarszu na front całości wojsk polskich. General Maczek, zdając sobie sprawę z niemożności wykonania takiego rozkazu (dywizja była w trakcie formowania), stworzył brygadę z najlepiej wyszkolonych i przede wszystkim z najlepiej wyposażonych w sprzęt oddziałów i jak najszybciej (jak i inne polskie formacje) dołączył z nią do VII Korpusu Francuskiego walczącego w okolicach Avize. Brygada wzięła udział w bitwach pod Champeaubert, Montmirail, Mongivau i uczestniczyła jeszcze w dwóch czy trzech potyczkach, ale był to już koniec zorganizowanej obrony francuskiej. Dnia 14 czerwca 1940 r. po bitwie pod Champeaubert, pomimo, że strategicznie przez nią wygranej, Brygada, podczas rozproszenia VII Korpusu, została pozbawiona dostaw benzyny i organizacyjny opuszczona przez Francuzów. Rozwiązana przez swego dowódcę, zniszczyła sprzęt i pieszo przedzierła się na Loarę w sile około 500 ludzi. Kampania francuska skończyła się.

Żołnierze polscy, którzy dotarli do Wielkiej Brytanii, zostali tam zorganizowani w Korpus Polski i

...wyznaczeni do obrony wschodniego wybrzeża Szkocji. W 1942 r., gdy groźba inwazji niemieckiej na Wyspy Brytyjskie znikła, rozpoczęto ze strony polskiej starania o zreaktywowanie polskich jednostek pancernych. I tak 21 września 1943 r. została utworzona Pierwsza Dywizja Pancerna pod dowództwem generała Maczka.

Przydzielona do 1-szej Armii Kanadyjskiej, która obejmowała w różnych okresach, oprócz dywizji polskiej, 4 dywizje kanadyjskie, 1 angielską (49-tą) i 1 szkocką (51-szą), Dywizja wzięła udział w Bitwie o Normandię, lądując w Francji 1.8.1944 r. na przyczółku kanadyjskim, w miejscowości Courseulles-sur-Mer. Po tygodniu Kanadyjczycy rozpoczęli natarcie, aby zamknąć, tak zwany później, "kocioł normandzki". Dywizja polska odegrała tam główną rolę; jak to powiedział Montgomery "była karkiem zamykającym Niemców w butele". Do historii jej walk należą ciężkie i ważne bitwy o Falaise i o Chambois. W pościgu za nieprzyjacielem przez Abbeville, St. Omer, doszła do Belgii, gdzie walczyła o Ieper (Ypres), Roeselare, Tielt, Gandawę, St. Niklaas, kanał Axel-Hulst, Merksplas, Baarle-Nassau a następnie w Holandii: Bredę, Moerdijk. Przyjmowana entuzjastycznie przez ludność oswobodzonych miejscowości, Dywizja otrzymywała od niej dowody prawdziwej przyjaźni. W Niemczech, w porcie wojennym Wilhelmshaven, dnia 5 maja 1945 o godz. 8.00 zastała Dywizję wiadomość o kapitulacji Niemiec.

Nie dane było Dywizji Pancernej dojść do kraju. Wielu z jej żołnierzy pozostało po drodze na cmentarzach Normandii (Langannerie), Belgii (Adegem, Bruksela, Leopoldsburg, Lommel), Holandii (Breda) i licznych innych. Pozostali przy życiu żołnierze rozproszyli się po całym świecie na skutek układu w Jalcie. W Polsce, za czasów ustroju komunistycznego, nazwiska ich były na indeksie.

Ustrój komunistyczny został obalony niedawno. Aby nie zaginęła pamięć o Pierwszej Dywizji Pancernej i jej legendarnym dowódcy, Generale Stanisławie Maczku, jej tradycje bojowe i jej odznakę przejęła w 1992 roku Jedenasta Dywizja Kawalerii Pancernej im. Króla Jana Sobieskiego, stacjonująca w Żaganiu, w Polsce.

major Janusz Pakulski
Pierwsza Polska Dywizja Pancerna



Motorisée, placée l'année suivante, sous le commandement du Colonel Stanislaw Maczek comptait environ 3.000 hommes, alors que les Allemands, à la même époque, avaient déjà 6 divisions blindées totalisant plus de 90.000 hommes, ainsi que des divisions d'infanterie motorisée.

La journée du 1er septembre 1939 jeta directement la 10ème Brigade dans l'action contre les forces blindées allemandes qui sortirent de Slovaquie sur Myslenice. Les étapes suivantes de cette lutte furent : Rzeszow, Lancut, Jaroslaw. Manoeuvrant vers Lwow, la 10ème Brigade fut surprise par la nouvelle de l'entrée en

Pologne des forces soviétiques le 17 septembre 1939. Le lendemain, le colonel Maczek et ses soldats (moins de 1.500 hommes) franchirent la frontière hongroise par le Col des Tartares, suivant l'ordre reçu. De cette façon, la Brigade sauva presque la moitié de son effectif initial du danger d'être capturé par l'Armée Rouge. Il se révéla plus tard -

THE FIRST POLISH ARMoured DIVISION IN ITS HISTORICAL CONTEXT

A new weapon, the armoured vehicle, appeared during World War I (1914-1918). Its initial applications, particularly at the battle of Cambrai in 1916, aroused the interest of many strategists and gave them the idea of creating armoured, motorized units. This was put into effect at the time of the "Big European Manoeuvres", i.e. the Spanish Civil War of 1936. Once proven successful, tanks soon became standard military equipment in most countries. Poland, however, having just freed itself in 1918, of Prussia, Austria and Russia, from 123 years of occupation, had once again to put up with a devastating incursion of Bolshevik troops through its territory. It purged of them at the famous Battle of Warsaw, August 15th, 1920 - considered by Lord d'Abernon, military historian, as the 18th most decisive battle in the history of mankind. Following a peace agreement with the Soviets, signed in Riga in 1921, Poland could at last start its reconstruction. However it could not afford to provide its army with armoured vehicles, as they were far too expensive for its new-born economy.

At the sight of the intense militarization of the neighbouring countries, the Polish authorities felt, nevertheless, compelled to create - in 1937 - at least two armoured units. Within a year, one of these, the 10th Motorised Cavalry Brigade, had a headcount of about 3,000 men under the leadership of Colonel Stanislaw Maczek. Meanwhile, the Germans already had 6 armoured divisions totalling over 90,000 men plus several motorized infantry divisions.

September 1st, 1939, saw the 10th Brigade thrown immediately into action against the German armoured forces, who, after emerging from Slovakia, were attacking Myslenice. The subsequent stages of this struggle took place at Rzeszow, Lancut, Jaroslaw. Whilst on their way to Lwow, the Brigade was surprised by the news of Soviet forces entering Poland on September 17th, 1939. On the next day, Colonel Maczek, with less than 1,500 men crossed the Hungarian border through the Tatar Pass, following receipt of an urgent command. This way, the Brigade managed to save almost half of its initial headcount from getting caught by the Red Army. However, it should not be forgotten that capture by the Red Army resulted in the

...tout le conscient division é sélectionn entraînés polonaise: environs d localités d participa c'était déjà 14 juin 1939 stratégic dislocation abandonné command rejoindre la hommes.

deportation (1940) in K 21,000 imp remnants o in Rumania soldiers as where the escaped in through ma

Coëtquidar to continue joined their Canada, Ar in order to volunteers 1,025 men The head Coëtquidar initial head - which be allowed the authorities about depr

manpower. made them Command immediat impossibilit still somev and best-c Together w with the V Avize. T Champeaul skirmishes French de Montbard annihilatio left withou disbanded equipmen headcount over.

survivors v to the defe

Ponad dwa lata, poczynając od 25.02.1942 r. trwało formowanie 1 Dywizji Pancerniej, która na ten okres zapadła we wrzosowiska obficie rozszonych deszczem Gór Szkockich, między Edynburgiem a rzeką Tweed.

Wiosną 1944 r. po uzupełnieniu stanu osobowego i niezbędnym zaopatrzeniu materiałowym, 1 Dywizja pod dowództwem gen. St. Maczka liczyła 885 oficerów oraz ponad 15 tys. szeregowych, 4431 pojazdów mechanicznych, w tej liczbie 381 czołgów. W połowie maja 1944 r., jednostka opuściła chmurną ale przecież gościnną Szkocję, zmierzając w kierunku południowym ku hrabstwu York. Tu, w okolicach Scarborough, dywizja została poddana serii ćwiczeń, koordynujących czynności oddziałów a już w połowie lipca skoncentrowana w obozie Aldershot w niewielkiej odległości od Londynu. W tym okresie - 6 czerwca - rozpoczęła się pamiętna operacja OVERLORD - inwazja Normandii, skąd ruszyły potężne uderzenia Sprzymierzonych, by przez Francję, Belgię, Holandię, uwolnić tę część Europy zachodniej od niemieckiej przemocy. Dla husarii Maczka miał to być wyrąb drogi do wolności Polski.

W ciągu tygodnia po wylądowaniu 1 Dywizji na plażach Normandii pod Arromanches-les Bains i Cour Seulles sur Mer, tj. 30 lipca 1944 r., jej oddziały weszły w skład 2 Korpusu Kanadyjskiego, by według otrzymanych zadań, wspólnie z 4 Kanadyjską Dywizją Pancerną, opanować rejon Falaise na pld.wsch. od Caen. Celem było złamanie znajdujących się tu na zachód od Sekwany sił niemieckich i w ten sposób otwarcie drogi w głąb Francji.

Mającą trwać zaledwie dwa dni, poczynając od 8 sierpnia, operacja zbrojna - przekształciła się w dwutygodniową, krwawą batalię, w której Polacy zaznaczyli swój szczególnie chlubny udział między 15 a 21 sierpnia, tj. od bitwy o przeprawę przez rzekę Dives pod Jort a następnie w walkach w rejonie Les Champeaux, Chambois i Mont Ormel.

Ostatnie trzy dni zmagania miały dość osobliwy wymiar. Stanowiąc przysłowiową kroplę w morzu Armii Sprzymierzonych, 1 Dywizja Pancerna była jednak tą kroplą drażącą skałę. Po zdobyciu przeprawy rzecznej, Polacy wysforowali się bardzo do przodu, zostawiając za sobą dywizje brytyjskie i kanadyjskie. Zostali więc wyznaczeni do odegrania głównej roli w otoczeniu Niemców żelaznym pierścieniem w "worku Falaise", co istotnie nastąpiło 19 sierpnia.

Świetnie uzbrojeni żołnierze 1 Dywizji tworzyli pancerny taran, o który połamaly zęby wyborowe oddziały SS - Adolf Hitler i SS - Hitlerjugend, rozpaczliwymi atakami próbujące wyrwać się z kotła. Jak w dawnych czasach zakuci w zbroje wojownicy, tak teraz zamknięci w Shermanach i Pantherach, polscy i niemieccy żołnierze stoczyli ze sobą śmiertelny bój. O zaciętości zmagania świadczyło złomowisko postrzępionych, wygiętych, szepionych w nienawistnym uścisku, często zmiażdżonych wraków dział, czołgów, różnych pojazdów pancernych, dymiących jeszcze gorącym wyciekami paliwa i smarów z przedziurawionych zbiorników.

U zwycięzców, nad sprawnością fizyczną i techniczną a nawet wolą przeżycia, górę wzięło niezwykle natężenie ducha: umierali za Polskę.

O tym wszystkim, w pięknych słowach zwrócił się do swoich oddziałów gen. Maczek przed rozpoczęciem pierwszej akcji bitewnej:

"... jesteśmy dumni, bo przez pięć lat wojny nie załamaliśmy się i nie złożyliśmy broni. Przeciwnie, żmudną i wytrwałą pracą stworzyliśmy Dywizję Pancerną /.../ Jesteśmy silni, bo mamy w naszej dywizji najlepszy sprzęt jakim rozporządzają Sprzymierzeni /.../. W tym leży siła fizyczna. Oprócz tego, wnosimy na pole bitwy coś, czego już dzisiaj nie mają Niemcy: wnosimy **olbrzymią siłę moralną**. Wnosimy pełną świadomość tego, że bijemy się o słuszną sprawę. I dlatego, idąc do pierwszej bitwy, będziemy żądali rachunku za całe pięć lat tej wojny. Za Warszawę, za Kutno, za Westerplatte i za setki, tysiące bezbronnych ofiar, które zginęły z ręki zaborcy /.../"

Na polach Normandii, Niemcy zaczęli spłacać ten rachunek.

HISTORIA

W lutym 1949 r. przed Wojtkowym Sądem Rejonowym w Warszawie zapadł wyrok na ks. Kazimierza Fertaka, proboszcza parafii Mrozy i ks. Wiktora Łubińskiego, proboszcza parafii Kuflewo. Pierwszy otrzymał wyrok 15 lat więzienia, drugi zaś 4 lata. Inni oskarżeni otrzymali długoletnie wyroki więzienne, a trzech z nich - kary śmierci.

Procesy polityczne po wojnie, w których oskarżonymi byli księża, można liczyć na setki. Skazywano ich na ogół za "pomoc bandytom reakcyjnego podziemia", czasem za "szpiegostwo" czy wręcz "próbę obalenia władzy ludowej". Zapadały również wyroki śmierci i niektóre z nich wykonywano.

Mrozy i Kuflewo leżą w b. powiecie Mińsk Mazowiecki. Podczas okupacji były to ważne ośrodki działalności Narodowych Sił Zbrojnych. Ośrodek w Mrozach kierowany był przez Mariana Gadomskiego "Niedźwiadka". Po ujawnieniu się AK na tych terenach jego oddział przejął ciężar walki z komuną.

"Niedźwiadek" podzielił swój oddział na trzy grupy, którymi dowodzili: Eligiusz Malesa "Zawierucha", Tadeusz Szymerowicz "Zar" i Zygmunt Jezierski "Orzeł". Grupy te przejawiały dużą aktywność, nie dopuszczając do zawiązywania terenowych kół PPR, likwidując agentów UB i rozbijając miejscowe posterunki MO: w Iwowym, Latowiczu, Cegłowie, Kałuszynie. Na terenie ich działania

nie pojawiali się pojedynczy ubowcy, jeśli zaś dochodziło do obław i pacyfikacji, to brały w nich udział liczne i dobrze uzbrojone grupy operacyjne UB, KBW i MO.

Po "amnestii" lutowej 1947 r. NSZ-owcy z Mrozów i okolicy ujawnili się zdając broń. Nie była to jednak prawdziwa amnestia, bowiem ujawnieni członkowie NSZ byli aresztowa-

Trwanie konspiracji i prowadzenie akcji zaczepnych w coraz trudniejszych warunkach było możliwe tylko dzięki wsparciu i pomocy okolicznej ludności. Pomoc duchową nieśli zaś księża - ks. Fertak i ks. Łubiński. Spowiadali oni żołnierzy por. "Orła" i odprawiali dla nich Msze św.

W dniu 30 czerwca 1948 r. oddział został otoczony we wsi Grodzisk przez

ku słynącego z ogromnej odwagi i brawury Zygmunta Rzeszkiewicza, którego nie mogli ująć żywcem. Ci zaś, którzy współpracowali z oddziałem, udzielając mu kwater, zaopatrując w żywność itp. otrzymali długoletnie wyroki.

W trzy tygodnie po procesie ks. Fertaka i towarzyszy na łamach "Przekroju" /nr 206 z 20.III.1949/ ukazał się obszerny, całostronicowy komentarz Jerzego Waldorffa. Czytamy w nim:

"Polityka państw imperialistycznych nie od dziś polega na tym, żeby siać wokół zamęt. [...] Dobrze jest finansować bandy, które - w razie gdyby nawet choćby tylko polski eksport na jakimś odcinku miał zagrażać interesom ich imperialistycznych mocodawców - będą gotowe zdeorganizować nasze warsztaty produkcji, czy arterie komunikacyjne. - Za funty i dolary zostały dostarczone karabiny i ryngfary, które świecił ks. Fertak. [...]

Lecz księża Fertacy mają nad sobą przełożonych, którzy winni ich pouczać, a milczą. [...]

Reakcyjna góra kleru może uważać, że nasz ustrój obecny jej nie odpowiada. To jej rzecz. Ale nie może pomijać milczeniem podstępnej działalności księży osądzonych w Łodzi i Warszawie, jeśli pragnie - tak jak całe społeczeństwo - żeby te procesy były ostatnimi".

Cztery lata później "reakcyjna góra kleru" ukarana została również: aresztowano prymasa Wyszyńskiego.

LESZEK ŻEBROWSKI

Proces księdza Fertaka i towarzyszy

ni i mordowani w kazamatach bezpieki. Taki los spotkał na przykład Mariana Gadomskiego "Niedźwiadka". Ci zaś, którzy ocalili z aresztowań, postanowili podjąć walkę na nowo. Por. Zygmunt Jezierski "Orzeł" zorganizował oddział leśny, dobrze uzbrojony i umundurowany, liczący 14 osób. Działali od połowy 1947 r. do końca czerwca 1948. Najgroźniejszą i najbardziej spektakularną akcją oddziału było odbicie transportu więźniów, przewożonych przez UB z Węgrowa do Warszawy. Miało to miejsce 1 kwietnia 1948 r. koło wsi Trzebuczka. W walce padło kilku ubowców, wszyscy więźniowie zostali uwolnieni, a oddział nie poniósł żadnych strat.

grupę operacyjną UB i KBW z Warszawy. Walka nie była równa - NSZ-owcy nie mieli żadnych szans, gdyż ubowcy podpalili zabudowania. Część członków oddziału zginęła na miejscu, kilku tylko ujęto żywych. Z obławy wy dostał się jedynie por. "Orzeł", który przedarł się przez trzy kordony ubeków i żołnierzy KBW, mimo iż otrzymał aż pięć postrzałów. Został ujęty dopiero kilka miesięcy później, a następnie skazany na śmierć i stracony. Taki sam los spotkał trzech jego podwładnych: Czesława Gałązkę, Edwarda Markosika i Józefa Łukaszewicza, ujętych po walce 30 czerwca. Wielu innych NSZ-owców z ośrodka w Mrozach UB wymordowało bez sądów, używając do tego celu cziasami konfidentów - tak było w przypad-

Sprawiedliwość i pokój - rozmowa z Ks. Biskupem Janem Nowakiem,
Biskupem pomocniczym gnieźnieńskim.

- Jest Ksiądz Biskup członkiem papieskiej komisji "Iustitia et Pax". Czym jest i czym zajmuje się ta komisja ?
- Została powołana do życia przez papieża Pawła VI motu proprio, które rozpoczyna się od tych właśnie słów : " Iustitia et Pax " / Pokój i sprawiedliwość/ w grudniu 1976 roku. Papież określił jej zadania w następujący sposób:
dogłębnie studiować naukę społeczną Urzędu Nauczycielskiego Kościoła, szeroko z nią zapoznawać wszystkich przy pomocy stosownych środków i starać się, aby stosowana była w praktyce, na wszystkich płaszczyznach życia społecznego. Nauka społeczna jest więc zasadniczym źródłem i formą pracy tej dykasterii rzymskiej. Z tego jednak nie należy wyciągać wniosków, że Papieska Rada " Iustitia et Pax " jest swego rodzaju fakultetem socjologicznym, czyli instytutem akademickim. Jest ona po prostu organem Kurii Rzymskiej w służbie Ojca Świętego, w służbie konferencji biskupów, synodów, patriarchów etc. Jest ona zawsze zwrócona ku potrzebom świata; świata w którym żyjemy, i w którym różne problemy społeczne się pojawiają. Stąd cele "Iustitia et Pax", nawet na płaszczyźnie studium nauczania Urzędu Nauczycielskiego Kościoła, są zawsze pastoralne, a nie akademickie. Dlatego wśród członków "Iustitia et Pax" są specjaliści z dziedziny nauk społecznych z całego świata akademickiego, ale przede wszystkim są pasterze Kościoła, a więc biskupi pochodzący z różnych diecezji, a także świeccy, a więc mężczyźni, niewiasty, którzy na różnych drogach życia są zainteresowani aktywną obecnością Kościoła w dziedzinie społecznej.
- Czym w praktyce zajmuje się Rada ?
- Głównym zadaniem jest to, co rozpoczęła pierwsza encyklika społeczna: "Rerum Novarum" - nauczanie. Nauczanie społeczne Kościoła trwa już 100 lat, a jest ono ciągle tak mało jeszcze znane.

Rada również przygotowuje pewne dokumenty o charakterze społecznym. Stara się również o wydawanie publikacji, zwłaszcza takich

które by miały charakter źródłowy. W chwili obecnej Rada pracuje nad trzema problemami. Pierwszym z nich jest problem ziemi : zajmowanie ziemi, reforma rolna, szacunek dla ziemi i wszystko co jest z ziemią jako środowisko człowieka związane - związek ziemi z osobą ludzką. Musimy przy tym pamiętać jak różnie wyglądają te problemy na różnych kontynentach świata. Problem ziemi staje się aktualny również u nas, choć mamy do czynienia z tendencją przeciwną niż na Filipinach, w Brazylii czy w Afryce: mianowicie przechodzimy od kolektywizmu do prywatyzacji. We wspomnianych regionach mamy zupełnie inną tendencję, stamtąd pochodzi między innymi teologia wyzwolenia, liczne ruchy ~~na~~ wolnościowe.. Chodzi o to, by nauka społeczna Kościoła wypracowywała z punktu widzenia katolickiego, to znaczy w oparciu o Ewangelię, te problemy związane z osobą ludzką.

Dziś, gdy pojawiają się liczne ruchy nacjonalistyczne, bardzo aktualny jest problem: chrześcijaństwo a unikanie przemocy. Jest to problem bardzo nam bliski, nasze przemiany dokonały się bez przemocy. Stąd tak bardzo był podkreślany etos " Solidarności ". Cóż innego, że on się bardzo zdewaluował.

Trzeci problem, ciągle jeszcze aktualny, mimo że bloki wojskowo-polityczne upadły, to handel bronią i wymiar etyczny tego problemu. Sprawa ta wcale nie jest daleka od nas, wiemy że wykryto również czołgi, ^{w Polsce} które przygotowywano do Iraku.

To wszystko - to palące problemy dnia powszechnego, na różnych kontynentach. W ramach Kościoła powszechnego są one rozważane, aby dać ogólne wytyczne moralne. Katolicka nauka społeczna jest w zasadzie częścią teologii moralnej. Dlatego zadaniem Kościoła jest zawsze naświetlanie tych spraw społecznych z punktu widzenia etycznego.

- Sama nazwa komisji - Iustitia et Pax sugeruje również zaangażowanie w sprawy pokoju.

- Oczywiście, jest to problem stale aktualny. Przede wszystkim ~~zawu~~

znowu chodzi tutaj o prawdziwą naturę wymagań etyczno-moralnych, związanych z zagadnieniem pokoju. Dlatego też Komisja Iustitia et Pax¹¹ przygotowuje zawsze orędzia papieskie na Światowy Dzień Pokoju, który przeżywamy 1 stycznia każdego roku. W zeszły roku - 1 stycznia 1992 było to już dwudzieste piąte, jubileuszowe z kolei orędzie.

Obecnie do nauczania społecznego Kościoła dołącza się nowy rozdział, a mianowicie ekologia. Ojciec święty zasygnalizował ten problem w poprzedniej encyklice społecznej "Sollicitudo rei socialis". Ten problem staje się o tyle ciekawy, że podejmują go wszyscy chrześcijanie, to znaczy staje się on problemem ekumenicznym. Miałem ~~ostatnio~~ okazję uczestniczyć w sympozjum ekumenicznym zorganizowanym przez Radę Konferencji Biskupów Europy i równocześnie przez Europejską Radę Kościołów. Było to w Bazylei w maju 1989 roku, pod hasłem: "Sprawiedliwość, pokój i zachowanie dzieła stworzenia". Właśnie zachowanie dzieła stworzenia w języku biblijnym oznacza to samo, co w języku świeckim nazywamy ekologią. Interesujące były wspólne wnioski: ekologia z punktu widzenia chrześcijańskiego zakłada bardzo solidną teologię stworzenia i bardzo solidną Chrystologię. Z takiej bowiem perspektywy inaczej się patrzy na ziemię, na ten świat, który został nam dany.

Do zadań Papieskiej Rady "Iustitia et Pax" należą również relacje z organizacjami międzynarodowymi. Na przykład na forum ONZ są prezentowane różne dokumenty przygotowywane przez Komisję. Ostatnim prezentowanym tematem był "Kościół i rasizm". Natomiast w UNESCO zaprezentowano całą encyklikę "Sollicitudo rei socialis".

- Dziękuję k za rozmowę.

Lilianna Bartowska

złpule: L. Bartowska



132

photo S. FREDRO-BONIECKI
tel. 16 (1) 48 58 09 84



tego, co mówił. I gdy dochodziło do kolejnego spektaklu, zadawał mi każdorazowo pytanie: " Co ja właściwie mówię ?" Zwracał się do mnie, bo uchodziłem za inteligenta w teatrze, co wówczas było określeniem negatywnym.

L.B.: Owo myślenie przełamało się. Poszło w drugą stronę - w stronę aktorstwa intelektualnego...

A.Ł.:... ale to też jest bzdurne określenie. Nie ma czegoś takiego. Jest jedynie dobre lub złe aktorstwo.

L.B.: Ironia i sceptycyzm to dwa znamiona Pańskiego aktorstwa, które przewijały się w repertuarze Fredrowskim. Czy za nimi nie kryje się relatywizm ?

-A.Ł.: Te cechy, które mi pani przypisuje, nie przekreślają moich możliwości, by zająć się repertuarem Aleksandra Fredry. Fredro jest ironiczny i może sceptyczny, ale jest przy tym bardzo ciepły. Przyznam się, że jest to mój ulubiony autor. Lubię atmosferę jego sztuk. A relatywizm ? Unikam tego określenia. Myślę, że w teatrze nigdy takim^m nie byłem.

L.B.: W dziejach polskiego teatru szczególną rolę odgrywają inscenizacje miniatur ^{Fredry} Pańskiego autorstwa...

A.Ł.: Tak, ciągle powtarzane ku mojej radości.

L.B.: W jakim repertuarze czuje się Pan najlepiej ?

A.Ł.: Zawsze w komediowym czułem się pewnie.

L.B.: Dlaczego ?

A.Ł.: Pewnie się do tego repertuaru urodziłem.

L.B.: Czy to wiąże się z Pańskim poczuciem ironii ?

A.Ł.: Może raczej z poczuciem humoru. Nie wszyscy mogą grać wszystko. Wygrałem tym, że nie pchałem się w awantury teatralne. Nigdy na przykład nie grałem w repertuarze romantycznym. Dość wcześnie zrozumiałem, że nie ma dla mnie w nim miejsca. Długo szukałem. Dopiero teatr współczesny - to było to, na co czekałem.

L.B.: Czy poszukiwanie u artysty to zdawanie sobie po trosze

sprawy z tego - do czego się człowiek nadaje ?

A.Ł. Wydaje mi się to podstawowe. Gdy uczę swoich studentów, to wpajam im przede wszystkim, że należy siebie odszukać. Znaleźć dla siebie miejsce. To jest sprawa podstawowa.

L.B.: Wiele lat temu stosunek do swoich bohaterów określił Pan, jako stosunek z " lotu ptaka " ?

A.Ł.: Bardziej niż portret bohatera interesuje mnie komentarz na jego temat. Dlatego jest to z lotu ptaka. Wydaje mi się jednak, że zasadą aktorstwa jest oglądanie siebie od wewnątrz. Jeżeli oglądam wielkich aktorów światowych to wiem, jakie oni mają poglądy na świat. I to mnie najbardziej interesuje. Lubię na scenie aktorów, którzy na scenie myślą. Najciekawsze jest obserwowanie procesu myślowego u aktora.

L.B.: " Twarz aktora wie, co ma powiedzieć widzowi. Jest najwyższym teatrem świata " - to Pańska wypowiedź...

A.Ł.: Zawsze kierowałem się twarzą.

L.B.: Obserwuje się wielki powrót teatru do aktora i do widza.

A.Ł.: Tak, oczekuje się człowieka, który za mnie powie to, czego ja się wstydzę, boję czy brzydzę. Widz chce obcować z drugim człowiekiem, który jest aktorem i który stanie naprzeciw niego. To dzisiejsze wyzwanie dla teatru.

L.B.: Uważa się Pan za Księcia na scenie ^{nie tylko} ~~nie tylko~~ teatru?

A.Ł.: Jestem przede wszystkim aktorem. To jest moja rola, którą mam do spełnienia. Jeżeli mogę zagrać króla na scenie, to dlaczego nie mam być księciem w życiu? Nie brzmi to - mam taką nadzieję - za dumnie, ale uważam aktorstwo za jeden z najwspanialszych zawodów i jestem dumny, że jestem aktorem.

L.B.: ~~Dlaczego jeden z najwspanialszych zawodów?~~

A.Ł.: ~~To~~ jest to zawód, który ma bezpośredni wpływ na ludzi. Oczywiście jeżeli aktor ma taką osobowość, która wpływa na ludzi, porusza nimi i zmusza do myślenia. Jeżeli więc się jest w tym zawodzie - niczego więcej w życiu nie potrzeba.

Rozmowa: Lubana
Bartowska

138

POSEIDON DEVELOPMENT LTD

A PROFESSIONAL SERVICE CORPORATION

JAN BOTTCHER

Director

408 W 38 AVE VANCOUVER B.C. V5Y 2N6 CANADA

TELEFAX (604)

WILLE JEST MIEJSCE OBJAWIENIA NAJŚWIĘTSZEJ MARYI PANNY, NIE WSZĘDZIE JEDNAK
 MAJĄ ONE CAŁKOWITĄ WŁADZĘ KOŚCIELNYCH. SZCZEGÓLNYM TAKIM MIEJSCEM
 W PARYŻU JEST KAPLICA SIÓSTR MIŁOSIERDZIA (SZARYTKI) PRZY ULICY DU BAC NR 140
 GDZIE W SOBOTĘ 27 LISTOPADA 1830 ROKU O GODZ. 17³⁰ UKAZAŁA SIĘ NIEPOKALANA
 NOWICJUSZKA SIÓSTRZE DZIŚ JUZ ŚWIĘTEJ KATARZYŃE LAROURE. PRZELICZNE PIELGRZYM
 NEMAL Z WSZYSTKICH ZAKĄTKÓW ŚWIATA PRZEWIAJĄ SIĘ PRZEZ KAPLICĘ PRZYNOŚY
 KWIATY I SWOJE NAIKRYTĄ PRÓZBY I MARZENIA, ABY POROZMAWIAĆ W ŚKUPIENIU
 Z MATKĄ NAJŚWIĘTSZĄ. O RÓŻNYCH PORACH DNIA OPRACIAJĄ SIĘ MŁDZIE ŚWIĘTE W
 ZALEŻNOŚCI OD POTRZEB PIELGRZYMÓW, JAK I TEŻ LUDZIE PRZYCHODZĄ ABY ZBLIZYĆ
 SIĘ DO MATKI PRZEMIAŚWIĘTAJĄ. POLSKIE PIELGRZYMKI DO LOURDES TAK SAMO NIE
 OMIJAJĄ TEGO SANKTUARIUM, I BARDZO CZĘSTO SEYDZĄ SIĘ MOWĘ RODAKÓW, CZY TEŻ
 OPRACIAJĄ SIĘ WIŁE W JĘZYKU POLSKIM, ŚW. KATARZYŃA TAK PODAJE TO WIDZENIE:
 "OPRACIAJĄC WIELICZNE POZMYŚLANIE, WIRZAJAM NAJŚWIĘTĄ DZIEWICĘ O
 NAJZNYCZAJNIEJ PIĘKNOŚCI" TAJ JEST SZCZEGÓLNY OPIS POSTACI, NASTĘPNIJE OTOCZY
 NAJŚWIĘTĄ PANNĘ PAS NA KTÓRYM ZNAJDOWAŁ SIĘ NAPIS ZŁOCONY Z ZŁOTYCH
 LITER "O MARYJO BEZ GRZECHU POZĘTA, MÓDŁ SIĘ ZA NAMI KTÓRZY SIĘ DO CIERE
 DZIEKAMY." ŚW. KATARZYŃA POTEM ODSZYCHAŁA GŁOS MÓWIĄCY "POSTARAJ SIĘ O
 WYBICIE MEDALIKA WENIGU TEGO WZORU. WSZYSTCY KTÓRZY GO BĘDĄ NOSILI,
 DOŚCĄPIĄ WIELKICH ŁASK" WŁADZE KOŚCIELNE, PO SZCZEGÓLNYM ZBADANIU
 CAŁEJ SPRAWY WYDAŁY UZDECZENIE, ŻE OBJAWIENIA SĄ ŻŁODNE Z PRAWDĄ, W TEŻ
 NIEPOKALANA POTWIERDZIA LICZNYMI CUDAMI, KTÓRYCH PRZEŻYŁO ŻO
 DOKŁADNIE SPRAWOZDANO I OPISANO. SKROMNY MEDALIK NIEPOKALANEJ STAŁ
 SIĘ ODTĄD Powszechnym NARZĘDZIEM NADZWYŻAJNYCH ŁASK: ŚMIERTELNIE
 CHOROZY ODZYSKUJĄ ZDROWIE, GŁOSI SEYDZĄ, OŚLEPI WIDZĄ, ZATWARDZIALI GŁOZESZNICY
 KURZĄ SIĘ O STÓP NAJŚWIĘTRZEJ PANNY I WRACAJĄ, NA KONC KOŚCIOŁA, OD SAMEGO
 POCZĄTKU OBJAWIENIA CUDOWNY MEDALIK ROZCHODZI SIĘ PO ŚWIĘCIE W SETKI MILIONÓW
 UCZEMPICARZY, KAEDY PRAGNIE ODPOBIĆ SWĄ PIERSĆ MEDALIKIEM, BY TYM WYRAZIĆ
 NIEPOKALANEJ SWĄ MIŁOŚĆ I ZASKARBIC SOBIE JEJ OPIEKĘ I SZCZEGÓLNE ŁASKI.
 ŚW. JÓZEF NIEPOKALANEJ OD CUDOWNEGO MEDALIKA OBCHODZI SIĘ 27 LISTOPADA:
 OJCIEC ŚW. JAN PAMEŁ II W ENCYKLIKE O MIŁOSERNEJ MIŁOŚCI BUZEJ TAK OTO
 PISZE: "JEST TO OBJAWIENIE SZCZEGÓLNE UNICNE, ALBOWIEM OPIERA SIĘ W
 BŁAGORODZICY O SZCZEGÓLNA PODATNOŚĆ MACIERZYŃSKIEGO SERCA, O SZCZEGÓLNA
 WRAZLIWOŚĆ, O SZCZEGÓLNA ŻOŁDNOŚĆ DOCIERANIA DO WSZYSTKICH, KTÓRZY TE
 WŁAŚNIE MIŁOSIERNA MIŁOŚĆ NAJBLIŻEJ PRZYJMOWĄ ZE STRONY MATKI".
 TOTEŻ NIE DZIWIENIE, ŻE NIEPOKALANA CZĘSTO WYKORZYSTUJE ŻŁODNIE Z WOLA BOZA
 PAR CZYNIAŁA CUDÓW. KTÓZ NIE SLYSZAŁ O DZIEŚIĄTRACH, SETKACH UZDROWIEŃ W
 LOURDES, W CAFMIE, W CZĘSTOCHOWIE I INNYCH SANKTUARIACH MARYJNYCH,
 CZYNIŁO TAKŻE W BIEGIMIA, ŻŁODNIE Z OBIECTNIA. I PRZEZ CUDOWNY
 MEDALIK, KTÓRY STAŁ SIĘ NIEZNYKIM NARZĘDZIEM W PRZEKAZYWANIU
 PODZWA WIELKICH ŁASK. PRZEZ DZIAŁANIE NIEPOKALANEJ BOE OKAZUJE SWOJĄ
 CHINACĘ, OBJAWIA SIĘ NIESKONCZONE MIŁOSIERDZIE, EDY WYBIAWA Z NADZĘC
 DOCHOWYCH TAJATEKIALNYCH,
 W SZCZEGÓLNY SPOŚB PRAGNĘ ZWRÓCIĆ UWAGĘ CZYTELNIKA DO WYDAWNICTWA
 INSTYTUTU TEOLOGICZNEGO NIEZTY MIŁIONARZY W KRAKOWIE PRZY UL. STRĄDOM 41
 I PUBLIKACJI "PRONUMENIE PUSREDNIOZKI ŁASK" ZNAJDIEMY TAM SZCZEGÓLNY OPIS
 LICZNYCH ŚWIADECTW O NIEZWYKLYCH ŁASKACH DOZNAJANYCH PRZEZ RÓZNE OSOBY
 W POLSCE.

1) ZORUMADZENIE SIÓSTR MIŁOSIERDZIA JOSIMU LAROURE W 1835 R. W PARYŻU PRZEZ SW. MIŁOŚĆ
 A PAOLO I ŚW. LUDWIK, DE MARILLAC, CELEM ŻE ROMANZETA JEST CZYNNIA 1832

„Święta przy stole“

Nadszedł czas by pomyśleć nie tylko o strawie duchowej.

Pora malarmid zmgornie adwentowym orielaniem, wytręceniamu oblicza, stęsknione widoku tej jedynej, świętej, symbolicznej wieczerzy i tu panie domu staje przed dylematem: iść, jak i co.

He? - niekibny kwierdas, że potraw powinno być 12. Inni, że 7-60 to magiczna liczba; ważne, żeby była nieparzysta liczba - kwierdas, kolejni. Jak? - tradycyjnie. To przecież kultura - mas - Fedalio w.

Czy mogli byście sobie wybrać na białullimptousie, u niekibnych może nawet z podtorowym siamkiem - taki symbolicznie (siano - w Paryżu?) na przyład słmaceli - malanym rosom wyglodajce ze słodkipek, albo langusty czy kraby rozładajce nie egdycaue odmbra.

Jak - postmie. No wisc omywikie chleb - wspaniały polski chleb - ma zalucaste - swietekli. pachnosy utonony apetycznie w miamnym koszycku wystanym wykrochmaloną senweliu.

I kapusta z grzybami - leciutka, delikatna, aromatyczna I barszcz czerwony - o wspaniałym, gęstoleim lodonyie i powierzchni nie słaronej ni kropellig tiorau.

A do barszczu uszka z grzybami - uszka, lębnych, nieratenuie od ilości na talenu równe Ci jest za mało.

I ryby - pmygdzane na różne sposoby Karp - niemuchomo pmywajcy w stawie galarety, pmybranej kolonowym janymanu.

Wspaniałe, pełne śledzie zwinie z plasterkiem lniczej cebulli. w rdmopsy - utonone w mowce mgdy na półmisku.

Czy też ryby smarome - filuterne, pmyrumienione, at ślinka lea. Dla smaliosy - grzybki ze ścia - te słachetne prawdziwi o pomaran - orawym teraz kapeluszu i bielutkie maslaceli i rólle kusli - wszystko na salaterce pmyoddbionej czerwong papryki i cebulki.

Tam z kju - taki, żeby radua ogia talomoucha był wdebnie wie donięgsta, gęstolei półmisek klusek z malicem: albo są to toramli, wbre pama domu tradycyjnie pmygdza w domu, albo wymyslic musrelli kupionego uaharone (gdz czasu już wiewidle).

A more u klas - stymna opisywana w starej usigroce kucharskiej Cwiercialiwiorowmy - Kulia: z poremicy starammie pnetbranej uowonej w 24 godziny, ugotowanej i wymieszanej z malicem, wonnym wiodeu, nodymbiauu, migdałami i onehamu.

Smalioyli te podajemy na łowiec - popijajce - nie winem - lecz pachmocy gęstoleim kompotem z swianych uoweli, jabłeli, gruszek.

Jeszcze coś? - salatu, swere owoce - wystarczy. Zachowajmy trochę miejsca na stodyue spod choimlu. No stbi - wygloda już diazate - blyncig stuce w blasku swiec na pachmocy igliwem stroiku. Jedno wolue ualicye niemyym gestem zaprasza niespodziwanego gościa.

... A tu już pieszca gwiazdka pmebita się pner gest, mroine powietne. Kishauy do wspólnej modlitwy. Dzielimy się opatliem, składamy życzenia. pmetranauy, wybarauy. Siadauy nieco slyoni, onielmielemi niesamo - wioicig chwile. I już ... mmm - ta kapusta z grzybami jest naprawdę wspaniała.

Stało się
tej nocy polskiej jesieni

Pamięci ks. Jerzego Popiełuszki,
zamordowanego w nocy na 20 paź
dziernika 1984 roku.

żarem wiary
jak krzak ognisty płomiał
i o Polskę wołał
mową natchnioną

i wobec przemocy
trwał nieulekły
aż Go tej przemocy
ręce dosięgły

dopadli siepacze
spętali jak zwierzę
by zdławić i zdeptać
wszystko w co wierzył

aż mord noc rozdarł
ohydny, rozmysłny
z meki stacjami
po grób na dnie Wisły

"" "" ""

i załkały dzwony
tam - z Żoliborza -
i tetnią bólem
po polskich rozdrożach

aż śpiew się poniesie
w wichrach historii
o polskim kapłanie
w męczeństwa Glorii

"" "" ""

stało się -
tej nocy polskiej jesieni -
i nic i nikt już
jej prawdy nie zmieni



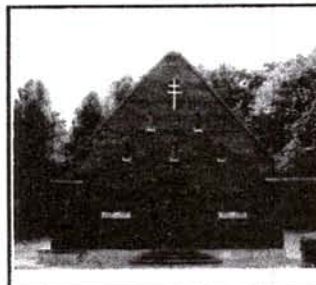
Kaplica St-Yves
T. 01.72.31.97.91)

UWAGA !!!

Msza św. w lipcu i sierpniu
o godz. 12.00

w kościele St-Dominique (M^e St Jacques)

ZAPRASZAMY



KOŚCIÓŁ POLSKI

p. w. św Joanny D'Arc
w L'Hautil - Triel sur Seine

Msza św. dla Polaków:
w niedzielę i święta o godz. 11⁰⁰.

VIDEOFILMOWANIE
TEL. 06. 15. 07. 93. 16

USŁUGI

23/12 i. Przeprowadzki, wywóz gruzu, porządkowanie, transport materiałów budowlanych. Możliwość fakturowania.
T. 06.66.04.16.67

46/07*i.** Entreprise de construction effectuera tous types de travaux de réparation/rénovation (avec facturation). **Tél. 01 47 02 31 21; 06 17 50 74 85.**

INNE

40/07i.** Assistante maternelle agréée polonophone et francophone dispose d'une place pour accueillir un enfant à Paris V.
T. 06.74.31.11.18

ASSOCIATION CONCORDE
263 bis, rue Saint Honoré
75001 PARIS
T. 01.55.35.32.21

30-26-07-2009

OFERTY PRACY

96 ** i. Paryż, metro La Fourche; poszukujemy osoby poważnej, dynamicznej, lubiącej dzieci do opieki nad dwoma chłopcami (3 lata, 4 miesiące) od 19 sierpnia 2009. Starszy chodzi do szkoły. Wymagany bardzo dobry j. francuski w mowie i piśmie. Praca deklarowana na pełny etat (4.5 dnia tygodniowo – od 8h30 do 19h30). Proszę zostawić wiadomość. **T.06.20.44.77.00**

121 Pilne! Szukam kobiety (40-50 lat) do sprzątnia i prasowania; praca deklarowana. J. francuski obowiązkowy.
T. 06.18.49.56.80

127 i Poszukujemy kobietę z doświadczeniem do sprzątnia biur w Puteaux (La Défense) 3 godz. tygodniowo (weekend) i mieszkania w Paryżu. Referencje i doświadczenie w sprzątniu biur mile widziane. Praca deklarowana. Wymagany j. francuski w stopniu komunikatywnym. Dzwonić między 19h a 21h, weekend cały dzień. Proszę pozostawić wiadomość i nr telefonu. **T.01.46.22.19.07** (Nathalie)

128 i Bourgogne, Udostępnię dom na wakacje dla rodziny na sierpień i wrzesień w zamian za prace budowlane i ogrodowe. Ewentualne wynagrodzenie do uzgodnienia. **T.06.62.56.82.09**

129 i Etole, Dwie rodziny poszukują kobietę dynamiczną, radosną, mówiącą dobrze po francusku, do opieki nad dwójką dzieci (13 miesięcy, 4 miesiące). Praca od 15 września od godz. 8h45 do 19h00. wszystkie dni tygodnia.
T. 06.20.98.80.47

144

**Comité d'Assistance Médicale
pour la Pologne
C.A.M.P.
Association loi 1901**

**Siège social :
C.A.M.P. c/o Dr. Thierry HERBLOT
13, rue Marchand 91100 CORBEIL-ESSONNES
Tél : 64.96.06.88.**

Bulletin du C.A.M.P. N° 6

Editorial : lettre du Président

Bilan Financier : lettre du Trésorier

Lettres de remerciements des médecins Polonais

Présentation des hôpitaux que nous parrainons à Bialystok

Lettre de démission de Gérard VIVES

Compte-rendu du week-end à Ris-Orangis

Compte-rendu du dernier conseil d'Administration

Le bilan de l'année 1991

Les activités en cours

Moyens d'actions à développer

En bref

EDITORIAL

Plusieurs évènements ont marqué la vie de notre association ces dernières semaines :

Le plus marquant me semble être le départ du Docteur Gérard VIVÈS, suite à un choix personnel. Il s'en explique d'ailleurs dans le présent bulletin. Sa principale motivation serait l'antisémitisme polonais ! Je me permets tout de suite de préciser mon désaccord avec son point de vue. Comme dans tout pays, il existe une frange de la population qui se caractérise par son racisme, qu'elles que soient les origines et les motivations, qu'elle se manifeste sous forme d'antisémitisme ou autre. Pour ma part, cela n'entame nullement ma sympathie envers les polonais, considérant que mon objectif est d'aider les plus démunis, et non ceux qui s'affichent sous les feux de l'actualité.

Notre objectif premier n'est-il à pas d'apporter une aide médicale à une population en difficulté, plutôt que de s'intéresser aux aléas de la vie politique.

Là où est la souffrance, se trouve notre terrain d'action.

A ce propos, je vous annonce que nous avons été sollicité pour aider diverses associations en relation avec d'autres pays de l'Est, tous fort démunis. Aussi réfléchissons nous actuellement à la manière d'assister d'autres populations, de manière ponctuelle en dehors de la Pologne. Malheureusement, se pose le problème d'une collecte encore très modeste de médicaments. Je pense que chacun d'entre nous doit se sentir concerné par ce problème.

Aussi, si vous avez un peu de temps à consacrer à la récupération de médicaments, ou si vous avez des suggestions à nous faire, n'hésitez pas à nous contacter au plus vite.

En ce début d'année, je vous adresse à tous, mes meilleurs voeux de bonheur et de joie pour 1992. Je lance aussi un appel à la solidarité envers ceux qui souffrent, que nous ne connaissons pas, mais que nous désirons aider.

Docteur Th. HERBLOT
Président du CAMP

BILAN FINANCIER ET PERSPECTIVES

* Bilan financier de l'année 1991

- Solde précédent :	9.959,20 F
- Dépense pour le transport des médicaments et du matériel en Pologne (1) (pour 1.183,5 kg) :	4.344,50 F
- Frais de secrétariat (photocopies, timbres, fax,...):	2.313,00 F
- Frais de représentation (invitations, cadeaux,...)	1.986,50 F
- Dépense pour le transport des médicaments sur Paris (location de camionnette) :	506,96 F
- Achat de médicaments urgents :	399,00 F

Au 19.09.1991	9.549,96 F

Dons au 19.09.1991 10.250,00 F

(1) Ce chiffre ne reflète pas notre activité réelle, car nous avons disposé de transports gratuits, même avant l'accord avec le ministère de la Santé Polonais.

*** Analyses et perspectives**

Il faut d'abord noter que nous avons atteint un équilibre budgétaire ; ce qui est, il faut le souligner, très important.

Analysons maintenant chaque catégorie de dépenses

Les dépenses de transport sont assez peu élevées, car nous avons disposé de tarifs réduits et même avant notre accord avec le ministère de la Santé Polonais, de transports gratuits. Ce problème majeur qui nous demandait des discussions et des marchandages incessants est aujourd'hui résolu.

Les frais de secrétariat sont, dans l'ordre, notre deuxième source de dépenses. Mais, ces dépenses sont sous-estimées et ne traduisent pas notre activité réelle. Dans les frais de secrétariat ne sont inclus aucun frais de téléphone, car aucun des membres actifs ne facture les communications passées pour le compte de l'association. Mais, naturellement, cela n'est possible que si le volume est restreint.

Les frais de représentation (20 % de nos dépenses) sont assez importants qualitativement, mais traduisent notre volonté de développement.

Les dépenses de transport pour Paris sont assez peu élevées, car le plus souvent un membre de l'association se déplace pour prendre les dons. Mais, nous ne disposons pas de camionnette. Or, du fait des mailing en direction des médecins, des pharmaciens, des laboratoires,... que nous avons lancé, nous allons, je l'espère, avoir beaucoup de médicaments et de matériels à transporter et à stocker. Ces frais vont donc augmenter. Il faut ici souligner un problème important : nous ne disposons pas d'un lieu de stockage suffisamment grand pour contenir la totalité des paquets à envoyer. Il nous faut donc les disséminer et les regrouper peu de temps avant l'envoi. Nous ne pouvons nous permettre la location d'un entrepôt. Mais, dès que nos possibilités financières augmenteront, cette location sera prioritaire.

Jacques DUPLESSY

Trésorier

AKADEMIA MEDYCZNA

Klinika Chorób Pasożytniczych
i Zawodowych

15-540 Białystok, ul. Żurawia 14

tel. 434-714, centr. 417-570

w. 302, 252, 325, 288

J. do. 71/23191

Białystok, dnia 17.X. 1991 r.

148

Comité d'Assistance Médicale
pour la Pologne (C.A.M.P)

Monsieur

Docteur Gérard VIVÉS

Président du C.A.M.P

101, Av. de Saint-Mandé

75012 Paris.

France

Chér Docteur,

Pénétrée d'une reconnaissance profonde pour le transport de magnifiques médicaments que je viens de recevoir. Permettez - moi et Madame Professeur Danuta Prokopowicz de vous remercier pour toutes les margues médecins aidés par les médecins français.

Enfin, nous remercions pour magnifiques Jacques Duplessy qui rencontré et visité nos hopitaux.

Avec nos vifs remerciements nous, vous prie de croire cher Docteur, à toute nos sympathie et l'expression de nos sentiments distingués.

Prof. dr hab. med. DANUTA PROKOPOWICZ



Kierownik Kliniki

~~Doc. dr hab. Teresa Hermanowska-Dzpakowicz~~

AKADEMIA MEDYCZNA
Instytut Chorób Wewnętrznych
KLINIKA CHOROÓB ZAKAŻNYCH
ul. Żurawia 14
15-540 Białystok
Kierownik: prof. dr med. PIOTR BOROŃ
tel. 2-62-31
P O L S K A

Prof. dr hab. med. DANUTA PRKOPCOWICZ

149
MEDICAL SCHOOL
Institute of Internal Diseases
CLINIC OF INFECTIOUS DISEASES
14 Żurawia Street
15-540 Białystok
Head: prof. dr med. PIOTR BOROŃ
tel. 2-62-31
P O L A N D

dn 5.04.1991r.

Comité d'Assistance Médicale
pour la Pologne / C.A.M.P./

c/o Dr Gérard Vivès
101 avenue de Saint-Mandé
750 12 Paris

J'ai reçu les médicaments , tous sont
nécessaires dans notre Clinique.
Un grand merci.

Mes meilleures amitiés.


Prof. dr hab. med. DANUTA PRKOPCOWICZ

150

Białystok, 1991. 04. 08


Comité d'Assistance Médicale
pour la Pologne (C.A.M.P.)
c/o Dr Gérard Vivès
101 avenue de Saint-Mandé
750 12 Paris

Dear Dr Vivès,

I kindly inform you that I received a parcel with the drugs sent to me by Comité d'Assistance Médicale pour la Pologne. On behalf of the staff, the children and myself I would like to express my gratitude for the help.

Yours faithfully

AKADEMIA MEDYCZNA
w Białymstoku
III Klinika Chorób Dzieci
ul. Jerzego Waszyngтона 17
15-274 Białystok
tel. 222-71

Prof. dr hab. med.  Maciej Kaczmarcki

151

Białystok 06.05.1991

Wojciech Roslan
ul. Mazowiecka 37 E/3
15-3.1 Białystok

Dear Dr Vives,

First of all, I would like to thank you very much for all medicines which I have received from you and your Organization. They are very helpful in my practice and in practice of other homeopathic physicians in Białystok. Thanks a lot.

I want to ask you for sending some catalogues by DOLISOS and BOIRON or other homeopathic books /in English/ about French drugs. My request is due to the fact that some Dolisos and Boiron preparations are made only in France and they are not described in normal "Materia Medica".

I have got one more request. I would be most grateful if you could send me some WELEDA medicines. I mean such drugs as:

- Arnica-Cerebrum D6 /amp./
- Aurum D1./Cor D4 /amp./
- Cardiodoron /amp. or dil./
- Cuprum-Ren D4 /amp./
- Digestodoron /tabl./
- Kephalodoron /tabl./
- Iscador Preparations

Yours faithfully

Wojciech Roslan

WJCIECH ROSLAN
 2307
 Białystok, ul. Mazowiecka 37 E/3
 tel. 20005

152
III^d Department of Pediatrics
Białystok Medical School

15-274 Białystok, J. Waszyngtona 17 St.
tel. 222-71, fax. 218-38

Head of Department: Prof. Maciej KACZMARSKI

Comité d'Assistance Médicale
pour la Pologne


c/o Dr Gérard Vivès

101 avenue de Saint-Mandé
75012 PARIS

Mon cher confrère,

Je voudrais vous remercier très cordialement de nouveaux
médicaments transmis à nos enfants à Białystok par C.A.M.P.
Ces dons sont très précieux et ils ont été déjà disposés
à l'usage de notre clinique.

Amicales salutations pour vous et C.A.M.P.


Professeur Maciej KACZMARSKI

Białystok, Octobre 21. 1991

Paroisse de l'Apôtre Saint André

Au Docteur Thierry HERBLOT

Nous vous remercions de tout coeur pour vos dons, surtout les médicaments, dont nous avons aujourd'hui tant besoin.

Aussi, permettez que nous vous transmettions par le Père Honko de Corbeil, une liste de médicaments dont nous avons le plus besoin.

Merci d'avance pour tout ce que vous ferez pour nous.

Et que Dieu vous rende au centuple votre générosité.

Nous espérons vous accueillir avec vos amis, lors de votre passage à Varsovie.

Père Tadeusz USZYNSKY

C.H.U. de Bialystok
pavillon des maladies infectieuses (pav. E)
ul. Zurawia, 14
Bialystok

Le service vous transmet ses sincères remerciements pour l'aide apportée qui a consisté cette fois ci en quelques dizaines de colis de médicaments très importants.

Je voudrais signaler que dans ces moments de pénurie dans lesquels se trouvent les services de santé polonais, ce don, partant du coeur nous émut singulièrement. Je vous remercie au nom de tous les malades auxquels les médicaments administrés ont atténué les souffrances et dans plusieurs cas sauvé la vie. Que leur sourire et leur joie de retrouver la santé soit une récompense pour le mal que vous vous êtes donné et les efforts que vous avez fourni pour préparer ces envois si précieux.

Nous voudrions remercier particulièrement Monsieur et Madame Christian et Véronique Dugast pour leur dévouement et pour les nombreux colis adressés à l'orphelinat. Chère Véronique, les visages radieux des petits garçon et des petites filles que tu as rendu si heureux en envoyant ces dons te remercient sincèrement et te souhaite que tu sois une heureuse future maman. Tous ces enfants sont également tes enfants quoique que tu n'aie pas pu obtenir l'adoption de l'un d'entre eux. Ils te porteront toujours dans leur coeur et prient Dieu pour que ta famille soit toujours heureuse et joyeuse.

Je remercie l'inégalable Jacques Duplessy pour son énergie et tous ces efforts d'organisation.

Je remercie également toutes les personnes anonymes qui par leur travail silencieux apportent tant de merveilles.

Je remercie également Madame Duplessy pour toutes les traductions qu'elle effectue.

Avec toute mon amitié,

Pr Teresa Hermanowska Szpakowicz
directrice du Service

PRESENTATION DES HOPITAUX QUE NOUS PARRAINONS A BIALYSTOK

L'hôpital J. Sniadecki a été créé suite au Décret du Comité du Conseil National de la ville de Bialystok fin 1952, entrée en vigueur le 1^{er} Janvier 1953.

Il se compose de :

- l'hôpital chirurgical (anciennement hôpital St Roch - 1921),
- l'hôpital interne, qui se trouve dans les locaux de la nouvelle école d'infirmiers (construit en 1950),
- 2 pavillons d'enfants (construits en 1952).

En 1975 (4^{ème} trimestre), suite au changement administratif dans le pays, un groupe de dispensaires spécialisés est annexé à l'hôpital qui devient l'hôpital de la Voïévodie J. Sniadecki à Bialystok, avec comme Directeur, le Docteur M. Cybulko.

Le nombre des malades en 1990 était de 23.499.

Dans le bâtiment de l'Internat, se trouve, depuis 1979, une chapelle.

L'hôpital dispose de 1.006 lits.

L'association parraine le service de Gastro-entérologie (55 lits), dont le chef de service est le Docteur J. STASIEWICZ.

ACADEMIE MEDICALE DE BIALYSTOK

L'Académie médicale de Bialystok a été créée en 1950 comme première école supérieure de la région nord-est.

Pendant les 40 ans de son activité, 6.954 médecins, 909 médecins stomatologues et 323 licenciés en analytique médicale ont été formés.

Dans les murs de cette académie, ont travaillé :

- le Professeur Witold Slawinski, Biologiste,
- le Professeur Stanislaw Legezynski, Microbiologiste de renommée mondiale,
- le Professeur Stefan Soszka, Educateur des nombreuses générations de spécialistes en gynécologie et obstétrique, auteur de la méthode prophylactique de tumeurs d'organes génitaux.

Nous avons récemment perdu le Professeur K. Buluka, Père de "l'école hématologique" de Bialystok, dont les recherches sur le mécanisme de l'hémostase, plus précisément sur les caractéristiques de la dernière phase de la coagulation sont une contribution pour la science mondiale.

Le recteur actuel de l'Académie est le Sénateur Professeur Docteur A. KALICINSKI.

159

PARIS, le 21 10 91

Le CAMP existe maintenant depuis Juillet 1990, et nous l'avons créé, Jacques DUPLESSY et moi dans un esprit humanitaire, avec la volonté toujours présente d'assister, de secourir, d'aller vers les autres.

De trop nombreuses informations font état de courants d'opinion profondément antisémites en POLOGNE, qui sembleraient, en la personne de son chef d'état, cautionnées par le gouvernement.

Par respect pour la culture, et le passé qui sont ceux de la famille à laquelle je me suis allié, et qui n'a jamais critiqué mes démarches, je me vois contraint d'informer, par la présente, le bureau du CAMP de ma démission, qui est effective à ce jour.

J'engage vivement le Bureau à choisir pour Président le Docteur Thierry HERBLOT, et pour Vice-Président Jacques DUPLESSY

Docteur Gérard VIVES

G. VIVES



COMPTE RENDU DU WEEK END DE RIS-ORANGIS DES 15 AU 17 NOVEMBRE 1991

Afin de faire connaître notre association, nous avons décidé d'organiser une soirée-débat, présentant les problèmes de santé en Pologne, et notre action dans ce pays. La paroisse de Ris-Orangis s'étant proposée de nous prêter une salle de réunion, nous avons tenté l'expérience d'une réunion "grand public" dans cette ville de l'Essonne de 30.000 habitants.

Des affiches étaient apposées en ville et une information a été réalisée auprès des paroissiens. Environ 100 médecins et 45 pharmaciens reçurent une invitation écrite.

Environ 40 personnes assistèrent à la soirée, et nombre d'entre-eux ont adhéré au CAMP en cette occasion. Un regret tout de même, parmi le corps médical, seul un médecin d'une ville voisine a répondu à notre invitation.

L'auditoire nous a semblé particulièrement intéressé par notre action et notre "méthode de travail", appréciant notamment le caractère personnalisé des échanges franco-polonais.

A l'issue des messes suivant cette soirée-débat, nous avons organisé une vente d'objets polonais, dont les bénéfices ont dépassé nos espérances, environ 9.000 F (en comptant les adhésions) !

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance au Père Hadengue, curé de la paroisse de Ris-Orangis, et à l'équipe animatrice de cette paroisse, non seulement pour nous avoir permis de réaliser la soirée et la vente, mais aussi parce qu'ils nous ont gratifié d'un don supplémentaire de 9.000 F, prélevé sur les bénéfices d'une autre vente, organisée par la paroisse.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 28 DÉCEMBRE 1991

Etaient présents : Gérard Boudon, Jacques Duplessy, Thierry Herblot, Catherine Herblot



Le bureau a procédé à l'analyse de la réunion qui s'est tenue à Orléans. Un compte-rendu résumant notre rencontre a été écrit.

Le problème de notre développement en Pologne a été discuté, du fait que nous recevons de nombreuses demandes en provenance de toutes les régions du pays. Si le transport n'est pas un problème, nous ne collectons pas assez de médicaments. Il a donc été décidé de concentrer notre aide sur les régions que nous aidons déjà, tout en gardant des contacts pour notre futur développement.

Il a aussi été examiné les possibilités de développement en direction des autres pays Est européens. Nous avons des contacts avec une association d'aide à la Hongrie qui ne dispose pas de notre type d'infrastructure. Nous pourrions éventuellement nous réunir. Cela nous permettrait de toucher un public plus large.

500 kg de médicaments ont été envoyés ce mois-ci pour Wroclaw le 15, et 600 kg pour Bialystok le 17.

Nous avons appris que des autorisations devaient être demandées pour collecter les médicaments. Il a été décidé de faire les formalités d'inscription pour bénéficier de ce droit.

Pharmaciens Sans Frontières (P.S.F.) Paris nous a averti qu'ils avaient ouverts une antenne à Varsovie et que par conséquent, ils ne nous remettraient plus de médicaments, sauf environ 150 kg déjà réservés.

Apple pourrait nous attribuer un Mac plus, dans un délai indéterminé.

Le bureau a décidé l'achat d'un ordinateur Macintosh plus. Un ordinateur d'occasion avec disque dur de 40 Méga a été commandé au pris de 2.000 F H.T.

Le prix des pin's en France étant trop élevé, nous avons décidé de nous renseigner en Pologne.

Plusieurs laboratoires ont été contactés suite à des demandes précises. Le laboratoire Delagrance nous a répondu favorablement. Les autres ont aussi promis de nous envoyer les médicaments demandés.

Il a été décidé de demander une subvention à la Mairie de Corbeil.

Mademoiselle Catherine Duplessy est nommée Trésorière-adjoint.

LE BILAN DE L'ANNEE 1991

Malgré les quelques problèmes rencontrés du fait de la démission du Docteur Gérard Vivès et les restructurations qu'a provoqué cette démission, cette année s'avère positive. Nos envois ont été réguliers, le problème du transport réglé. Notre budget, encore très faible, augmente régulièrement malgré de plus nombreuses dépenses dues à notre développement. Notre informatisation sera la clé de notre succès, car il nous sera possible de gérer plus, et plus facilement nos contacts et nos projets.

Nous pouvons maintenant nous concentrer sur notre développement en France et l'année 1992 s'annonce comme l'année de tous les espoirs.

Espoir et développements de nombreuses antennes régionales, si comme jusqu'à présent, les journaux médicaux font paraître nos articles, espoir d'accueillir de nombreux membres en poursuivant notre stratégie de réalisations de réunions d'informations. Et, enfin espoir de collecter plus de médicaments par l'ensemble de nos adhérents des professions médicales, grâce aux mailings que nous organisons.

LES ACTIVITES EN COURS

- Mailing en direction des fabricants de matériel médical,
- Mailing en direction des médecins et pharmaciens hospitaliers,
- Reprise de contact avec la jeune chambre économique,
- Contacts avec la fondation de France,
- Demande de subventions à la Mairie de Corbeil,
- Contacts avec des dockers pour obtenir la récupération des médicaments impayés et envoyés à la destruction,
- Contacts avec le Club Zonta,
- Contacts avec la pharmacie centrale des hôpitaux.

MOYENS D' ACTIONS À DEVELOPPER

- Contacter, à grande échelle, les médecins (généralistes notamment) et pharmaciens de chaque région, afin de récupérer des quantités importantes de médicaments, bien trop insuffisantes actuellement. Cependant, nous manquons de personnes actives, prêtes à consacrer un peu de temps à ce labeur - Parlez-en autour de vous !!

- Récupérer du matériel médical et chirurgical en tout genre : compresses, seringues, gants, appareils de réanimation (ambu à oxygène), tables d'examen, de chirurgie, etc. Toutes vos idées et suggestions seront chaleureusement accueillies !!

- Organiser des ventes d'objets polonais, des repas, des soirées-débat, afin de nous faire connaître, d'augmenter le nombre d'adhérents, de membres actifs, ainsi que notre budget.

Que ces quelques idées soient l'amorce d'une réflexion de chacun, tel est mon objectif. Soyez nombreux à prendre la plume pour nous informer ce que vous inspire ce que vous avez lu. Seule la participation effective de tous, fonction des disponibilités et compétences de chacun, nous permettra d'être plus efficace et de réaliser au mieux notre mission d'aide médicale.

Votre soutien, financier bien-sûr, mais aussi par courrier ou en action est indispensable à notre développement.

EN BREF

1- Diverses associations nous ont contacté pour une collaboration éventuelle

L'Association Loire -Vistule d'Orléans, dont nous avons rencontré les responsables, intéressés par notre connaissance du monde de la santé. Nous envisageons d'utiliser si nécessaire, les moyens de transport ou les contacts en Pologne de chacune de nos 2 associations.

L'Association franco-polonaise de Viry-Chatillon, qui nous a fait bénéficier d'un de leur convoi pour acheminer une demi-tonne de médicaments mi-décembre. Nous leur avons procuré des vêtements chauds et des jouets qu'ils ont fait parvenir à Varsovie. Cette association est en effet en relation étroite avec un prêtre qui a ouvert une pharmacie privée dans Varsovie pour pallier autant que faire se peut, à la pénurie des pharmacies. Malheureusement, là encore, les besoins excèdent très largement l'approvisionnement !

Nous entretenons des contacts avec un Club "Le Zonta" : club de service, équivalent du Lyon's Club pour les jeunes. Nous envisageons ensemble le ramassage de médicaments et un mealing dans toute la France.

Une antenne à l'Aigle, dans l'Orne, sera prochainement opérationnelle.

2 - Suite à la parution d'articles de présentation de notre association dans la presse médicale, en l'espace de 6 semaines, 9 médecins de diverses régions de France, nous ont contacté, souhaitant parrainer un confrère, accueillir des médecins polonais en stage, céder du matériel cardiologique ou encore envisageant de créer une antenne régionale du CAMP dans leur région.

D'autre part, une trentaine de journaux médicaux ont été contactés. Jusqu'à présent, un article est paru dans le Généraliste, début novembre 1991 ; un second article est paru dans l'Entreprise Médicale fin décembre 1991 ; un autre dans Profil le 19 décembre 1991. Le Concours Médical et le Journal International de Médecine se sont engagés à passer un article.

Un journal "Croissance", d'informations sur le Tiers-monde a passé un article dans son numéro de janvier 1992.

Le père Honko, responsable de la communauté chrétienne polonaise en région parisienne a sollicité notre aide concernant l'hôpital de lesnow qu'il soutien.

La vente d'objets à la sortie de diverses messes à Corbeil-Essonnes, a permis un bénéfice de 5000 Frs environ.

* Le Centre de collecte, de tri et d'expédition des médicaments de Jouy en Josas (78) accepte de travailler pour nous : tri des médicaments, conditionnement en cartons d'après les demandes adressées par nos confrères polonais. Ceci nous éviterait un travail long et fastidieux. Seule contrainte : amener, puis récupérer les médicaments à Jouy en Josas !

**N'OUBLIEZ PAS DE RENOUVELER
VOTRE COTISATION POUR 1992**

Cotisation annuelle : 100 F

Cotisations de soutien : 200 F

300 F

400 F

Membres bienfaiteurs : à partir de 500 F

Bóg mówi przez usta swych proroków

167

Lp.	Tytuł	data transmisji w RV
1.	1. Czy jesteś prorokiem? /Kł ludem mesjańskim/	15. II 1986
2.	2. Klucz do Pisma św. /Ty jesteś tym czł./	22. II 1986
3.	3. Cena objawienia /Powołanie proroków/	1. III 1986
4.	4. Nagroda posłańca /Prorok przekazuje słowo Boga, nie własne/	8. III 1986
5.	5. Głos Wołającego / i pokusa zamilknięcia/	15. III 86
6.	6. Samotność wartownika /pokusa osamotnienia/	22. III 86 ?
7.	7. Dostrzeganie Niewidzialnego /pokusa chleba-fałszywy prorok a prawdziwy/	
8.	8. Prorok wyjaśnia powinność /Amos, Jer./	
9.	9. Własnym życiem wyjaśniać powinność /Mch.:Eleazar/	27 V 1986
10.	10. Prorok ucieka /Jonasz I/	24 V 1986
11.	11. Niebezpieczne dąsy /Jonasz II/	31.V 1986
12.	12. modlitwa w nieszczęściu /Jonasz III/	7.VI 1986
13.	13. Znak Jonasza /Jonasz IV/	14.VI 1986
14.	14. Czy słusznie się oburzasz? /Jonasz V/	21.VI 1986
15.	15. Bóg oczekuje odpowiedzi /Jonasz VI/	28.VI 1986
16.	16. Poznaj swoją godność! /zakończenie "Pojęcia proroka"/	12.VII 86 ?

J

11. Niebezpieczne dąsy

31.05.86.

W przeciwieństwie do innych prorocstw, Księga Jonasza nie zawiera upomnień i wyroczni. Jesteśmy w niej tylko świadkami dramatu, który autor ukazuje nam jak we współczesnym filmie, poprzez wartką akcję sekwencji, pozostawiając nam ocenę sytuacji i postępowania bohatera. Potrzeba więc uważnej analizy, by odczytać całą treść zawartą w zwięzłym i suchym opisie.

Na polecenie Boże, aby udał się do Niniwy i głosił jej pokutę, Jonasz ucieka w przeciwnym kierunku. (Niedawno) jeszcze Bóg przemawiał do niego i pragnął uczynić go Swym współpracownikiem w dziele zbawiania grzeszników, ale Jonasz, zacięty w swej mściwości wobec wrogów ojczyzny nie chciał o tym słyszeć. Teraz śpi na dnie okrętu, który uwozi go "daleko od oblicza Pańskiego" i Jego wymagań. Skoro ucieka od Boga, nie obcuje już z Nim bezpośrednio, nie słyszy Jego głosu i sam już się do Niego nie modli.

Autor Księgi ukazuje z dziwną wnikliwością, jak w miarę oddalania się od Boga na pierwszy plan wysuwa się widzialna, materialna rzeczywistość: przyroda, otaczający człowieka ludzie, wydarzenia bieżące. Okręt sunie więc po wodach Morza Śródziemnego, prorok usnął, a załoga czuwa nad jego bezpieczeństwem. Ucieczka do Tarszisz ma wszelkie widoki powodzenia, a każdy przebyty węzeł unosi Jonasz dalej od Niniwy. Bóg jednak nie zmienia swych planów. Skoro prorok nie chce mówić z Nim osobiście, - Pan całego świata, Stwórcą całej przyrody, przemówi do niego inaczej, poprzez stworzenie.

Oto nagle "Pan zesłał na morze gwałtowny wiatr i powstała na morzu wielka burza, tak że okrętowi groziło rozbicie." Przerażenie ogarnęło żeglarzy wobec niezwyklej gwałtowności tego sztormu. Pierwszą reakcją tych pogan było błaganie bogów o pomoc: "każdy z nich wołał do swojego bóstwa", zaczęli też wrzucać do morza cały ładunek, który znajdował się na okręcie, aby uczynić go lżejszym. Kapitan okrętu - również poganin - przypomniał sobie nieobecnego na pokładzie pasażera i znalazłszy Jonasz, zawołał: "Dlaczego śpisz? Wstań, wołaj do twego Boga, może wspomni na nas i nie zginiemy..." Biedny Jonasz nawet na dnie okrętu nie znalazł spokoju. Już nie sam Bóg, ale pogański żeglarz każe mu wstać, tym razem, aby zaczął się modlić. Ale sprawa nie jest wcale prosta dla proroka, który ucieka "daleko od Boga". Widzi cały paradoks sytuacji: poganie wzywają do modlitwy i sami się modlą, podczas gdy on woli spać. Skoro od Boga ucieka, skoro chce się znaleźć daleko od Niego, nie może teraz nagle prosić Go o łaskę.

Rdz 4,14
Jon 1,3

W Biblii wyrażenie "daleko od oblicza Jahwe" występuje tylko raz jeszcze, i to w dziejach Kaina: sytuację oddalenia od Boga spowodowało zabójstwo brata. /Jonasz zaczyna pojmować, że uciekając od Boga, ucieka również od człowieka: nie może nawet modlić się skutecznie o ocalenie współtowarzyszy, skoro sam się wykluczył z obcowania z Bogiem. Wyłączył się nawet ze wspólnoty tych biednych pogan, modlących się do swych fałszywych bóstw, jak tylko każdy potrafił; w tym modlitewnym chórze brak tylko głosu proroka, błagającego Boga Prawdziwego.

Tymczasem żeglarze zaczynają podejrzewać, że zaciekłość burzy, która wcale nie ustaje, ma swe źródło w jakimś przestępstwie, za które bogowie pragną ich ukarać. Postanawiają więc rzucić losy, aby tą drogą dowiedzieć się, z czyjego powodu spada na nich to nieszczęście.

Jon 1,7

Los pada oczywiście na Jonasz. Otaczają więc jedyne go pasażera statku

Jon 1,8

i zasypują go pytaniami: "Powiedzże nam, jaki jest twój zawód? Skąd pochodzisz? Jaki jest twój kraj? Z jakiego jesteś narodu?"

Jon 1,9

Jonasz odpowiada z godnością: "Jestem Hebrajczykiem i czczę Jahwe, Boga Nieba, który stworzył morze i ląd." Mniej dumnie wyznaje, że przed tymże Bogiem ucieka... Wtedy wielki strach zdjął owych żeglarzy i pytali go ze zgrozą: "Dlaczego to uczyniłeś?"

Jon 1,10

Rdz 1,13

To samo pytanie postawił ongiś sam Bóg w raj u pierwszemu grzesznikowi. Jonasz nie może wytłumaczyć tym prostakom powodów swej ucieczki, ale zaczyna pojmować, że gdy on sam chce uciec przed Bogiem, inni, nawet obcy ludzie cierpią z jego powodu: nie tylko dlatego, że Niniwa została pozbawiona głosu Bożego, ale że zamiast nieść światło i nawrócenie pocziwym poganom, którzy go otaczają, stał się dla nich zagrożeniem. Nawet przyroda burzy się przeciw temu, kto zlekceważył jej Pana i Stwórcę. Fale nie przestają podnosić się w dalszym ciągu zagrażając kruchemu statkowi. Marynarze zaś nalegają dalej:

Jon 1,11

"Co powinniśmy uczynić, aby morze przestało się burzyć wokoło nas?" Jonasz dobrze wie, co powinien sam uczynić: wyciągnąć ręce do Boga, błagać o przebaczenie za opór wobec nakazu Bożego, prosić o ocalenie załogi. Ale tego właśnie nie chce uczynić, bo do Niniwy pójść nie ma najmniejszego zamiaru: zaciętość wobec wroga jest w nim silniejsza od wszelkich innych względów.

Ma jednak jasne widzenie całej sprzeczności swego postępowania: wierzy w Jahwe, Jedyne Boga Prawdziwego, posiada klucz do prawdy, ale mówi o Bogu w trzeciej osobie, mówi o Nim, wyznając zupełnie prawidłową wiarę w Jego istnienie i moc; tylko nie mówi do Niego, nie modli się do Niego, bo świadomie unika wypełnienia polecenia Bożego. Prorok ten jest więc "wierzący, ale nie praktykujący", poganie zaś są pełni dobrej wiary i modlą się do Boga, którego zaniedbuje własny Jego prorok.

Jonasz bowiem woli umrzeć, niż paść przed Bogiem na kolana. W kon-

tekście Biblii nie jest to wcale postawa heroiczna czy prometejska, a raczej śmieszne dąsanie się małego stworzenia wobec Stwórcy. Dąsanie się jednak o tyle niebezpieczne, że jest wyzwaniem, rzuconym Panu Życia. Dlatego prowadzi w orbitę śmierci.

Jon 1,12 Jonasz mówi więc do żeglarzy: "Weźcie mnie i rzućcie w morze, a przesta-
ną się burzyć wody przeciw wam, ponieważ wiem, że to z mojego powodu
tak wielka burza powstała przeciw wam." Prorok nie prosi więc Boga o
przebaczenie i nie modli się o ocalenie statku: woli umrzeć. Inaczej
poganie: robią wszystko, by ocalić Jonaszowi życie. Starają się tym
Jon 1,13 razem, wiosłując, powrócić na ląd, ale im się to nie udaje. Uciekają się
więc raz jeszcze do modlitwy, tym razem do Jahwe, Boga ^{tego} człowieka, które-
Jon 1,14 go życie jest zastawem bezpieczeństwa statku, i mówią: "O Panie, prosimy
nie dozwól nam zginąć ze względu na życie tego człowieka i nie obciążaj
nas odpowiedzialnością za krew niewinną, albowiem Ty jesteś Jahwe:
jak Ci się podoba, tak czynisz."

Widząc, że wszyscy zginą, jeżeli zaraz nie przystąpią do akcji,
żeglarze wrzucili Jonasz do morza, tak jak im doradził.

Ten świadomy wybór śmierci powróci jeszcze w życiu Jonasz nie raz,
a jest zawsze zatrutym owocem sprzeciwu wobec Boga, Pana życia i mił-
sierdzia.

or. Ez 33, 11 Ale Bóg nie chce śmierci grzesznika: pragnie jedynie, aby się nawrócił
i żył...

2110"

2.2.86

12. Modlitwa w nieszczęściu

/Jonasz, III/

O ile Grecy i Fenicjanie byli urodzonymi żeglarzami i czuli się doskonale na pełnym morzu, o tyle starożytni Żydzi odnosili się do niego z rezerwą, uważając je za żywioł kapryśny i niebezpieczny. Dla wszystkich jednak wyrzucenie człowieka do morza, zwłaszcza w czasie burzy, było skazaniem go na przerażającą śmierć w odmętach wrogiego żywiołu.

Taka właśnie śmierć groziła Jonaszowi, gdy na własny wniosek proroka żeglarze wyrzucili go z okrętu podczas szalejącego sztormu.

Nic dziwnego, że scena ta wywoływała zawsze głębokie wrażenie. Już w starożytnych katakumbach rzymskich widnieje postać proroka Jonasza wyrzuconego na pastwę szalejącego morza. Motyw ten podejmują w niezliczonych odmianach urocze miniatury średniowieczne i rozmaite dzieła artystów wieków następnych. Zwykle prorok leci w dół, głową naprzód, a na jego przyjęcie wyłania się ze spienionych fal otwarta paszcza jakiegoś potwora morskiego, stanowiącego fantastyczne połączenie węża i smoka.

2,1 Ale Biblia mówi po prostu: "Jahwe zesłał wielką rybę, aby połknęła Jonasza."

Wylano całe rzeki atramentu, aby dokładnie ustalić tożsamość tego stworzenia. Okazało się w rezultacie, że wieloryb ma przełyk zbyt wąski, by przełknąć całego człowieka, rekin byłby nazbyt żarłoczny, aby zachować go przy życiu, a ^{człowiek}prawdopodobnie nie zmieściłby się w innych znanych nam gatunkach. Skoro trudno odwoływać się do przedpotopowych ichtiosaurów, poprzestańmy na owej anonimowej rybie biblijnej, która doskonale spełnia powierzone sobie zadanie. Pomimo swej odstraszej powierzchności, ratuje życie proroka, a nawet służy mu za swoisty środek lokomocji. Jonasz przebywa w jej wnętrzu przez całe trzy doby.

Nie było to na pewno pomieszczenie wygodne, bo nazbyt ciasne i pogrążone w całkowitych ciemnościach. Odpowiadało starożytnemu pojęciu "nieszczęścia", które dobrze oddaje łaciński termin "angustia": całkowite ścisnięcie i pozbawienie swobody ruchów i działania.

Jonasz ma nadto świadomość, że pogrąża się coraz głębiej w odmętach morza. Ruch spadania coraz niżej, zapoczątkowany jego ucieczką do Jaffy, osiąga teraz niebezpieczne przyspieszenie. Biedny prorok nie wie, jak się to wszystko skończy i ogarnia go coraz większe przerażenie. Ale jednocześnie topnieje w nim owa twardość serca, która stawiała opór żądaniom Boga i nikną wszelkie względy, które nie pozwalały mu zwracać się wprost do Niego. Stwierdza z pewnym zdziwieniem:

2,8 "Gdy gasło we mnie życie, wspomniałem na Pana!"

Ze swego dziwnego więzienia modli się do Boga, tego Jedyne, który może go uratować. Jest to modlitwa tak piękna, że mogłaby się znaleźć w psalterzu Dawida, a tak prosta, że każdy mógłby ją uczynić swoją.

Stanowi wołanie człowieka, pogrążonego w głębokim nieszczęściu, człowieka tonącego. Ogarniają go zewsząd wrogie żywioły, które oddzielają go od wszystkiego, co mu bliskie i drogie, i zagrażają wprost jego bezpieczeństwu i życiu. Woła więc do Boga:

Jon 2,4 "Rzuciłeś mnie w głębię, we wnętrze morza, i nurt mnie ogarnął.

Wszystkie Twoje morskie bałwany i fale przeszły nade mną.

6 Wody objęły mnie zewsząd, aż po gardło..."

Trzeba jednak pamiętać, że w języku hebrajskim "nefes" oznacza nie tylko gardło, ale i oddech /który przechodzi przez gardło/, "tchnienie życia", samo życie - a wreszcie "duszę".

Prorok tonie, a wody zdają się zalewać nie tylko ciało, ale wdzierają się tam, gdzie znajduje się siedlisko życia, do samej duszy. Grozi mu zagłada.

Jonasz istotnie woła "de profundis" - z głębokości:

on 2,3 "W utrapieniu moim wołałem do Pana ...

Z głębokości Szeolu - miejsca śmierci - wzywałem pomocy..."

Odczuwa teraz boleśnie swe oddalenie od Boga. Sam chciał od Niego uciec, a oto ogarnia go wielka tęsknota za Bogiem, za Jego obecnością w świątyni jerozolimskiej:

n 2,5 "Wygwany daleko od Twoich oczu,

jakże wejrzę na święty Twój przybytek?"

Jonasz zna jednak dobrze swojego Boga i wie, że jest On "łagodny i miłosierny, cierpliwy i pełen łaskawości, litujący się nad niedolą..."

Wie także, że Bóg ten czeka tylko na słowo skruchy, na wewnętrzny powrót tego marnotrawnego człowieka, którego serce odwróciło się ongiś od Niego i Jego wymagań. Dlatego Jonasz wyznaje:

on 2,3 "W utrapieniu moim wołałem do Jahwe, a odpowiedział mi..."

8 Z głębokości Szeolu wzywałem pomocy - a usłyszałeś mój głos.

Modlitwa moja dotarła do Ciebie..."

Do świadomości Jonasza dociera bowiem fakt, że wbrew pozorom - ocalał przecież, żyje i jest zdrow. Co więcej, dziwaczne jego więzienie i panujące w nim ciemności dozwoliły mu dostrzec w prawdzie rzeczywistość Bożą i własną, a co najważniejsze - odzyskać bezpośredni kontakt z Bogiem: oto znowu potrafi się modlić...

Ostatnie słowa psalmu świadczą o wewnętrznej radości, o wdzięczności za ocalenie, przepełniających serce człowieka, który tak łatwo mógł już być topielcem, gdyby nie dobroć Boża:

on 2,10 "Ja złożę tobie ofiarę z głośnym dziękczynieniem.

Spełnię to, co ślubowałem!

Zbawienie jest w Panu!"

Szczytem zwięzłości są następane słowa Księgi Jonasza. Autor stwierdza sucho:

2,11 "Jahwe nakazał rybie i wyrzuciła Jonasza na ląd."

Bóg odpowiedział na ufną modlitwę proroka, ale w sposób nader znaczący. Nie zwrócił się do opornego ongiś Jonasza osobiście. Rozkazy wydaje rybie, temu stworzeniu, które na swój sposób okazało Mu całkowitą uległość, i dokładnie wypełniło Jego wolę.

Okazało się bowiem, że nie tylko pogańscy żeglarze, ale nawet morskie żywioły, nawet ryba okazuje wobec Stwórcy większe posłuszeństwo, aniżeli własny prorok Jahwe, powiernik Jego planów, stojący jako człowiek u szczytu piramidy stworzeń.

Wyzwolony ze swej morskiej niewoli, Jonasz prostuje zdrętwiałe członki i medytuje nad tą smutną prawdą, pokornie oczekując na dalszy rozwój wypadków.

Nie wie, że sam już stał się ZNAKIEM.

14.06.85

13. Znak Jonasza

Autor Księgi Jonasza zaczyna trzeci swój rozdział prawie tak samo, jak pierwszy: "Jahwe przemówił do Jonasza po raz drugi tymi słowami: "Wstań, idź do Niniwy, wielkiego miasta, i głoś jej upomnienie, które Ja ci zlecam".

Małe, tak niewinnie brzmiące uzupełnienie: "Po raz drugi" - jest jednak brzemienne w treść: kryje w sobie bunt proroka, jego ucieczkę przed Bogiem i Jego nakazem, burzę, która spowodowała wyrzucenie Jonasza do morza, a wreszcie trzy doby, spędzone we wnętrznościach ryby, która go połknęła. Aż tyle trzeba było przejść, by doprowadzić Jonasza do takiej uległości, jakiej Bóg miał prawo oczekiwać od swego proroka. Posłuszni byli woli Bożej poga-
nie, a nawet wiatry i morze, w końcu zaś ryba morska: tylko Jonasz uparcie odmawiał spełnienia Bożego nakazu. W końcu jednak i ten opór skruszał pod wpływem przeżytych cierpień i oto teraz "Jonasz wstał i poszedł do Niniwy, jak powiedział Pan." Nie znaczy to, by sprawa przychodziła mu lekko, nauczył się już jednak poprzez gorzkie doświadczenie, kto tu jest Panem i poznał bezużyteczność opierania się Bogu.

Z ciężkim sercem wkraczał więc do Niniwy, stolicy potężnej i groźnej Assyrii, zaborcy Izraela. Było to miasto nader rozległe. Autor Księgi podkreśla, że potrzeba było aż trzech dni, aby je całe przebyć. Jonasz nie mógł spokojnie patrzeć na dostatnie i kwitnące dzielnice olbrzymiej metropolii, na sytych i uśmiechniętych mieszkańców stolicy, podczas gdy jego własny kraj leżał w ruinie, doszczętnie wyniszczony przez assyryjskiego najeźdźcę. Widział tu tymczasem sprzedawców, zachwalających różnorodne towary, ludzi kupujących nie tylko żywność i południowe przysmaki, ale drogie przedmioty zbytku, wschodnie dywany, tkaniny przetykane złotem, wyroby z brązu, srebra i kości słoniowej, złote klejnoty.

Przybity tym wszystkim prorok nie miał wcale zamiaru przebiegać całego miasta. Uszedł tylko jeden dzień drogi, głośząc nie bez wewnętrznej satys-
fakcji: "Jeszcze czterdzieści dni, a Niniwa zostanie zburzona!"

Nie zbliżał się oczywiście do centrum i rezydencji królewskiej, pozostając na rozległych peryferiach miasta. Cóż znaczył ubogi przybysz w tym olbrzymim mieście, pełnym pałaców, tonących w ogrodach? Któż by wziął na serio ~~wziął na serio~~ jakiegoś cudzoziemca, który jak obłąkaniec wykrzykiwał groźby przeciwko dumnej Niniwie? Narastało w Jonaszu poczucie śmieszności, a także żal do Boga, który zdawał się nie liczyć z narodem wybranym przez Siebie Samego, skoro tyle dobrodziejstw zsyła na jego najzaciętszych wrogów... Tylko z wewnętrznego przymusu Jonasz wołał nadal do zajętych swymi sprawami kupców, ulicznych sprzedawców, przechodniów, wolnych i niewolników: "Jeszcze 40 dni, a Niniwa zostanie zburzona..."

Ze zdziwieniem prorok dostrzega jednak, że jego słowa wywołują poruszenie wśród mieszkańców peryferii. Zamożni Niniwici zaczynają zrzucać swe wytworne szaty, a przyodziewać się w pokutne wory. Ustają radosne odgłosy ożywionych ulic, a zamiast melodii fletów i bębenków rozlega się rytmiczne zawodzenie pokutnej psalmodii.

Autor Księgi Jonasza stwierdza z podziwem: "Uwierzyli mieszkańcy Niniwy Bogu." To zwięzłe wyrażenie wiele mówi. Niniwici widzieli przecież przed sobą tylko samotnego cudzoziemca, pochodzącego z narodu podbitego i pogardzanego przez nich i słyszeli, jak zapowiada im zagładę... Mieli jednak, ci zaborczy poganie, tyle jakiegoś zmysłu nadprzyrodzonego, tyle ducha wiary, że dosłyszeli w niechętnym przepowiadaniu Jonasza autentyczny głos Boży - "i uwierzyli Bogu: ogłosili post i oblekli się w wory." Chociaż Jonasz trzymał się z dala od centrum miasta, "sprawa doszła do króla Niniwy. Wstał więc z tronu, zdjął z siebie płaszcz, oblokł się w wór i zasiadł na popiele. Z rozkazu króla i jego dostojników zarządzono i ogłoszono w Niniwie co następuje: "Ludzie i zwierzęta, bydło i trzoda niech nic nie jedzą, niech się nie pasą i wody nie piją. Niech się obloką w wory niech żarliwie wołają do Boga. Niech każdy odwróci się od swojego złego postępowania i od nieprawości, którą popełnia swoimi rękami!"

Król zarządza nie tylko post publiczny i zbiorową pokutę całego społeczeństwa Niniwy, do którego zaliczają się również zwierzęta - przyjaciele człowieka - ale domaga się wewnętrznego nawrócenia każdego, kto na to społeczeństwo się składa. Niniwici realizują nakaz proroka Joela, który wołał do Izraelitów: "Rozdzierajcie serca wasze, a nie szaty!" Dekret królewski dodaje wreszcie pełną pokory motywację tego rozporządzenia: "Kto wie, może się nawróci i ulituje Bóg i odstąpi od zapalczywości swego gniewu, a nie zginiemy?"

Prorok Jonasz obserwuje ze zdumieniem, jak dokonuje się nawrócenie całego narodu, którego przysłówiowa nieprawość dochodziła już aż przed oblicze Boga. Z wielkim rozgoryczeniem porównuje Jonasz tę assyryjską pokutę z postępowaniem własnych rodaków - tego narodu wybranego przez Boga. Gdy odczytano bowiem proroctwo Jeremiasza, grożące karą Bożą grzesznej Jerozolimie, jeżeli się nie nawróci, ludność stolicy przyjęła to zupełnie obojętnie. Zareagował natomiast wysoki urzędnik, który zaraz doniósł o tym królowi. Monarcha poddał proroctwo swoistej cenzurze. W miarę jego lektury w obecności swych ministrów król odcinał ze zwoju przeczytane partie papirusu i wrzucał je do ognia, aby zniszczyć wszelkie ślady groźnego proroctwa. Tak więc zarówno lud, jak moiżni Judei i sam jej król pozostali głusi na głos Boży. Assyryjczycy natomiast, poganie i wrogowie Ludu wybranego przez Jahwe, nawracają się i pokutują, ufając, że może Bóg ulituje się i przebaczy im liczne ich grzechy.

Jonasz jest zdruzgotany takim odwróceniem tradycyjnych ról historii. Niczego dobrego nie spodziewa się po nawróceniu Assyryjczyków. Obawia się nadto, że Bóg im przebaczy i okaże łaskę, skoro już tak ostentacyjnie i publicznie pełnią pokutę, podczas gdy naród wybrany nie okazał się wcale skory ani do pokuty, ani do myśli o nawróceniu.

Prorok znał obyczaje Boże: "Bóg zobaczył czyny Niniwitów, iż odwrócili się od swojego złego postępowania. I ulitował się Bóg nad niedolą, którą postanowił na nich sprowadzić, i nie zesłał jej."

Pan Jezus, zwracając się do tłumów żądnych cudu, powiedział im: "Żaden inny znak nie będzie wam dany, prócz znaku Jonasza. Jak bowiem Jonasz był znakiem dla mieszkańców Niniwy, tak będzie Syn Człowieczy dla tego pokolenia. Ludzie z Niniwy powstaną na sądzie przeciw temu pokoleniu i potępią je, ponieważ oni nawrócili się dzięki nawoływaniu Jonasza - a oto tu jest coś więcej niż Jonasz..."

Znak Jonasza - to "uwierzyć Bogu", który wybiera sobie proroków różnego rodzaju, może nawet tak niechętnych, jak Jonasz...
Znak Jonasza - to dosłyszeć głos Boży, wzywający nas do nawrócenia, i pójść za nim.

24 06.70

14. Czy słusznie się oburzasz?

Jon 3,9 "Ulitował się Bóg nad niedolą, jaką przedtem postanowił sprowadzić na Niniwę, i nie zesłał jej..." Nie zesłał jej, bo w stolicy Assyrii dokonało się coś istotnie niezwykłego: całe miasto, począwszy od króla a skończywszy na ostatnim nędzarzu, pokutowało, modliło się i pościło, a każdy Niniwita wyrzekał się swych osobistych grzechów i nieprawości. Było to nawrócenie zdumiewające.

on 4,1 Bardziej jeszcze zaskakująca okazała się reakcja proroka, który to nawrócenie spowodował: "Nie podobało się to Jonaszowi i oburzył się". Dziwne to postępowanie ze strony proroka! Miało ono jednak swą wewnętrzną, chociaż niezbyt budującą, logikę. Jonasz dostrzegł bowiem, że najwięksi wrogowie jego narodu, okrutni niszczyciele i zborcy, umkną w ten sposób przed sądem Bożym, a co więcej-on sam, Jonasz, stał się narzędziem Bożego przebaczenia.

Jan Chrzciciel, ostatni prorok Starego Testamentu i pierwszy Nowego, zawoła kiedyś do faryzeuszy i saduceuszy, przychodzących do niego po chrzest: "Plemię żmijowe, kto wam pokazał, jak uciec przed nadchodzącym gniewem?"

Jonasz dobrze wie, że tym razem drogę ucieczki pokazał on sam, zmuszony do tego przez ingerencję Bożą. Gniewnie przeżuwa w duchu dziwne wydarzenia, które doprowadziły go do Niniwy. Musiał jej głosić Boże przesłanie, choć czynił to niechętnie i opieszale. Wołał tylko: "Jeszcze 40 dni, a Niniwa zostanie zburzona!" Nie dodał nawet: "o ile się nie nawróci...", ale Assyryjczycy sami to pojęli i z dziwną gorliwością, jakiej nigdy nie wykazała Jerozolima i jej mieszkańcy, zabrali się do dzieła.

Prorok odebrał to, jako niezrozumiałe odwrócenie ról i osobistą zniewagę: jakim prawem ci poganie, których miasto według słów proroka Nahuma było całe "krwawe, kłamliwe i grabieży pełne" - dostępują nagle przebaczenia i łaski Bożej?

Jonasz patrzy na tę ucieczkę Niniwitów przed gniewem Bożym prosto w ramiona Bożego miłosierdzia i żywi podobne uczucia oburzenia, jakie zatrzęsły starszym synem w przypowieści o synu marnotrawnym.

Wołał on do miłosiernego ojca:
k 15,29 "Oto tyle lat ci służy i nigdy nie przekroczyłem twojego rozkazu, ale nie nie dałeś nigdy koźlęcia, abym zabawił się z moimi przyjaciółmi. Skoro jednak wrócił ten syn twój, który roztrwonik twój majątek z nierządnicami, kazałeś zabić utuczone cielę..."

Assyryjczycy nie tylko żyli w pogańskim kulcie bałwochwalczym, zwanym przez proroków "cudzołóstwem i nierządem", ale byli nadto

ciemieżcami ludu wybranego przez Jahwe, ludu, który w teorii przynajmniej, był Mu wierny. Jonasz nie twierdzi wprawdzie, że sam nigdy nie przestąpił nakazu Bożego, ale z wielką goryczą myśli o stosunku Boga do Niniwitów.

Czwarty rozdział Księgi Jonasza - to jedna z najpiękniejszych kart Starego Testamentu. Pozwala nam uczestniczyć w wewnętrznym dialogu, jaki trwa pomiędzy grzesznym człowiekiem a Bogiem tak cierpliwym i łagodnym, że wdaje się w rozmowę ze swym rozgoryczonym stworzeniem.

Jonasz tak oto zaczyna swą modlitwę, a raczej wadzenie się z Bogiem: 4,1 "Proszę, Panie, czy nie to właśnie miałem na myśli, będąc jeszcze w moim kraju? Dlatego postanowiłem uciec do Tarszisz...bo wiem, żeś Ty jest Bóg łagodny i miłosierny, cierpliwy i pełen łaskowości, litujący się nad niedolą.

Teraz, Panie, zabierz moją duszę ode mnie, albowiem lepsza dla mnie śmierć aniżeli życie."

Z tych słów, zakończonych w sposób rozpaczliwy, okazuje się, że Jonasz zarzuca Panu Bogu to właśnie, co było treścią największego objawienia w Starym Testamencie.

Po raz pierwszy usłyszał je Mojżesz, gdy ogarnęła go wielka tęsknota za Bogiem i zapragnął ujrzeć Go twarzą w twarz. Jak złota nić Odtąd w całości lub w różnych wariantach słowa te przewijają się przez cały Stary Testament, aby w końcu w całej pełni rozbłysnąć w Nowym. Czerpie z nich pociechę człowiek mały i grzeszny, umęczony własną podłością, gdy rozmyśla nad słowami psalmu o Bogu "miłosiernym i łaskawym, nieskorym do gniewu i bardzo łagodnym, który nie postępuje z nami według naszych grzechów ani według naszych win nam nie odpłaca. Lituje się jak ojciec nad swoimi dziećmi. Wie On, z czego jesteśmy utworzeni, pamięta, że jesteśmy prochem..."

103,
-10 Prawdę tę jednak można odkryć pod tym jednym warunkiem, że uznaje się własną winę i odczuwa, jak bolesną ranę, własną niewdzięczność. Nie ma się wtedy ochoty surowo osądzać drugich, aby przypadkiem nie zastosowano tej samej miary do nas samych: wtedy bowiem nasza sprawa przedstawiałaby się nader smętnie...

Jonasz wyrzuca Bogu Jego miłosierdzie i łagodność, ale oczywiście wyłącznie wobec Niniwitów. Nie przychodzi mu do głowy, że w pierwszym rzędzie on sam potrzebuje miłosierdzia i korzysta z Bożej łagodności, na którą tak się obrusza; że on sam, prorok nieposłuszny i niewierny, przenosi własne interesy narodowe i prywatne urazy ponad wielkie

sprawy Boże. W swym zaślepieniu Jonasz śmie nadto osądzać postępowanie Boga.

Wynika z tego jasno, że on sam jest pierwszym obiektem Bożej cierpliwości, że on sam najbardziej potrzebuje tego miłosierdzia, którego odmawia Niniwitom.

Wszystko to jednak nie dociera do zaciętrzewionego Jonasza. I wtedy właśnie, ze strony Boga pada po raz pierwszy proste pytanie:

"Czy sądzisz, że słusznie jesteś oburzony?"

15. Bóg oczekuje odpowiedzi

Jon 4,5 Autor Księgi Jonasza opowiada, że prorok wyszedł z pokutującej Niniwy i zatrzymał się po wschodniej stronie miasta, aby widzieć, co będzie się w nim działo. Nie stracił jeszcze widocznie nadziei, że mieszkańcy Niniwy, wrogowie jego ojczyzny, zostaną ukarani za liczne swe zbrodnie i że ich świeże nawrócenie nie zdoła odwrócić karzącej ręki Bożej.

Punkt obserwacyjny Jonasza musiał być mocno nasłoneczniony, gdyż prorok szukał cienia i osłony przed upalnym słońcem, grożącym udarem.

on 4,6 Wtedy, jak opowiada autor Księgi, "Bóg sprawił, że krzew rycynusu wyrósł nad Jonaszem po to, aby cień był nad jego głową - i aby ująć mu goryczy..." Rycynus ma pięknie wykrojone, palczaste liście, które układają się w taki sposób, że tworzą szczelny parasol przed słońcem, przepuszczając przy tym powietrze pomiędzy palemkami liści. Jedyną słabą stroną tej pięknej i pożytecznej rośliny jest jej wrażliwość na uszkodzenia: zraniona, natychmiast więdnie i szybko usycha.

"Jonasz bardzo się ucieszył tym krzewem," i spędził w jego orzeźwiający cieniu miły wieczór a także spokojną noc. O świcie jednak Bóg wysłał nowego swego posłańca. Tym razem był bardziej niepozorny od swych poprzedników i jego działalność uszłaby pewnie niedostrzeżona, gdyby nie jej przykre skutki. Najmniejszy z dotychczasowych posłów Bożych, po wiatrach, burzy morskiej i wielkiej rybie - to mały robaczek. Tak oto opisuje ten epizod autor Księgi Jonasza:

on 4,7 "Z nastaniem brzasku następnego dnia Bóg zesłał robaczka, aby uszkodził krzew, tak iż usechł. A potem, gdy wzeszło słońce, zesłał Bóg gorący, wschodni wiatr."

Był to wiatr pustynny. Kto go nie doświadczył, z trudem wyobrazi sobie dokuczliwość tego "scirocca", który wieje z taką siłą, że zanoszi piaskowy pył Sahary aż do Rzymu, przy silnie spadającym ciśnieniu. Wpływa on do tego stopnia na odporność psychiczną i zdolność kojarzenia, że obecnie zmniejsza się wymiar kary za wykroczenia drogowe, jeśli kierowca zdoła udowodnić, że wiał wówczas ów pustynny wiatr.

Po uschnięciu rycynusowej altanki słońce tak zaczęło prażyć Jonasza że biedak osłabł. Pozbawiony ożywczego cienia i zagrożony udarem słonecznym, Jonasz wpadł w silną depresję. Życzył sobie śmierci i mówił: "Lepiej dla mnie jest umrzeć, aniżeli żyć."

Prorok przyzywa śmierć już po raz trzeci. Za pierwszym razem szukał śmierci, gdy Bóg kazał mu głosić Nin-iwie pokutę, po raz drugi - gdy miasto rzeczywiście się nawróciło. Kierowały nim wtedy pobudki, rzecz można, polityczne i nacjonalistyczne. Teraz jednak Jonasz wpada w rozpacz z powodów czysto osobistych: zabrakło mu cienia i poraziło go słońce, ogarnęła go depresja spowodowana pustynnym "scirocco".

Po raz trzeci więc przyzywa śmierć. Wydaje się, że w rzeczywistości wcale jej nie pragnie, a chce tylko okazać Stwórcy, który naprzód obdarzył go cieniastym krzewem, a potem zesłał robaczka, aby go zniszczył - że on, Jonasz, ma wszystkiego dość. Ma dosyć trudnych nakazów Bożych, nawracających się nieprzyjaciół, ma wreszcie dosyć tego upału i jest u końca wytrzymałości nerwowej.

I wtedy Jonasz usłyszał powtórnie proste pytanie Boże:

"Czy słusznie się oburzasz z powodu tego krzewu?"

Pan Bóg rozmawia z Jonaszem, zadając mu zwykłe pytania. Można przyjąć, że rozmawia tak z każdym człowiekiem. Kto umie wsłuchać się w Jego głos, usłyszy podobne zapytanie i łagodne wezwanie do odpowiedzi: "Czy sądzisz, że postąpiłeś słusznie...?"

Jonasz w tym wypadku nie ma żadnych wątpliwości. Tak, krzew rycynusu był mu potrzebny do życia, a przynajmniej - do znośnego życia. Odpowiada więc Bogu: "Słusznie gniewam się śmiertelnie!"

Biedak wcale nie zdaje sobie sprawy, że krzew rycynusu był jakby żywą przypowieścią, a on sam, Jonasz, urządzając Bogu scenę z powodu jego uschnięcia, dostarcza swemu Boskiemu Rozmówcy nieodpartego argumentu.

Bóg odpowiada Jonaszowi, a w Jego słowach brzmią te same akcenty, jakie można dosłyszeć w przypowieściach Jezusowych. I tak gospodarz najmujący robotników odpowiedział tym, którzy szemrali na równość wynagrodzenia jednakowego dla wszystkich:

"Przyjacielu, nie czynię ci krzywdy... Chcę i temu ostatniemu dać, tak samo jak tobie. Czy mi nie wolno uczynić ze swoim, co chcę? Czy patrzysz złym okiem na to, że ja jestem dobry?"

Ojciec powiedział do starszego syna, zazdrosnego o serdeczne przyjęcie brata-hulaki: "Moje dziecko, ty zawsze jesteś przy Mnie i wszystko moje należy do ciebie. A trzeba weselić się i cieszyć, że ten brat twój był umarły a znów ożył, zaginął a odnalazł się."

Tak mówił ojciec do ^{za}vgniewnego syna, który dąsał się, podobnie jak Jonasz, i nie chciał wejść do ojcowskiego domu.

Bóg w Księdze Jonasz tłumaczy prorokowi punkt widzenia Stwórcy, o którym tak powie Księga Mądrości:

dr 11, 24 "Nad wszystkim masz litość, bo wszystko jest w Twojej mocy, i oczy zamykasz na grzechy ludzi, by się nawrócili.

Miłujesz bowiem wszystkie stworzenia

Niczym się nie brzydzisz, co uczyniłeś,

bo gdybyś miał coś w nienawiści, nie byłbyś tego uczynił.

26 Oszczędzasz wszystko, bo to wszystko Twoje, Miłośniku życia!"

Tak modli się Księga Mądrości.

Księga Jonasza natomiast kończy się pytaniem samego Boga. W swej przejmującej prostocie odsłania ono nie tylko współczucie Stwórcy dla tego, co jest małe i słabe, ale jakąś niewysłowioną czułość, obejmującą wszystko, co stworzył. Szczególnym akcentem jest tu troska o los zwierząt, które uczestniczą w pokucie człowieka.

Bóg rzekł bowiem do Jonasza:

on 4,10-11 "Tobie żal krzewu, którego nie uprawiałeś i nie wyhodowałeś, który w nocy wyrósł i w nocy zginął.

A czyż Ja nie powinienem mieć litości nad Niniwą, wielkim miastem, gdzie znajduje się więcej niż sto dwadzieścia tysięcy ludzi, którzy nie odróżniają swej prawej ręki od lewej, a nadto mnóstwo zwierząt?"

Pytanie to zawisło nad Jonaszem; ~~który~~ nie dał na nie odpowiedzi. ~~Dlatego~~ Bóg czeka nadal na naszą odpowiedź.

8

16. Poznaj swoją godność!

Zastanawialiśmy się w tym roku nad pojęciem proroka, nawiązując do słów Drugiego Soboru Watykańskiego: "Święty Lud Boży ma udział także w proroczej funkcji Chrystusa, szerząc żywe o Nim świadectwo przede wszystkim przez życie wiary i miłości i składając Bogu ofiarę chwały, owoc warg wyznających imię Jego."

Pismo św. ukazało nam proroków, jako ludzi wezwanych przez Boga do przekazywania Jego słowa, prorok używa bowiem swego głosu Bogu Wołającemu do ludzi. Prorok jest tym, który dostrzega sprawy niedostrzeżone przez innych; jest wartownikiem, postawionym przez Boga na straży, aby ostrzegać przed niebezpieczeństwem i budzić ludzi uspiionych i zamroczonych, zanim będzie za późno. Prorok jest tym, który wyjaśnia powinność, a niejednokrotnie czyni to własnym życiem: sam jego sposób postępowania jego czyny i przykład są prorocstwem, czyli przekazem pochodzącym od Boga. Jest więc kimś, posłanym przez Boga dla dobra ludzi.

Oczywiście, nie jest wcale łatwo być prorokiem wiernym i prawdziwym: trzeba nadśłuchiwać głosu Bożego, aby go w niczym nie sfałszować; można też niejednokrotnie narazić się ludziom, którym nie idzie w smak napominanie. Trzeba nie tylko samemu płynąć czasami wbrew prądowi, ale przekonywać, że powinni to czynić inni. Trzeba stać się głosem Bożym, którego często ludzie woleliby nie słyszeć...

Wszystko to należy do misji proroka, wezwanego przez Boga i obdarzonego specjalnym charyzmatem, uzdalniającym go do tej misji. Tu jednak oczekuje nas, zwykłych na pozór zjadaczy chleba, spore zaskoczenie: otóż każdy z nas, ochrzczonych członków Ludu Bożego, ten charyzmat naprawdę otrzymał, nawet jeżeli nie jest tego świadomy. Każdy z nas ma stać się w swojej rodzinie, w swoim środowisku pracy, wśród kolegów i przyjaciół - znakiem i nawet nieraz głosem obecnego Boga.

Niestety, niewielu ludzi zdaje sobie sprawę ze swej prorockiej roli, a jeszcze mniej ma na nią ochotę. Z drugiej jednak strony sporo osób spokojnie i często heroicznie spełniających swe obowiązki rodzinne, zawodowe i społeczne - to autentyczni, choć może nawet nieświadomi prorocy Boży, przekazujący otoczeniu swój prosty, a jakże cenny przykład, wewnętrzny spokój i dobroć. W ten sposób pociągają swe środowisko ku Bogu. - Czy można jednak stać się prorokiem wbrew własnej woli?

Trzeba tu zaraz na wstępie zauważyć, że jeżeli cały Lud Boży jest profetyczny, to każdy członek tego ludu, każdy chrześcijanin, już jest prorokiem w dostępnym mu zakresie działania. I do każdego z nas zwraca się wezwanie Boże, jak ongiś do opornego proroka Jonasza: "Wstań, idź do Niniwy i głoś jej upomnienie, które Ja ci zlecam".

Czy można jednak przed tym głosem uciec, jeżeli nie ma się nie tylko najmniejszej ochoty głosić nawrócenia, ale w ogóle rozmawiać z tymi ludźmi? Jeżeli nasze życie prywatne nie jest wcale na tyle budujące, by mogło stać się przykładem dla drugich? Cóż odpowiemy, jeżeli zapytają, jakim prawem zwracamy im uwagę, skoro sami nie jesteśmy lepsi?

Pytania te zawierają kilka aspektów.

Pierwszy, to sprawa upominania drugich. Prorok, czy chce, czy nie chce, jest znakiem, tak jak znakiem był sam Jonasz. Zaszył się wprawdzie na dno statku i usiłował zasnąć, nie można jednak przespać życia, gdy się jest prorokiem. Nie można być letnim: albo jest się gorącym, albo mrozi się drugich. Tak też było z Jonaszem: nie mógł ukryć, że jest prorokiem Bożym, a jego postępowanie budziło zdumienie i zgorszenie poczciwych pogan, którzy słusznie mieli bardzo wysokie mniemanie o wyznawcach Boga Prawdziwego.

Otóż samo postępowanie chrześcijanina jest już proroctwem, zwłaszcza w czasach dzisiejszych, nieustannie wzywających do zajmowania stanowiska, do opowiadania się za lub przeciw, do wyborów moralnych. Publikuje się wypowiedzi ludzi znanych, a mniej znani wchodzi do statystyk, badających opinię publiczną. Czasy dzisiejsze, jak zauważył Paweł VI, domagają się bardziej świadków, niż nauczycieli. Prorok jest dziś w pierwszym rzędzie świadkiem prawdy Bożej, a najbardziej przekonującym świadectwem jest jego własne życie, nie koniecznie zaś słowa, zwłaszcza tam, gdzie słowo uległo dewaluacji. Czasami jednak jedynym sposobem wydania świadectwa o prawdzie jest słowo - a wtedy ma ono wagę proroctwa, pochodzącego od Boga.

Ojciec święty Jan Paweł II wołał w Paryżu: "Francjo, co zrobiłaś ze swoim chrztem?" Można analogicznie zapytać: "Co zrobiłaś ze swym charyzmatem prorockim?" - z charyzmatem, otrzymanym na chrzcie, utwierdzonym w czasie bierzmowania?

Nie możemy się od funkcji prorockiej wymówić grzesznością. Nie byli bezgrzeszni ci, którym Bóg powierzył świadczenie o Ewangelii.

J 4,39

Samarytanka, z którą Jezus rozmawiał przy studni, prowadziła życie gorszące, a stała się autentyczną apostołką swego miasta: "Wielu Samarytan zaczęło wierzyć w Chrystusa dzięki słowom kobiety, świadczącej: "Powiedział mi wszystko, co uczyniłam...."

Paweł, apostoł narodów pogańskich, miał ręce splamione krwią chrześcijan, których wrzucał do więzień i pochylał ongiś zabicie Szczepana, pierwszego męczennika za wiarę. Pierwszy biskup Antiochii, a potem Rzymu, Skala, na której zbudowany został Kościół - zaparł się ongiś wyraźnie i dosadnie, wobec wielu świadków, Jezusa Chrystusa, i to w godzinie Jego procesu, gdy najbardziej potrzebował^{On} swych nieobecnych przyjaciół...

Pamięć o naszych małych czy wielkich podłościach i zdradach, jakimi są grzechy, nie powinny przeszkodzić nam w świadczeniu o Chrystusie.

or
9-10

Sw. Paweł pisze do Koryntian: "Jestem /.../ niegodzien zwać się apostołem, bo prześladowałem Kościół Boży. Lecz za łaską Bożą jestem tym, czym jestem, a łaska dana mi nie okazała się daremną: przeciwnie, pracowałem więcej od nich wszystkich - nie ja, co prawda, lecz łaska Boża ze mną..."

Żal i skrucha, towarzyszące wspomnieniu własnych grzechów, gwarantują, że świadek Chrystusa nie sobie przypisuje owoce swego działania, a wyłącznie działającej przez niego łasce Bożej. W ten sposób okaże się moc charyzmatu proroczego Ludu Bożego i potęga łaski Bożej, od której nic nie zdoła nas odłączyć; nawet ten zdradziecki wróg naszego szczęścia, grzech - odrzucony przez nawrócenie, pokornie wyznany i zmyty sakramentem pokuty, odpuszczony dzięki miłości Chrystusa - utwierdza nas tylko w przekonaniu, że wszystko jest łaską...

Grzesznik, który wyzbył się balastu winy i dostąpił przebaczenia, doświadcza nowego przypływu sił duchowych: jak Samarytanka, jak św. Piotr jak św. Paweł, może głosić światu, jak wielkie rzeczy Bóg mu uczynił i ukazać, że ^{wszemu} czyni ~~te~~ dla wszystkich:

Iam 3,
2-23

"Nie wyczerpała się litość Pana, miłość nie zgasła:
jest nowa i świeża co rano
ogromna Twoja wierność..."